

DH
401
A3
t.83



PURCHASED FOR THE
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
FROM THE
CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT
FOR
MEDIEVAL STUDIES

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

BULLETIN

DE LA

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE

TOME LXXXIII

1^{er} BULLETIN



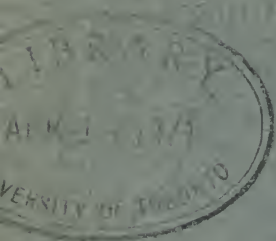
BRUXELLES

Librairie KIESSLING et C^{ie}

P. IMBREGHTS, SUCCESSEUR

42-44, RUE COUDENBERG, 42-44

1914



DH
HOL
B2
1582

TABLE DES MATIÈRES

Séance du 12 janvier 1914.

	Pages.
CORRESPONDANCE	I
RAPPORT ANNUEL	II
COMMUNICATIONS : P. KATH, <i>Sigeberti Continuatio Aquicinctina</i> . .	1
L. VON WINTERFELD, <i>Eine Originalurkunde des Klosters St-Jakob zu Lüttich</i>	223

AVIS. — Tous les imprimés destinés à la Commission doivent lui être
envoyés à l'adresse suivante : M. le Secrétaire de la Commission royale d'histoire,
Palais des Académies, Bruxelles.

BULLETIN

DE LA

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE

TOME QUATRE-VINGT-TROISIÈME

1^{er} BULLETIN

Séance du 12 janvier 1914.

Sont présents : MM. NAPOLEON DE PAUW, président; HENRI PIRENNE, secrétaire; ALFRED CAUCHIE, DOM URSMER BERLIÈRE, PAUL FREDERICQ, membres effectifs; SYLVAIN BALAU, EUGÈNE HUBERT, ÉDOUARD PONCELET, CHARLES TERLINDEN et JOSEPH CUVELIER, membres suppléants.

CORRESPONDANCE.

M. F. Rachfahl, directeur du Séminaire historique de l'Université de Kiel, sollicite l'envoi de diverses publications de la Commission.

RAPPORT ANNUEL.

Le secrétaire donne lecture de ce rapport qui est ainsi conçu :

MONSIEUR LE MINISTRE,

La Commission royale d'histoire se trouve aujourd'hui plus nombreuse qu'elle ne l'a jamais été. Parmi les membres effectifs, le vide laissé par suite de la mort du regretté Stanislas Bormans a été comblé par la nomination de M. Paul Fredericq, tandis que deux nouveaux membres suppléants remplaçaient celui-ci : MM. Charles Terlinden et Joseph Cuvelier. A côté des sept membres effectifs nous comptons donc, actuellement, cinq membres suppléants.

Le 6 janvier, M. Napoléon de Pauw, le plus ancien des membres effectifs, a été appelé à la présidence.

Quatre volumes ont été distribués cette année. Il suffira de mentionner rapidement trois d'entre eux qui constituent la continuation ou l'achèvement de travaux dont il a été question dans nos précédents rapports. Avec le tome II des *Comptes de la ville d'Ypres*, éditeurs MM. Des Marez et De Sagher, renfermant les comptes de 1316 à 1329, cette publication, si intéressante pour la connaissance de l'organisation urbaine au moyen âge, touche à sa fin. Il n'y a plus qu'à en faire paraître les tables qui occuperont un volume spécial.

Le tome V des *Chartes de Sainte-Waudru de Mons* clôture cette grande collection documentaire entreprise en 1899 par Léopold Devillers. La mort de cet excellent con-

frère, survenue le 22 mai 1910, n'a interrompu que peu de temps la continuation de l'œuvre. La Commission a trouvé dans M. Ernest Matthieu un collaborateur parfaitement au courant de l'histoire du Hainaut, et qui a bien voulu se charger de mener à son terme, l'important recueil dont il s'agit. De son côté, M. Poncelet a fait paraître le tome V du *Cartulaire de Saint-Lambert de Liège*. Un volume sera encore nécessaire pour achever cette grande publication, essentielle pour l'étude du passé de l'ancienne principauté de Liège.

C'est encore au pays de Liège que se rapporte le volume édité par M. Sylvain Balau sous le titre de *Chroniques Liégeoises* et avec lequel s'ouvre heureusement une entreprise nouvelle. Si riche qu'ait été l'historiographie du pays de Liège et si nombreuses qu'en soient les œuvres publiées, il reste encore beaucoup à glaner dans la quantité de manuscrits renfermant ce que l'on est convenu d'appeler du nom assez impropre de Chroniques vulgaires liégeoises. C'est à ce long et difficile travail que M. Balau s'est attaché, et on ne pouvait, certes, trouver un savant plus désigné pour le mener à bien. Les textes qu'il a exhumés, des manuscrits explorés par lui sont tous rédigés en latin. Ce sont, tout d'abord, des extraits de chroniques sur les temps antérieurs à Henri de Gueldre, puis des fragments de la Chronique de Jean de Warnant à partir du règne de Henri de Gueldre, d'après un manuscrit de Tongerloo, la chronique latine de Jean de Stavelot que l'on considérait comme perdue, une chronique du règne de Jean de Bavière par un contemporain, de 1387 à 1423, des notices sur la fin du règne de Jean de Heinsberg, une édition nouvelle, d'après plusieurs manuscrits inconnus à de Ram, du *De Cladibus Leodiensium* de Henri de Me-

rica avec une continuation anonyme, un récit des luttes déchainées dans la principauté par Guillaume de La Marck, enfin une chronique très détaillée du règne de Jean de Horne.

La Commission a tenu cinq séances, les 6 janvier, 5 mai, 7 juillet, 28 octobre et 10 novembre.

A côté des travaux en cours, l'objet qui l'a le plus sérieusement occupé est la publication des catalogues des actes de nos anciens princes ecclésiastiques et laïques. De nombreux collaborateurs ont été acquis à ce long travail qui est maintenant en bonne voie. Dès aujourd'hui, les catalogues des actes des évêques de Liège, des comtes de Flandre, des ducs de Brabant, des comtes de Looz sont activement poussés.

Nous avons eu l'honneur de vous adresser, le 5 mai, un rapport en vue d'attirer votre attention sur la conservation des archives modernes qui est, en Belgique, tout à fait insuffisante. Si des mesures ne sont pas prises à bref délai, il faut s'attendre, pour les études historiques de l'avenir, à des pertes irréparables. Nous espérons vivement, Monsieur le Ministre, qu'historien vous-même, vous n'hésitez pas à faire preuve dans ce domaine, d'une initiative salutaire.

M. Cauchie a été chargé d'une mission en Italie aux fins de rechercher les actes destinés à figurer dans la correspondance d'Alexandre Farnèse que la Commission a décidé de publier.

MM. Cuvelier et Pirenne ont achevé, par une dernière excursion en France et en Hollande, leurs investigations touchant les Actes des États-Généraux des Pays-Bas depuis l'époque bourguignonne.

M. Verriest a continué le dépouillement des cartulaires

de Flandre aux archives du département du Nord, à Lille. Enfin M. Dony a exploré les archives du château de Chimay.

Vingt-et-une publications se trouvent actuellement sous presse. Ce sont :

Dans la serie in-4° :

S. BORMANS et J. HALKIN : *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique* ; tome XI, 3^e partie ;

W. DE VREESE et H. VAN DER LINDEN : *Lodewijk van Velthem: Voortzetting van den Spiegel Historiael*, tome II ;

G. ESPINAS et H. PIRENNE : *Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'industrie drapière en Flandre*, tome III ;

A. VAN HOVE : *Actes ou procès-verbaux des séances tenues par le conseil de l'Université de Louvain*, tome II ;

G. DES MAREZ et E. DE SAGHER : *Comptes de la ville d'Ypres*, tables ;

N. DE PAUW : *Cartulaire généalogie des van Artevelde* ;

É. PONCELET : *Cartulaire de l'église Saint-Lambert de Liège*, tome VI ;

J. GROB : *Dénombrement des feux du duché de Luxembourg et du comté de Chiny* ;

Baron C. DE BORMAN : *Oeuvres de Jacques de Hemricourt*, tome II ;

J. HALKIN et G. ROLAND : *Recueil des chartes de Stavelot-Malmédy*, tome II ;

S. BALAU : *Chroniques Liégeoises*, tome II;

H. LONCHAY : *Correspondance de la cour d'Espagne avec les Pays-Bas* ;

EUG. HUBERT : *Correspondance des Ministres de France accrédités à Bruxelles de 1780 à 1790*;

J. CUVELIER : *Les dénombrements de foyers en Brabant*, tables

Dans la série in-8°:

A. CAUCHIE et A. VAN HOVE : *Documents concernant la principauté de Liège*, t. II;

J. LAENEN : *Rapport sur les archives impériales de Vienne*;

L. VERRIEST : *Rapport sur les archives du département du Nord*, à Lille;

L. VAN DER ESSEN : *Rapport sur les archives farnésiennes de Parme*;

E. PONCELET : *Inventaire des chartes de la collégiale de Sainte-Croix*, t. II;

L. LAHAYE : *Inventaire des chartes de l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste*;

G. KURTH : *La Chronique de Hocsem*.

Le bulletin a reçu les communications suivantes :

N. DE PAUW : *La vie intime en Flandre au moyen-âge d'après des documents inédits*;

J. CUVELIER : *Les fouages dans le quartier de Bois-le-Duc au XV^e siècle*;

J. YERNAUX : *Les notaires publics du XIII^e au XVI^e siècle, spécialement au Franc de Bruges ;*

Baron DE BORMAN : *Chartes apocryphes publiées par Foppens ;*

E. FAIRON : *Notes pour un cartulaire de la cité de Liège ;*

S. A. la princesse PIERRE DE CARAMAN-CHIMAY : *Lettres de Charles-Quint, de Marie de Hongrie, régente des Pays-Bas, et de Louis de la Marck, comte de Rochefort, à Philippe de Croy, duc d'Arschot, prince de Chimay (1535-1536-1537) ;*

L. VAN DER ESSEN : *Correspondances d'Alexandre Farnèse avec le comte de Hénin (1578-1585) et de l'archiduc Albert avec Pierre-Ernest de Mansfelt (1596-1599), conservées à la bibliothèque médico-laurentienne de Florence. Note et inventaire analytique ;*

P. JÉRÔME GOYENS, O. F. M. : *Inventaire des obituaires franciscains belges.*

Veillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de notre haute considération.

Le Secrétaire,
H. PIRENNE.

Le Président,
N. DE PAUW.

Le reste de la séance est consacré à la discussion de diverses questions relatives aux travaux en cours.

COMMUNICATIONS.

P. KATH. *Sigeberti Continuatio Aquicinctina.*

L. VAN WINTERFELD. *Eine Originalurkunde des Klosters
St-Jakob zu Lüttich.*



SIGEBERTI CONTINUATIO AQUICINCTINA

EINE QUELLENKRITISCHE UNTERSUCHUNG

von P. KATH

VORWORT.

Oft genug sind Nachrichten der *Cont. Sig. Aquicinctina* von neueren Darstellern für die Geschichte jener Zeit des Mittelalters benutzt worden, ohne dass eine ins einzelne gehende Untersuchung dieser Chronik bisher vorlag. Einzelne Historiker haben gelegentlich einige Jahresberichte aus diesem Werke auf ihren historischen Wert hin geprüft, so Wagner, Scheffer-Boichorst und neuerdings für die Untersuchung des Sturzes Heinrichs des Löwen Haller. Doch eine eingehende Gesamtbetrachtung und quellenkritische Wertung dieser Fortsetzung des Sigebert in Anchin, worauf Güterbock seiner Zeit in dem Buch *Der Prozess Heinrichs des Löwen* drang, ist meines Wissens noch nicht erfolgt. Diese Lücke auszufüllen will die folgende Arbeit versuchen.

KAPITEL I.

§ 1.

HANDSCHRIFT UND ABFASSUNG DES WERKES.

Die Fortsetzung des Sigebert von Gembloux⁽¹⁾ im Kloster Anchin in Artois von 1149-1200, wie sie uns in den *Mon. Germ. Hist.* vorliegt, ist von dem Herausgeber Bethmann einer Handschrift entnommen, die aus der Zeit um 1200 stammt. Die Handschrift ist nicht Autograph, sondern eine Abschrift, die gleich nach Fertigstellung des Originals verfasst sein muss. An der Spitze steht ein kurzes Vorwort, in welchem sich dessen Verfasser über seine Vorgänger, die früheren Autoren der Chronik, und deren Arbeit daran kurz ausspricht. Er sagt :

1. habe der Abt Sigebert von Gembloux die Grundlage des Ganzen, die Aufzeichnungen des Eusebius, Hieronymus und Prosper, abgeschrieben und sie bis 1111 fortgeführt;
2. sei nach Sigeberts Tode der Abt Anselm von Gembloux von dem Jahre 1112-1136 Fortsetzer dieser Weltchronik gewesen;
3. habe ein unbekannter Fortsetzer in Gembloux die Jahre 1136-1148 hinzugefügt, und

(1) Cfr. H. PIRENNE, *Geschichte Belgiens* [Geschichte der europäischen Staaten, 30. Werk], I. Bd. (1899), p. 170 ff. — WATTENBACH, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, 2. Bd. (1886⁵), p. 140 ff., 147.

4. habe er, der Verfasser dieses Vorworts, « rogatu quorundam fratrum Aquicinensium, et postmodum auctoritate Symonis ejusdem ecclesie abbatis (1174-1201) usque in calcem voluminis sequentia apposuit ».

Auf die Frage, wie weit dieser letzte, vierte Autor das Werk fortgesetzt hat, gibt uns dies Vorwort keine ausreichende Antwort, da dessen Verfasser nur sagt, er habe es von 1449 « bis zum Schluss des Bandes » fortgeführt. Damit ist an sich nicht gesagt, ob der Bericht bis zum Jahre 1201, soweit die Chronik reicht, oder etwa bis zum Ende des vom Autor benutzten Pergamentbandes gemeint ist.

An der von Bethmann edierten Handschrift, dem *Codex S. Salvatoris Aquicinensis* (B. 5), waren für die ganze Zeit, von Eusebius bis 1201, vier Schreiber tätig. Es schrieb :

- a) der 1. die Aufzeichnungen des Sigebert und seiner Vorgänger bis 1144 ab;
- b) der 2. die Fortsetzung des Anselm und des unbekannten Verfassers in Gembloux bis zu den Worten : « mortuus est » im Jahre 1148 ab und hörte mit dem viertletzten Blatte seines Kodex auf;
- c) der 3. die Mitteilungen des Autors aus Anchin vom Jahre 1149-1158 in einen neuen Quartband, dessen erste Seite er frei liess;
- d) der 4. Schreiber verband die Abschriften *b* und *c* in der Weise, dass er die vier leeren Blätter von *b*, die nur den Schluss von 1148 enthielten, ausschnitt, diesen Schluss auf die in *c* freigelassene erste Seite schrieb und dann den Rest der Vorlage von 1159 bis 1200 selbst abschrieb. Vom Schluss des Jahres 1201 bis 1237 hat eine fünfte Hand dürftige, notizenartige Angaben in einem Zuge hintereinander zugefügt, die

zum grossen Teil aus den Annalen von Anchin entnommen sind, wo sie zu verschiedenen Zeiten und von verschiedenen Verfassern niedergeschrieben wurden.

Die Eigentümlichkeit, dass die zweite Hand am Schluss ihres Abschnittes vier Blätter frei liess, dass die dritte Hand (c) trotzdem in einem *neuen* Quartband mit den Aufzeichnungen aus Anchin begann, der vierte Schreiber aber die einzelnen Teile mit seiner Abschrift zu einem in sich geschlossenen Ganzen verband, legt die Annahme nahe, dass, wofür sich ja auch sonst im Mittelalter gleiche Fälle anführen lassen, an der Abschrift gleichzeitig mehrere Schreiber tätig waren. Während die zweite Hand noch an dem ihr zugeteilten Abschnitt von 1112-1148 schrieb, fertigte gleichzeitig die dritte eine Abschrift der Mitteilungen von 1149 ab an. Als der vierte Schreiber damit anfang, von 1159 ab die Vorlage weiter abzuschreiben, waren seine Vorgänger bereits mit ihrer Arbeit fertig, und so konnte er alles von Anfang an lückenlos verknüpfen und zu Ende führen.

Da wir nicht die Originalhandschrift besitzen und somit nicht in der glücklichen Lage sind, die Identität des Autors in allen Partien des Abschnittes von 1149-1201, der für unsere Untersuchung lediglich in Betracht kommt, durch den Vergleich der Schriftzüge konstatieren zu können, müssen wir darüber in der Chronik selbst Aufschluss suchen und uns bei der Entscheidung auf innere Gründe stützen.

Wir werden uns zunächst zu fragen haben: Waren an dem Original mehrere Autoren tätig, oder ist dieses das Erzeugnis *eines* Geistes? Wir erkennen sofort, dass nicht

jede Nachricht dieses Hauptteils des Werkes von dem Verfasser selbst herrührt. Eine wesentliche Anzahl von Mittheilungen der ersten Jahrzehnte nach 1149 sind bereits von Bethmann als Kompilation aus den Annalen von Anchin und hauptsächlich aus den Zusätzen, die dort zu der Chronik des Sigebert gemacht wurden, in der Ausgabe der *M. G.* durch Petitdruck kenntlich gemacht worden. Doch auch die Angaben in den nächsten Jahrzehnten nach 1149, die wir nicht als entlehnt nachzuweisen vermögen, können nicht auf gleichzeitigen Aufzeichnungen desjenigen Autors beruhen, den wir für den letzten Teil dieses Abschnitts anzunehmen haben. Hätte dieser die Notizen gleichlaufend mit den Ereignissen gemacht, so liesse sich nicht die ungenaue und mangelhafte Kenntniss der Verhältnisse, liessen sich nicht die groben Fehler und verschiedenen Anachronismen, die hier zu Tage treten, hinreichend deuten, die nur als ein Missverstehen und falsches Interpretieren einer Aeussderung oder eines Ausdrucks von *fremden* Aufzeichnungen zu erklären sind.

Ist andererseits vielleicht die Annahme berechtigt, dass der Verfasser der letzten Periode von 1149-1201 die Nachrichten der ersten Dezennien später, lange Zeit nach den Vorgängen auf Grund der eigenen Erinnerung und der mündlichen Ueberlieferung zusammenstellte? Dagegen sprechen mancherlei bestimmte, chronologisch richtig eingereihte Mittheilungen, die keinen Zweifel lassen, dass sie auf schriftliche Quellen zurückgehen: z. B. 1149 die Kircheneinweihung im Kloster Hasnon durch Samson von Reims und dessen Bemühen, um Beilegung der Fehde zwischen Flandern und Hennegau; 1153: Tod Eustachs von England und Versöhnung König Stephans mit Heinrich von Anjou; 1155: Einweihung der Kirche in Anchin

durch Abt Gottschalk von Arras « mense Julio »; 1159 : Belagerung von Toulouse und Unterstützung des Grafen von Saint-Gilles durch König Ludwig VII.; 1160 : Die Synode von Beauvais; 1160 : Die Nachricht, dass sich der Streit zwischen Matthäus von Boulogne und seinem Vater gerade um die Burg Lens drehte.

Der Kern, der Grundstock der Aufzeichnungen muss gleichzeitig oder in nicht allzu geraumer Zeit nach den Geschehnissen schriftlich fixiert worden sein, wenn auch die zeitlichen Angaben, wie wir später sehen werden, vermutlich oft unterblieben.

Und doch lässt sich die *ganze* Chronik hindurch das Schaffen und Wirken *eines* Geistes erkennen. Das Ganze trägt einen einheitlichen Charakter, gleiche Fäden ziehen sich durch die früheren wie späteren Partien hin. In allen Teilen lässt die Arbeitsmethode des Verfassers, die Grundanschauung und Stellungnahme zu dem Berichteten, die Sprache und Form der Darstellung sowie die Auswahl des Stoffes darauf schliessen, dass überall *eine* Hand beim Zusammenstellen und Ordnen tätig gewesen ist. Indem dieser Autor ausser den schon von Bethmann als Entlehnungen gekennzeichneten Mitteilungen für die ersten Dazennien nach 1149 dürftige, annalenartige Aufzeichnungen, die er vorfand, als Fundament zu Grunde legte, bemühte er sich, diese miteinander harmonisch zu vereinigen, daran zu feilen, zu glätten, abzurunden, Unebenheiten zu beseitigen und sie, wenn möglich, nach mündlicher Tradition zu ergänzen.

Was die Chronik an Anhaltspunkten für diese Annahme, dass in den früheren wie folgenden Teilen von 1149 bis 1200 ein und derselbe Autor seine Hand an das Werk gelegt hat, gibt, soll im folgenden im einzelnen dargelegt werden.

Als durchaus begründet erscheint diese Vermutung durch folgende Momente :

1. — *Die Art und Weise der Entlehnungen aus Sigeberths Chronik und deren Fortsetzung und Zusätzen in Gembloux und Afflighem.*

Es lässt sich hierbei die ganze Chronik hindurch eine ganz charakteristische Erscheinung, eine äusserst merkwürdige, seltsame Arbeitsweise des Autors konstatieren. Man findet, dass derselbe aus den oben genannten Quellen viele Stellen exzerpierte und sie wortgetreu, sogar mit den Motiven, die für seine Zeitgeschichte oft garnicht zutrafen, bei seiner Fortsetzung zu deren späteren Jahresberichten verwendete ⁽¹⁾.

Folgende derartige Entlehnungen vermag ich nachzuweisen, die ich später in dem Abschnitt über die Glaubwürdigkeit⁽²⁾ unseres Kontinuators genau anführen und den Worten seines Werkes vergleichend gegenüberstellen werde :

Im Epilog aus <i>Cont. Gembl.</i>	1136	Zu 1162 aus Sig.	1095
Zu 1154 aus Sig.	1057	" 1163 "	1085
" 1156 "	862	" 1165 aus Anselm	1120
" 1157 "	1076	" " aus Sig.	1088
" " "	1075	" 1170 aus <i>Cont. Gembl.</i>	1144
" " "	{ 1081	" 1171 aus Anselm	1120
" " "	{ 1082	" 1172 aus Sig.	1052
" 1158 "	{ 1077	" 1173 "	831
" " "	{ 1095	" 1174 "	1021
" 1159 "	876	" " "	1106

⁽¹⁾ Bethmann hat nur an einer Stelle (p. 408, 56) eine dahingehende Bemerkung gemacht.

⁽²⁾ Kap. III.

Zu 1160 aus Sig.	1084	Zu 1174 aus Sig.	1108
" " aus Anselm	1119	" 1176 "	1087
" 1161 "	1119	" 1177 "	1111
" " "	1130	" 1196 aus <i>Cont. Gembl.</i>	1144
" " "	1118	" 1199 aus Anselm	1131

Es kommt sogar vor, dass für zwei verschiedene Jahre, 1159 und 1172, dieselbe Nachricht Sigeberts, aus dem Jahre 876, benutzt ist. Die Stelle bei *Sigebert* lautet: « Karolus imperator post adeptum imperium ultra se elatus, consuetudines Francorum vilipendens... capite... diademate superimposito... procedebat ». Der Autor von 1159 entnahm daraus: « Henricus rex post adeptum regnum ultra se elatus... » Zum Jahre 1172 heisst es: « Henricus rex Anglie ultra se elatus [und dann etwas schärfer als das in der Vorlage entsprechende consuetudines vilipendens] inconcessa captans et affectans indebita... » et regium diadema capiti suo impositurus congregat. »

Da die bisher angegebenen Stellen, wie wir später sehen werden, gar keinen Zweifel aufkommen lassen, dass dafür die oben vermerkten Quellen wörtlich entlehnt oder benutzt wurden, so mag jetzt noch mancherlei folgen, was an sich wenig beweiskräftig ist, sich aber doch dazu eignet, den Bau des Beweises mit zu stützen. An Redewendungen und Ausdrücken finden sich gleichlautend oder anklingend bei unserem Chronisten wie bei seinen Vorlagen, und zwar, wie vorhin, aus ganz verschiedenen Jahresberichten derselben:

<i>Cont. Aquic.</i> 1166.	<i>Sig.</i> 1091.
« Pie memorie domnus Gozvinus... amator pacis et religionis... de hoc seculo transiit. »	« Bonae memorie Henricus episcopus... amator pacis et religionis obit. »

Cont. 1167.

“ humano auxilio destituti. ”

Cont. 1171.

“ ab omnibus ut apostata vilissimus exosus habetur. ”

Cont. 1174.

“ ... cum dedecore ad propria sunt reversi... ”

Cont. 1176.

“ Jacob .. satis insolens rebellat .. comes contumaciam eius egre ferens... ”

Cont. Aquic. 1177.

“ ... discalceatum et regiis ornamentis nudatum... ”

Cont. Aquic. 1180.

“ ... negotium exsequens sibi iniunctum... ” und

Auct. Afflig. 1159.

“ omni auxilio destitutus. ”

Anselm 1120.

“ ut vilissimus apostata capitur. ”

Sig. 1059.

“ ... quia exosus erat... ”

Cont. Gembl. 1138.

“ ... cum dedecore ad propria redire. ”

Cont. Gembl. 1140.

“ Heinr. duci rebellis erat... dux graviter ferens insolentiam eius. ”

Sig. 1037.

“ ... dux aegre ferens insolentiam... ”

Sig 523.

“ ... nudus et discalceatus... ”

Auct. Afflig. 1155.

“ ... qui iniunctum negotium exsequuntur... ”

Cont. Aquic. 1199.

“... *negotium sibi iniunctum...
exequitur... ”*

Cont. Aquic. 1181.

“... *Huius mali incentores
fuisse feruntur... ”*

Cont. 1184.

“*Omnes qui huius consilii com-
plices fuerunt... ”*

Cont. 1184.

“*sed ducem imparatum non
inveniens... ”*

Cont. 1196.

“... *et quidquid in regno cor-
rigendum erat, ab eo corri-
guntur... ”*

Sig. 978.

“... *huius mali incentores... ”*

Sig. 699.

“... *Omnes que huius culpae
complices... ”* und

Sig. 918.

“... *complicis consilii... ”*

Cont. Gembl. 1142.

“... *non... eos imparatos in-
venit. ”*

Cont. Gembl. 1142.

“... *et quae confirmanda erant,
confirmavit, et corrigenda
correxit... ”*

Sollte zufällig, wenn man mehrere Autoren für die Chronik in dem Zeitraum von 1049-1200 annimmt, der eine dieselbe Eigentümlichkeit gehabt haben wie der andere? Sollte er genau in den Fusstapfen seines Vorgängers weiter fortgeschritten sein? Es liegt doch sicherlich viel näher und ist auch als weit wahrscheinlicher anzunehmen, dass wir es in allen Teilen der Arbeit mit der merkwürdigen Eigenart ein und desselben Autors zu tun haben.

2. — *Die Gleichheit der Tendenz.*

Wenn Bethmann in der Vorrede (1) bemerkt: « Auctor Fridericum imperatorem admiratur »; « nec tamen iniusto partium studio » und dann einige Beispiele dafür anführt, dass der Autor sich abfällig über des Kaisers Handlungsweise äussert, so ist das durchaus auf die Beeinflussung des Verfassers durch die augustinische Geschichtsphilosophie zurückzuführen und daraus zu erklären. Man kann deutlich in allen Partien diese Grundanschauung verfolgen, auf die ich in einem der folgenden Abschnitte genauer eingehen werde. Ueberall zeigt sich die gleiche Auffassung und der gleiche Standpunkt des Berichtstatters. In dem langjährigen Kampfe zwischen Kaisertum und Papsttum steht er stets auf seiten des letzteren. Solange diese beiden Mächte harmonisch und einträchtig miteinander für die Ehre und das Ansehen der Kirche wirkten, galt der Kaiser als der « treue Freund » (amicum... et aptum) des Papstes. Doch als dann unseliger Zwist das « regnum » und « sacerdotium » voneinander scheidet, tritt unser Autor offen für das letztere ein. Er bezeichnet das Handeln des deutschen Herrschers als « iniuste » und « temerarius » (1156 und 1163) und tadelt seine « violentia », die jener gegen « ecclesie statum » zeige (1161) Hadrian wie sein Nachfolger Alexander erscheinen ihm allein als rechtmässige Päpste, als « papa », als « domnus papa ». [1156 ; 1158 ; 1165 ; 1169 ; 1172 ; 1173 ; 1179 ; 1183]. Ihren Rivalen auf dem Stuble Petri verweigert er diesen Ehrentitel : Okta-

(1) SS., VI, p. 281.

vian ist ihm der « scismaticus » (1162) und « pseudopapa » (1163). Seine Anhänger nennt er « scismatici ». Von dem zweiten kaiserlichen Papst Paschalis behauptet er, dass dieser Reisende und Kaufleute, die von Frankreich nach Italien kamen, beunruhigte und ausplündern liess und sich nur gewaltsam Anerkennung verschaffte (1165). Der folgende Gegenpapst Alexanders, Calixtus III (Joh. Struma), wird als « apostolici nominis presumptuosus invasor » bezeichnet (1179). Ihre Parteigänger gelten gleichfalls als « scismatici » (1179). Als der Kaiser sich wieder mit Alexander aussöhnt und, wie der Chronist rühmend und anerkennend hervorhebt, dabei die rechte « humilitas » und « oboedientia » zeigt (1177), da schlägt auch bei unserem Autor die Stimmung zu seinen Gunsten um. Er preist die « ingenita et consueta leonina constantia » des Kaisers, der kraftvoll, ohne sich durch Geld und reiche Geschenke bestechen zu lassen (contra suum honorem munera despexit), den rebellischen Sachsenherzog zur Unterwerfung zwingt (1181), dann aber doch bei dessen Verurteilung seine fromme und milde Gesinnung, die « pietas », zu Tage treten lässt. Bei seinem Tode nennt er Friedrich einen « piissimus imperator » und deutet dadurch bestimmt an, dass er jetzt, nach der Aussöhnung mit der Kurie, seine Handlungsweise für recht und billigenswert hielt (1190). Die Feinde des Kaisers sind jetzt auch die Feinde des Autors. Die Italiener, der stolze Welfe und später Tankred von Lecce sind für ihn Aufrührer und Rebellen. Heinrich VI. hatte sich, bevor er den deutschen Kaiserthron bestieg, noch ganz als ein rechter Friedensfürst und vorbildlicher Regent gezeigt, indem er Philipp von Flandern gegenüber energisch für den Frieden eintrat und alles zu beseitigen suchte, was dem entgegenstand. Mit seinem Vorgehen bei der Neube-

setzung des Bistums Lüttich jedoch kann sich der Bericht-
erstatter nicht einverstanden erklären. Er richtet sich in
seinem Urtheil ganz nach der Entscheidung des rechtmässigen
Kirchenoberhauptes, auf dessen Seite er ja immer steht.
Lothar von Hochstaden, der kaiserliche Kandidat auf dem
Lütticher Bischofsstuhl, ist nach seiner Ansicht rechtswidrig
eingesetzt, « hineingedrängt » (*intrusus, intruserat*). Der
Chronist erzählt von der « *iniustitia* » gegen Albert von
Brabant, der in Lüttich mit grosser Mehrheit gewählt
worden sei, aber « *timore imperatoris* » zum Papst nach
Rom flieht, der « *audita electionis ratione et concordia* »
seine Weihe anordnete. Doch der Brabanter, ein « *vir
justus* », dem der Kaiser « *introitum regni sui* » untersagt,
wird bald darnach grausam ermordet (1192). Ueber die
Mörder drückt sich unser Autor sehr vorsichtig aus —
während man damals allgemein dem Kaiser Schuld beimass
— und erklärt, wer sie gewesen seien und wer sie gesandt
habe, « *ignoratur* »; sicher stehe nur, dass sie aus Deutsch-
land gekommen und auch dorthin zurückgeeeilt seien. Da
zwischen Kurie und Kaiser kein offizieller Bruch erfolgte,
letzterer auch, wie der Verfasser berichtet, « *de morte epi-
scopi parentibus eius satisfecit* » (1193) und sich der Anord-
nung und Entscheidung des Papstes über die Besetzung
Lüttichs fügte, so hat der Berichterstatter keinen Grund,
seinen Unwillen gegen ihn auszusprechen. Er erzählt
das siegreiche Vorgehen des Kaisers gegen die « *per violen-
tiam Tancredi* » rebellischen Apulier und Sizilianer, hebt
hervor, dass auf Heinrichs Betreiben viele deutsche Ritter
und Fürsten sich zum Kreuzzuge gegen die Sarazenen ent-
schliessen, und betont dann, dass der unerwartete Tod
desselben, dessen « *magnanimitas, iustitia et prudentia
pulchritudinem Absolonis superavit* », alle Welt in tiefe

Trauer und Verwirrung versetzt habe (1197). Wir sehen also, dass der Standpunkt des Verfassers stets der gleiche ist. Solange die Staufer in ihrem Streben und Handeln eins sind mit dem rechtmässigen Papst, solange hält auch unser Mönch ihre Partei. Da Innozenz III. sich später, als es sich um die Anerkennung Philipps von Schwaben oder Ottos von Poitou handelt, für den letzteren entscheidet, da wechselt auch der Chronist seine Stellung. Er berichtet Ottos Krönung in Aachen (in regem sublimare), nachdem Walram von Limburg, der diese Stadt für Philipp halten sollte, vor dem « Othoni salvo » die Waffen gestreckt hatte. Er erzählt, dass er « oleo sacro » gesalbt, auf den Thron Karls des Grossen erhoben wurde (in solio regni sedere fecerunt), und dass der « rex » Otto die Tochter des Herzogs von Brabant zu seiner Gemahlin machte. Dass der Autor sich gegen Philipp erklärt, erkennt man daran, dass er ihm niemals den Titel « rex » beilegt.

Auf Identität des Verfassers in allen Teilen des Werkes lässt auch die Art und Weise schliessen, wie die *Anjous* beurteilt werden. Durchgängig durch die ganze Chronik merkt man die deutlich zu Tage tretende Abneigung und Parteinahme gegen diese englischen Könige. Heinrich II. wird als ein selbstsüchtiger, verachtenswerter Herrscher geschildert, der stets seine eigenen Interessen gegenüber der Eintracht und dem Frieden seiner Mitmenschen in den Vordergrund stellt. Ueberall stiftet er Unruhen und Fehden an (1157) und rebelliert gegen seinen Lehensherrn (1159). Durch seine « violentia » wird die dem Dienste Gottes geweihte Aebtissin Maria ihrem Kloster entrissen (1160). Er herrscht als Tyrann und raubt der Kirche ihre Güter und Privilegien (1164). Den Erzbischof von Canterbury, der für die « libertas » der Kirche kämpft (1164),

überhäuft er mit « iniuriis » (1170) und verbannt ihn aus seinem Reich. Als dieser Kirchenfürst grausam ermordet wird, erscheint Heinrich in aller Augen als ein vom rechten Glauben Abtrünniger, als « Apostat » (1171). Nur um seine eigene Begierde zu befriedigen, in frevlem Hochmut zieht er sein Schwert und bekämpft Irland (1172). Er bekehrt sich dann zwar, als die Feinde ihm ringsum zu machtvoll werden, für eine kurze Zeit und gibt Gott die Ehre, beugt sich unter dessen Willen und Gebot; doch bald fällt er wieder in sein altes Tun und Treiben zurück (1174). Sein friedienstörendes Wirken gewinnt wieder die Oberhand. Er sucht einen Kriegszug gegen den deutschen Kaiser anzuzetteln, was ihm aber glücklicherweise nicht gelingt (1181). Er findet seine gerechte Strafe und stirbt, völlig niedergeschlagen, verarmt und verlassen, nachdem ihn seine Feinde ruhelos von einem Zufluchtsort zum andern getrieben hatten.

Dasselbe Bild wird von seinem Sohn und Nachfolger auf dem englischen Thron Richard entworfen. Auch er kann es nicht mitansehen, wenn unter den Menschen Frieden, Glück und innige Harmonie herrscht. Sein Lebenselement ist Fehde, Kampf, Unruhe. Hämischer Neid treibt ihn dazu, die « probitas » und « felicitas » Konrads von Montferrat zu vernichten und dessen Ermordung zu veranlassen (1192). Alle wahren Christen hassen ihn wegen seines übermässigen Geizes und seiner Habsucht (1192). Bestechlichkeit durch das Gold der Ungläubigen wirft ihm der Chronist vor. Wenn es in seiner Nähe Zank und Zwietracht unter den Grossen gibt, hat er seine Hand im Spiele (1197).

Diese Zusammenstellung mag genügen, um zu zeigen, dass die Tendenz durch die ganze Chronik sich gleich

bleibt. Die überall identische Grundauffassung lässt gewiss auch auf *einen* Verfasser schliessen.

3. — *Gleichheit des Stils.*

Wenn man darlegen will, dass der Stil eines Werkes sich gleich bleibt, und dazu die verschiedenen Abschnitte auf Sprachgebrauch, Phraseologie und Satzkonstruktion hin miteinander vergleicht, so ist dabei besondere Vorsicht und eine gewisse Skepsis am Platze. Denn zu Zeiten, wie im Mittelalter, bewegt sich die Literatur in einer fremden schulmässig angelernten Sprache, die Ausdrucksweise ist wenig individualisiert und man läuft daher leicht Gefahr, Merkmale genereller Uebereinstimmung für Merkmale individueller Uebereinstimmung zu halten ⁽¹⁾. Es ist oft schwer, scharf zu unterscheiden, was Ererbtes, Gemeinübliches und was Eigenes und Freierfundenes ist, da es in jeder Wissenssphäre bestimmte technische oder phrasenhafte Ausdrücke gibt, welche herkömmlich zur Bezeichnung gewisser Tatsachen und Verhältnisse angewandt werden. Es soll daher auch nicht dieser Abschnitt gerade als besonders überzeugend für die Annahme eines gleichen Autors gelten, sondern er soll nur einige Bausteine liefern, um den Beweis zu festigen und zu stützen.

Die Schreibart in allen Teilen der Chronik ist durchaus einfach, schlicht, klar, ohne Schwung und besondere Eleganz. Der Stil hat eigentlich keine wirklich markanten, schlagend charakteristischen Eigenschaften aufzuweisen.

(1) Cfr. E. BERNHEIM, *Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilosophie* (1908⁶), p. 402 ff.

Doch ist eine gewisse Lebhaftigkeit der Ausdrucksweise an einigen wenigen Stellen der letzten Jahre, wie wir später sehen werden, nicht zu verkennen. Sie ist aber frei von jenem Schwulst und jener Ueberladung mit rhetorischen Phrasen, durch die die Sprache der Chronisten sich so oft auszeichnet. Ohne viel Umschweife zu machen, wird von dem Verfasser meist der Kern der Sache in kurzen und knappen Worten ausgedrückt. Im folgenden mögen noch einige häufiger vorkommende Lieblingswendungen und bevorzugte Wortverbindungen angeführt werden, die sich in den ersten wie späteren Partien des Werkes finden. Wenn sich eine Truppe gut geschlagen hat, wird gewöhnlich das Wort « viriliter » gebraucht; z. B.

- 1150 : viriliter repugnantibus.
- 1169 : » invadens.
- 1173 : » repugnantibus.
- 1174 : » suscepti.
- 1180 : » debellat.
- 1188 : » cepit.
- 1192 : » debellans.
- 1193 : » repugnantibus.
- 1194 : » resistebant.
- 1199 : » et potenter exercuerat.

Ergeht es den Kämpfenden schlecht, und werden sie zum Nachgeben gezwungen, so liebt der Verfasser eine Form von « diffido »; z. B. :

- 1150 : de suis viribus diffidens.
- 1164 : de sua suorumque virtute diffidens.
- 1174 : de suis viribus diffidens.
- 1176 : » » »
- 1179 : » diffidens viribus.
- 1191 : diffidentes.

Bei Zusammenkünften wird als feststehende Formel gewöhnlich « ad mutuū colloquium » gebraucht :

- 1161 : ad mutuū convocet colloquium.
 1170 : » convenerunt colloquium.
 1184 : » veniunt »
 1200 : » conveniunt »
 cfr. 1186 : mutuo colloquuntur.
 oder : « in unum » :
 z. B. 1152 : in unum convenientes.
 1164 : in unum conglobati.
 1167 : in unum convenientes.

Der Ort der Zusammenkunft wird selten genannt, sondern nur gesagt, dass er « in marchis » gelegen habe :

- 1184 : rex et comes... in marchis terrarum suarum conveniunt.
 1188 : ... in marchis utriusque regni convenerunt.
 1199 : in marchis utriusque regni concilium agitur.

Wenn ein Heer gesammelt wird, ist meist « undecumque » hinzugefügt :

- 1164 : collectis undecumque regibus et populis contractis undique viribus.
 1169 : auxilia... undecumque... contrahens.
 1177 : congregatu undecumque exercitu.
 1178 : auxilia » contrahens.
 1180 : undecumque contracto exercitu.
 1186 : contrahent. undecumque copios. exercit.
 1187 : contracto » exerc.
 1188 : » » »

1193 : undecumque collecto exercitu.

1194 : » » grandi exercitu.

1196 : collecto undecumque » »

1197 : contracto » exercitu copioso.

Verbindungen wie « indigne ferens » kommen häufig vor :

egre ferens : 1156, 1176, 1181.

indigne ferens : 1183, 1197.

» ferentes : 1164, 1184.

valde indigne tulit : 1184.

» est indignatus : 1184.

» » 1192.

nimis » 1192.

Von anderen häufiger auftretenden Wortzusammenstellungen mögen noch folgende hier notiert werden :

1) 1160 : per violentiam.

1161 : »

1168 : »

1194 : »

1179 : violentia affligitur.

» » afflictus.

1190 : violentiam non sustinens.

1177 : violenter ereptus.

2) 1171 : salubri accepto consilio.

1181 : » » »

1178 : malo » »

1179 : » a malis accepto consilio.

1197 : utilo nobis accepto consilio.

3) 1159 : veritusque regis potentiam.

1161 : » potenciam regis.

1171 : » imminentem cancellar.

- 4) 1173 : assumptu secum... comite munitiones summa cum festinatione cepit.
 1176 : assumptu secum... comite munitiones cum summa festinatione cepit.
 1164 : summa cum festinatione... obtinuit.
- 5) 1159 : quod diu mente ceperat.
 1164 : » » concupierat.
 1184 : » » cupierat mente.
- 6) 1166 : in loco qui nuncupatur.
 1177 : » » »
 1179 : insulam que nuncupatur.
 1184 : in loco qui »
- 7) Vielfach kommen Sätze mit « exsistere », besonders bei Wetternachrichten, vor; z. B. 1177 autumpnus nimis extitit pluvialis und ähnliche zu 1177, 1178, 1180, 1181 (3×), 1182, 1188, 1191, 1192.
- 8) 1156 : Quod ille egre ferens... cardinalibus introitum... regni sui interdixit.
 1192 : Imperator nimium indignatus... regni sui introitum... interdixit.
- 9) 1182 : Quod si nollet facere, sciret pro certo.
 1192 : Si vero hoc facere nollet, pro certo sciret...
- 10) 1174 : in obsidione... contumeliis verborum afficitur.
 1193 : in obsidione... verborum contumeliis affecerat.
- 11) 1180 : negocium exsequens sibi iniunctum.
 1199 : negotium sibi iniunctum exsequitur.
- 12) 1172 : diadema capiti suo impositurus.
 1184 : imposito sibi diademate.

Wenn sich in den ersten Jahrzehnten der Chronik relativ wenig wiederkehrende Ausdrücke und typische Wendun-

gen finden, so muss man dabei in Betracht ziehen, dass die Jahresberichte dieser ersten Periode an Umfang bedeutend hinter den späteren zurückstehen und daher nicht so viele Phrasen enthalten können. Auch hat der Uebersetzer ja seine Vorlage, soweit wir sie nachweisen können, meist wörtlich ausgeschrieben und in dem ersten Teil nur wenig daran geändert. Die bis jetzt angeführten Beispiele sollen ausreichend sein, nicht um hiermit die stilistische Verwandtschaft der verschiedenen Partien des Werkes als gegen jede Einwendung unbedingt sicher hinzustellen, wohl aber dafür, dass eine derartige Verwandtschaft nicht ohne weiteres zu leugnen ist.

4. — *Uebereinstimmung des Inhalts.*

Als ein letztes Moment, das für die Annahme eines überall identischen Verfassers bzw. Uebersetzers spricht, mag die Tatsache angegeben werden, dass im Grunde genommen in allen Partien der Chronik dieselbe Auswahl und dieselbe Interessenrichtung vorherrscht. Wenn man von den in der Ausgabe der *M. G.* als Entlehnungen gekennzeichneten Stellen, die hier zwar nicht in Betracht kommen, sich aber durchaus dem Ganzen harmonisch eingliedern, absieht, so sind zunächst hauptsächlich Ereignisse, die lokalen Charakter tragen, Vorgänge, die sich in der nahen Umgebung des Klosters Anchin abspielen, berücksichtigt worden: Einweihung von Kirchen, Wechsel der Bischöfe und Aebte, ihre Bautätigkeit und sonstigen guten Eigenschaften: z. B. in Anchin, Arras, St.-Omer, Hasnon, Senlis, Gembloux, Marchiennes, Tournai, Cambrai. Ferner Angaben über Unwetter, Ueberschwemmungen, Ernten, Weinpreise, Hungersnot u. s. w. Besonderes Interesse wird dem Grafen

von Flandern, seiner Familie, seinen Truppen, Kämpfen, Fehden, Reisen und den Vorgängen zugewandt, die irgendwie hiermit zusammenhängen : den fortdauernden Kämpfen, Zwistigkeiten und Beziehungen zu Hennegau, Brabant, Namur, Avesnes, zu Frankreich und Deutschland. Der Chronist berichtet die ihm als die wichtigsten erscheinenden Ereignisse aus dem französischen Herrscherhause : Todesfälle, Vermählungen, Ehescheidungen, Krönung, Kämpfe und Bündnisse mit Flandern, England, Hennegau in der Normandie und in den benachbarten Landschaften. Den Schauplätzen dieser Vorgänge war der Verfasser relativ nahe, konnte sich entsprechend besser informieren und mehr davon aufzeichnen. Englands Geschichte ist ja in dieser Zeit aufs engste mit der Frankreichs und Flanderns verknüpft und findet daher auch weitgehende Berücksichtigung : Todesfälle, Krönungen der englischen Könige, ihre zahlreichen Fehden auf dem Festlande, Kirchenstreit, Kreuzfahrt. Von der deutschen Reichsgeschichte werden die Vorgänge vermerkt, die damals wohl allgemein bekannt waren : Regierungswechsel der Kaiser, Heirat, Scheidung, Krönung, Römerzüge, Kämpfe mit den Päpsten und den Lombarden und Süditalienern, die Ermordung des Bischofs von Lüttich und die damit zusammenhängenden Geschehnisse, sowie die Kreuzzüge. Manche Tatsachen, die sonst wohl nicht erwähnt worden wären, erzählt er, weil sein Landesfürst oder Männer aus der Umgegend des Klosters damit in Verbindung stehen, so z. B. den Hoftag des römischen Königs Heinrich in Lüttich, weil Graf Philipp dort war, oder den Reichstag von Mainz (1182), da eben derselbe daran teilnahm, oder die Weihnachtsfeier Kaiser Heinrichs in Worms (1192), da dieser dort nach der Behauptung des Chronisten die Ent-

scheidung über das Bistum Cambrai traf, was aber beides nicht zutrifft. Für die katholische Kirche, ihr Oberhaupt und für die Kämpfe und Ereignisse im Hlg. Lande zeigt sich durchgängig durch das ganze Werk ziemlich gleiches Interesse. Der Kreis der berichteten Begebenheiten bleibt überall ungefähr derselbe, wenn auch die Ausführlichkeit der Nachrichten im Verlauf der Chronik allmählich zunimmt und ihr Umfang sich bedeutend weitet.

Nachdem wir so von vier verschiedenen Gesichtspunkten und Richtlinien aus die ganze Chronik betrachtet haben, kann man m. E. die Tatsache als sicheres Ergebnis konstatieren, dass überall der Einfluss und das Wirken *eines* Geistes zu merken ist, der wohl für die nächste Zeit nach 1149 fremde Aufzeichnungen zu Grunde legte, aber an allen Teilen des Werkes ordnend, ausschmückend, feilend und überarbeitend tätig war.

Für einen überall identischen Bearbeiter spricht auch die Tatsache, dass schon in den ersten Jahresberichten nach 1149 auf weit später liegende Ereignisse hingewiesen wird, wie ich in Kap. II näher zeigen werde. Dieser Bearbeiter hat — das halte ich nach den obigen Ausführungen für ebenso gewiss —, wie den Hauptteil aller Nachrichten, so auch die Vorrede, die an der Spitze der Chronik steht, verfasst, und zwar dann erst, als er seine ganze Arbeit zu Ende geführt hatte, da er angibt, er habe diese Aufzeichnungen vom Jahre 1149 ab «*rogatu quorundam fratrum Aquicinensium, et postmodum auctoritate Symonis eiusdem ecclesie abbatis [a. 1174-1201]*» *usque in calcem voluminis*» dem vorhergehenden hinzugefügt. Wir zweifeln jetzt nicht, dass der Schluss des Bandes mit dem Ende des Werkes zusammenfiel. Dieses endete mit dem Jahre 1200. Für diese Annahme spricht ein auffallender Umstand in

der Abschrift des Originals. Denn, wie Bethmann in der Einleitung (SS., VI, p. 290) angibt, fügte der Abschreiber, « quum videret pluribus sibi non opus esse usque ad annum 1200 », am Schluss der Handschrift nur *zwei* Blätter, statt der üblichen vier zu seinem Codex hinzu. Was sollte anders der Grund dazu gewesen sein, als der Umstand, dass seine Vorlage mit dem Jahre 1200 endete? Aus diesem Grunde konnte der Autor auch nach Abschluss seiner Fortsetzung mit dem Ende des XII. Jahrhunderts die Vorrede mit « *Epilogus* » statt mit Prolog bezeichnen, indem er sie, wie ich vermute, an einer freigelassenen Stelle der ersten Seite seiner Arbeit später einfügte. Da die Nachricht zum Jahre 1201, wie Bethmann bemerkt [scriba a. 1201 postea addidit, (p. 290)], von demselben Schreiber, der die Chronik von 1159-1200 abschrieb, später mit etwas anderer Tinte hinzugefügt wurde, scheint mir die Annahme nicht unberechtigt, dass der Schreiber, der jetzt selbst Autor wurde, seine Vorlage weiter fortsetzen wollte, aber durch irgend einen Vorfall, vielleicht seinen Tod, daran gehindert wurde, weiter als bis zur Mitte des Jahres 1201 die Ereignisse zu berichten. Nach dieser Zeit wurde die Fortführung des Werkes mehrere Jahrzehnte hindurch unterbrochen, und dann erst ergänzte ein Schreiber die Chronik auf Grund älterer, meist fremder Notizen bis 1237.

§ 2.

CHARAKTERISTIK DES AUTORS.

Nachdem ich so den Nachweis zu führen versucht habe, dass an allen Partien der Chronik ein identischer Verfasser tätig war, will ich im folgenden ein Bild von dessen Indi-

vidualität entwerfen, wie sie uns in der Chronik entgegentritt. Nach der Sitte seiner Zeit stellt sich der Schriftsteller nur wenig in den Vordergrund seines Werkes. Nur an drei Stellen der Chronik finden wir direkte Hindeutungen auf die Person des Autors. Zum Jahre 1182 erwähnt er, dass er in Paris gewesen sei und dort den Bischof Mauritius (1160-1196), das «*vas utile et oliva fructivera in domo Dei*», in der Kirche gesehen habe... (*Vidi... cum ceteris psallentem et sedentem in choro...*) In den beiden folgenden Angaben des Chronisten kann ebensowohl er selbst als auch die Gesamtheit seiner Klosterbrüder resp. einer dieser Gemeinschaft gemeint sein; zum Jahre 1186 berichtet er, «*per Dei gratiam erasmus*» am 17. September dem von einem Sterndeuter aus Toledo prophezeiten Unglück, und zu 1197 bemerkt der Verfasser, König Philipp August von Frankreich sei auf seinem Kriegszuge gegen Balduin von Hennegau nach Douai (in der Nähe von Anchin) gekommen, sei aber «*utili nobis accepto consilio*» am gleichen Tage wieder umgekehrt. Sonst finden sich in dem Werk keine direkten Anhaltspunkte für sein Leben. Aus seinen Klostermauern wird er wenig herausgekommen sein. Dass er irgendwie unmittelbar persönlich auf den Gang der von ihm berichteten Ereignisse Einfluss gehabt hätte oder als Gesandter oder dgl. besondere Kenntniss der Verhältnisse erlangt hätte, ist nach seinen Mittheilungen nicht anzunehmen. Er stellt die Tatsachen, wie schon oben gesagt wurde, im allgemeinen schlicht und einfach, ohne grossen Phrasenzierat dar. Da der Stil eines Schriftstellers gewöhnlich ein Spiegelbild seiner Persönlichkeit wiedergibt, so dürfen wir unsern Autor für eine nüchterne, prosaische, wenig phantasievolle Natur halten. Ueber den Grad seiner Bildung lässt sich nach der Chronik nicht viel

sagen. In dem Epilog sagt der Verfasser selbst von sich, dass er ein « *monachus ecclesie [von Anchin] familiarissimus, mediocriter litteratus* » sei. Allzu bedeutend scheinen seine Gelehrsamkeit und Kenntnisse in der Tat nicht gewesen zu sein. Er verfügt über keinen grossen Wortschatz. Seine Ausdrucksweise entbehrt der Abwechslung und Eleganz und ist vielfach unklassisch. Auch seine eigentümliche Art, die Vorgänge nicht mit eigenen Worten zu berichten, sondern aus der Chronik des Sigebert und deren Fortsetzungen, aus ganz verschiedenen Abschnitten Ausdrücke und Redewendungen zusammenzustoppeln und damit seine Erzählung auszuschmücken, lässt auf keinen besonders begabten, sprachgewandten Schriftsteller schliessen. Dagegen deutet immerhin sein Bemühen, die Tatsachen nicht einfach aufzuzählen und aneinander zu reihen, sondern an manchen Stellen den ursächlichen Zusammenhang und die treibenden Kräfte darzulegen, auf einen gebildeten Geist hin. Er gibt, wenn er ein Ereignis erzählt, einen einleitenden, erläuternden Rückblick und weist, wenigstens in den früheren Jahren, auf die Folgen desselben hin. Solche Fälle finden wir z. B. 1164 : als er die Vorgänge im Heiligen Lande angibt, 1151 : bei der Erwähnung der Ehescheidung Ludwigs VII. von Eleonore von Aquitanien, 1180 : bei der Mitteilung von der Bestrafung des Welfenherzogs Heinrich durch den Kaiser, 1186 : bei der Fehde König Philipp Augusts und des Grafen Philipp von Flandern gegen den Herzog von Burgund und 1187 : bei der Darstellung der Schlacht von Hattin.

Seine kirchliche Gesinnung zeigt sich an verschiedenen Stellen seines Berichtes. Wie ich schon früher dargelegt habe, steht der Verfasser stets aufseiten des ihm als rechtmässig erscheinenden, antikaiserlichen Papstes. Was

diesem zur Ehre gereicht, z. B. die Ehrenbezeugung und die demütige Situation des Kaisers in Venedig vor Alexander, hebt er hervor und gibt es möglichst wirkungsvoll wieder in seiner Darstellung. Auf katholisch-orthodoxem Standpunkt stehend, verdammt er die Häretiker, nennt sie « *heretici inmundissimi* » (1183). Er zweifelt wie seine Zeitgenossen nicht an der Möglichkeit des Wunders, doch lässt sich m. E. eine leise Kritik erkennen, wenn er bei der Nachricht (zum Jahre 1194), dass in Arras ein Priester und dessen Schwester wegen Mordverdachtes auf dem Scheiterhaufen den Feuertod erleiden sollten, die Schwester, wie der leitende Bischof Peter von Arras ausdrücklich bezeugt habe, durch die Hilfe der Maria gerettet wurde, ohne an Haar oder Antlitz Schaden zu erleiden, nicht einmal der Brandgeruch habe ihr angehaftet, während ihr Bruder in den Flammen umkam, betont, « *tam grande miraculum* » sei « *nostris temporibus inauditum* ». Der Berichterstatter glaubt allerdings an ein unmittelbares Eingreifen der göttlichen Macht in die Geschehnisse und Betätigungen der Menschen. Als Heinrich II. von England seinen Gegnern nicht mehr standzuhalten vermag und daher nach « *divinum auxilium* » verlangt, zum Grabe des hlg. Thomas von Canterbury eilt und dort Busse tut, erklärt der Chronist, als die Feinde des Königs bald danach unterliegen, « *que res ei, ut credimus, victoriam contulit* » (1174). Zum Jahre 1185 meldet er, dass überall in Frankreich, Flandern und Hennegau grosse Furcht vor neuen Kriegswirren und Verwüstungen geherrscht habe, und dass man an vielen Orten eifrig gerüstet und Städte und Burgen befestigt habe. Doch als dann wider alles Erwarten eine Einigung der Parteien noch vor Ausbruch des Kampfes zustande kam, bemerkt der Autor, « *Dei nutu, ut credimus, comes ad gratiam regis*

rediit, antequam... aliquis caperetur, vulneretur vel perimeretur». Die Rettung des Mädchens auf dem Scheiterhaufen in Arras, die oben erwähnt wurde, schreibt der Chronist wohl der Hilfe der Mutter Gottes zu und erklärt bei der Nachricht von dem herrlichen Sieg des Christenheeres über Saladin bei Arsuf (1191) : « *mira Dei virtus ostensa est in illa die.* » Auf Beachtung der natürlichen Umstände lässt er sich bei solchen Vorgängen, die auf ihn den Eindruck des Wunderbaren machen, nicht ein.

Ein warmes Interesse zeigt der Autor für die Kreuzfahrer. An ihren Taten und Geschicken nimmt er regen Anteil und zollt verdienstvollen Streitern unverhohlene Anerkennung. Er lebte ja gerade in jener Zeit, in der die Blicke aller Christen aufmerksam nach dem Hlg. Landegerichtet waren. Galt es doch damals die heiligen Stätten den Händen der Ungläubigen wieder zu entreissen, und die Gemüter dafür zu begeistern, an diesem Werk mitzuhelfen, war Aufgabe der Geistlichkeit. Hier, wo der Berichterstatter mitempfindet und mitfühlt, redet er mit einer sichtlichen Ereiferung von den Begebenheiten. Seine sonst so schlichte und kahle Darstellungsweise wird lebhafter, flüssiger, er wendet sogar Alliterationen an. Bei der Mitteilung von der Ermordung Konrads von Montferrat ruft er aus : « ... miles dignus digno planctu plangitur et sepulchro tanto principe digno sepulture traditur. Proh dolor ! » (1192) Voll Schmerz gedenkt er der im Hlg. Lande in den Kämpfen gegen die Sarazenen Gefallenen oder derer, die dort dem hitzigen Fieber erlagen. In bewegten Worten schildert er die ungeheuren Leiden und Beschwerden des Belagerungsheeres vor Akkon ; die Sprache reiche garnicht aus, um das Uebermass all der Not und Mühe wiederzugeben (1191). Der Tod des Pfalzgrafen Heinrich von Troyes habe den

Christen « ineffabilem dolorem », den Ungläubigen aber grosse Freude bereitet. Er preist begeistert die Tapferkeit Jacobs von Avesnes und glaubt fest daran, dass derselbe, als er « wie ein Makkabäer » streitend im Kampfe fällt, die ewige Seligkeit erlangen werde, da er trotz aller Mühseligkeiten im Hlg. Lande ausgeharrt habe (1191). Voll heiligen Zornes aber spricht er sich gegen die Kreuzfahrer aus, die ohne triftigen Grund in die Heimat zurückkehren. In scharfen, beissenden Worten geisselt er ihre Feigheit. Sie seien der « Abschaum », « der Auswurf der Kämpfer » (*militie scorcia*), für die sich gar kein bezeichnender Name finden lasse, um ihre ganze Verwerflichkeit zu charakterisieren. Nicht Pfeil, nicht Lanze, nicht das Schwert der verfolgenden Sarazenen habe sie heimgetrieben, sondern diese Feiglinge hätten sich « *ut lepores timidi* » gezeigt und wären, « wie ein Hund zur Futterstelle », « wie ein reisender Wolf, der unersättlich das Kirchengut verschlingt », zurückgekehrt (1191-1192). Recht bezeichnend für unsern Autor wie für die Anschauung der Zeit überhaupt ist die Art, wie er die Hinrichtung der 2600 gefangenen Sarazenen mitteilt (1191). Er berichtet nur, König Richard von England liess die Gefangenen « *diversis tormentis* » töten und schonte nur einige Vornehme, um gegen sie das Hlg. Kreuz und einige christliche Gefangene einzulösen. Kein Wort des Abscheus oder auch nur des leichten Tadels gegen dies grausame Himmorden und Abschlachten wehrloser Gefangener. Und von den Anjous hebt er doch so mit Vorliebe Unliebsames hervor und betont deren schlechten Charakter, wo es irgend geht, in seiner Chronik. Aber Richard kämpft hier ja gegen die Ungläubigen, und denen gegenüber gilt nach der damaligen Auffassung jedes Mittel, mag es auch von unserem moralischen Standpunkt zu

verworfen sein, für erlaubt. Denen brauchte man ja das bei der Uebergabe von Akkon gegebene Wort nicht zu halten.

Der Autor zeigt ein starkes dynastisches Interesse. An vielen Stellen der Chronik kann man seine Sympathie für Flandern und seinen Landesfürsten erkennen. Diejenigen Momente der Vorgänge, die deren Ruhm und Ansehen mehren können, hebt er hervor. Er betont die den Flandern eigentümliche Tapferkeit (« viriliter repugnantibus suo more... » a. 1150), ihre Liebe zu ihrem Herrscherhaus, den feierlichen und freudigen Empfang, den sie dem Grafen Philipp bei seiner Rückkehr aus dem Heiligen Lande bereiteten (a suis Flandrensibus favorabiliter est susceptus... a. 1178), er erwähnt, dass jenem die Einwohner von Brüssel einen Fisch von ganz wunderbarem Aussehen zum Geschenk gemacht hätten. Stets preist er die grosse Freigebigkeit des Grafen. Er erzählt, dass er mit seinen Baronen auf dem Reichstag zu Mainz im Jahre 1182 durch sein prächtiges Auftreten bei allen viel Bewunderung erregt habe (qui se liberalis nimium super omnes regni principes sua dando non sine ammiratione multorum exhibuit). Er rühmt die vorzüglich bewaffneten Fusstruppen in des Grafen Kriegsschar und schildert, wie hoch oben auf einem vierräderigen Wagen das Feldzeichen des Flandrers, ein Drache, hervorgeragt habe (1184). Freigebig habe der Graf vor Akkon an seine notleidenden Kampfgenossen von seinem Gelde und seiner Habe verteilt (1191). Mit Tatkraft habe er sein Land regiert (strenue rexerat). Unvergleichlich sei der Schmerz der Christen bei dem Tode des hochberühmten Fürsten (inclitus comes), gross die Freude der Sarazenen gewesen : « Omnes timent, omnes dolent, tam clerus quam populus » (1191).

Ein warmes Gefühl hat der Verfasser für sein Kloster. Er erzählt, wie endlich unter seinem Abt Simon die Hauptkirche, die nicht mehr Raum genug bot, erneuert wurde, wonach schon seine Amtsvorgänger gestrebt hätten. Graf Balduin von Hennegau habe am 2. März 1181 den Grundstein dazu gelegt, und er hebt ausdrücklich hervor, wie gerade dieser Tag sich durch sein wundervolles Frühlingswetter vor den andern ausgezeichnet habe. [*Ipsa dies, quod pretereundum non est, sed attentius notandum, valde clara et perpulchra extitit, cum ceteri mensis transacti dies valde pluviosi et nimborum extiterunt*].

Wie dürfen wir über die Zuverlässigkeit und historische Treue seiner Mittheilungen urtheilen? Nicht immer werden wir ihn für völlig objektiv, sachlich und vorurteilsfrei halten können. In bestimmten Fällen können wir ihm den Vorwurf nicht ersparen, die historische Wahrheit der Vorgänge getrübt, partiell und nicht ganz der Wirklichkeit entsprechend dargestellt zu haben. Wo er von seiner Tendenz beherrscht wird, übertreibt er oft, hebt Unliebsames zu sehr hervor, bauscht die Ereignisse zu Ungunsten gewisser Personen auf. Seinen Gegnern wird er nicht immer gerecht. Er zeigt sich gegen sie voreingenommen und sucht oft ihre schwachen Seiten und Fehler schwärzer zu malen, als sie in Wirklichkeit sind. Meist liegt ja allerdings ein Fünkchen Wahrheit zugrunde. Es wird sich meist schwer bei übertriebenen Angaben entscheiden lassen, ob der Autor schlecht unterrichtet war oder bewusst die Vorgänge etwas einseitig darstellt. Den Willen, die Wahrheit zu berichten, werden wir ihm in der Mehrzahl der Fälle nicht absprechen dürfen. Es können verschiedene Nachrichten von den Tatsachen zirkuliert haben. Zudem fehlte im Mittelalter häufig das kritische Bewusst-

sein, um sich vor einseitiger Auffassung, vor unverbürgten Mitteilungen zu hüten. Man muss bedenken, dass in der Zeit unseres Chronisten die Möglichkeit zuverlässiger Information durch die unvollkommenen Verkehrseinrichtungen, den Mangel an literarischen Mitteilungsorganen beschränkt war, und «dass auch der eifrigste Freund der Wahrheit den Täuschungen und Vorurteilen nicht immer entgeht»⁽¹⁾, welche seine Lebensstellung mit sich bringt. Auffallend und mit der sonstigen Darstellungsart des Autors im Widerspruch zu stehen scheint mir eine Bemerkung, die er gelegentlich der Rückkehr König Richards vom Kreuzzuge macht. Als er die Nachricht von der Ermordung Konrads von Montferrat bringt, lässt er starken Verdacht an des Engländers Mitschuld durchblicken (1192). Doch später zum Jahre 1193 erzählt er, Richard habe auf der Rückreise vom Hlg. Lande wegen der Ermordung des Markgrafen Italien und Sizilien gemieden, und sagt: «*que illi, nescio si iuste, imponebatur.*» Er ist doch sonst von starker Antipathie gegen Richard beseelt und sucht ihn wiederholt anzuschwärzen, indem er ihm gewöhnlich alles Schändliche zutraut und zur Last legt? Will er etwa dadurch bei seinen Lesern den Anschein völliger Unparteilichkeit erwecken? Oder sind ihm wirklich Zweifel aufgestiegen, dass Richard die Ermordung veranlasst habe, da ihm vielleicht Richards glänzende Verteidigungsrede vor dem Kaiser und das Bündnis beider Herrscher bekannt geworden war?

Diejenigen Nachrichten des Autors, die dieser unter dem Einfluss seiner Tendenz, auf die wir im folgenden Kapitel

⁽¹⁾ E. BERNHEIM, *Lehrbuch der historischen Methode und der Geschichtsphilosophie* (1908⁶), p. 511.

genauer eingehen werden, geschrieben hat, werden wir nur mit besonderer Vorsicht und jedesmaliger Kontrolle benutzen dürfen, wie ich in dem Abschnitt über Glaubwürdigkeit von Fall zu Fall darlegen werde. Es erscheint mir andererseits an manchen Stellen, auf die ich später aufmerksam machen werde, nicht ausgeschlossen, dass der Verfasser zuweilen Unliebsames, was seinen Freunden nicht gerade zum Ruhm und zur Ehre angerechnet werden könnte, obwohl es ihm nicht unbekannt war, entweder völlig unerwähnt liess oder in einem dämmerhaften Licht darstellte und nur andeutete, so dass der Leser nicht genau den richtigen Sachverhalt erkennen, die Stelle verschieden deuten und oft zu einer falschen Meinung veranlasst werden konnte.

§ 3.

EINFLUSS DER AUGUSTINISCHEN GESCHICHTSANSCHAUUNG.

Ein einzelnes Kulturprodukt muss stets von den Voraussetzungen der Kulturstufe und -sphäre aus, der es angehört, betrachtet und gewertet werden. Will beispielsweise der Historiker eine Geschichtsquelle des Mittelalters, die Grundauffassung und das wahre Wesen einer Persönlichkeit recht verstehen, so darf er bei deren Beurteilung nicht die jetzigen, modernen Anschauungen zugrunde legen, sondern muss sie aus dem geistigen Milieu, dem Ideenkreis und den Verhältnissen *ihrer* Zeit heraus zu erklären und zu begreifen suchen. Ohne eine gründliche Kenntnis der betreffenden Bildungssphäre wird er niemals den richtigen Masstab und das tiefere Verständnis für ihre Einschätzung gewinnen und kann leicht den grössten Missurteilen und Fehlschlüssen ausgesetzt sein.

Im Mittelalter beherrschte bekanntlich die theokratisch-dualistische Welt- und Geschichtsanschauung des grossen Kirchenlehrers Augustin, die er in seinen 22 Büchern *De civitate Dei* darlegt, von Grund aus das ganze Geistesleben. Durch zahlreiche Autoren, besonders durch Gregor den Grossen, verbreitet und bekannt gemacht, sind die wichtigsten dieser Anschauungen und Begriffe damals geradezu Gemeingut der Gebildeten geworden. Wie gross ihr Einfluss speziell auf die politische und historische Anschauung des früheren Mittelalters gewesen und wie dringend deren Kenntnis für den Historiker zu fordern ist, um überhaupt wesentliche Stücke des mittelalterlichen Denkens vollkommen zu verstehen und richtig zu interpretieren, hat in grundlegender Weise Bernheim ⁽¹⁾ klar dargelegt und betont.

Nach Augustins Staats- und Kirchentheorie gibt es zwei Reiche im Himmel und auf Erden, die « *civitas dei* » und die « *civitas diaboli* ». Ursprünglich lebten alle Menschen in wahren Frieden und inniger Gemeinschaft mit Gott. Dieses glückselige Verhältnis wurde erst durch die « Auflehnung » und den Abfall des Teufels von Gott gestört, der nun mit den von ihm Verführten, den « *impii* » oder « *socii satanae* », eine feindliche Partei, die « *civitas diaboli* » bildet. Aufgabe der christlichen Obrigkeit, die « *Dei gratia* » eingesetzt ist, ist es, die Menschen zur « *obœdientia* », dem Gehorsam gegenüber den Geboten Gottes, anzuleiten

(1) E. BERNHEIM, *Politische Begriffe des Mittelalters im Lichte der Anschauungen Augustins. Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, Neue Folge, H. I, 1896, p. 1-23. Diese Abhandlung ist meinen Ausführungen über die augustinische Theorie zugrunde gelegt. Cfr. ferner BERNHEIM, *Lehrbuch der hist. Methode etc.*, I. c., p. 687-688.

und sie auf den Weg des Gottesreiches zu führen. Das charakteristische Kennzeichen des « Gottesstaates » ist die « pax », d. h. der wahre Friede, die innige, allgemeine Harmonie, das « innere und äussere Gleichgewicht » der Gotteskinder, die « iustitia », die wahre Gerechtigkeit, die auf der « Unterordnung unter Gottes Willen und Gebot » und dem Gehorsam gegenüber der von Gott gesetzten Rechtsordnung beruht, die « humilitas » und die « concordia ». Sie bilden die Kriterien eines wahrhaft christlichen Herrschers, eines « rex iustus ». Pflicht eines solchen gottgefälligen Fürsten ist es, die wahre « pax » und « iustitia » zu schützen oder wiederherzustellen, indem er als rechter « rex pacificus » gegen die « Teufelsgenossen », die das Gleichgewicht und die schöne, innige Harmonie zu stören suchen und unter den Kindern des « Gottesreiches » « discordia », « perturbatio » und « seditio » stiften, zum Kriege schreitet, der dann ein gerechter ist. Das Gegenstück zu diesem friedewirkenden, selbstlos gerechten Regenten bildet der gottlose Herrscher, der « rex iniustus » oder « tyrannus », das Werkzeug des Teufels. Die Signatur seines Regiments ist die « superbia », die Ur- und Erbsünde, die Quelle alles Unfriedens, die die « inobœdientia », « iniustitia » oder « iniquitas » und « discordia », die untrüglichen Kennzeichen der Teufelsgemeinschaft, hervorgerufen hat. Alle heidnischen Staaten sind Teufelsherrschaften, mit Gewalt und Ueberhebung geschaffen, mit Zwist und Unfrieden erfüllt. Ueberall, wo es widerrechtlichen Aufruhr und Streit gibt, hat der Teufel, der alte Feind des Menschengeschlechts, seine Hand im Spiele. Wenn die vom Teufel Verführten nicht wieder von Gott auf den richtigen Weg zurückgeleitet und bekehrt werden, « conversi animo », verfallen sie der ewigen Verdammnis,

was man schon an ihrem plötzlichen und grässlichen Tode erkennen kann. Die Gedanken Augustins sind noch weiter als durch seine Werke durch die Uebernahme in die *Moralia* Papst Gregors I. bekannt und geläufig geworden, sowie durch eine Schrift des 7. Jahrhunderts, die man dem Cyprian⁽¹⁾ zuschrieb, in der eine typische Charakteristik des rex iniquus und des rex justus gegeben wird.

Für den zeitgenössischen Leser, der mit diesem Ideenkreise aufs innigste vertraut war, bedurfte es nur der geringsten Andeutung und Erwähnung eines anscheinend harmlosen und nichtssagenden iustus, tyrannus, eines Ausdrucks wie superbia oder humilitas, discordia oder pax und iustitia, um ihn über die Persönlichkeit und Parteilstellung eines Mannes zu orientieren und augustinische Anschauungen in ihm wachzurufen. Freilich ist nicht jeder dieser Ausdrücke immer als ein typisch augustinisches Schlagwort zu deuten, sondern diese Worte haben selbstverständlich oft auch durchaus die engere Bedeutung, wie sie uns nach dem lateinischen Lexikon bekannt ist; es kommt auf den Zusammenhang an, in dem sie jeweils stehen und zu verstehen sind.

Diese der damaligen Zeit durchaus geläufigen Grundanschauungen Augustins treten uns in der *Continuatio Sigeberti Aquicinctina* wiederholt, wenn auch nicht überall gleich markant und scharf hervorgehoben, entgegen, und wir werden finden, dass mehrere Stellen des Werkes nur dann gründlich verstanden werden können, wenn wir bei der Interpretation auf die oben dargelegten Grundideen zurückgehen.

(1) SIEGMUND HELLMANN, *Pseudo-Cyprianus, de XII abusivis saeculi. (Texte und Untersuchungen zur Gesch. d. altchristl. Lit.. herausgegeben von ADOLF HARNACK und KARL SCHMIDT, B. IV, p. 51 ff.)*.

A. — VERTRETER DER « CIVITAS DIABOLI ».

1. — *Andronikus von Byzanz.*

Als nach dem Tode Kaiser Manuels von Byzanz sein Sohn und Erbe, « satis puer », den Thron bestieg und die « Lateiner » bevorzugte, « horum consilio utebatur ⁽¹⁾, horum auxilio sustentabatur, et clericali scientia et laicali iustitia », die Griechen aber mit Geringschätzung behandelte, riefen diese, darüber empört, « dolose » ⁽²⁾ den Andronikus, einen Verwandten des jungen Herrschers, herbei, damit er ihn « utpote puerum quasi vir sapiens mantuneat ». Der Kaiser nahm ihn vertrauensselig mit grosser Pracht auf, doch jener lohnte ihm dies schlecht. Denn eines Tages drang er mit einer bewaffneten Schar, « quod diu cupierat mente », in den Kaiserpalast ein, tötete alle fremden Christen, nahm den jungen Regenten und dessen Mutter gefangen, liess sie in den Kerker werfen und bald danach auf das Meer hinausfahren und « crudeliter innocentes necari ». Die übrigen Mitglieder der königlichen Familie liess er ebenfalls aus dem Wege schaffen. « Tunc imposito sibi diademate imperat civitati nobilissimae, *non ut imperator sed sicut tyrannus* » ⁽³⁾. Bald ereilt ihn für diese Freveltaten die Strafe, wie unser Chronist zum folgenden Jahre berichtet: « Andronicus Constantinopolitanus *tyrannus* ⁽⁴⁾ et apostata — dudum enim christianitatem abnegaverat — interficitur in palatio a quodam probo (!) milite

(1) SS., VI, p. 421, a. 1183.

(2) P. 422, a. 1184.

(3) P. 423, a. 1184.

(4) P. 423, a. 1185.

regii generis, quem dolose occidere disponebat. » Dieser tötete im Einverständnis mit seinen Mitbürgern den Tyrannen Andronikus, « occidere se volentem », und bestieg selbst den Kaiserthron.

2. — *Tankred von Apulien.*

Als Wilhelm, « pie memorie rex Apulie, christianorum transmarinorum protector et defensor » (¹), der zu seinen Lebzeiten zum Nachfolger in seinem Königreich den deutschen König Heinrich, den Sohn Kaiser Friedrichs I., bestimmt und alle Grossen seines Reiches durch eidliches Versprechen zu dessen Anerkennung verpflichtet hatte, gestorben war, wählten diese trotzdem, « fidem et sacramentum, quod fecerant, parvipendentes », den Tankred von Lecce zu ihrem König. Dieser ist in den Augen unseres Autors, da er wider alles Recht und unter völliger Nichtachtung der heiligen, geschworenen Eide auf den Thron gekommen war, ein abtrünniger, gottloser Fürst, ein gefügiges Werkzeug des Teufels, ein Tyrann. Als Tankred, « Apulie tyrannus » (²), es wagt, dem Papste Cölestin das Anerbieten zu machen, « se redditurum sancto Petro, quicquid Apulienses duces ab antiquis diebus illi abstulerant, si fidem, quam habebant cum Henrico imperatore, ad se transferrent », geht dieser, über solchen Vorschlag des Teufelsherrschers arg ergrimmt [valde est indignatus], darauf garnicht ein, sondern befiehlt ihm die sofortige Freigabe der deutschen Kaiserin, die er in seiner Gewalt hatte. « Si vero hoc facere nollet, anathemate per-

(¹) P. 425, a. 1189.

(²) P. 429, a. 1192.

petuo se feriendum cum parte provincie, que illi favebat, pro certo sciret » (1). Dieses energische Gebot hatte Erfolg, denn « Tancredus, Apulie *tyrannus* a Celestino papa compulsus, imperatricem de custodia relaxans, imperatori remittit » (2). Den unheilvollen Einfluss des Tyrannen auf seine Untergebenen, indem er sie zu widerrechtlichem Aufruhr treibt, will der Autor betonen, wenn er sagt, Kaiser Heinrich habe die Apulier, Sizilier und Calabrier siegreich unterworfen, die « per violentiam Tancredi quondam sibi rebelles » (3) waren. Bei Tankreds Tode bringt unser Geschichtsschreiber nur die knappe und einfache Notiz : « Tancredus Apulie *tyrannus* moritur » (4).

Uns erscheint heutzutage, wenn wir die Grundbegriffe der mittelalterlichen Geschichtsanschauung nicht kennen, das Wort « *tyrannus* » fast unbedeutend und nichtssagend, über das man leicht hinwegliet, für den Zeitgenossen aber rief solch ein Ausdruck einen ganzen Vorstellungskreis wach und liess ihn den Fürsten sofort als einen rex iniustus, als ein Kind des Teufelsreiches erkennen.

3. — *Isaak von Cypern.*

Dieser Herrscher hatte sich eigenmächtig zum Gebieter der Insel Cypern und unabhängig von Byzanz gemacht. Ihn kennzeichnet der Kontinuator auch als ein Mitglied der Teufelsgemeinschaft, wenn er von ihm sagt, « ...contra imperatorem Constantinopolitanum *tyrannizabat*, et nomen

(1) Cfr. Kap. III dieser Arbeit, p. 192 ff.

(2) P. 429, a. 1192.

(3) P. 432, a. 1194.

(4) P. 429, a. 1192; cfr. dazu Kap. III dieser Arbeit, p. 194 ff.

sibi imperiale usurpaverat » (1). König Richard von England nimmt ihm auf dem dritten Kreuzzuge seinen unrechtmässigen Besitz ab und führt ihn als Gefangenen mit sich nach Syrien.

4. — Heinrich der Löwe.

Der Sachsenherzog trägt in unserem Geschichtswerk deutlich die Signatur eines « socius satanae ». Durch die Einflüsterungen « schlechter Menschen », deren sich der Teufel als gefügiger Helfer auf Erden bedient, ist er verführt und zu offenem Aufstand gegen seinen Herrn und Kaiser verleitet worden : « Dux Saxonie, malo a malis hominibus accepto consilio contra dominum suum, imperatorem videlicet Fredericum, rebellat » (2). Die « superbia », die Ur- und Todsünde, die alle anderen Laster nach sich zieht, bildet den Grundzug seines Charakters : « ... qui imperatori rebellis, non solum insolens extitit, sed et superbus » (3). In eitler Ueberhebung schlägt er stolz das dringende Hilfesuch seines Kaisers, der ihn selbst dreimal um Beistand gegen die italienischen Empörer bat, ab. Dafür trifft ihn die verdiente Strafe. Sein Land und seine Burgen werden von dem kaiserlichen Heer verwüstet und der Herzog wird des Landes verwiesen.

So weiss unser Autor diesen Fürsten mit wenigen, aber sehr bezeichnenden Worten als einen Anhänger der civitas diaboli zu kennzeichnen.

(1) P. 428, a. 1192.

(2) P. 418, a. 1179.

(3) P. 418, a. 1180; cfr. Kap. III, p. 151.

5. — *Heinrich II. von England.*

König Heinrich ist für den Verfasser unserer Chronik der wahre Typus eines selbstsüchtigen, tyrannischen Herrschers, eines « rex iniustus », der überall Unruhen und Fehden ins Leben ruft, die Kirche bedrückt und sich Uebergriffe gegen ihre Besitzungen zuschulden kommen lässt : « contra Ludovicum regem Francorum commotio et simultas Henrici regis Anglorum exoritur » ⁽¹⁾ « Henricus, *ultra se elatus*, ⁽²⁾ quod diu mente conceperat, contra Ludovicum reg. Franc. rebellat », doch ohne Erfolg; denn da er die « concordiam et stabilitatem » seiner Gegner sah, « indoluit, veritusque regis [Francorum] potentiam, inefficax rediit ». « *Per violentiam* ⁽³⁾ regis Anglorum » entreisst Matthäus von Flandern die Töchter König Stephans, die sich dem Dienste Gottes geweiht hatte, aus dem Kloster, dessen Aebtissin sie geworden war, und macht sie aus eigennützigen Gründen, um sich der Grafschaft Boulogne durch sie zu bemächtigen, zu seiner Gemahlin. Anstatt der Kirche seinen Schutz und Beistand angedeihen zu lassen, schmälert oder entzieht er ihr ihre Privilegien und Besitzungen : « Henricus..., ecclesiarum regni sui iura auferendo, in Anglia *tyrannizat* ⁽⁴⁾. Die gottgefälligen Streiter, die zu ihrer Verteidigung auftreten, treibt er aus seinen Landen : « Thomas archiepiscopus Cantuariensis, pro *libertate ecclesie* decertans, ab ipso [Heinrich] exilia-

⁽¹⁾ P. 408, a. 1157.

⁽²⁾ P. 409, a. 1159.

⁽³⁾ P. 409, a. 1160.

⁽⁴⁾ P. 411, a. 1164.

tur » (1). Als dieser Kirchenfürst, « diu ab Henrico... iniuriis et exilii fatigatione afflictus » (2) [exilio iniuriatus (3)], später grausam ermordet wird, behauptet unser Chronist : « Henricus... pro interfectione beati Thome ab omnibus ut *apostata* vilissimus exosus habetur. » Nicht zum Vorteil und zur Ehre Gottes zieht der König sein Schwert, sondern er folgt seinen eigenen Begierden und sucht in frevlem Hochmut seine eigene Ehre und seine Interessen durchzusetzen, wenn er gegen Irland zu Felde zieht. « Henricus... *ultra se elatus* [= *superbus*], *inconcessa captans et affectans indebita*, regnum Hybernæ subiugaturus et regium diadema, ut putabat, capiti suo impositurus... Hyberniam ingressus est. » (4) Erfolglos muss er wieder von dort abfahren : « *confusus recessit in sua.* » Sein Land wird von einer Hungersnot, der Folge seines gottlosen Regiments, heimgesucht : « ...panis, quo patria premebatur, timens inopiam... » (5), seine eigene Familie, Gattin und Söhne, und mehrere Optimaten seines Reiches empören (6) sich gegen diesen Teufelsherrscher. Durch sein schroffes und allzustrenges Vorgehen gegen diese Aufständischen erbittert er selbst seine Freunde und treuen Anhänger gegen sich : « Henricus... *adversantes sibi, alios exauctoritavit, alios bonis privavit, ac per hoc amicos etiam suos magis contra se exacerbavit.* » (7) Als aber seine Gegner mit Uebermacht über ihn herfallen, verzweifelt er

(1) P. 411, a. 1164.

(2) P. 413, a. 1171.

(3) P. 413, a. 1170.

(4) P. 413, a. 1172.

(5) P. 413, a. 1172.

(6) P. 414, a. 1173.

(7) P. 414, a. 1173.

an seiner Widerstandskraft, kehrt in Demut auf den rechten Weg des Gehorsams gegen Gott zurück, ordnet seinen eigenen Willen dem göttlichen unter und wird nach augustinischer Auffassung somit wieder in die Gemeinschaft der Gotteskinder aufgenommen : « Henricus... cernens se ab omnibus impeti, *in se reversus* ⁽¹⁾, tandem hoc suis imputavit peccatis, et de suis viribus diffidens, *divinum poscit auxilium*. » Voll Reue eilt er zum Grabe des heiligen Thomas und besänftigt ihn, « olim a se iniuriose tractatum, *humili et devota satisfactione*, ad sanctum tumultum eius uberrime flendo.. » Sofort wird dem Könige, der sich so bussfertig gedemütigt hat und nach der Anschauung Augustins jetzt wieder ein gottgefälliger Herrscher, ein « rex iustus » ist, Gottes Beistand zuteil : « Que res ei, ut credimus, victoriam contulit. » Siegreich wirft er jetzt binnen kurzem seine Gegner, die ihm bisher lange Zeit hindurch mit grosser Ausdauer widerstanden hatten, nieder : « ...mox regem Gualensium, diu sibi rebellem, et quosdam inimicos suos sub quindecim dierum spatio in deditionem coegit... » Die Feinde müssen erfolglos die Belagerung seiner Stadt Rouen aufgeben und seine aufständischen Söhne, ohne Ruhm erlangt zu haben, von dem für sie aussichtslosen Kampfe Abstand nehmen und sich zum Frieden bequemen : « ...sic filii contra patrem venientes, reversi sunt inglorii. » ⁽²⁾ Doch Heinrichs Bekehrung zum Guten und seine Unterwerfung unter Gottes Willen und Gebot, diese « conversio », ist nicht von Dauer. Die schlechte Gesinnung ist in ihm zu festgewurzelt. Er verfällt abermals der Teufelsgemein-

⁽¹⁾ P. 414, a. 1174.

⁽²⁾ P. 414, a. 1174.

schaft ⁽¹⁾, versündigt sich gegen die « justitia » und arbeitet der « pax », der allgemeinen Harmonie der Gotteskinder entgegen, reizt sie zu Kampf und Streit. Den französischen König und flandrischen Grafen sucht er zum Kampf gegen den deutschen Kaiser aus eigennützigen, widerrechtlichen Gründen aufzureizen : « Phil. rex Franc. et Phil. com. Flandrens., ab Henrico... sollicitati, ut super Fredericum imperatorem propter ducis Saxonie [Schwiegersohn des englischen Königs] exheredationem secum ducerent exercitum... » ⁽²⁾ Doch der Versuch scheitert, da es den Bemühungen Heinrichs von Troyes gelingt, die beiden französischen Fürsten von dem Bündnis mit England gegen Kaiser Friedrich zurückzuhalten, denn dieser « utpote sapiens vir » hielt seinem Könige Philipp August vor, es sei für ihn weder « utile vel iustum », gegen Friedrich zu Felde zu ziehen, der weder ihn noch seinen Vater, den König Ludwig, jemals verletzt hätte, wenn jener jetzt den aufständischen Welfenherzog niederwerfe.

Wegen Heinrichs ständiger Auflehnung und Empörung schreitet jetzt schliesslich sein Lehnsherr, der damit als ein wahrer « rex iustus » und Friedensfürst erscheint, gegen diesen Abtrünnigen und Störer der « pax » energisch ein. Sein Land wird zerstört, seine Burgen verbrannt. Der « Rebell », macht- und kraftlos, unfähig, starken Wider-

(1) Parallelen für diesen Anlauf zur Besserung, dem aber bald ein Rückfall in das alte gottlose Tun und Handeln folgt, finden sich auch in den Darstellungen der Zeit Kaiser Heinrichs IV. bei Lambert, Bruno, Hugo von Flavigny u. s. w.; cfr. G. WERDERMANN, *Heinrich IV., seine Anhänger und seine Gegner im Lichte der augustinischen und eschatologischen Geschichtsauffassung des Mittelalters* (Greifsw. Dissert., 1913), p. 46, 49, 58, 67, 68, 81, 85.

(2) P. 419, a. 1181.

stand zu leisten, muss ohne Ruhe und Rast, wie ein gehetztes Wild, von einem Ort zum andern fliehen (quasi fugiens de loco ad locum secedebat) und stirbt, völlig in die Enge getrieben, niedergeschlagen (ultra quam credi potest contristatus, in infirmitatem decidit) und gänzlich verarmt, er, der früher einer der mächtigsten und einflussreichsten Fürsten war : « ...vix necessarios sumptus ille quondam dives et prepotens ad sepeliendum habens. » (1)

Unser Chronist will offenbar auch durch die Schilderung der Einzelheiten seines kläglichen Endes den englischen Herrscher noch deutlicher als einen « rex iniustus », als ein Kind des Teufels zeichnen, der stets « ultra se elatus » in seiner « superbia » und « insolentia » auf Zwist und Streit sann, die wahre « pax » zu stören suchte und, ohne sich bekehrt zu haben, der ewigen Verdammnis anheimfiel.

6. — *Richard von England.*

König Richard zeigt sich in seinem Handeln als echter Sohn seines Vaters, als ein Teufelsgenosse. Der Kontinuator lässt in seinen Worten durchblicken, dass elende, niedrige Gesinnung, der Neid auf das Glück, die moralische Tüchtigkeit und Zufriedenheit seiner Mitmenschen diesen Fürsten zum Anstifter und Urheber der Ermordung Konrads von Tyrus, der « iusto moderamine » regiert hatte, machte. « Machinatione... potentissimi principis..., probitati et felicitati ipsius invidentis... » (2) wurde Konrad von gedungenen Mördern des treulosen Königs (a perfido principe transmissi...) getötet. Unermessliche Geldgier

(1) P. 426, a. 1139.

(2) P. 428, a. 1192.

und Habsucht zeichnen ihn, den leicht bestechlichen, der ganzen Christenheit verhassten und verachtenswerten Menschen aus : « Richardus... supra naturam humanam cupidus et avarus et omni *christianitati* [=civitati Dei] invissus et rebellis, a Salahadino magno precio auri suspecto [=bestochen], Aschalonem nominatissimam christianorum civitatem subvertit. » ⁽¹⁾ Leute aus seinem Reiche, die damit also auch als Anhänger der « civitas diaboli » erscheinen, reizen die Kinder des Gottesstaates und suchen dort die « pax », die innige Harmonie zu stören : « Quidam ab Anglia venientes in Northmanniam, homines regis Francorum iniuriis lacescentes ⁽²⁾, *pacem terre turbaverunt.* » Solch verwerflichem Bestreben der « filii satanae » gegenüber, der wahren « iustitia » und « concordia » entgegenzuarbeiten, braucht der französische König, « ob quam causam *turbatus* », nicht den vereinbarten Waffenstillstand zu halten. Auch Richard selbst zeigt sich ebenso wie sein Vater als ein unruhiger Geist, der es nicht mitansehen kann, wenn anderswo Friede und Eintracht herrscht, sondern gern überall Fehde und Kampf ins Leben ruft : « Richardus... insurgit contra dominum suum regem Francorum. » ⁽³⁾ Zwischen König Philipp und dem Grafen Balduin von Flandern wird « *pax turbatur* ⁽⁴⁾ instinctu Richardi... »

7 — Jakob von Avesnes.

Dieser unruhige und streitsüchtige französische Ritter ist nach der Meinung unseres Autors durchaus als ein « filius

⁽¹⁾ P. 429, a. 1192.

⁽²⁾ P. 431, a. 1194.

⁽³⁾ P. 425, a. 1188.

⁽⁴⁾ P. 434, a. 1197.

diaboli» anzusehen. Sein ganzes Handeln hat seinen Grund in der « insolentia » und « superbia », der eigensüchtigen Auflehnung gegen die göttliche Ordnung, der Ursünde nach augustinischer Auffassung. « Er will etwas für sich sein » und erhebt sich als Rebell gegen seinen Herrn, wodurch er den Zustand des harmonischen Gleichgewichts, die « pax », stört : « Jacobus de Avesnis *satis superbus et insolens contra dominum suum* ⁽¹⁾... rebellat. » Doch sein Gebieter, « contumaciam eius egre ferens », wirft den hochmütigen Empörer bald mit Waffengewalt nieder. Auch mit den andern benachbarten Grossen kann dieser Störenfried keine Ruhe halten. Mit Philipp von Flandern gerät er in Streit : « orta iterum... similtate » ⁽²⁾, der ihn dafür aber sehr empfindlich straft und zur Unterwerfung bringt, so dass unser Chronist ausrufen kann : « Sic iuxta Salamonem flagellato pestilente, quietior fuit patria ».

Doch dem ewigen Unruhestifter und Teufelsgenossen macht der Friedenszustand keine Freude, er sehnt sich nach der « discordia », dem Lebelement der Teufelskinder, und sucht daher die Harmonie und Eintracht treuer Verbündeter und Freunde zu stören und sie gegeneinander zu hetzen : [Jacobus de Asvesnis) *incentor discordiae inter utrumque comitem* [Balduin von Hennegau und Philipp von Flandern] *esse ferebatur.* » ⁽³⁾

Als dieser Ritter, der in den hennegauischen Wirren eine so zweifelhafte Rolle gespielt hatte, seine Liebe zu Kampf und Streit in den Dienst Gottes stellt, sich, begeistert für die Wiedereroberung der heiligen Stätten, den Kreuzfahrern

⁽¹⁾ P. 415, a. 1176.

⁽²⁾ P. 415, a. 1176.

⁽³⁾ P. 423, a. 1185.

anschliesst und als ein tapferer Degen in heldenmütigem Kampfe gegen die Ungläubigen einen Tod findet, wie ihn sich ein christlicher Ritter nicht schöner denken kann, da erscheint er dem Kontinuator wieder auf den rechten Weg, der zum Gottesreich führt, zurückgekehrt und ein Gotteskind geworden zu sein. Er preist seine grosse Tapferkeit und seinen frischen, unerschrockenen Heldenmut, dessen sich selbst ein Makkabäer nicht zu schämen brauche : « De nostris nullus ⁽¹⁾ cecidit nisi Jacobus de Avesnis, miles egregius et uni de Machabeis comparandus », stellt ihn als leuchtendes Vorbild den Kreuzfahrern gegenüber, die « Deum minus (!) diligentes, laboris et certaminis pro Christo impatientes ⁽²⁾, et cum filiis Effrem in die belli terga hostibus dantes, non ut milites, sed ut lepores timidi, ad suam eternam confusionem » schamlos den Dienst Gottes verliessen und nach ihrer Heimat flohen, und betont ausdrücklich : « Non sic Jacobus de Avesnis, non sic ! » Ihm verheisst der Autor für sein Ausharren die ewige Seligkeit : « quia perseveravit usque in finem, ut credimus ⁽³⁾ *salvus* erit et cum sanctis martyribus in celis triumphabit. »

8. — Die Mörder Alberts von Lüttich.

Der Chronist berichtet, der Erzbischof Albert von Lüttich sei von einigen ganz verschlagenen und hinterlistigen Verrätern aus der Stadt Reims, wo er vor dem Kaiser Zuflucht gefunden hatte, herausgeführt und dort sei « *vir iustus inaudita mortis crudelitate ab impiis et proditoribus inno-*

⁽¹⁾ P. 427, a. 1191.

⁽²⁾ P. 428, a. 1191.

⁽³⁾ P. 428, a. 1191.

center » ⁽¹⁾) ermordet worden. Erschüttert über solche Tatuft der Verfasser aus : « Ve illis. quia via Cain abierunt, qui fratrem suum Abel *iustum* in agro interfecit... Ve *impiis* traditoribus, quorum *impietatem* celi revelabunt, et terra adversus eos consurget in die furoris Domini, nisi fuerint *Domino prestante conversi*. » ⁽²⁾)

B. — VERTRETER DER « CIVITAS DEI ».

1. — *Bischof Heinrich von Senlis.*

Dieser Prälat, der sich bei dem Ehescheidungsprozess König Philipp Augusts von Frankreich und Isabellas von Hennegau der jungen und frommen Königin, die « ad Deum conversa, tantam devotionem, *humilitatem* ⁽³⁾ et contritionem » zeigte, dass ihr Gemahl und dessen Ratgeber. « penitentia ducti », von ihrem Vorhaben abliessen, liebevoll annahm, wird in unserer Chronik bezeichnet als : « *iustitie... invictus... amator et iuste severitatis tenax.* » ⁽⁴⁾)

2. — *Abt Goswin von Anchin.*

Von diesem Abt seines Klosters sagt unser Autor bei dessen Tode : « Pie memorie domnus Gozvinus... caritate illustris, *amator pacis et religionis*. » ⁽⁵⁾)

(1) P. 429, a. 1192.

(2) P. 430, a. 1192.

(3) P. 422, a. 1184.

(4) P. 421, a. 1182.

(5) P. 412, a. 1166.

3. — *Kaiser Friedrich I.*

Der deutsche Kaiser erscheint zunächst in unser Chronik durchaus als ein treuer Sohn der «*civitas Dei*», als der Gottesfürst und rechtmässige Herrscher auf dem Kaiserthron, der sich demutsvoll den Befehlen und Geboten des Papstes als des Verkündigers des göttlichen Willens unterordnet und seine Machtmittel ganz in den Dienst der Kirche stellt. Siegreich wirft er die Römer, die sich gegen ihn und den Papst erhoben hatten, nieder, nimmt Rom mit bewaffneter Hand und wird danach von seinem «*Freunde*», dem Papst Hadrian, feierlichst in der Peterskirche gekrönt: «... *papam Adrianum amicum sibi et aptum experiens, in ecclesia sancti Petri benedictione imperiali confirmatur et coronatur.* » ⁽¹⁾

Doch diese innige Eintracht und Harmonie beider Mächte, des «*regnum*» und «*sacerdotium*», hält nicht an, sondern wird gestört. Der Kaiser weicht von dem Wege der «*iustitia*» ab, wird ein Abtrünniger und verfällt dem Kriterium der Teufelsgemeinschaft. Willkürlich, ohne das Gebot der Kirche und des Papstes, als des Vertreters der «*causa iustitiae*», zu beachten, verstösst er die ihm angetraute Gemahlin, heiratet bei deren Lebzeiten eine andere und erscheint so als ein ungerechter, gottloser Herrscher: «*Fredericus... uxorem suam iniuste dimisit.* » ⁽²⁾ Zur Strafe dafür trifft ihn grosses Unheil: «... *inde magnam sibi calamitatem paravit.* » Der Papst macht ihm heftige Vorhaltungen: «*Fredericus... a papa Adriano et Rollando* » ⁽³⁾

(1) P. 407, a. 1155.

(2) P. 407, a. 1156.

(3) P. 407, a. 1156.

cancellario pro uxoris sue prime divortio vehementer arguitur. » Der Kaiser will sich von dem Kirchenoberhaupt nicht in seine eigenen Angelegenheiten hineinreden lassen und schreitet auf dem Wege der « inoboedientia » weiter, indem er sogar den römischen Kardinälen das Betreten der Städte und Kirchen seines Landes untersagt: « Quod ille egre ferens, cardinalibus Romanis introitum civitatum et ecclesiarum regni sui interdixit. » ⁽¹⁾ Der Papst sucht zunächst noch einen völligen Bruch mit dem Kaiser zu vermeiden. Er will ihm noch einmal die Möglichkeit zur Umkehr, zur Besserung geben, bemüht sich, ihn durch ein Schreiben ⁽²⁾ wieder auf den rechten Pfad, zum Gehorsam und Dienste Gottes, zu führen und ermahnt ihn, seine « insolentia » und « arrogantia » aufzugeben und « beato Petro et sancte Romane ecclesie » « reverentiam » und « humilitatem » zu erweisen. Doch der Kaiser bleibt hartnäckig und verstockt gegen alle Versuche des Gottesfürsten. Er will der « iustitia » nicht folgen. Mit schroffen, scharfen Worten weist er alle Vorwürfe zurück und macht dem Nachfolger auf dem Stuhle Petri und seinen Kardinälen selbst heftige Vorhaltungen. Da ist es mit der Langmut des Papstes vorbei. Dieser zögert nicht länger, energisch gegen den Abtrünnigen und « socius satanae » vorzugehen und gegen ihn die strengsten Massregeln zu treffen, wie es Aufgabe und Pflicht eines wahren Vertreters der « causa iustitiae » ist: « His relictis [das Schreiben Friedrichs] papa totus in imperatorem invehitur, et quocumque potest, ab eo verbis et scriptis avertit ». ⁽³⁾ Er verhängt über ihn den

⁽¹⁾ P. 407, a. 1156.

⁽²⁾ P. 408, a. 1157; cfr. darüber die Beilage zu meiner Arbeit.

⁽³⁾ P. 408, a. 1157.

Bann und entbindet alle Untertanen des Kaisers ihres Treueides : « *Adrianus papa cum cardinalibus suis habito consilio, Fredericum, qui vivente uxore sua aliam superduerat, excommunicat, sub hoc optentu, ut primates regni quasi iusta ex causa excommunicato regi contradicant...* » ⁽¹⁾ Er treibt den König von Sizilien an, als Feind des deutschen Kaisers in Italien aufzutreten, und schickt ihm als besonderes Zeichen seiner Gunst die Fahne des hlg. Petrus. ⁽²⁾ Der abtrünnige Fürst unterstützt mit aller Macht den Gegner des rechtmässigen Papstes, den Oktavian (Viktor), « *scismaticum* » und « *pseudopapam* », und erweist dem zweiten Gegenpapst Alexanders, Paschalis, den er « *sicut universalem et catholicum patrem* » ansieht, « *oboedientia* », « *honor* » und « *reverentia* » ⁽³⁾. Ludwig von Frankreich gibt sich grosse Mühe, dem Schisma in der Kirche ein Ende zu bereiten und die Eintracht zwischen Papst und Kaiser wiederherzustellen, da er es für unwürdig hält, dass « *contra ecclesie statum agi per violentiam imperatoris Frederici* » ⁽⁴⁾, und lädt diesen zu einer Zusammenkunft ein, um « *de pace et unitate sancte et universalis ecclesie* » zu verhandeln. Doch er erreicht keine Verständigung und kein zufriedenstellendes Ergebnis bei der Unterredung, da « *dissensu quorundam luce pacis turbata* ». Den Schwur des Kaisers zu Würzburg, nie den Alexander oder einen von dessen Partei erwählten Nachfolger als Papst anerkennen zu wollen, bezeichnet der Chronist als « *temerarius*. » ⁽⁵⁾

⁽¹⁾ P. 408, a. 1158.

⁽²⁾ P. 408, a. 1158.

⁽³⁾ P. 410, a. 1163.

⁽⁴⁾ P. 409, a. 1161.

⁽⁵⁾ P. 411, a. 1163.

Schliesslich haben aber doch die Bemühungen frommer Männer, eine Einigkeit zwischen den beiden Mächten herbeizuführen, Erfolg. Der Friede kommt zustande, der Kaiser bekehrt sich und kehrt in den Schoss der Kirche, und damit auf den Weg der «justitia», der Ergebung gegen Gott, zurück. Nicht genug weiss unser Geschichtsschreiber die Freude der ganzen Christenheit über diese «conversio» des Fürsten zu beschreiben: «... magna leticia in universali ecclesia, quia discordia, ⁽¹⁾ que inter regnum et sacerdotium per viginti annos fuerat exagitata, et magno scandalo toti mundo erat, auctore Deo... est pacificata.» Der kaiserliche Kanzler Christian von Mainz führte seinen Gebieter, der von aufrichtiger Reue ergriffen war und allen Schmuck seiner königlichen Würde abgelegt hatte (discalceatum et regiis ornamentis nudatum), dem Papste zu. Dort zeigte der Kaiser «tantam humilitatem», dass es als «Dei opus sine dubitatione» angesehen werden musste: «Sane quam timoratum Deo, quam obedientem ecclesie et domno pape se curaverit exhibere, lacrimis pedes eius deosculando et regiis muneribus honorando magnifice demonstravit.» Der Papst befreit ihn von dem Bann und nimmt ihn wieder in die Gemeinschaft der Kirche auf: «a vinculo anathematis absolutum, corpore et sanguine Domini nostri Jesu Christi in confirmatione unitatis et pacis communicavit.» ⁽²⁾ Nach augustinischer Anschauung ist der Kaiser jetzt wieder durch seine Umkehr von den Pfaden

⁽¹⁾ P. 416, a. 1177.

⁽²⁾ P. 416, a. 1177: Alexander sagt ebendort in seinem Rundschreiben an die Geistlichkeit: «Fredericus... per inspirationem divine gratie deposito vanitatis errore, ad viam veritatis conversus, ad oboedientiam ecclesie et nostram reverenter et devote, sicut decuit, rediit...»

des Teufels ein Sohn der « civitas Dei », ein gottgefälliger Herrscher, ein « rex iustus » geworden. Siegreich und machtvoll zwingt er den Herzog Heinrich von Sachsen, der sich in seiner « superbia » gegen ihn auflehnt, zur Ergebung. Rühmend hebt der Kontinuator des Kaisers « löwenmässige » Festigkeit gegenüber den Versuchen des englischen Königs hervor, der den deutschen Herrscher durch Gold und Geschenke milder und nachgiebiger gegen seinen Schwiegersohn stimmen will : « imperator ingenita sibi et consueta leonina constantia contra suum honorem munera despexit, aures clausit, et ducem quondam sibi rebellem victoriosus attritum preliis ad deditionem coegit. » ⁽¹⁾ Als der rebellische Welfenherzog zur Verbannung verurteilt wird und mit seiner Familie an den Hof seines Schwiegervaters geht, zeigt sich des Kaisers frommer und wieder versöhnlich gestimmter Sinn, denn : « pietate imperatoris quosdam terre sue redditus ad sui exilii sustentationem habere permittitur. » ⁽²⁾ Seine echte Friedensliebe zeigt sich darin, dass er in den französisch flandrischen Streitigkeiten durch Boten dem französischen Könige den Rat gibt, « ut cum comite [Flandrie] faciat pacem » ⁽³⁾, sonst werde er den Grafen, seinen Lehnsmann, mit Heeresmacht unterstützen. Bei seinem Tode berichtet der Chronist : gross sei die Trauer und der Schmerz für die Christen gewesen, als dieser « piissimus imperator » ⁽⁴⁾ auf dem Kreuzzuge im Saleph ertrank.

⁽¹⁾ P. 419, a. 1181.

⁽²⁾ P. 421, a. 1182.

⁽³⁾ P. 420, a. 1182.

⁽⁴⁾ P. 426, a. 1190.

4. — Kaiser Heinrich VI.

Als Graf Philipp von Flandern sich auf dem Hoftage zu Lüttich darüber beklagt, dass er « *iniuste a domino suo, rege scilicet Francorum, vexari* », zeigt sich die grosse Liebe zur « pax » dieses deutschen Kaisers, denn er will verhüten, dass sich der Graf gegen seinen König erhebt und so den Frieden des Landes stört, und ermahnt den Flandrer daher, « *ut domino suo humiliter satisfaciat* » ⁽¹⁾, und verspricht ihm eidlich sichere Hilfe, wenn Philipp August von Frankreich « *suum renueret audire consilium* ». Der französische König stände ja dann, wenn er die Hand der Versöhnung nicht annähme, als ein Störenfried, als ein Gegner der wahren « pax » da, und Heinrich hätte dann allen Grund, als rechter Vertreter der « iustitia » gegen den Franzosen zu Felde zu ziehen. Bei dem Tode des Kaisers behauptet unser Mönch, dessen « *magnanimitas, iustitia et prudentia pulchritudinem Absolonis superavit* » ⁽²⁾. Die ganze Welt sei dadurch in Trauer und Schrecken versetzt, denn durch seinen Tod « *omnes sunt turbate* ». Er will damit offenbar sein Regiment als das eines gottgefälligen, gerechten Herrschers im Sinne Augustins bezeichnen und sagen, dass mit seinem Tode der wahre Friede und die Harmonie aus der Welt verschwand und das Gleichgewicht aller gestört wurde.

C. — SPEZIELLER EINFLUSS DER AUGUSTINISCHEN GESCHICHTSAUFFASSUNG AUF DIE ARBEITSWEISE UNSERES CHRONISTEN.

Wenn wir die von unserem Autor aus Sigebert und seinen Fortsetzungen entlehnten Stellen und Redewen-

(1) P. 420, a. 1182.

(2) P. 434, a. 1197.

dungen, die ich alle im 3. Kapitel dieser Arbeit einzeln auführen werde, genauer ins Auge fassen, so haben wir geradezu den Eindruck, als habe der Chronist, tiefdurchdrungen von den augustinischen Ideen, diese bestimmte Tendenz seiner Geschichtsschreibung zugrunde gelegt und im Hinblick auf diesen Zweck im wesentlichen solche Stellen bei den angegebenen Autoren aus ganz verschiedenen Jahrhunderten exzerpiert und in seinen Bericht hineinverarbeitet, die spezifisch augustinische Schlagworte und Gedanken enthielten.

Als unser Geschichtsschreiber nach der Mitte der neunziger Jahre des 12. Jahrhunderts seine Chronik auf Grund überlieferter und eigener Notizen zu einem einheitlichen Ganzen zusammenfasste und verband, wie im nächsten Kapitel gezeigt werden soll, fand er für die ersten Jahrzehnte nach 1149 nur dürftige, annalenhafte Mitteilungen vor. Er sah sich deshalb nach geeigneten Nachrichten bei andern Autoren über diese Zeit um und fand im *Auct. Aquicinense* zum Jahre 1155 ⁽¹⁾ Angaben darüber, dass zwischen Kaiser und Papst das beste Einverständnis geherrscht habe, die er wortgetreu in sein Werk aufnahm. Er las zu 1156 ⁽²⁾ in *Sigeb. Auctar. Affligemense* die Notiz: « Fredericus imperator iudicio et consilio episcoporum et archiepiscoporum relicta uxore sua, duxit filiam comitis Burgundionum... », und fand ausserdem in den ihm überlieferten Aufzeichnungen zum Jahre 1157 erwähnt, dass zwischen Hadrian und Kaiser Friedrich « similtas » herrsche. Dies war neben der mündlichen Tradition und den beiden später ⁽³⁾ angeführten Briefen das grundlegende Material

⁽¹⁾ SS., VI, p. 397.

⁽²⁾ SS., VI, p. 403.

⁽³⁾ Cfr. Beilage zu dieser Arbeit.

für die ersten Jahre des langen Kampfes zwischen Staat und Kirche, das ihm zu Gebote stand. Der Chronist kannte den wirklichen Ursprung des langjährigen Zwistes nicht mehr, bemühte sich, ein vollständiges, abgerundetes Bild von den Ereignissen zu geben und die Entstehung des Bruches nach ähnlichen Verhältnissen früherer Zeiten pragmatisch zu motivieren und zu kombinieren. Er fand in der Chronik des Sigebert von Gembloux, der auch von den augustinischen Ideen durchdrungen war, Analoga in dem Kampf zwischen Papst- und Kaisertum und entnahm dort einige Nachrichten, die ihm speziell für seinen Zweck geeignet erschienen. Als er die Stelle in *Sig. Auctar. Affligemense* ⁽¹⁾ über die Vermählung des Kaisers mit Beatrix von Burgund las, glaubte er in den Worten «*relieta uxora sua*» einen Kernpunkt des Vergehens des Kaisers, eine sträfliche Handlung gegen Gottes Gebote und den wahren Grund für das Einschreiten des Papstes als des Vertreters göttlichen Willens zu erkennen, woraus dann der erbitterte Kampf entstanden sei. Er fand einen analogen Fall bei SIGEBERT ⁽²⁾ zum Jahre 862 berichtet: «*Lotharius rex Lotharingiae Waldradam pellicem superducens coniugi suae Tietbergae consentibus sibi archiepiscopis [es folgen Namen] magnam sibi calamitatem paravit.*» Unser Autor kleidete dann die erste Notiz in die Form der zweiten ein, fügte den typischen augustinischen Ausdruck «*iniuste*» hinzu und konstruierte daraus zwei Sätze, indem er die Partizipialkonstruktion «*relieta uxore sua*» auflöste, aber falsch ⁽³⁾ daraus folgerte,

(1) SS., VI. p. 403, a. 1156.

(2) SS., VI, p. 340.

(3) Friedrichs Ehescheidung von Adela von Vohberg erfolgte schon im März 1153; vfr. Kap. III dieser Arbeit, p. 93.

dass die Scheidung in demselben Jahre 1156 wie die Wiedervermählung Friedrichs erfolgt sei, was er ja auch ohne weiteres nicht aus dieser Quellenstelle herauslesen konnte, und schreibt ⁽¹⁾ zum Jahre 1156: « *Fredericus imperator, consentientibus archiepiscopis et episcopis Theutonici regni, uxorem suam iniuste dimisit, et inde magnam sibi calamitatem paravit. Ipse autem imperator aliam duxit uxorem filiam cuiusdam ducis Burgundionum...* » Der Chronist vermutet nun hierin, ohne Kenntnis des wahren Sachverhalts, die verwundbarste Stelle des Kaisers, an der der Papst eingegriffen hätte. Er behauptet kühn, Hadrian habe jenem « pro uxoris sue prime divortio » energische Vorhaltungen gemacht und sein Handeln als strafwürdig mit Nachdruck gerügt (vehementer arguitur), ahnt natürlich gar nicht, dass die Scheidung im Beisein von zwei päpstlichen Legaten ⁽²⁾, also sicherlich im Einvernehmen mit der Kurie, erfolgte. Unser Autor zieht nun eine weitere Folgerung: er nimmt an, dass Friedrich I., dessen hartnäckiges Festhalten an seinem vermeintlichen Recht und dessen unbeugsamen Sinn er ja hinreichend aus dem langen Widerstand gegen die Kurie kannte, diese Vorwürfe nicht ruhig und gelassen einsteckte, sondern sich in seiner Erregung und Erbitterung zu weiteren Schritten habe hinreissen lassen, die gegen den Papst und die Kirche gerichtet waren. Aus den vorgefundenen ⁽³⁾ Briefen weiss er, dass der Kaiser einst einige Kardinallegaten des Kirchenoberhauptes des Landes verwiesen

(1) Die mit seiner Vorlage aus dem Jahre 862 übereinstimmenden Worte sind kursiv gedruckt.

(2) Cfr. Kap. III, p. 94 dieser Arbeit.

(3) Cfr. Beilage zu dieser Arbeit.

hatte — nach dem Reichstage von Besançon. Oktober 1157, mussten die päpstlichen Legaten Bernhard und Roland auf Friedrichs Befehl unverzüglich nach Rom zurückkehren ⁽¹⁾ —, da er aber nicht genauer darüber unterrichtet ist, dehnt er dieses Verbot auf alle römischen Kardinäle aus und gibt als Grund hierfür den Zorn und Unwillen des deutschen Herrschers über des Papstes Rüge an: « Quod ille egre ferens, cardinalibus Romanis introitum civitatum et ecclesiarum regni sui interdixit. » ⁽²⁾ Zum nächsten Jahre (1157) findet der Chronist die Notiz überliefert, dass zwischen Kaiser und Papst « simultas » entstanden sei. Gewiss hat, so kombiniert unser Autor, der oberste Kirchenfürst nicht schon nach dem bisherigen, die göttliche Rechtsordnung und die Harmonie des Kosmos missachtenden Verhalten des Kaisers — Ehescheidung gegen päpstlichen Willen und Ausweisung der Legaten Hadrians aus Deutschland —, endgültig alle Beziehungen zu jenem abgebrochen und alle verknüpfenden Fäden sofort durchgeschnitten. Als ein wahrer Vertreter und Vorkämpfer der « causa iustitiae » musste es der Papst in seiner Milde und Nachsicht — so nimmt der Verfasser an — noch einmal auf gütlichem Wege versuchen, den abtrünnigen Fürsten zum Gehorsam und zur Unterordnung unter Gottes Willen und Gebot zu bringen. Hier fand sich nun Gelegenheit, den vorgefundenen Briefwechsel zwischen Kaiser und Papst in die Chronik einzureihen, da er sich ganz vorzüglich dem Gedankengang des Autors und dem Rahmen des Ganzen anpasste — wenn er in Wirklichkeit auch nur eine Stilprobe darstellt und nicht der Situation

⁽¹⁾ Cfr. Kap. III, p. 95.

⁽²⁾ P. 407, a. 1156.

von 1157, sondern der von 1159 entspricht. Hatte der Chronist bisher immer nur von « uxoris divortium » des Kaisers als der wahren Ursache für das energische Eingreifen des Papstes gesprochen, so ersieht er jetzt aus den Briefen, dass mehrere Beschwerdepunkte aufgezählt sind, und schreibt daher jetzt, der Zwist zwischen Papsttum und Kaiserreich sei « diversis causis » begründet. Hadrian bringt in seinem Schreiben mehrere Klagen und Beschwerden vor, fordert deren Abstellung und Beseitigung, ermahnt den deutschen Herrscher zur Demut und zum Gehorsam und warnt ihn streng vor weiterem Fortschreiten auf der abschüssigen Bahn. Man kann es also fast ein Ultimatum nennen. Die Antwort des Kaisers ist in scharfer, auflehrender Sprache abgefasst und zeigt den unbeugsamen Sinn Friedrichs, der mit Gegenvorwürfen aufwartet, die Kirche der Habsucht und der « superbia » zeicht und ihre Vertreter zur wahren Demut auffordert, also die Mahnungen und Vorhaltungen des Papstes in den Wind schlägt. Da muss nun natürlich nach der Ansicht unseres Geschichtsschreibers die Geduld und Langmut des Kirchenhauptes ein Ende haben. Es ist jetzt geradezu seine Pflicht, wenn er als ein rechter « pastor iustus » im Sinne Augustins dastehen will, für den ihn unser Chronist selbstverständlich ansieht, gegen solch' einen abtrünnigen Herrscher mit aller Schärfe vorzugehen. Friedrich steht für ihn nach diesen Vorgängen als ein vom Teufel Betörter und Verführter, als ein echter « socius diaboli » nach augustinischer Auffassung da. Er findet wieder eine Parallele für das Vorgehen des Papstes bei SIGEBERT ⁽¹⁾, wo es *zum Jahre 1076* heisst: « Gregorius papa totus in Hein-

(1) SS., VI, p. 363.

ricum imperatorem invehitur, et quoscunque potest, ab eo verbis et scriptis avertit. » Diese Stelle entlehnt unser Kontinuator ganz wörtlich und schreibt in seinem Bericht vom Jahre 1157 : « His relectis [die beiden mitgeteilten Briefe] *papa totus in imperatorem invehitur, et quoscunque potest, ab eo verbis et scriptis avertit.* » ⁽¹⁾

Da das natürlich den offenen Bruch mit dem Kaisertum bedeutet, so folgert er weiter, ganz übereinstimmend mit seiner Vorlage vom Jahre 1077 bei Sigebert, dass der Papst gegen seinen Gegner, der hartnäckig, verstockt die « oboedientia » gegen Hadrians und damit Gottes Gebote und Forderungen verweigert, schliesslich mit der schwersten Kirchenstrafe vorgegangen sei und gegen ihn den Bannstrahl geschleudert habe. SIGEBERT berichtet *zum Jahre 1077* : ⁽²⁾ « Hildibrandus... imperatorem Heinricum Romae excommunicat sub hac obtentu, ut primates regni quasi iusta ex causa excommunicato regi contradicant. » Da nun der Mönch, wie wir schon oben bemerkten, den eigentlichen Kernpunkt des strafwürdigen Handelns in der Ehescheidung des Kaisers von seiner ersten Gemahlin sah, gibt er sie auch jetzt als Grund der Exkommunikation an. Er entlehnte dazu, da er ja bei Heinrich IV. eine analoge Stelle dafür nicht finden konnte, eine Nachricht, die SIGEBERT ⁽³⁾ *zum Jahre 1095* bringt, wo es heisst : « Papa... Philippum regem Francorum, qui vivente uxore sua superduxerat alterius viventis uxorem excommunicat. » Diese beiden Mitteilungen von 1077 und 1095 vereint er und bringt so zum Jahre 1158 folgenden, genau mit den Vor-

⁽¹⁾ P. 408, a. 1157.

⁽²⁾ SS., VI, p. 363.

⁽³⁾ SS., VI, a. 1095.

lagen übereinstimmenden Wortlaut : « *Adrianus papa cum cardinalibus suis habito consilio Fredericum imperatorem, qui vivente uxore sua aliam superduxerat, excommunicat sub hoc optentu, ut primates regni quasi iusta ex causa excommunicato regi contradicant.* » Dass ihn hier aber doch seine Kombination in die Irre geführt hat und er geradezu eine Unwahrheit berichtet, werden wir an anderer Stelle ⁽¹⁾ dieser Arbeit sehen. Hadrian hatte wohl die Absicht, über Friedrich den Bann zu verhängen, wurde aber durch seinen plötzlichen Tod daran gehindert.

Auch in den Exzerpten zu den folgenden Jahren, soweit ich sie habe nachweisen können, lässt sich wiederholt ganz deutlich erkennen, dass hauptsächlich solche Nachrichten entlehnt wurden, die mit augustinischen Begriffen und Anschauungen durchtränkt sind. Man vergleiche z. B.:

Cont. Aquic., a. 1159 : « *Henricus rex post adeptum regnum ultra se elatus* » [=superbus] und *Sig.* 876 : « *Karolus imperator post adeptum imperium ultra se elatus.* . »

oder *Cont. Aquic.* 1161 : « *...dissensu quorundam luce pacis turbata...* » und *Anselmi Gembl. Cont. Sig.* 1119 : « *...dissensu quorundam invidorum lux pacis turbatur...* »

und entsprechend mehrere andere bezeichnende Stellen, die ich hier nicht im Wortlaut angeben will, da sie im Kap. III dieser Arbeit im einzelnen mitgeteilt werden [*Cont. Aquic.* 1160 u. *Sig.* 1064; *C. A.* 1163 u. *Sig.* 1088; *C. A.* 1165 u. *ANSELM* 1120; *C. A.* 1171 u. *ANSELM* 1120; *C. A.* 1174 u. *Sig.* 1021; *C. A.* 1166 u. *Sig.* 1091; *Cont. Aqu.* 1176 u. *C. Gemb.* 1140; *C. A.* 1177 u. *Sig.* 523 u. 1111.]

(1) Kap. III, p. 97-98.

D. — ERGEBNIS.

Wir werden aus dieser Untersuchung den Schluss ziehen dürfen, dass unser Mönch aus Anchin völlig im Bannkreise der augustinischen Ideen stand und dass diese Anschauung das eigentliche Leitmotiv, das dirigierende Element, der Kern seiner Geschichtsschreibung war. Die Ereignisse und Personen seiner Zeit betrachtet er nicht mit dem objektiven Blick des Historikers, sondern schaut sie unter diesem Gesichtswinkel an und ordnet sie dieser bestimmten Tendenz unter. Die « iustitia » Augustins ist überall das Moment, das die Stellung aller charakterisiert. Sie ist der entscheidende Masstab für Beurteilung und Darstellung der Persönlichkeiten, für deren Zuweisung zu den Guten oder Bösen, den Gottesbürgern oder Teufelsgenossen. Nicht werden uns Menschen mit ihrer individuellen Eigenart, mit ihren besonderen Vorzügen und Fehlern geschildert; sondern der Schriftsteller gibt uns *typische* Bilder, die man nur richtig verstehen kann, wenn man die Ideen Augustins als Unterlage, als Basis seiner Geschichtsbetrachtung erkennt. Er wertet den Charakter der Menschen nach der Stellung, die sie ihm zu seinem Ideal, der Verwirklichung des Gottesstaates auf Erden, einzunehmen scheinen. Einen Herrscher, der nach seiner Meinung diesem Ziel entgegenarbeitet, stempelt er zu einem teutlichen, selbstsüchtigen Tyrannen, zu einem « rex iniustus ». Wird ihm über diesen Fürsten Gutes und Schlechtes berichtet, so wird er gute Taten und Eigenschaften für kaum möglich, für Schein halten, wird schlechte entgegenkommend aufnehmen und in seiner Chronik verzeichnen, leicht noch tendenziös übertreiben und vergrößern. Tritt dagegen

ein Regent für dieses hohe Ideal ein, so sieht er in ihm den wahren Vertreter des Gottesreiches, einen «rex iustus». Von ihm wird er nur lichte und gute Charaktereigenschaften und Taten berichten wollen, da er etwa überlieferte schlechte Züge dieses Menschen für unwahr und entstellt ansieht. Wir sehen auch sein Urteil über eine Persönlichkeit sich wesentlich ändern, wenn dieselbe von der ihm als Sache der «iustitia» geltenden Seite zur Gegenseite hinübertritt, wie dieses oben sein Urteil über Friedrich I. zeigt.

Erkennt man so ganz scharf, wie unser Autor von den augustinischen Anschauungen in der Darstellung der geschichtlichen Ereignisse beeinflusst wurde, so hat man damit einen Schlüssel für das Verständnis des ganzen Werkes und für die Beurteilung seiner Glaubwürdigkeit. Manches, was uns in der Chronik als etwas Besonderes und Ungereimtes auffällt, findet, wenn man diese dem Mittelalter geläufigen Anschauungen und Begriffe bei der Interpretation heranzieht, eine hinreichende Erklärung. Wir wissen jetzt, was ihm Richtschnur und Leitstern bei der Benutzung und Exzerpierung seiner Vorlage war, was seine Phantasie und Kombination so manchmal in die Irre führte: es ist die auf den grossen Kirchenlehrer Augustin zurückgehende Grundanschauung des Geschichtsschreibers.

KAPITEL II.

ABFASSUNGSZEIT DER CHRONIK.

Liest man die Chronik ⁽¹⁾ des Mönchs aus Anchin von 1149-1200 auch nur oberflächlich im Zusammenhange

(1) Der Autor bezeichnet seine *Continuatio* (1149-1200) selbst als eine Chronik: a. 1179 (p. 417): «in hac cronice brevitae»; a. 1195 (p. 433):

durch, so erkennt man sogleich, dass die Darstellung in den früheren und späteren Zeiträumen ungleich ausführlich ist. Sie nimmt in der zweiten Hälfte bedeutend an Umfang zu. Wenn man dann das Werk genauer untersucht und den historischen Wert der Angaben prüft, so finden sich, hauptsächlich in der ersten Hälfte, zahlreiche chronologische Irrtümer und sachliche Fehler, wie ich im folgenden Kapitel im einzelnen zeigen werde. Hier mögen nur einige Beispiele angeführt werden: Rückkehr des flandrischen Grafen vom Heiligen Lande 1150 statt 1149; Ehescheidung Ludwigs VII. 1151 statt 1152; Scheidung Kaiser Friedrichs I. 1156 statt 1153; Belagerung Mailands durch den Kaiser 1157 statt 1158; Irrige Behauptung, Papst Hadrian IV. habe den deutschen Herrscher gebannt; Tod Hadrians 1160 statt 1159; Tod Wilhelms von Boulogne 1160 statt 1159; Unterwerfung Mailands 1161 statt 1162; Uebertragung der hlg. drei Könige nach Köln 1161 statt 1164; Konzil zu Tours 1162 statt 1163; Tod Papst Viktors 1163 statt 1164; Reichstag zu Würzburg 1163 statt 1165; Heiligsprechung Kaiser Karls des Grossen 1164 statt 1165; Einzug Papst Alexanders in Tusculum 1165 statt 1170; Gründung Alessandrias 1172 statt 1168; Heiligsprechung Bernhards von Clairvaux 1173 statt 1174⁽¹⁾; Unterwerfung der Söhne Heinrichs II. unter ihren Vater 1175 statt 1174; Tod Amalrichs von Jerusalem 1176 statt 1174; Gefangen-

« huius cronice... »; dem entsprechen auch die Jahresüberschriften mit den Regierungsjahren von Deutschland, Frankreich, England, Jerusalem und die durchlaufende Zählung der Päpste: « iuxta numerum suprascripte cronice » (p. 423, a. 1185).

(1) Wie diese Reihe von falschen Datierungen vielleicht zu erklären ist, während meist die sachlichen Angaben ungefähr stimmen, werde ich im folgenden Kapitel darlegen; cfr. p. 79.

nahme des Gegenpapstes Innozenz III. 1179 statt 1180; Unterwerfung Johannis von Struma 1179 statt 1178; Gefangennahme Christians von Mainz 1180 statt 1179; Fehde Graf Balduins von Hennegau gegen Gottfried von Brabant 1186 statt 1185; offener Kampf zwischen Philipp August und Heinrich II. 1188 statt 1189. Derartige Anachronismen wären natürlich bei einem Berichterstatter, der gleichzeitig mit den Ereignissen seine Aufzeichnungen gemacht hätte, ganz unmöglich. Es finden sich andererseits aber auch in diesem selben Zeitraum (von 1149 bis zu den neunziger Jahren) Mitteilungen, die nur auf zeitgenössischen Notizen beruhen können. Ausser den schon früher ⁽¹⁾ erwähnten Fällen sprechen für diese Annahme die sorgfältigen, zum Teil sogar auf Monat, Tag und Stunde fixierten Berichte über Todesfälle, Sonnen- und Mondfinsternis, Wetter u. s. w. : 1166 : Tod des Abtes Goswin von Anchin (7. Id. Octob. circa mediam noctem, die dominica, luna 11 indictione 14.); 1167 : Streit Graf Dietrichs von Flandern gegen den Abt von Saint-Bertin « astu et persuasione Roberti Ariensis prepositi, eiusdem comitis cancellarii »; 1170 : Am 8. November, dem Begräbnistage Graf Balduins IV. von Hennegau, sei ein heftiges Unwetter entstanden, das grosse Verheerungen angerichtet und u. a. die Johanneskirche von Laon abgedeckt und das Dach weit fortgeschleudert habe; 1173 : Infolge allzurauher Witterung « mense Decembri homines succumbunt infirmitatibus diversis, multi etiam infirmitate illa moriuntur, quam medici vocant catarrum et tussim »; 1175 : Regenreicher Sommer vernichtet « messes Augusti mensis » und die Weinernte; die grosse Hungersnot suchen Mönche aus

(¹) P. 5-6. dieser Arbeit.

Vaucelles und Ritter durch Freigebigkeit zu mildern; « in hac nostra regione » tritt die Seine mit ihren Nebenflüssen « circa nativitatem Domini » über ihre Ufer und richtet « sub una nocte » viel Schaden an; 1176 : gute Korn- und Weizenernte; in Cambrai und anderen Orten brennen Kirchen und Häuser ab; 1177 : Einweihung der Kirche in Marchiennes « nono kal. Augusti, die dominica »; Angabe der daran beteiligten Bischöfe; ausführliche Darstellung des Versöhnungsaktes zwischen Kaiser und Papst in Venedig mit genauen Daten; eingehender Wetterbericht : sehr trockener Sommer; reiche Weizenernte; grosse Regenperiode « post finem mensis Augusti »; schlechte Weinernte, da durch Nachtreif (quadam matutinali nebula) die Trauben in Fäulnis gerieten und der daraus gepresste Saft « magnam bibentibus attulerit incommoditatem »; « in hac nostra regione » erkrankten und starben viele am Fieber (laborant; moriuntur); « initium hyemis » bringt durch häufige Regenfälle und kalte Winde mancherlei Beschwerden; « Pridie kal. Decembris, in nocte festivitatis beati Andree apostolici » richtet ein heftiger Südostwind an vielen Orten grossen Schaden an; die Wahl des Nachfolgers für den verstorbenen Bischof Alard von Cambrai « in sequentum annum differtur ». 1178 : Mondfinsternis : « 3. Nonas Marcii, die dominica, prima noctis hora sequentis secunde ferie »; « circa finem Januarii » grosse Ueberschwemmung; trockener Sommer « usque ad 5 Non. Julii »; von da ab Regenperiode bis « in ipsis Kalendis Januarii » (= 1179); Sonnenfinsternis « Idibus Septembris ante 6. horam »; Rückkehr Graf Philipps vom Heiligen Lande « Octobri mense ». 1179 : Starker Schneefall « secunda ebdomada mensis Januarii » bis Mitte Februar; in der zweiten Hälfte dieses Monats bis April ist das Wetter stürmisch

und sehr kalt. « *Hoc istius anni inicio* » war grosser Viehmangel, « *ita, ut quod retroactis annis tribus comparabatur denariis, nunc tribus venderetur solidis, feni videlicet et straminis* »; es folgte grosses Viehsterben; Weizenernte war geringer als gewöhnlich, aber « *avena seu tercii mensis semina suprascripta reparavere dampna* »; sehr schönes Herbstwetter « *usque 5. Nonas Octobris* »; Krönung Philipp Augusts am Allerheiligentag und Kirchenversammlung unter Leitung Wilhelms von Reims « *sequenti dominica* ». 1180: Heirat Philipp Augusts in Bapaume; Aufzählung der anwesenden Fürsten; Krönung Isabellas von Frankreich am Himmelfahrtstage; am 17. September letzte Messe in der alten Kirche zu Anchin. 1181: Grundsteinlegung zu der neuen Kirche in Anchin am Montag den 2. März; an diesem Tage ist im Gegensatz zu den andern sehr klares und schönes Wetter; nach Allerheiligen, « *instante hieme, que in isto anno et hoc mense* » sehr regnerisch war, bricht Zwist zwischen Philipp August und Philipp von Flandern aus; Tod Heinrichs von Troyes « *infra 7 dies sue reversionis* ». 1182: Tod der Gräfin Elisabeth von Flandern am Karfreitag und Begräbnis « *sequenti die* » in Arras; Namen von Häretikern: « *Adam litteratus, Radulfus eloquentissimus laicus* », die in Arras verurteilt wurden; Philipp geht « *dominica 3. quadragesime* » nach Lüttich; im August sehr regnerisches Wetter; schlechte, nasse Ernte. 1184: Am 1. Mai « *circa horam sextam* » wunderbare Zeichen an der Sonne, « *ita ut omnes videntes eundem colorem in vultu preferrent* »; Heirat Philipps von Flandern, « *mense Augusto* ». 1185: Reiche Getreide- und Weinernte. 1186: « *Pridie Kal. Julii turbo gravissimus et tempestas valida* » « *15. Kal. Octob., quando sol stat in libram* », entgingen wir grossem Unglück. 1188:

« Dominica quadragesima » nimmt Friedrich I. mit seinen Fürsten zu Mainz das Kreuz; genaue Daten über Kämpfe im Hennegau: « ante mensem Augustum »; « mediante mense Augusto »; « post diem 15. »; Einnahme der Burg Bouvignes». 1190: Kämpfe zwischen Sarazenen und Spaniern « in ebdomada, que precessit nativitatem dominicam ». 1191: Sonnenfinsternis am Sonntag den 23. Juni, « hora 6 in vigilia beati Joh. baptiste »; « in mense Septembri » kommt die « relatio verax » vom Tode Graf Philipps vor Akkon. Ähnliche genaue Datierungen finden wir auch in den folgenden Partien der Chronik.

Diese Mitteilungen nehmen m. E. jeden Zweifel an einer gleichzeitigen oder nicht lange nach den Ereignissen erfolgten schriftlichen Fixierung dieser Vorgänge. An einigen Stellen bemerkt man deutliche Anzeichen dafür, dass die Ereignisse erst am Schluss des Jahres niedergeschrieben wurden: z. B. zu 1178 wird erzählt, dass vom 3. Juli » usque in ipsis Kalendis Januarii (1179) eine Regenzeit gewesen sei, und dann wird *später* die Sonnenfinsternis vom 13. September und die Rückkehr Philipps von Flandern aus dem Heiligen Lande » Octobri mense » angegeben. Zu 1193 meldet der Autor, dass vom Anfang März « usque ad lunam Decembris mensis » alle Monatsanfänge sehr regnerisch gewesen seien, « mense Octobri excepto », und erwähnt an einer *späteren* Stelle die Mondfinsternis zum 10. November d. J. In dem Bericht zu 1195 spricht der Chronist von der Witterung im August, September und Oktober und notiert *im folgenden* erst die Kreuznahme vieler deutscher Fürsten auf Antrieb Kaiser Heinrichs VI. (im April 1195).

Die bis jetzt angeführten Merkmale sowie die schon in dem vorigen Kapitel (p. 7 ff., 23) erörterte Tatsache, dass

sich nach der Art der Exzerpte, der Tendenz und dem Stil eine an allen Teilen der Chronik von 1149-1200 tätige Hand erkennen lässt, dass andererseits aber nicht alle Angaben des Werkes von *einem* Autor herrühren können, und der Umstand, dass man an mehreren Stellen eingeschaltete Bemerkungen und Hinweise auf spätere Geschehnisse findet, berechtigen zu der Annahme, dass die Chronik so, wie sie jetzt vor uns liegt, nicht gleichzeitig mit den Ereignissen aufgezeichnet ist, sondern dass ein späterer Schriftsteller vorgefundene, spärliche Notizen, die von einem resp. mehreren unbekannten Verfassern herrührten, oder seine eigenen, für die zweite Hälfte des Werkes vielleicht früher von ihm selbst verfassten Aufzeichnungen einheitlich zusammenstellte, ergänzte und miteinander verarbeitete. Das Ganze repräsentiert also die Leistung eines Mannes, die Arbeit weniger Jahre, die in rascher Aufeinanderfolge fertiggestellt wurde. Bei dieser Ueberarbeitung haben gewiss — selbst wenn man von dem erst bei der Sammlung und Anordnung Hinzugefügten absieht — auf die älteren, vorgefundnen Notizen die Kenntnisse Einfluss gehabt, die der redigierende Autor zum Teil von den Vorgängen noch besass, sowie seine nunmehrige Meinung und Auffassung von dem, was er berichten will. Er übersieht jetzt nach längerer zeitlicher Entfernung von den Ereignissen alles weit besser, betrachtet es gewissermassen aus der Vogelperspektive. Er weiss, wem endlich der Sieg nach dem langen Ringen zwischen Papst und Kaiser zufiel, er weiss, dass letzterer wieder ein « rex iustus » im augustinischen Sinne geworden ist. Es ist daher sehr wichtig, nach der Zeit zu fragen, in der der Uebearbeiter die Chronik verfasste.

Wichtige Aufschlüsse hierüber gewährt uns zunächst

ein Jahresbericht bald zu Anfang der Chronik, nämlich zum Jahre 1151. Die hier verzeichneten Mitteilungen sind ausser den ersten Zeilen zweifellos Ergänzungen und Erläuterungen des späteren, redigierenden Schriftstellers. Es wird an dieser Stelle die Ehescheidung Ludwigs VII. von Frankreich von seiner Gattin Eleonore gemeldet und gesagt, dass diese Scheidung dem Könige den Verlust des Herzogtums Aquitanien gebracht habe (*ducatum Aquitanie provincie amisit*). Daran knüpft sich nun, mit « *Erat enim filia ducis Aquitanie* » beginnend, folgender Nachtrag an: « *Annors vero quondam regina Henrico filio Gaufridi comitis Andegavorum, qui postea in Anglia regnavit, nupsit. Genuit autem ex ea quatuor filios, Henricum regem, qui ante patrem obiit, Richardum regem, qui patri successit, Gaufridum comitem Britannie, et Johannem, qui dicitur sine terra.* »

Diese Angaben konnten erst Ende der achtziger Jahre niedergeschrieben werden: Heinrich II. Plantagenet bestieg 1154 ⁽¹⁾ den englischen Thron. Jung Heinrich, geboren 1155, wird bereits als « König » bezeichnet; da er im Juni 1170 ⁽²⁾ gekrönt wurde und von dem Autor bemerkt wird, dass sein Tod vor dem seines Vaters erfolgt sei — Jung Heinrich starb am 11. Juni 1183 ⁽³⁾ —, so kann diese Nachricht nicht vor 1183 aufgezeichnet sein. Da ferner Richard Löwenherz als Nachfolger seines Vaters auf dem englischen Thron und als « König » betitelt wird,

⁽¹⁾ NORGATE, *England under the Angev. Kings*, I, p. 405, und Anm. 7. Die spätere Abfassung charakterisiert sich auch dadurch, dass der Autor von dem ältesten Sohne Wilhelm, der schon 1156 starb, nichts mehr weiss.

⁽²⁾ HODGSON, *Jung Heinrich*, König von England (Diss., Iena), 1906, p. 1 und 10.

⁽³⁾ HODGSON, p. 74.

Heinrich II. aber am 6. Juli 1189⁽¹⁾ starb und Richard erst am 3. September 1189⁽²⁾ zu London zum Könige gekrönt wurde, so kann die Stelle frühestens nach dem 3. September 1189 entstanden sein. Dieser Zeitpunkt ist als der « terminus post quem » festzustellen. Gleichzeitig gewinnen wir in diesem Bericht zu 1151 aber auch einen Anhaltspunkt für den « terminus ante quem ». Von Heinrichs II. jüngstem Sohne Johann weiss der Autor weiter nichts zu sagen, als dass er « sine terra » genannt worden sei. Mit dieser Bemerkung ist uns hier wenig geholfen, da Johann diesen Beinamen schon zu Lebzeiten seines Vaters erhielt⁽³⁾; aber da der Verfasser ihn noch nicht als König und Nachfolger Richards auf dem englischen Thron bezeichnet, was von ihm unmöglich ignoriert werden konnte, wenn Richard Löwenherz bereits gestorben wäre, als er diese Worte niederschrieb — Richards Tod erfolgte am 6. April 1199⁽⁴⁾, Johann wurde am 27. Mai dieses Jahres⁽⁵⁾ gekrönt —, so lässt sich daraus mit Sicherheit der Schluss ziehen, dass der Autor diese Stelle vor April 1199 verfasste. Im folgenden wollen wir sehen, ob sich die beiden gefundenen Grenzen — Herbst 1189 und Frühjahr 1199 — für das Werk sonst bestätigen und noch näher fixieren lassen.

Zunächst mögen noch einige Stellen der Chronik zum Beweise dafür angeführt werden, dass der Beginn der ganzen Uebersetzung nicht vor dem angegebenen Termin zu suchen ist. Zum Jahre 1151 wird ausser dem oben

(1) CARTELLIERI, *Philipp II. Aug.*, Bd. I, p. 314, Anm. 4.

(2) CART., II, p. 86, Anm. 4.

(3) PAULI, *Geschichte von England*, III, p. 293, Anm. 1.

(4) Kap. III dieser Arbeit, p. 211.

(5) NORGATE, *l. c.*, II, p. 391.

Gesagten berichtet, König Heinrich II. von England habe aus der Ehe mit Eleonore von Aquitanien drei Töchter gehabt, « quarum una [Johanna, geb. 1165 (1)] nupsit regi Hispanie, sequens [Mathilde, geb. 1156] duci Saxonie. » Aus der Ehe der Eleonore mit Ludwig VII. seien zwei Töchter hervorgegangen, « quarum prima [Maria, geb. 1145] nupsit Henrico comiti Campanensi, sequens [Alix, geb. um 1150] Theobaldi fratri eius comitis Blesensi. » Ludwig VII. habe sich das zweite Mal mit Konstanze von Kastilien vermählt (1154), die ihm zwei Töchter geboren habe, « quarum una [Margarete, geb. 1158] nupsit Henrico regi iuniori, filio Henrici Anglorum regis, altera [Agnes, geb. nach 1166] vero filio imperatoris Constantinopolitani. » [Dass letztere Angabe ein Irrtum ist, da Agnes aus der dritten Ehe Ludwigs mit Adela von Champagne stammt, die zweite Tochter Ludwigs aus seiner zweiten Ehe, Adelaide (geb. 1160), aber später den Grafen Wilhelm von Ponthieu (1195) heiratete, werde ich im nächsten Kapitel zum Jahre 1151 erörtern.]

Diese Angaben können frühestens nach 1180 niedergeschrieben sein : denn Johanna von England heiratete Wilhelm II. von Sizilien im Jahre 1177 (2), Eleonore von England Alfons VIII. von Kastilien 1170, Mathilde von England Heinrich den Löwen 1168; Maria von Frankreich vermählte sich wie ihre Schwester Alix mit Heinrich I. von Troyes, bezw. Theobald von Blois im Jahre 1164, Margarete mit Jung Heinrich von England im November 1160, Agnes aber erst 1180 mit Alexius von Byzanz.

In der Folgezeit finden wir noch mehr Anhaltspunkte für

(1) Cfr. für das Folgende CARTELL., I, Stammtafeln 1 und 4.

(2) *Annal. Ceccan.* (SS., XIX, p. 286, a. 1177); *Rad. Dico.*, a. 1177.

unsere obige Annahme. Zu 1152 wird erwähnt, dass Kaiser Friedrichs I. Oheim, Herzog Heinrich von Oesterreich (Jasomirgott), der Vater der Königin von Ungarn sei: Heinrich vermählte seine Tochter Agnes dem jungen Ungarnkönig Stephan III. im Jahre 1166 ⁽¹⁾. Zum Jahre 1154 wird bereits die Regierungszeit Hadrians IV. auf dem päpstlichen Stuhl mit « 6 annos » angegeben (er starb am 1. Sept. 1159). Auf den Tod des Erzbischofs Thomas von Canterbury wird schon im Jahre 1170 hingewiesen (*hec maxime causa beati Thome contulit passionem*), den der Chronist, da er das Jahr mit dem 25. Dezember beginnen lässt, zum Jahre 1171 berichtet. Zu 1159 wird bereits der Tod der Gräfin Sibylle von Flandern erwähnt (*ibidem* [in Jerusalem] *sancto fine quievit*), der erst 1165 erfolgte, wie die Vorlage dort auch richtig angibt. Offenbar rührt dieser Zusatz (*ibid.* — *quievit*) von dem späteren Uebersetzer her, der diese Worte aus der Erinnerung ergänzte, weil er annahm, diese Tatsache sei in seiner Vorlage gar nicht erwähnt. Der Verfasser knüpft an den Bericht von 1174 über Peter von Cambrai, der in diesem Jahre den Klerikerstand verliess, die Nachricht an, derselbe habe sich im folgenden Jahre (1175) verheiratet und sei « *eodemque anno* » gestorben. Aber da zu 1176 richtig sein Tod verzeichnet ist — offenbar eine ursprüngliche annalistische Notiz —, so muss man die Worte « *eodemque anno diem clausit ultimum* » als Erläuterung des späteren Autors ansehen, der die ihm vorliegenden Aufzeichnungen noch nicht weiter durchgelesen hatte und aus dem Gedächtnis diese Angabe hinzufügte. In den Mitteilungen

(1) Vgl. im allgemeinen zu diesen Zahlen die Angaben der betreffenden Jahresberichte im Kap. III dieser Arbeit.

zu 1176 wird Elisabeth von Frankreich (Isabella von Hennegau) bereits « Königin von Frankreich » genannt, was sie aber erst 1180 durch ihre Vermählung mit Philipp II. August wurde. Auch in den achtziger Jahren bemerkt man noch Hinweise auf spätere Ereignisse.

Möglicherweise darf man in dem Tempuswechsel in zwei aufeinanderfolgenden Sätzen in dem Bericht über die Niederwerfung Heinrichs des Löwen durch den Kaiser im Jahre 1180, der sich in der Hauptsache deutlich als ein späterer, erklärender Nachtrag charakterisiert, zwei übereinander liegende Schichten der Aufzeichnungen unterscheiden. Der Annalist schreibt im Jahre 1180 : « Fredericus imperator super ducem Saxonie hostiliter vadit. » Der spätere Uebersetzer gibt dazu aus eigener Erinnerung, als er das Werk zusammenstellte, eine Erläuterung, die sich mit « Hic enim filiam Henrici regis Anglorum habebat in coniugio » unmittelbar daran anschliesst. Vielleicht darf man aus dem Tempus der Vergangenheit (habebat) auch den Schluss ziehen, dass dieser erläuternde Zusatz erst nach dem Tode des Welfenherzogs Heinrich niedergeschrieben wurde, der am 6. August 1195⁽¹⁾ erfolgte. Zugleich wird in diesem Zusammenhang eine Opposition der Kölner Bürger gegen Kaiser Friedrich erwähnt, womit, wie ich im nächsten Kapitel darlegen werde, Vorgänge aus den Jahren 1187/1188 gemeint sind.

Zu 1183 wird mit den Worten « hec fuit causa interitus ipsius, sicut sequens demonstrabit annus » auf den Tod des Kaisers Alexius von Byzanz hingewiesen, den er erst

(¹) TOECHE, *Kaiser Heinrich VI. Jahrb. d. deutsch. Gesch.*, p. 384, Anm. 2; cfr. zu dieser Stelle HALLER, *Der Sturz Heinrichs des Löwen. Arch. f. Urk.-Forsch.*, III, p. 341-342.

zu 1184 berichtet. Zu Anfang 1184 wird schon von dem Tode des Papstes Lucius III. gesprochen (.. ibi [in Verona] resedit usque ad diem mortis sue...), der erst am 25. November 1185 starb. Die zu 1188 erwähnten Kämpfe zwischen Philipp von Frankreich und Heinrich II. begannen erst im folgenden Jahre. Der zu 1189 berichtete Tod der Königin Elisabeth von Frankreich erfolgte erst im März 1190. In den ersten Mitteilungen zu 1189 wird bereits erzählt, dass das Kreuzfahrerheer zum Saleph gelangt sei, wo es aber erst im Juni 1190 ankam. Zu 1190 wird schon der Tod des Bischofs Eberhard von Tournai notiert, der erst am 28. September 1191 eintrat. Zu 1192 fühlt sich der Chronist mit dem Annalisten identisch, indem er an dieser Stelle einen Nachtrag, der zu 1191 gehörende Vorgänge meldet, mit « Vergesslichkeit » entschuldigt. Aber noch eben dieses Jahr 1192 enthält einen groben chronologischen Fehler : der Tod Tankreds wird hier statt 1194 (20. Februar) verzeichnet. Diese Nachricht kann unmöglich gleichzeitig aufgezeichnet sein, sondern ist, wie ich in Kap. III d. Arb. begründen werde, als Zusatz des späteren Uebersetzers anzusehen. Auch weist diese Stelle zugleich darauf hin, dass deren Niederschrift erst geraume Zeit nach dem Frühjahr 1194 erfolgt sein muss, da den Autor sonst seine lebendige Erinnerung an diese Tatsache vor solchem Anachronismus bewahrt hätte.

Wir finden also von 1151 an immer wieder Angaben, die aus der Kenntnis späterer Ereignisse hervorgehen, und zwar reichen diese als spätester Grenze bis 1197 : zu 1192 wird Graf Heinrich von Champagne noch als « rex futurus » bezeichnet, der 1197 starb, — der Tod war dem Autor also 1192 noch nicht bekannt. Der Autor verrät zu 1197 den Moment, in welchem er schreibt, durch Angaben wie :

« usque hodie fame multi moriuntur... Set vernalis temporis temperies gratiosa et seminum, ut videtur, pulchra processio, fit expectantibus non minima consolatio.... pugnatur, set certam nostrorum victoriam adhuc minime audivimus. » Diese Worte hätte der Ueberarbeiter sicherlich nicht in dieser Form gesagt oder aus seiner Vorlage nicht stehen lassen, wenn ihm bei der Niederschrift derselben bereits die späteren Ereignisse bekannt gewesen wären. So dürfen wir annehmen, dass die ganze Chronik, wie wir sie lesen, im Jahre 1196-1197 vollendet wurde, um von da ab noch einige Jahre, den Ereignissen gleichzeitig, fortgesetzt zu werden.

KAPITEL III.

QUELLEN UND GLAUBWÜRDIGKEIT IM EINZELNEN.

Bei näherer Prüfung des ganzen Werkes, das wir hierbei von 1149-1201 rechnen, da die unbedeutenden und dürftigen späteren Zusätze anderer Autoren hier nicht in Betracht kommen, lassen sich hinsichtlich der Quellen und der Richtigkeit und Genauigkeit der chronologischen und sachlichen Angaben zwei, der Zeit nach ziemlich gleiche Hauptabschnitte unterscheiden, die ungefähr der Bericht des Jahres 1176 voneinander trennt. Beide sind, wenn man sie ihrem chronologischen und sachlichen Werte nach untersucht, sehr verschieden.

Für den ersten Teil der Chronik, dessen mitgeteilten Ereignissen der Ueberarbeiter zeitlich ferner stand als dem folgenden, war dieser wesentlich auf wenige schriftliche Notizen früherer Berichterstatter, einige Briefe und auf die

mündliche Ueberlieferung angewiesen. Er legt für die ersten Jahrzehnte die Aufzeichnungen aus dem *Auctarium Aquicinense* zu der Chronik des Sigibert von Gembloux (*M. G. SS.*, VI, p. 392 ff.), die bis 1166 [1168] reichen, zu Grunde, die er zumeist ganz wörtlich übernimmt, wie von Bethmann in der Ausgabe der *M. G. SS.*, VI, p. 406 ff. durch Petitdruck kenntlich gemacht ist. Es finden sich nur einige wenige äussere Abweichungen [Plural statt Singular; er gebraucht hin und wieder ein anderes Verb als die Vorlage, stellt einiges im Wortlaut um], an den eigentlichen Tatsachen des Berichtes ändert er nichts, offenbar weil er keine genauere Kenntnis davon besass. Ausserdem benutzt er die kurzen Notizen aus den Annalen von Anchin (*M. G. SS.*, XVI, p. 504) zu den Jahren 1151, 1153, 1165, 1166 und 1174 und zwei Briefe, die er zu 1157 ⁽¹⁾ und 1163 mitteilt. Für die übrigen Notizen lässt sich, soweit sie Tatsächliches betreffen, eine Benutzung anderer bekannter historischer Quellen, soviel ich habe erkennen können, nicht nachweisen. Diese beruhen, wie ich vermute, auf einer uns nicht erhaltenen Zusammenstellung von Notizen, die von einem oder mehreren anderen, früheren Berichterstatlern abgefasst war, in der die einzelnen Tatsachen jährlich hintereinander in kurzen Worten, zum Teil vielleicht nur in dürftigem Annalenstil, notiert waren, die aber keine Jahresangaben vor den einzelnen Jahresabschnitten hatten und nur in sehr wenigen Fällen chronologische Daten enthielt. Als unser Autor nun diese « Zusammenstellung von Notizen » in das durch die andere Vorlage gegebene Gerippe seiner Chronik einordnete, den einzelnen Jahren zuwies und mit dem übrigen Material, das

(1) Cfr. die Beilage zu dieser Arbeit.

vielleicht auch hin und wieder durch mündliche Tradition vermehrt wurde, zu einem einheitlichen Gesamtwerk verschmolz, da muss er bei der Zuteilung und Einreihung der Ereignisse in die einzelnen Jahresrubriken einen Fehler begangen haben, indem er, so vermute ich, den Anfang dieser « Zusammenstellung von Notizen » chronologisch falsch, nämlich um *ein Jahr zu spät* ansetzte. Infolgedessen wurden die folgenden Mitteilungen bis zu den siebziger Jahren grösstenteils — einige chronologische Angaben weichen auch etwas mehr ab — ebenfalls um dieselbe Differenz zu spät eingeordnet. Ist diese von mir angenommene « Zusammenstellung von Notizen » aber etwa auch ein früheres Werk und das geistige Eigentum desselben Autors, der den zweiten Teil verfasste? Das halte ich für ausgeschlossen oder wenigstens für sehr unwahrscheinlich. Der Kern derjenigen Notizen des ersten Hauptteils, für die wir keine schriftlichen Vorlagen nachzuweisen vermögen, kann, soweit tatsächliche Ereignisse in Betracht kommen, nicht von ihm herrühren, da dieser Abschnitt zuviel Irrtümer und chronologische Fehler aufweist und zuweilen geradezu von dem späteren Ueberarbeiter, der m. E. mit dem Autor des zweiten Teils identisch ist, missverstanden, falsch gedeutet und unrichtig, ohne genaue Sachkenntnis, vervollständigt wurde, wie sich an einigen Stellen mit grosser Wahrscheinlichkeit vermuten lässt, was einem Autor, der seine eigenen, früher aufgezeichneten Mitteilungen später überarbeitet, nicht zuzutrauen ist. Hinwiederum sind die Notizen auch nicht, wie man annehmen könnte, von dem späteren Ueberarbeiter, als er in dem letzten Dezennium des 12. Jahrhunderts an sein Werk ging, verfasst, da dieser manche Einzelheiten, die berichtet werden, garnicht nach so langer Zeit wissen konnte; sie

müssen auf zeitgenössischen Aufzeichnungen beruhen. Wir fanden oben [Kap. I, § 1], dass aber in dem ganzen Werk (von 1149-1200) die Tätigkeit *eines* Mannes zu spüren ist, die sich in der Art der Entlehnungen, in der Gleichheit des Stils und der Tendenz sowie in den Hinweisen in den früheren Partien nach 1149 auf Ereignisse, die z. Teil erst in den achtziger Jahren liegen, erkennen lässt. Dieser spätere Bearbeiter des ganzen Werkes hat gewiss manches an dem dürftigen und mangelhaften Material, das ihm zu Gebote stand, gefeilt und umgearbeitet. Denn um diesen ersten Teil gegenüber dem folgenden Hauptabschnitt nicht allzutrocken und unvollständig erscheinen zu lassen und mehr dem zweiten harmonisch anzupassen, war er eifrig bemüht, wie sich sehr häufig nachweisen lässt, das wenige, was er schriftlich vorfand, stilistisch auszuschnücken, auszuputzen und volltönder zu machen, indem er zum Ausdruck der Gedanken und zum Beschreiben der Vorgänge aus der Chronik des Sigibert von Gembloux und deren Fortsetzungen in Gembloux und Afflighem wiederholt ganze, zusammenhängende Sätze und längere oder kürzere Redewendungen wörtlich entlehnte und in seine Mitteilungen geschickt einflocht, und zwar bezeichnender Weise aus Jahresberichten, die um Dezennien, ja um Jahrhunderte zurückliegen und sich auf ganz andere Tatsachen beziehen! Auch versuchte er es, da ihm für die Ereignisse der ersten Jahrzehnte klare und bestimmte Vorstellungen fehlten, sich durch eigene Kombination zu helfen und konstruierte sich an der Hand analoger Fälle früherer Zeiten, die er bei Sigibert oder seinen Fortsetzern verzeichnet fand, manches so zurecht und erweiterte es in der Art, wie er es als tatsächlich geschehen für möglich halten mochte, wobei er doch zuweilen über das Ziel hinaus-

schoss, einiges übertrieb und oft ein schiefes Bild von dem in Wirklichkeit Geschehenen gab. Ihn leitete hierbei, besonders bei den Kämpfen der deutschen Kaiser mit den Päpsten, seine Tendenz, die ihren Grund in der augustini- schen Geschichtsauffassung hatte, mit der er, wie über- haupt die Gebildeten seiner Zeit, wohl vertraut war. Es lässt sich kaum entscheiden, ob er bewusst, aus böser, verleumderischer Absicht, manche Handlungen der « Teufels- kinder » zu schwarz malte, entstellte und ins Extrem trieb, oder ob er es *wirklich* nicht glaubte, wenn ihm etwas Gutes von ihnen gemeldet wurde, und er der festen Ueberzeu- gung war, dass sie es in ihrem Tun und Treiben so arg machten (vgl. Kap. II und Kap. I, § 3).

Schwinden die Verstösse gegen die historische Chrono- logie und die sachlichen Unrichtigkeiten und Versehen in dem zweiten Hauptabschnitt auch noch nicht ganz, so werden sie jedoch, je mehr man sich dem vermutlichen Abfassungstermine der Chronik, den Jahren 1196-1197, nähert, immer seltener und verlieren sich schliesslich ganz, wenn man von kleinen Versehen absieht, die auch dem wohlunterrichteten und gleichzeitigen Chronisten passieren können. An Umfang und an historischem Wert übertrifft diese Periode die vorangegangene bedeutend, die Darstellung bringt reicheres und ausführlicheres Material, die einzelnen Daten werden sorgfältiger und genauer an- gegeben. Es ist deutlich ein Aufstieg in der Richtigkeit, ein Abnehmen gröberer Versehen nach dem Ende der Chronik hin zu konstatieren. Wir erkennen, dass der Verfasser für diese Jahre als Zeitgenosse zu betrachten ist. Einige Stellen seiner Darstellung zeigen ganz offenbar, wie er selbst regen Anteil an den Ereignissen nimmt, wie er selbst mitempfindet und mitfühlt, wie er, ich möchte sa-

gen, bei seinem Stoff warm wird. Besonders tritt dies hervor, wenn er die Ereignisse im Heiligen Lande schildert: z. B. 1187 die gänzliche Niederlage des Christenheeres bei Hattin, 1190 den Tod Kaiser Friedrichs I. «Selbst wenn ich tausend Zungen hätte», so ruft er zum Jahre 1191 aus, «könnte ich nicht die Leiden und Beschwerden aufführen, die das Kreuzfahrerheer durch Hunger, Kälte und Hitze bei der Belagerung Akkons ertragen musste.» Gross ist sein Schmerz über den Tod des tapferen Jacob von Avesnes (1191) und das Geschick der anderen auf dem Kreuzzuge gefallenen Helden (1192). Voll heiligen Zornes sind seine Worte gegen die Ritter, die feige, der Lasten und der Mühen des Feldzuges gegen die Heiden müde, furchtsamen Hasen gleich zu ihrem ewigen Verderben den Kampf aufgeben, «wie ein Hund zur Futterstelle» heimkehren und wie ein «raubgieriger und unersättlicher Wolf die Güter der Kirche verschlingen» (1192). Die Darstellung beruht wesentlich auf Mitteilungen guter Gewährsmänner und wohlunterrichteter, beteiligter Personen. Der Autor erwähnt selbst an einigen Stellen seine Berichterstatter, z. B. 1183: «... ut ab his, qui interfuerunt, veraciter probatum est.» 1184: «ut quidam asserunt.» 1190: «... ut relatum est nobis»; nur in den allerseltensten Fällen war er imstande, Selbsterlebtes zu berichten. Wie leicht konnten sich durch das Weitererzählen von Mund zu Mund Irrtümer und Entstellungen einschleichen! Der Chronist gesteht selbst in dem kurzen Vorwort zu seiner Fortsetzung des Sigibert ein, dass er mehr Gehörtes als Gesehenes niederschrieb und das der Nachwelt zur Kenntnis hinterliess, was er von zuverlässigen Berichterstattern erfahren hatte [*Brevis Epilogus. M. G., SS., VI, p. 406*]: «*Audita*

magis quam *visa* scripsit, et que *a fidelibus relatoribus* audivit, *posterorum noticie dereliquit* »]. Uebrigens ist selbst diese Stelle der Vorrede wörtlich aus der *Cont. Gemblac. Sigib.* (SS., VI, p. 385, a. 1136) entnommen ⁽¹⁾, wie ein Vergleich zeigt : « ...*visa vel a fidelibus relatoribus audita posterorum notitiae dereliquit.* » Gewissenhaft prüft er das ihm berichtete Material und lässt lieber eine Nachricht unerwähnt, wenn sie ihm zweifelhaft erscheint. So bemerkt er z. B. zum Jahre 1191, als er einige der vor Akkon gefallenen Kreuzfahrer mit Namen genannt hat : (es starben) « *et multi alii, quorum nomina scribere noluimus, quia diversi relatores, dubia et incerta nunciantes, nos fecerunt incertos.* » Nicht jede Meldung, die ihm zu Ohren kommt, zeichnet er auf, sondern er sündert dabei und bringt nur das, was ihm des Gedächtnisses wert erscheint. So berichtet er beispielsweise zu 1193 : « ...*peregrini transmarini ad nos reversi sunt, de recuperatione terre perditae, quod nos letificaret vel scripto dignum esset, nichil nunciantes.* » Unser Autor hat, soviel aus seinem Werk zu ersehen ist, niemals in irgend einer Weise auf den Gang der Ereignisse eingewirkt, sei es als Ratgeber oder Vermittler oder Gesandter. In wieviel glücklicherer Lage war da doch sein Zeitgenosse im benachbarten Hennegau, Gislebert von Mons, der Kanzler und Geschichtschreiber des Grafen Balduin V. von Hennegau! Wohl vertraut mit Staatsgeschäften wurde er wiederholt von seinem Herrn als Abgesandter und Unterhändler verwandt, bekam dadurch einen Einblick in das politische Leben, lernte grosse Teile von Deutschland, Italien und Frankreich aus eigener Anschauung kennen, kam mit den einflussreichsten

(1) Gleichlautendes ist kursiv gedruckt.

deutschen und französischen Grossen persönlich in Berührung und war somit durch seine äusseren Lebensschicksale und seine vortrefflichen persönlichen Eigenschaften wie selten einer geschaffen, Geschichte zu schreiben. Nichtsdestoweniger zeigt sich unser Mönch aus Anchin besonders in dem letzten Hauptteil seiner Chronik oft sehr gut unterrichtet, bringt recht genaue chronologische und sachliche Angaben, dass man ihn vortrefflich zur Kontrolle, Bestätigung und Ergänzung Gisleberts heranziehen und verwenden kann. Im folgenden werde ich die Mitteilungen des Berichterstatters im einzelnen quellenkritisch auf ihren Wert oder Unwert hin untersuchen und mich bemühen, bei Irrtümern und falschen Angaben, soweit dies möglich ist, eine Erklärung zu finden und darzulegen, was den Anlass zu den Versehen geben konnte.

I. Abschnitt (1149-1176).

a) 1149-1167.

1149

Die erste zu diesem Jahre aus dem *Auct. Aquicinense* entlehnte kurze Notiz über den völligen Misserfolg des zweiten Kreuzzuges und die Rückkehr des deutschen und des französischen Königs aus dem Heiligen Lande ist richtig datiert ⁽¹⁾, dagegen gehört wahrscheinlich die folgende

(1) *Wilhelm von Newburgh* (*Historia rerum Anglicarum* = HOWLETT, *Chronicles*, 1. Bd.), Buch 1, Kap. XX; *Annal. Aquens.* (SS., XXIV, p. 38); *Annal. Jac. Leod.* (XVI, p. 641); *Annal. Magdeburg.* (SS., XVI, p. 190); *Chron. Mont. Sereni* (SS., XXIII, p. 147); *Ottou. Fris. Gesta*, I, 64, p. 72.

Nachricht über die Kämpfe zwischen Flandern und Hennegau schon in ein früheres Jahr. Der Autor meldet: « Inter Balduinum comitem Montensem et Sibillam comitissam Flandrensem orta discordia, milites Flandrenses in pago Austrebatensi incendiis et rapinis patriam demoliuntur. » Damit sind die Vorgänge von 1147 und 1148 gemeint. Die erbitterte Fehde zwischen Balduin von Hennegau und Sibylle, der Gemahlin Dietrichs von Flandern, war schon im Jahre 1148 auf dem Konzil zu Reims ⁽¹⁾ durch einen vorläufigen Frieden beendet. Die Annalen von Cambrai berichten von keinen weiteren Kämpfen nach dem Friedensschluss zwischen Sibylle und Balduin. Bestätigt werden hingegen die folgenden Notizen, dass der Erzbischof von Reims sich eifrig bemühte, zwischen den streitenden Parteien freundschaftlichere Beziehungen herzustellen ⁽²⁾, aber keinen Erfolg damit gehabt habe, und dass derselbe Prälat die Kirche im Kloster Hasnon in diesem Jahre eingeweiht habe ⁽³⁾.

1150

Chronologisch falsch ist die Erzählung, Graf Dietrich von Flandern sei vom Heiligen Lande heimgekehrt und habe sich mit einem Heer gegen Balduin von Hennegau gewandt, da dieser im vorigen Jahre seiner Gattin Sibylle

⁽¹⁾ *Annal. Camerac.* (SS., XVI, p. 517). Die ausführlichen Aufzeichnungen des Chronisten in Cambrai über diese Kämpfe sind den wenigen und mangelhaften Notizen unserer Chronik für diese Zeit sicherlich vorzuziehen. [Cfr. über ihn W. WATTENBACH, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, II (1894⁶), p. 168.]

⁽²⁾ *Annal. Cam.* (c. l., a. 1149, p. 518).

⁽³⁾ *Annal. Cam.* (c. l.) und *Auct. Hasnoniense* (SS., VI, p. 442).

Unrecht zugefügt habe. Balduin habe sich mit seinen Bundesgenossen, Bischof Heinrich von Lüttich und Graf Heinrich von Namur, dem Flandrer entgegengestellt, sei aber mit ihnen zum Rückzug gezwungen worden, da die Flandrer mannhaft Widerstand leisteten. Diese ganze Nachricht ist zwar, was den Inhalt betrifft, richtig, gehört aber zweifellos schon zu 1149. Graf Dietrich kehrte nämlich schon um Ostern 1149 ⁽¹⁾ aus dem Morgenlande heim, und noch in demselben Jahre kämpfte er gegen Balduin und dessen Helfer, die unverrichteter Sache, mit Schimpf bedeckt (ignominiose) abziehen mussten ⁽²⁾. Die Fehde zwischen dem Grafen Heinrich von Namur und dem Lütticher Bischof, die der Verfasser erwähnt, berichten auch einige andere Quellen ⁽³⁾, jedoch beziehen sich die Worte « ... congregato exercitu congressi, superior factus episcopus, non sine multorum cede victoria potitus est » bereits auf das Jahr 1151, denn erst am 1. Februar 1151 kam es bei Andenne an der Maas zu der Entscheidungsschlacht ⁽⁴⁾, in der der Bischof Sieger blieb. im Jahre 1150 ⁽⁵⁾ dagegen war der Graf von Namur dem Bischof gegenüber durchaus im Vorteil.

1151

Irrig wird zu diesem Jahre die Ehescheidung König Ludwigs VII. von Frankreich von Eleonore von Aquitanien ver-

⁽¹⁾ *Annal. Cam.*, p. 517 und 518.

⁽²⁾ *Annal. Cam.*, p. 517 und 518.

⁽³⁾ *Wibaldi Epistolae* (Jaffé, *Biblioth. rer. Germ.*, I), Nrn. 299 u. 300; *Auct. Afflig.* (SS., VI, p. 400).

⁽⁴⁾ *Ann. Laubienses* (SS., IV, p. 23); *Ann. S. Jac. Leod.* (SS., XVI, p. 641); *Lamb. Parv. Ann.* (SS., XVI, p. 648).

⁽⁵⁾ *Epist. Wibaldi* (c. l.), Nrn. 299 u. 300; *Auct. Afflig.* (SS., VI, p. 400).

zeichnet, die erst am 18. oder 21. März 1152 auf der Synode zu Beaugency erfolgte ⁽¹⁾. Nach der Meinung des Berichterstatters geschah dies auf den Rat Bernhards von Clairvaux. Das stimmt aber wohl nicht. Mochte er auch der Königin nicht sehr gewogen sein, so hätte er doch als erfahrener Staatsmann zu einer so nachteiligen Tat nicht seine Zustimmung gegeben ⁽²⁾. Im Anschluss daran wird die Wiedervermählung Eleonores mit Heinrich, dem Grafen von Anjou, und König Ludwigs mit Konstanze von Kastilien erzählt, und es werden die aus diesen Ehen entsprossenen Kinder angegeben. Heinrich von Anjou heiratete Eleonore zwei Monate nach ihrer Scheidung, am 18. Mai 1152 ⁽³⁾, Ludwig von Frankreich machte Konstanze, Tochter Kaiser Alfons VII. von Kastilien, erst im Jahre 1154 zu seiner Gattin ⁽⁴⁾. Zwar stimmen andere Quellen unserem Autor darin bei, dass Konstanze ihrem Gemahl zwei Töchter geboren habe, und dass die eine [Margarete] Jung Heinrich von England, Sohn König Heinrichs II., heiratete — sie wurden im November 1160 ⁽⁵⁾ zu Neubourg getraut —,

⁽¹⁾ *Histoire du roi Louis VII* (MOLINIER), p. 163; *Robert von Torigni* (HOWLETT, *Chronicles*, IV, p. 164); *Gervas. von Canterbury* (STUBBS), Bd. 1, p. 149; *Annal. Camer. (c. l., p. 522)*; *Cont. Praemonstr.* (SS., VI, p. 455); cfr. A. CARTELLIERI, *Philipp II. August*, Bd. I, p. 1.

⁽²⁾ Cfr. LAVISSE, *Histoire de France*, p. 29.

⁽³⁾ *Gervas. Cant.* (STUBBS), Bd. 1, p. 149; *Annal. Cam. (l. c., p. 523)*; *Sig. Cont. Praemonstr.* (SS., VI, p. 455); *Ann. de Saint-Aubin* (HALPHEN), p. 12; cfr. *Histoire du roi Louis VII* (MOLINIER), p. 164, Anm. 1; CARTELLIERI, *l. c.*, I, p. 1; KATE NORGATE, *England under the Angevin Kings*, Bd. I, p. 393, Anm. 2.

⁽⁴⁾ *Ann. Cam. (l. c., p. 529)*; *Rob. von Torigni (l. c., p. 178)*; *Rad. de Diceto* (STUBBS), Bd. I, p. 297; cfr. CARTELLIERI, Bd. I, p. 1.

⁽⁵⁾ *Rad. de Diceto*, I, p. 304; *Rob. v. Torigni*, a. 1160; *Roger von Howden*, I, p. 218; cfr. HODGSON, *Jung Heinrich, König von England* (Diss., Jena), 1906, p. 5.

aber die zweite Tochter [Adelaide] vermählte sich nicht mit dem Kaiser von Konstantinopel, wie unser Mönch irrtümlich meldet, sondern wurde 1169 ⁽¹⁾ mit Richard Löwenherz verlobt und heiratete 1195 Wilhelm III., den Grafen von Ponthieu ⁽²⁾. Er verwechselt sie mit Agnes, der Schwester Philipp II. Augusts, aus Ludwigs dritter Ehe mit Adela von Champagne. Diese Agnes wird 1180 die Gemahlin des Alexius, des Kaisers von Byzanz ⁽³⁾. Ueberhaupt scheint der Verfasser dieser Mitteilung, die sich ganz deutlich als eine spätere Interpolation kennzeichnet, von der Existenz der Königin Adela, Ludwigs dritter Gemahlin ⁽⁴⁾, gar nichts zu wissen, wenigstens erwähnt er sie niemals in seinem Werke mit Namen, auch bezeichnet er ihren Bruder ⁽⁵⁾ Wilhelm, der seit 1176 Erzbischof von Reims war, den Oheim Philipp Augusts, irrtümlich als « frater Elizabeth regine Francorum » ⁽⁶⁾, wodurch seine Unkenntnis dieses Verwandtschaftsverhältnisses klar zu Tage tritt. [« Elizabeth » ist Isabella von Hennegau, seit

⁽¹⁾ *Gervas. Canterbury*, I, p. 208; cfr. NORGATE, *Ang. Kings*, II, p. 62; CARTELLIERI, I, p. 17.

⁽²⁾ *E. Radulfi Nigri Chronic. Univ.* (SS., XXVII, p. 336); *Histoire de Louis VII* (MOLINIER), p. 165; *Gislebert von Mons* (ARNDT), p. 82; cfr. CARTELLIERI, I, Stammtafel 1.

⁽³⁾ *E. Rad. Nig. Chr.* (SS., XXVII, p. 336); *Gislebert* (ARNDT), p. 86; CARTELLIERI, I, Stammtafel 1.

⁽⁴⁾ Die Vermählung wurde im November 1160 gefeiert. *Annal. Cam. (l. c., p. 533)*; *Rad. de Diceto*, a. 1160; *Gislebert*, p. 86; *Histoire de Louis VII*, Kap. 18; *Rob. v. Torigni*, a. 1160; cfr. CARTELLIERI, I, p. 2.

⁽⁵⁾ *Hist. Louis VII*, p. 166; *Gislebert*, p. 86; *Rad. de Coggeshall* (*Chronicon Anglicanum*, ed. STEVENSON), p. 13; cfr. CARTELLIERI, I, p. 26 und Stammtafel 2.

⁽⁶⁾ A. 1176.

1180 Gemahlin Philipp II. Augusts). Die anderen zu diesem Jahre verzeichneten Angaben stimmen in sachlicher Hinsicht, wenn sie auch natürlich zeitlich hier nicht hergehören, z. B., dass die beiden aus Ludwigs erster Ehe entsprossenen Töchter [Maria und Alix] zwei Brüder [Heinrich I. von Troyes und Theobald V., Grafen von Blois] (im Jahre 1164) ⁽¹⁾ heirateten.

1152

Für die Richtigkeit der wenigen zu diesem Jahre gegebenen Nachrichten finden sich zahlreiche Quellenbelege, z. B. für die Meldung von dem Tode Königs Konrads III. (er starb am 13. Februar 1152) ⁽²⁾, von der einheitlichen Wahl Friedrichs von Schwaben ⁽³⁾, dass die Base des letzteren [Agnes], Tochter seines Oheims, des Babenbergers Heinrich Jasomirgott, den Ungarnkönig [Stephann III.] zum Gemahl hatte [die Hochzeit fand 1166 statt] ⁽⁴⁾, und dass die Kirche des hlg. Bertin [in St. Omer] gerade an dessen Festtage niederbrannte ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ *Histoire de Louis VII*, p. 164; *Gislebert* (ARNDT), p. 85-86; *Rob. v. Torigni*, a. 1164; *Willh. v. Newburgh* (l. c., I, p. 93); NORGATE, I, p. 445, Anm. 11; CARTELL., I, Stammtafel 2.

⁽²⁾ BERNHARDI, *Konrad III. Jahrb.*, p. 925, Anm. 41.

⁽³⁾ SIMONSFELD, *Friedrich I. Jahrb.*, p. 40, Anm. 91.

⁽⁴⁾ *Rahew. Gesta Friderici*, Appendix, p. 278; GIESEBRECHT, *Gesch. d. deutsch. Kaiserzeit* [zitiert *G. D. K.*], V, p. 675.

⁽⁵⁾ *Genealog. com. Fland.* (SS., IX, p. 325); *Gesta abb. S. Bertini Cont.* (SS., XIII, p. 664); *Ann. Bland.* (SS., V, p. 29).

1153-1155

Die Berichte dieser Zeit, die grösstenteils wörtlich dem *Auct. Aquicinense* entstammen, werden von gutunterrichteten Autoren bestätigt: der Tod Papst Eugens III. ⁽¹⁾ und Bernhards von Clairvaux ⁽²⁾, die Einnahme Askalons durch das Christenheer ⁽³⁾, die Aussöhnung König Stephans von England mit Heinrich von Anjou (zu Wallingford im November 1153) ⁽⁴⁾. Der Verfasser gibt zwar richtig zu 1153 die Nachricht von dem Tode ⁽⁵⁾ Eustachs, Ludwigs VII. Schwager, des Sohnes König Stephans an, setzt aber irrig die Wiederverheiratung von dessen Witwe Konstanze ebenfalls in das Jahr 1153. Sie vermählte sich erst im folgenden Jahre ⁽⁶⁾ mit dem Grafen Raimund von Toulouse aus dem Hause Saint-Gilles. Bei der Meldung von dem Tode König Stephans und der Nachfolge Heinrichs von Anjou auf Englands Thron spricht unser Autor, wenn auch nur bedingt (*ut quidam asserunt*), die Behauptung aus, die sonst nirgends vermerkt ist, König Stephan sei durch Gift aus dem Wege geräumt worden: « Stephanus...

⁽¹⁾ SIMONSFELD, *l. c.*, p. 204, Anm. 183.

⁽²⁾ *Ann. Cam. (l. c., p. 525)*; *Rog. v. Howden*, I, p. 213; SIMONSFELD, p. 206, Anm. 186.

⁽³⁾ *Sig. Cont. Praemonstr.* (SS., VI, p. 455); *Ann. Egmund.* (SS., XVI, p. 458); *Rob. v. Torigni*, a. 1153; cfr. RÖHRICHT, *Gesch. d. Königreichs Jerusalem*, p. 277 u. Anm. 2.

⁽⁴⁾ *Rob. v. Torigni*, a. 1153; *Rog. von Howden*, I, p. 212; *Gervas. v. Cant.*, I, p. 156; NORGATE, I, p. 400-401 u. Anm.

⁽⁵⁾ *Gervas. v. Cant.*, I, p. 155; *Rob. von Torigni*, a. 1153; *Wilh. von Neub.*, p. 90; NORGATE, I, p. 399 u. Anm. 1.

⁽⁶⁾ HIRSCH, *Studien z. Gesch. Kg. Ludw. VII v. Frkr.*, p. 88-89; CARTELL., I, Stammtafel 1.

veneno, ut quidam asserunt, in cibo sumptu, subito moritur.» Diese Bemerkung ist als unrichtig abzuweisen. Er starb an einem alten Leiden nach anderen Bericht-erstatlern ⁽¹⁾. Da merkwürdigerweise gerade diese Worte, die den Verdacht einer absichtlichen Vergiftung des Herrschers aussprechen, als ein späterer Zusatz anzusehen sind — wenigstens lässt sich eine Entlehnung aus seiner Vorlage nicht nachweisen —, hingegen die übrigen Angaben wörtlich aus dem *Auct. Aquicinense* genommen sind, so lässt sich der Gedanke nicht ganz von der Hand weisen, sondern er hat gewiss einige Berechtigung, dass hier die uns bekannte Tendenz des Schreibers, die ich in einem besonderen Abschnitt behandelt habe ⁽²⁾, von Einfluss gewesen ist. Der plötzliche Tod König Stephans kommt ihm jetzt nach der erfolgten Aussöhnung der beiden Gegner (1153) nicht ganz geheuer vor, und es steigt in ihm der Verdacht auf — wenn er es auch nicht offen ausspricht und es nur vorsichtig als Gerücht (ut quidam asserunt) hinstellt —, man habe ihn durch Gift, das man seinen Speisen beigefügt habe, beseitigt. Den Anjous — denn an diese denkt sicherlich der Mönch vor allen —, wer sollte sonst so grosses Interesse an Stephans Tod haben? —, diesen hochfahrenden, nichtsnutzigen Vertretern des Teufelsreiches, ist ja — das ist die feste Ueberzeugung unseres Chronisten — jede Schurkerei und Schandtat zuzutrauen, sie schrecken wohl selbst vor solchem Giftmord nicht zurück!

Richtig bemerkt der Erzähler, dass Heinrich von Eng-

⁽¹⁾ *Gervas. v. Cant.*, I, p. 159; *Willh. v. Newb.*, Kap. XXXII; *Notgate*, I, p. 404.

⁽²⁾ Kap. I, § 3: „Augustinische Geschichtsanschauung.“

land nach seinem Regierungsantritt die lästigen Ausländer aus seinem Reiche vertrieb — er begründet dies aber mit den Worten : « quia (Wilhelm von Ypern) Stephano regi faverat! » —, indem er die flandrischen Söldner⁽¹⁾ samt ihrem Führer auf der Stelle des Landes verwies (expellitur). Die zu 1155 gemachten Angaben, die meist auf wörtlichen Entlehnungen aus seiner bekannten Vorlage beruhen, über den ersten italienischen Heereszug⁽²⁾ Kaiser Friedrichs I. und die Nachricht von der Vermählung⁽³⁾ Herzog Gottfrieds von Lothringen mit der Tochter des Grafen von Limburg (Margarete) stimmen mit sonst darüber bekannten Quellen im wesentlichen überein.

1156

Die Erwähnung der Vermählung Graf Dietrichs von Flandern mit Elisabeth, der Tochter des Grafen Radulf I. von Vermandois, die in diesem Jahre zu Beauvais gefeiert worden sei — die Nachricht entstammt wörtlich dem *Sig. Auctar. Aquic.* —, darf, wie Johnen⁽⁴⁾ gezeigt hat, als richtig gelten, wenn auch viele Gelehrte dafür ein anderes Jahr ansetzen. Sehr schlecht unterrichtet zeigt er sich aber in dem folgenden, namentlich hat er eine ganz falsche Vorstellung von der Entstehung des langjährigen Kampfes

(1) *Gerv. Cant.*, I, p. 160; *Rob. v. Torigni*, p. 183; *Willh. v. Neub.*, p. 101; *John of Ypres*, a. 1154 (= *Willh. v. Neub.*, p. 102, Anm. 1).

(2) Cfr. SIMONSFELD, *Friedr. I. Jahrb.*, p. 246, Anm. 125 und p. 334 ff.; WATTERICH, *Pontific. Romanor. vitae*, Bd. I, p. 346 ff.

(3) *Chron. Alberici mon. tr. font.* (SS., XXIII, p. 817); *Ann. Parch.* (SS., XVI, p. 606); *Geneal. duc. Brab.* (SS., XXV, p. 390).

(4) JOHNEN, *Philipp von Elsass, Graf von Flandern.* (*Bulletin de la Commission royale d'histoire*, Brüssel, 1910, Bd. 79, p. 344 ff.)

zwischen Kurie und Kaiser. Sein Irrtum hat, wie ich in einem andern Abschnitt⁽¹⁾ zu erklären versuchte, seinen Grund in seiner Unkenntnis der Ereignisse — er schrieb, wie ich annehme, die hier in Betracht kommenden Stellen erst bei seiner Uebersetzung des Gesamtwerkes, also ca. 40 Jahre nach den Geschehnissen —, der verkehrten Interpretation der ihm vorliegenden schriftlichen Notizen und in seiner eigenen falschen Kombination, wobei er, von seiner Tendenz geleitet, sich auf ähnliche Fälle der Vergangenheit stützte. Chronologisch wie sachlich verkehrt ist seine Behauptung: « Fredericus imperator, consentientibus archiepiscopis et episcopis Theutonici regni, uxorem suam iniuste dimisit, et inde magnam sibi calamitatem paravit », die auf einer falschen Folgerung aus einem Partizipialsatz des *Sig. Auct. Affligem.* (SS., VI, a. 1156): « ...relieta uxore sua... » und auf einer wortgetreuen Entlehnung einer Nachricht des 9. Jahrhunderts aus der Chronik des SIGIBERT beruht, wo es zum *Jahre 862* (SS., VI, 340) heisst: « Lotharius rex Lotharingiae Waldradam pellicem superducens coniugi suae Tietbergae consentientibus sibi archiepiscopis [es folgen Namen] magnam sibi calamitatem paravit. » Die Auflösung der Ehe Kaiser Friedrichs mit Adela von Vohburg erfolgte schon einige Jahre früher, im März 1153⁽²⁾, auf der Synode zu Constanz. Wenn er in dieser Ehescheidung den eigentlichen Anlass und die

(1) « Einfluss der augustinischen Geschichtsanschauung ». p. 57 ff. dieser Arbeit.

(2) *Annal. Weingartenses Welfici* (SS., XVII, p. 309, a. 1153); *Ann. Palidenses* (SS., XVI, p. 88); *Ann. Magdeburg.* (SS., XVI, p. 191); *Ann. S. Aegidii Brunswicensis* (SS., XXX, p. 15); *Chron. Mont Sereni* (SS., XXIII, p. 419); cfr. *Otto Fris. Gesta Fr. II*, Kap. 11, und *Burchard von Ursperg* (Schulausgabe), p. 24.

Grundursache des zwanzigjährigen Kampfes sieht, wie er auch später noch hervorhebt, und daraus den ganzen Konflikt herleitet, so zeigt er dadurch eine grobe Unkenntnis der wirklichen Verhältnisse. Denn die Scheidung erfolgte, wie aus andern glaubwürdigen Autoren hervorgeht, in Gegenwart zweier päpstlichen Legaten ⁽¹⁾ [der Kardinäle Bernhard und Gregor], also offenbar unter Zustimmung der Kurie. Nirgends zeigt sich auch in den Quellen dieser Zeit eine Spur davon, dass man von päpstlicher Seite aus die Ehe des Kaisers angegriffen hätte. Mit Freuden würde der Papst Hadrian die Gelegenheit ergriffen haben, wenn dies eine verwundbare Stelle Friedrichs gewesen wäre. Daher ist die Behauptung, der Papst Hadrian und sein Kanzler Roland hätten dem deutschen Kaiser « *pro uxoris suae primae divortio* » energische Vorwürfe gemacht, als eine falsche, subjektive Meinung des Verfassers anzusehen, die nicht durch Tatsachen begründet ist, sondern nur das Bild wiedergibt, wie sich diese erste Phase des Kampfes nach der Ansicht des Chronisten abgespielt hat. Dieser fährt dann fort : « ...quod [die Vorwürfe] ille [der Kaiser] egre ferens, *cardinalibus* Romanis introitum *civitatum* et *ecclesiarum regni sui* interdixit. » Die Tatsache, dass einst vom Kaiser einige Kardinäle des Landes verwiesen waren, war ihm aus dem Briefe des Papstes an den deutschen Kaiser bekannt, den er zum Jahre 1157 mitteilt; dort schreibt nämlich das Kirchenoberhaupt mit z. T. denselben Worten : « ... et manifeste factus nobis contrarius *cardinalibus* a latere nostro directis non solum *ecclesias* sed etiam *civitates regni tui* claudis. » Es sind damit der

(1) Cfr. p. 93. Anm. 2.

Kardinal Bernhard und der Kanzler Roland gemeint ⁽¹⁾, die nach ihrem anmassenden Auftreten auf dem Reichstage zu Besançon, Oktober 1157, von Friedrich den strikten Befehl erhielten, unverzüglich geraden Weges nach Rom zurückzukehren. Da nun in dem Schreiben des Papstes kein Grund für diese Gewaltmassregel Friedrichs angegeben ist, so bildet sich diesen der Kontinuator selbst willkürlich, indem er, in Unkenntnis der tatsächlichen Verhältnisse, dafür den Zorn des Kaisers über die Rüge und die Vorhaltungen des Papstes ansieht, und dehnt dies Verbot des Betretens der Städte und Kirchen irrtümlich auf alle Kardinäle aus, da er den Brief falsch verstand ⁽²⁾. Man ersieht hieraus, dass der Verfasser keine Ahnung von der wirklichen Lage der Dinge hatte, dass diese Nachrichten also aus einer viel späteren Zeit stammen müssen. Die Wiedervermählung Kaiser Friedrichs mit Beatrix von Burgund dagegen ist richtig zum Jahre 1156 angegeben. Sie fand um Pfingsten dieses Jahres ⁽³⁾ zu Würzburg statt.

1157

Der Chronist teilt zu diesem Jahre zwei Briefe mit, die ihrem Inhalt nach in das Jahr 1159 gehören und über die in einem andern Abschnitt ⁽⁴⁾ dieser Arbeit gehandelt ist. Sie sind als ziemlich geschickt angelegte Stilproben anzusehen, die aber nicht von dem späteren Ueberarbeiter

⁽¹⁾ *Rahew. Gest. Frider. Imp.*, lib. III, p. 141-142 (Schulausgabe, 1884). Cfr. Quellen bei SIMONSFELD, *l. c.*, p. 572 u. Anm. 183.

⁽²⁾ Vgl. für diese Jahre WAGNER (cfr. p. 96 dieser Arbeit), Excurs V.

⁽³⁾ SIMONSFELD, *Jahrb. d. D. Reiches unter Friedr. I.*, p. 435.

⁽⁴⁾ Cfr. Beilage zu dieser Arbeit.

und Verfasser des grössten Theiles der Chronik herrühren, sondern die dieser bereits vorfand und in sein Werk einordnete. Die auf die beiden Schreiben folgenden Worte lassen sich als wörtliche Entlehnungen aus Sigebert nachweisen, wie z. T. schon Bethmann (SS., VI, p. 408, Anm. 3) und Wagner (*Eberhard II., Bischof von Bamberg*, Diss. Halle (1875), Exkurs V, p. 117) bemerkt haben. Man vergleiche :

Cont. Aquic., a. 1157.

„ His relectis papa totus in
imperatorem invehitur,
et quoscumque potest, ab eo
verbis et scriptis avertit.

Italienses contra imperatorem
rebellant.

... ipse vero... ad
eos debellandos

Italiam petit. Contra
quem Italienses urbibus et ca-
stellis munitis se ad rebellan-
dum accingunt, eumque Me-
diolanum hostiliter adeuntem
non recipiunt.

Imperator autem expugnatis mu-
nitionibus, que
contra se
erant, Mediolanum obsidet. „

Sig., a. 1076 (SS., VI, p. 363).

„ Gregorius papa totus in Hein-
ricum imperatorem invehitur,
et quoscumque potest, ab eo
verbis et scriptis avertit. „

Sig. 1075.

„ Ungari contra imperatorem
rebellant. „

Sig. Chron., a. 1081.

„ Heinricus enim imperator ad
debellandum papam Hildi-
brandum Italiam petit, contra
quem papa urbibus et ca-
stellis munitis se ad rebellan-
dum accingit, eumque Ro-
mam hostiliter adeuntem non
recipit. „

A. 1082.

„ Heinricus imperator expugna-
tis urbibus et castellis, quae
contra se pro Hildibrando
erant, Romam Leoninam ob-
sidet. „

Also ganze, zusammenhängende Sätze hat der Autor zur stilistischen Ausschmückung wortgetreu aus einem ganz anderen Zusammenhang der Chronik Sigeberts entnommen.

Die Belagerung Mailands wird um ein Jahr zu früh berichtet. Kaiser Friedrich ging erst im Juni 1158 mit dem Reichsheer über die Alpen und begann darnach Mailand zu bestürmen ⁽¹⁾. Uebereinstimmend mit andern Quellen erzählt er, dass Dietrich von Flandern mit seiner Gattin Sibille zum dritten Mal zum Heiligen Land wallfahrtete ⁽²⁾ und dass nach der Abreise der junge Philipp einen Kriegszug ⁽³⁾ gegen Simon von Oisy unternahm und dessen Burg Inchy eroberte.

1158

Die Behauptung unseres Mönchs, Papst Hadrian habe den Kaiser Friedrich I., der zu Lebzeiten seiner Gemahlin sich wieder verheiratet habe, exkommuniziert « sub hoc optentu, ut primates regni quasi iusta ex causa excommunicato regi contradicant », wird nicht durch glaubwürdige Quellen als richtig bestätigt und ist als falsch abzulehnen. Auch ist diese Notiz wörtlich aus dem Jahresbericht 1077

⁽¹⁾ *Ann. Palidens.* (SS., XVI, p. 90); *Chron. Mont. Sereni*, a. 1158; *Kölner Königschronik* (Schulausgabe), p. 95 u. 99; *Ursperg. Chronik*, p. 45; *Gesta Federici I. imp. in Lombardia* (Schulausgabe), p. 28 ff.; *Ann. Sane i Dissib.* (SS., XVII, a. 1158); *Rob. v. Torigni*, a. 1158.

⁽²⁾ *Annal. Blandin.* (SS., V, p. 29, a. 1157); *Ann. Camerac.* (SS., XVI, p. 531, a. 1157); *Rob. v. Torigni*, a. 1157; cfr. *JOHNEN, l. c.*, p. 348 ff.

⁽³⁾ *Ann. Camerac.* (l. c., p. 531); *JOHNEN, l. c.*, p. 350.

und 1095 bei Sigebert ⁽¹⁾ entlehnt, wie ich an anderer Stelle ⁽²⁾ gezeigt habe. Zwar bringt auch die Metzer Chronik ⁽³⁾ die gleiche Nachricht mit derselben Begründung, dagegen melden mehrere andere Quellen ⁽⁴⁾ wohl von der *Absicht* und Androhung Hadrians, gegen den Kaiser den Banns rahl zu schleudern, freilich nicht mit jener Begründung, so z. B. ganz ausführlich das Rundschreiben der viktorianischen Kardinäle ⁽⁵⁾, das nach der zwiespältigen Wahl an die Christenheit gesandt wurde, aber sein Tod habe die Ausführung dieses Vorhabens verhindert. Daher ist dieser Meldung unseres Chronisten kein Glaube beizumessen und dafür sagenhafte Tradition anzunehmen. Sie zeigt uns nur, wie der von augustini-schen Ideen beeinflusste Autor sich den Vorgang vorstellte, von dem er zeitlich weit entfernt war. Auch wird die Absicht des Papstes, den Bann auszusprechen, mehr zu 1159 gehören. In unserem Bericht heisst es dann weiter: «Adrianus papa et omnes cardinales Romani preter quatuor Willelmum regem Siciliae ad regnandum

⁽¹⁾ *L. c.*, a. 1077 u. 1095.

⁽²⁾ «Einfluss der augustinischen Geschichtsanschauung», Kap. I, § 3, p. 61, wo ich auch klarzulegen versuchte, wie der Autor zu dieser Angabe durch die Einwirkung augustinischer Ideen und sein Vorbild bei Sigebert gekommen ist.

⁽³⁾ *Chronicon Sancti Clem. Mettense* (SS., XXIV, p. 501), aber zum Jahre 1154 und mit mehreren irrigen Bemerkungen.

⁽⁴⁾ *Annal. S. Disibodi* (SS., XVII, p. 29, a. 1159); *Chronica Regia Coloniensis* (Schulausgabe), a. 1161 (*Recensio*, II, p. 105); cfr. *Chron. Ursperg.* (Schulausgabe), p. 35-36; GERHOF, *De investigatione Antichristi* [*Libelli de Lite Imp. et Pontif.*], t. III, p. 361-362; *Gesta Friderici I. imp. in Lombardia* (*Ann. Mediolanens. majores* [HOLDER-EGGER], p. 39.

⁽⁵⁾ *Rahewini gesta Friderici Imp.*, lib. IV, p. 242 (Schulausgabe).

in Italia contra Fredericum imperatorem invitant, misso ei per Rollandum cancellarium beati Petri vexillo. Huic factioni non consenserunt Imerus episcopus Tusculanus, et Octovianus (!) presbiter cardinalis tituli Sancte Cecilie, Wido Cremonensis [statt Cremensis], Johannes de Sancto Martino.» Diese Nachricht deutet höchstwahrscheinlich auf die Ereignisse vom Juni 1156, auf den Beneventer Vertrag zwischen Hadrian und König Wilhelm von Sizilien, hin. Unser Berichterstatte hat die Nachricht überliefert gefunden, hat sie übertrieben, falsch interpretiert und in ein verkehrtes Jahr gesetzt. Die vier genannten Kardinäle waren in der Tat normannenfeindlich und Vertreter der kaiserlichen Partei im Kardinalkollegium, die gegen den Anschluss der Kurie an den sizilischen König stimmten ⁽¹⁾. Bei dem Vertrage von Benevent leistete der König dem Papste Mannschaft und Treueid, und dieser belehnte jenen mittels dreier Fahnen mit dem Königreich Sizilien, dem Herzogtum Apulien und dem Fürstentum Capua ⁽²⁾. Es stimmt, dass der Kanzler Roland ⁽³⁾ zu den päpstlichen Unterhändlern gehörte; er war der eigentliche Urheber der sizilischen Politik. Uebertrieben ist die Bemerkung, der Papst und dessen Kanzler « regem (Sicilie) ad regnandum in Italia contra Fredericum imperatorem invitant », wenn das Abkommen auch eine direkte Spitze gegen den Kaiser enthielt und von den massgebenden Kreisen

⁽¹⁾ Cfr. SIMONSFELD, *l. c.*, p. 453; *Rah. Gest. Fred. Imp.*, lib. IV, Kap. 62, p. 241.

⁽²⁾ *Annal. Romualdi* (SS., XIX, p. 429); cfr. Boso, *Vita Hadr.* (WATTERICH, II, p. 334); *Annal. Casin. Cont. Ia* (SS., XIX, p. 311); *Ann. Ceccanens.* (SS., XIX, p. 284); cfr. SIMONSFELD, p. 456, Anm. 146.

⁽³⁾ Boso, *l. c.*, p. 334; cfr. *Pactum Beneventanum etc.* (*M. G. Constitution.*, I, p. 589); cfr. SIMONSFELD, *l. c.*, p. 454.

Deutschlands als eine Kränkung und als ein Bruch des Konstanzer Vertrages ⁽¹⁾ angesehen wurde. Die aus dem *Auct. Aquic.* entlehnte kurze Mitteilung über den Kriegszug Philipps von Flandern gegen den Grafen von Holland, der aber Floris III. und nicht Dietrich hiess, wie ihn unser Autor irrig nennt, gehört wohl richtig zu diesem Jahre 1158, wie Johnen ⁽²⁾ gegenüber neueren Historikern, die den Feldzug zu 1157 berichten, annimmt.

1159

Die geschilderten Kämpfe zwischen Heinrich von England und Ludwig von Frankreich, die besonders um Toulouse tobten, bestätigen mehrere Quellen ⁽³⁾. Heinrich beanspruchte die vom Grafen Raimund V. ausgeübte Oberherrschaft über Toulouse als ein seiner Gemahlin Eleonore zustehendes Recht, während Ludwig einen solchen Anspruch nicht gelten liess und dem Grafen, seinem Schwager, nach Toulouse zu Hilfe eilte. Unser Chronist sieht in diesem Streite seiner Tendenz gemäss auf seiten des Engländers natürlich nur Hochmut und Rebellion gegen dessen Lehensherrn. Er verwendet zu seiner Charakterzeichnung eine typisch augustinische Phrase aus SIGEBERT,

⁽¹⁾ *Romualdi Annal.* (SS., XIX, p. 429); besonders zeigt dies das Schreiben Friedrichs an den Erzbischof Eberhard von Salzburg vom Jahre 1159 (RAHEWIN, *l. c.*, p. 224 ff.); cfr. SIMONSFELD, a. a. O., p. 458.

⁽²⁾ JOHNEN, a. a. O., p. 354, Anm. 1; cfr. *Ann. Egmundani* (SS., XVI, p. 461, a. 1157-1159).

⁽³⁾ *Annal. Camerac.* (SS., XVI, p. 532); *Rad. de Direto*, a. 1159; *Rob. v. Torigni*, a. 1159, p. 203; *Rad. de Cogge-h.*, a. 1159; *Wilh. von Newburgh*, p. 125; *Gervas. v. Canterb.*, p. 167; cfr. NORGATE, I. p. 464 ff.

wo es zum Jahre 876 heisst : « Karolus imperator post adeptum imperium ultra se elatus... », und erklärt : « Henricus rex post adeptum regnum ultra se elatus... rebellat. »

Seine Nachricht über die Rückkehr Graf Dietrichs von Flandern aus dem Heiligen Lande stimmt; dieser hielt am 16. August 1159 seinen Einzug in Arras ⁽¹⁾. Im Anschluss an diese aus dem *Auct. Aquic.* entlehnte Notiz folgt eine Mitteilung über Sibylle, Dietrichs Gemahlin, die von Bethmann in der Monumentenausgabe irrtümlich auch in Petitdruck gesetzt ist, aber nicht, wie er angibt, im *Auct. Aquic.* steht, sondern wahrscheinlich ein Zusatz des späteren Uebersetzers ist : « Sibilla autem comitissa ibidem [im Heiligen Lande] remansit, et habitu religionis apud Sanctum Lazarum assumpto, ibidem fine quievit. » Es ist richtig, dass Sibylle in Jerusalem im Kloster des heiligen Lazarus zurückblieb ⁽²⁾, jedoch starb sie dort erst im Jahre 1165 ⁽³⁾. Der Uebersetzer wusste wohl, dass sie im Heiligen Lande geblieben und dort gestorben war, kannte aber nicht das genaue Jahr. Er nahm an, diese Tatsache sei in seiner Vorlage gar nicht verzeichnet, und teilte sie daher ungenau schon hier mit. Hätte er sich das *Auct. Aquic.* genauer angesehen, so würde er sie nicht zweimal gebracht haben. Denn beim weiteren Bearbeiten der Chronik findet er dieselbe Mitteilung zu 1165 im *Auct. Aquic.* vor und schreibt sie gedankenlos ab.

⁽¹⁾ *Annal. Camerac.* (SS., XVI, p. 532, a. 1159); *Rob. von Torigni*, a. 1159, p. 205; cfr. *JOHNEN*, a. a. O., p. 352.

⁽²⁾ *Ann. Camer.* (*ibid.*); cfr. *JOHNEN*, p. 352.

⁽³⁾ Cfr. über das Todesjahr : *JOHNEN*, p. 372, Anm. 4; die *Ann. Aquic.* (SS., XVI, p. 504) berichten ihren Tod zu 1164 und zu 1165, letzteres soll wohl als Berichtigung gelten.

1160

Hadrians Tod und die Wahl und Konsekration seines Nachfolgers Alexander III., des bisherigen Kanzlers Roland, sind irrig zu 1160 erwähnt. Hadrian starb schon am 1. September 1159 ⁽¹⁾, und Alexander wurde am 7. September ⁽²⁾ 1159 gewählt und am 20. ⁽³⁾ desselben Monats in Nympha konsekriert. Die darauf folgende Stelle übertreibt tendenziös die wirklichen Vorgänge und ist im Wortlaut eine Entlehnung aus dem Jahre 1064 bei Sigebert. Man vergleiche :

Sig. Chron., a. 1064

(SS., VI, p. 361).

« Contra quem Cadelo Parmensis episcopus

papatum ambiens, magno scandalo ecclesiae

fuit; quia longa inter eos concertatio etiam usque ad homicidia prorupit. »

Cont. Aquic.

« Contra quem Octovianus (!)

presb. card. tituli Sancte Cecilie papatum ambiens, magno

scandalo universali ecclesie fuit, quia proluxa inter eos

contencio etiam usque ad sanguinis effusionem prorupit. »

Da für den Kontinuator der kaiserliche Papst Oktavian ein « pseudopapa » [a. 1163] und « scismaticus » [a. 1162] ist und er nur in Alexander den rechtmässigen Papst und berufenen Vorkämpfer des Gottesreiches auf Erden sieht

(¹) *Gervas. Canterb.*, a. 1159; *Annal. Egmundani* (SS., XVI, p. 461); Brief Alexanders bei RAHEWIN, I, c.; p. 238; cfr. REUIER, *Geschichte Alexanders III.*, Bd. I, p. 47, Anm. 4.

(²) Boso (WATTERICH, II, p. 378); RAHEWIN, p. 238; HAUCK, IV, p. 230.

(³) Boso, p. 380; RAHEWIN, p. 238 u. 240; HAUCK, IV, p. 230.

— nur Alexander wird als «papa» [1162] bezeichnet, während Oktavian ohne Titel steht [1162] oder «pseudo-papa» und «scismaticus» genannt wird —, so übertreibt er die Ereignisse zu Ungunsten Oktavians und sucht diesen anzuschwärzen und in ein schlechtes Licht zu stellen. Es kam zwar bei den Wahlverhandlungen in der St. Peterskirche am 7. September 1159 zu tumultuarischen Szenen⁽¹⁾, bewaffnete Anhänger des kaiserlichen Papstes drangen in die Kirche ein, sodass Alexander und die Seinen weichen mussten, jedoch zum Blutvergiessen, wie man aus den Worten des Autors schliessen muss, kam es nicht. Der Chronist teilt dann weiter mit, beide Päpste hätten sofort Abgesandte an Ludwig von Frankreich geschickt, der deren Berichte in der Stadt Beauvais angehört und geprüft und sich dann mit allen Bischöfen seines Reiches für Alexander als den rechtmässigen Papst entschieden habe. Dem ist aber keineswegs so. Die Synode zu Beauvais, auf der Ludwig mit den französischen Grossen über das Schisma verhandelte, fand wahrscheinlich Ende Juli 1160 statt⁽²⁾. Jedoch sollte diese wie die gleichzeitig von den englischen Grossen zu Neufmarché abgehaltene Versammlung nur eine Vorbesprechung darstellen, deren Beschlussnahmen nicht als bindend angesehen werden sollten. Mochte sich nun auch der französische Klerus für Alexander erklären, Ludwig trat hier noch durchaus

(1) Brief Alexanders bei RAHEWIN, *l. c.*, p. 238; cfr. BOSE (WATTERICH, II, p. 378); HAUCK, IV, p. 230; JASTROW-WINTER, *Deutsch. Gesch. i. Zeitalt. d. Hohenstaufen*, I, p. 501. (*Bibliothek deutscher Geschichte*, herausgegeben von ZWIEDINECK-SÜDENHORST.)

(2) BÖHMER, *Neues Archiv*, XXI, p. 679 ff.; REUTER, I, p. 161; PRUTZ, *Friedrich I.*, Bd. I, p. 263.

nicht offen zu ihm über, sondern hielt noch lange mit seiner Entscheidung zurück. Erst auf der im Oktober 1160 zu Toulouse ⁽¹⁾ abgehaltenen Synode fasste er einen endgültigen Entschluss und erkannte Alexander III. offen als rechtmässiges oberstes Kirchenhaupt an. In unserem Bericht sind also irrig die Ereignisse zusammen geworfen und die Ergebnisse nicht scharf geschieden. Vielleicht hat der spätere Bearbeiter nur die Tatsache berichtet gefunden, dass Ludwig zu Beauvais sich von den päpstlichen Gesandten Bericht erstatten liess, und setzte, da er von der Toulouser Versammlung nichts wusste, zu seiner Zeit aber Frankreich zu Alexander hielt, begreiflicherweise voraus, dass schon hier die öffentliche Anerkennung durch Ludwig erfolgt sei, und ergänzte demgemäss seine Vorlage. Die aus dem *Auct. Aquic.* entlehnte Nachricht von dem Tode des Grafen Wilhelm von Boulogne gehört schon zum vorhergehenden Jahre, denn dieser starb schon im Oktober 1159 ⁽²⁾, als er mit König Heinrich von England von der Belagerung der Stadt Toulouse zurückkehrte. Daran anschliessend berichtet er die wörtlich auf derselben Vorlage beruhende richtige Tatsache, dass König Heinrich die alleinige Erbin und Schwester des verstorbenen Grafen, die Aebtissin Maria, zwang, aus dem Kloster [Ramsey] auszutreten und

⁽¹⁾ BÖHMER, *N. A.* XXI; REUTER, I, p. 161 u. 499 ff. Kritische Beweisführung d; cfr. HAUCK, IV, p. 242, und HAMPE, *D. K.* 1912², p. 146. Gegen GIESEBRECHT (*G. D. K.*, V, p. 264 ff., VI, p. 394), der diese Synode in den März 1161 legt.

⁽²⁾ *Rob. von Torigni*, p. 206: „in reditu expeditionis Tholosae mense Octobris (1159); *Rad. de Coggesh.*, a. 1159; *Rad. de Diceto*, p. 303; *Rog. v. Howden*, I, p. 217; cfr. NORGATE, I, p. 469; JOHNEN, p. 357.

Matthäus von Flandern zu heiraten ⁽¹⁾ — er suchte dadurch einer Vereinigung Boulognes mit Frankreich vorzubeugen. Einige Zusätze machte unser Chronist auf Grund der Notizen des *Auct. Affligemense* (SS., VI, p. 404), z. B. « abbatissam », und aus : « Henricus rex Anglorum... contra fas legum... » wurde bei ihm : « per violentiam regis Anglorum. » Für die folgende allgemein gehaltene, richtige Bemerkung über wechselseitige Gesandtschaften zwischen Ludwig und Friedrich Barbarossa gebraucht er eine wörtliche Entlehnung aus Anselms Fortsetzung des Sigebert zum Jahre 1119. Man vergleiche :

Anselm. Cont Sig., a. 1119
(SS., VI, p. 377).

« ... et dum pro reconciliatione
regni et sacerdotii legatio
nunc a rege ad papam

vadit. nunc
a papa ad regem vicissim
redit. »

Cont. Aquic., a. 1160.

« Legatio pro reconciliatione
regni et sacerdotii
nunc a rege Ludovico Franco-
rum ad imperatorem Roma-
num Fredericum vadit. nunc
ab imperatore ad regem vi-
cissim redit. »

Diese Mitteilung kann Anwendung finden auf die Gesandtschaft, die Ludwig ⁽²⁾ zu dem in Pavia Anfang Februar 1160 von Friedrich eröffneten Konzil schickte,

⁽¹⁾ *Rob. v. Torigni*, p. 207, a. 1160; *Rad. de Diceto*, p. 303; *Ann. Camerac.*, a. 1110; *Sig. Auct. Afflig* (SS., VI, p. 404); *Gislebert (ARNDT)* p. 86-87; cfr. *JOHNEN*, p. 357 u. 358.

⁽²⁾ Brief Eberhards von Bamberg (*Rheuin. Gesta*, IV, 81, p. 269) : « ... nuncius regis Francorum... »; Brief Heinrichs von Berchtesgaden an Eberhard von Salzburg (*Kahew. Gesta*, IV, 82, p. 270) : « ... legatis.. regis Franciae... »

und auf Friedrichs Kanzler Rainald von Dassel, der nach diesem Konzil im Auftrage des Kaisers nach Frankreich ging, um Ludwig für die Anerkennung und Durchführung der dort gefassten Beschlüsse zu gewinnen.

1161

Alle Nachrichten dieses Jahres sind mit einer einzigen Ausnahme chronologisch falsch angegeben. Die Mehrzahl gehört in das folgende Jahr. Die Unterwerfung des widerspenstigen Mailand, die er schon hier mitteilt, erfolgte erst im März 1162. Auch die Behauptung, diese Stadt sei vor ihrer Bezwingung fünf Jahre hindurch belagert worden (*quinque annis obsessam vicit*), entspricht nicht genau den Tatsachen. Die Mailänder hatten sich Anfang September 1158 ⁽¹⁾ dem Kaiser ergeben müssen, hielten aber keine Ruhe, sondern eröffneten 1159 die Feindseligkeiten wieder, sodass Mitte April 1159 der Kaiser in Bologna ⁽²⁾ die Acht über die Stadt aussprach und seit Ende Mai 1161 ⁽³⁾ dieselbe belagerte. In den ersten Tagen des März 1162 ⁽⁴⁾ musste die Stadt kapitulieren. An-

⁽¹⁾ *Vinzenz von Prag* (SS., XVII, p. 674); *Ann. Mediol.* (SS., XVIII, p. 366); *Ann. Placentini* (Schulausgabe HOLDER-EGGER), a. 1158; Kapitulationsurkunde (*Constitut. Leg. Sectio*, IV, t. I, p. 241 ff.); cfr. GIESEBRECHT, *G. D. K.*, V, p. 167; STUMPF, *Reg.*, Nr. 3818.

⁽²⁾ RAHEWIN, IV, p. 219; *Ann. Mediol.* (l. c., p. 367); cfr. JASTROW, a. a. O., p. 478.

⁽³⁾ *Ann. Mediol.* (l. c., p. 371-372); *Vinzenz v. Prag*, p. 680; cfr. GIESEBR., a. a. O., V, p. 290.

⁽⁴⁾ *Ann. Mediol.*, p. 373; *Ann. Palidens.* (XVI, p. 92); *Chron. Regia Colon.*, p. 109; *Rob. v. Torigni*, p. 213; *Gervas. v. Canterb.*, p. 171; *Mont. Sereni Chronic.*, a. 1162; cfr. GIESEBRECHT, a. a. O., V, p. 299 ff.; PRUTZ, l. c., I, p. 281.

schliessend an diese Meldung wird erzählt, dass Rainald von Dassel die Reliquien dreier Heiligen nach Köln gebracht habe. Dies ist chronologisch ein Irrtum. Der Autor weiss vielleicht durch mündliche Tradition oder aus dem *Auct. Afflig.* (*M. G. SS.*, VI), das davon zu 1163 berichtet, dass die berühmten Heiligenreliquien Mailands, die Gebeine der heiligen drei Könige, von Kaiser Friedrich dem Kanzler Rainald als Geschenk übergeben wurden und dass dieser sie nach Köln brachte, und vermutet, da er hierüber nichts berichtet fand, dass dies gleich nach der Einnahme der Stadt erfolgt sei. In Wirklichkeit erhielt Rainald die Gebeine erst Anfang Juni 1164 ⁽¹⁾ vom Kaiser und brachte sie am 23. oder 24. Juli desselben Jahres ⁽²⁾ nach Köln. Richtig ist der Tod des Erzbischofs Samson von Reims ⁽³⁾ verzeichnet, jedoch gehört die Erhebung seines Nachfolgers ⁽⁴⁾, Heinrichs von Beauvais, auf den erledigten Stuhl und die Ernennung des Bartholomäus ⁽⁵⁾ zum Bischof von Beauvais erst zum folgenden Jahre. Ebenso gehört dahin die Nachricht, Ludwig VII. habe durch seinen Schwager, den Grafen von Champagne, den deutschen Kaiser zu einer Unterredung einladen lassen, um über das Kirchenschisma endgültig zu entscheiden, die zu Dijon stattgefunden habe, aber ergebnislos verlaufen sei. Man hatte sich zwar darüber verständigt, dass diese Zusammenkunft Ende August 1162 an der Saonebrücke von

(1) GIESEBRECHT, V, p. 408; STUMPF, *Reg.*, Nr. 4018.

(2) *Chronica regia Colon.*, p. 115; *Annal. Agrippiens.* (*SS.*, XVI, p. 736); *Rob. von Torigni*, a. 1164, p. 220; *Annal. Stadenses* (*SS.*, XVI, p. 347); *Herm. Atahens. Ann.* (*SS.*, XVII, p. 384); *Ann. Aquenses* (*SS.*, XVI, p. 686); cfr. GIESEBRECHT, V, p. 409, VI, p. 431.

(3) *Ann. Camerac.*, p. 534; GAMS, *l. c.*, p. 603.

(4) *Ann. Camerac.*, a. 1162; GAMS, p. 608; *Rob. v. Torigni*, a. 1162.

(5) GAMS, p. 511.

St. Jean de Losne erfolgen sollte, aber in Wirklichkeit ist es überhaupt nicht zu einer persönlichen Aussprache der beiden Herrscher gekommen. Ludwig verhandelte nur mit dem kaiserlichen Kanzler Rainald (am 19. September 1162) ⁽¹⁾, beide konnten aber betreffs des Schismas keine Einigkeit erzielen, sodass diese Verhandlungen ohne positives Ergebnis blieben. Unser Chronist schiebt das Misslingen einer Verständigung dem verderblichen Einwirken der Teufelskinder zu, die ja nach seiner Meinung jederzeit die « pax », das äussere und innere Gleichgewicht des Gottesstaates, diese Harmonie der Menschengemeinschaft, zu stören versuchen. Er entnimmt wieder ein typisch augustinisches Schlagwort aus Anselms Fortsetzung des Sigebert aus dem Jahre 1119. Man beachte :

Anselmi Cont. Sig., a. 1119.

“ ... dissensu quorundam invidorum *lux pacis turbatur*. ”

Cont. Aquic. 1161.

“ ... loquuturi conveniunt, sed dissensu quorundam *luce pacis turbata*. ”

Ebenso stimmen in den nächsten Mitteilungen mehrere Stellen z. T. wortgetreu mit Notizen aus Sigebert oder dessen Fortsetzer zu anderen Jahren überein :

Anselmi Cont. Sig., a. 1118.

“ Johannes interim transiens ad Gallias, per Burgundiam et Gothiam... agit synodales causas. ”

Cont. Aquic., a. 1161.

“ Octovianus, qui et Victor, per totum regnum Frederici imperatoris potenter sinodales agit causas. ”

⁽¹⁾ *Rob. von Torigni*, p. 215, a. 1162; *Historia Viceliacensis* (SS., XXVI, p. 146 ff.); *Chronica Regia Coln.*, a. 1162, p. 112; Boso (WATERICH, II, p. 389 ff.); cfr. GIESEBRECHT, V, p. 332 ff., 342, VI, p. 413 ff., 416; HAMPE, *D. K.*, p. 148; REUTER, I, p. 204 ff.

Ferner :

Anselm., a. 1130.

„ Gregorius veritus potentiam Petri, profugus a Sancto Paulo in Spoleto. emenso mari, tandem apud Sanctum Egidium appulit. Postea venit in Burgundiam et a Cluniaco excipitur et favore omnium Francorum celebratur. „

und :

Anselm., a. 1120.

„ Domnus papa... ab omni senatu et populari turba gloriose excipitur. „

Cont Aquic., a. 1161.

„ Alexander vero... veritus potentiam imperatoris, profugus ab Italia, emenso mari, venit in Franciam. Qui a Ludovico rege et optimatibus eius

glo-

riose excipitur. „

Die letzte Nachricht ist sowohl chronologisch falsch wie sachlich irreführend. Papst Alexander fuhr erst am 25. März 1162 von Genua ab und landete am 11. April dieses Jahres ⁽¹⁾ in Frankreich, an der Küste von Montpellier. Aus den Worten des Autors könnte man schließen, Alexander sei von Ludwig und seinen Grossen sogleich nach seiner Landung auf Frankreichs Boden mit offenen Armen empfangen worden. Aber dem ist durchaus nicht so. Zwar bereiteten ihm natürlich Volk und Kleriker bei seiner Ankunft eine ehrenvolle Aufnahme, aber Ludwig sandte vorläufig noch keine Boten, um ihn zu begrüßen,

⁽¹⁾ BOSO (WATTERICH, II, p. 387); *Gervas. v. Cant.*, a. 1162, p. 171; *Rob. v. Turigni*, p. 213; *Historia Viceliacensis* (SS., XXVI, p. 146-147); *Rog. von Howd.*, I, p. 219.

wie es wohl Alexander erwartet hatte. Der «allerchristlichste König» wankte bedenklich in seiner treuen Ergebenheit, ihm war des Papstes Erscheinen garnicht so erwünscht, es trat sogar eine starke Spannung und Entfremdung zwischen beiden ein, sodass der König mit Kaiser Friedrich und dem Gegenpapst Viktor in Verbindung trat und sein Abfall bevorzustehen schien. Erst Ende Juni, also mehr als zwei Monate nach der Landung des Papstes, liess Ludwig in begrüssen, und erst am 19. August 1162 ⁽¹⁾ trafen sie persönlich zum ersten Male in Souvigny am Allier zusammen. Der Chronist hat über die Ereignisse dieser Zeit unklare und verschwommene Ansichten, wie man auch wohl aus der häufigen Entlehnung von Phrasen schliessen darf, die in den späteren Jahren viel seltener wird, und meint, weil Alexander nachher in Frankreich anerkannt war, Ludwig habe ihn gleich mit aller nötigen Ehrerbietung aufgenommen.

1162

Das Konzil von Tours, das der Autor schon hier irrig erwähnt, hielt Papst Alexander erst am 19. Mai 1163 ⁽²⁾ ab. Unter den dort Exkommunizierten nennt er ausser Rainald von Dassel und Hugo von Cluny auch den Erzbischof von

⁽¹⁾ *Historia Viceliac.* (l. c., p. 147); Boso (l. c., p. 390); *Histoire de Louis VII*, p. 169, Anm. 2; cfr. GIESEBRECHT, *G. D. K.*, V, p. 333; REUTER, I, p. 199, 208, 519 ff.; PRUTZ, I, p. 306.

⁽²⁾ Boso (*Vita Alex.*), l. c., p. 393; *Acta Turonensia*, *ibid.*, p. 534; *Historia Viceliac.* (l. c., p. 148 u. Anm. 1); *Rob. v. Thirigni* (1163), p. 219; *Gerv. v. Canterb.* (1163), p. 172; *Wilh. von Neuburgh*, II, p. 135; *Rog. v. Howden*, I, p. 219; *Rad. de Diceto*, I, p. 310; cfr. GIESEBR., V, p. 375 ff.

Mainz. Das muss aber wohl auf einer Verwechselung beruhen. Denn der damalige Mainzer Erzbischof Konrad I. von Wittelsbach, ein Schüler Eberhards von Salzburg, war durchaus dem Papst Alexander zugetan ⁽¹⁾ und wenig von der Rechtmässigkeit Viktors IV. überzeugt, wenn er sich auch anfangs dem Wunsche des Kaisers fügen musste. Seit 1163 stand Alexander mit der Mainzer Diözese in brieflichem Verkehr ⁽²⁾, und im folgenden Jahre trat Konrad offen zu dessen Partei über. Hauck ⁽³⁾ vermutet, es sei Hillin von Trier gemeint, ein treuer Anhänger des kaiserlichen Papstes, der ihm im Juli 1161 die Legatenwürde erneuert hatte. Auch hier finden sich Anklänge an einige Redewendungen von Sigeberts Fortsetzung in Gembloux :

Sig. Gembl., a. 1148.

“ Eugēnius papa collecta generali synodo Remis, multa super statu aecclesiae tractavit et confirmavit. Inter alia statuit, ut decreta Innocentii papae predecessoris sui rata et inconvulsa permanerent; ... promulgans sententiam sic: Ordinationes factas a... scismaticis et hereticis, evacuimus et irritas esse censemus. ”

Cont. Aquic., a. 1162.

“ Alexander papa collecto generali concilio Turonis... in quo concilio, quedam ecclesie utilia tractavit, et

decreta

predecessorum suorum renovavit et confirmavit;

Ordinationes autem a scismaticis factas, evacuat et irritas esse censuit. ”

(1) *Chronic. Regia Coloniens.* (Schulausgabe), p. 113; GIESEBR., V, p. 454; VARRENTRAPP, *Christian I. von Mainz*, p. 103 ff.

(2) HAUCK, IV, p. 256; GIESEBRECHT, VI, p. 421.

(3) HAUCK, IV, p. 257, Anm. 4.

Die Synode zu Trier, die, wie der Chronist meldet, Viktor dort in diesem Jahre abhielt, erwähnen auch die *Annales Palidenses* ⁽¹⁾ und die *Annales Stutenses* ⁽²⁾. Sie fand wahrscheinlich im Herbst 1162 ⁽³⁾ statt. Die Angabe vom Tode König Balduins III. von Jerusalem — er starb am 10. Februar 1162 ⁽⁴⁾ — und der Nachfolge seines Bruders Amalarich, des Grafen von Jaffa, stimmt.

1163

Die Chronologie dieses Jahres zeigt viele grobe Fehler. Graf Dietrich von Flandern brach nicht schon 1163 zum viertenmal nach Palästina auf, wie es in dem Bericht heisst, sondern erst zu Anfang des nächsten Jahres ⁽⁵⁾. In der folgenden Entlehnung aus dem *Auct. Aquic.* heisst es: « Es starb König Geisa (II.) von Ungarn, dem sein Sohn Stephan nachfolgte, der eine Tochter des Markgrafen Heinrich von Oesterreich, eines Bruders König Konrads, zur Gemahlin hatte. Ein Bruder dieses Königs Stephan, namens Geisa, ruft Unruhe und Wirren im Ungarischen Reiche hervor und macht darauf einen energischen Angriff

(1) *M. G. SS.*, XVI, p. 92, a. 1162.

(2) *SS.*, XVI, p. 345.

(3) HAUCK, IV, p. 250; REUTER, I, p. 226.

(4) RÖHRICHT, *Gesch. des Königreichs Jerusalem*, p. 307 u. Anm. 4 u. p. 309, und RÖHRICHT, *Mitt. d. Oesterr. Inst.*, XII, p. 433-434 u. Anm. 3.

(5) *Ann. Cam. rac.* (*SS.*, XVI, p. 536); *Ann. Elnonenses majores* (*SS.*, V, p. 15); *Ann. Blandinienses* (*SS.*, V, p. 29; [Unsere Quelle hat diese Nachricht aus dem *Auct. Aquic.* übernommen, das seinerseits auf den *Annal. Blandinienses* fusst, die aber richtig 1164 haben!]) *Rob. von Torigni*, a. 1164, p. 220; cfr. *JOHNNEN*, p. 362, Anm. 3, u. RÖHRICHT, *Kgr. Jerus.*, p. 321 u. Anm. 6.

(regnum turbat et infestat plurimum) mit Unterstützung Kaiser Manuels von Byzanz, dessen Tochter er zu diesem Zweck (ob hoc) geheiratet hatte. » Geisa II. starb schon Ende Mai 1161 ⁽¹⁾. Sein jugendlicher Sohn und Nachfolger Stephan III. heiratete erst im Jahre 1166 ⁽²⁾ Agnes, die Tochter Heinrichs II. Jasomirgott von Oesterreich. Als Bewerber um den Thron traten gleichzeitig, von Kaiser Manuel unterstützt, die beiden Oheime des jungen Ungarnkönigs väterlicherseits, Ladislaus II. und Stephan IV., auf. Somit zeigt unser Bericht mehrere Irrtümer. Der Thronrival hiess nicht Geisa und war kein Bruder des jungen Ungarnkönigs Stephan, sondern es war Stephan IV., der Bruder des verstorbenen Königs Geisa II. Dieser Stephan hatte auch keine Tochter, sondern eine Nichte Kaiser Manuels, Maria, zur Gemahlin ⁽³⁾. Die Meldung vom Tode des « pseudopapa Octovianus » und der Wahl seines Nachfolgers Wido von Crema erfolgt um ein Jahr zu früh. Oktavian (Viktor IV.) starb erst am 20. April 1164 in Lucca und als sein Nachfolger wurde dort zwei Tage später Guido (Paschalis III.) gewählt ⁽⁴⁾. Falsch meldet er auch zu 1163 den Hoftag von Würzburg, auf dem Kaiser Friedrich I. und die anwesenden Fürsten sich eidlich verpflichteten, niemals Alexander oder einen von seiner Partei gewählten Papst anzuerkennen, sondern Paschalis als rechtmässiges

⁽¹⁾ H. GROTE, *Stammtafeln* (Leipzig, 1877), p. 420-421.

⁽²⁾ RAHEWIN, *l. c.*, Appendix, p. 278 (a. 1167); GIESEBRECHT, *G. D. K.*, V, p. 675.

⁽³⁾ H. GROTE, *Stammtafeln*, p. 420-421; GEORG WEBER, *Allgemeine Weltgeschichte* (1885²), Bd. 8, p. 501.

⁽⁴⁾ *Chronic. Reg. Colon.* (Schulausgabe), a. 1164, p. 115; *Gervas. v. Canterb.*, p. 182; MARANGONE, *Cronaca Pisana* (WATTERICH, II, p. 537); cfr. HAUCK, IV, p. 258-259; REUTER, II, p. 6; JAFFÉ, R. P.

Kirchenoberhaupt zu unterstützen. Derselbe wurde erst am 23. Mai 1163 dort abgehalten. Nachdem er das kaiserliche Schreiben an den Abt von Stablo über die in Würzburg gefassten Beschlüsse mitgeteilt und den vom Kaiser geleisteten Eid als unbesonnen, unüberlegt verurteilt hat, finden sich wieder einige allgemeine Redewendungen, die aus einer Parallelstelle bei Sigebert stammen. Dort wird zum Jahre 1083 erzählt: Kaiser Heinrich IV. beruft eine Reichsversammlung nach Mainz und fordert von allen die Absetzung Hildebrands (Gregors VII.) und Anerkennung Wiberts von Ravenna. Dann fährt der Chronist fort:

Sig. Chron., a. 1083.

„Cui aliqui manu et ore faventes, corde tamen Hildibrando adherebant.“

Und zu

1088

heisst es dort weiter:

„Hinc in aecclesia scandala et in regno augescunt discidia, dum alter ab altero dissidet, dum regnum et sacerdotium dissentit, dum alter alterum excommunicat.“

Cont. Aquic., a. 1163.

„Aliqui

tamen eorum corde Alexandro pape adherebant.

Hac de causa in universali ecclesia oritur grave scandalum et in regno augescit discidium, dum alter dissidit ab altero et alter excommunicatur ab altero.“

1164

Zu Anfang dieses Jahres erzählt der Kontinuator, Kaiser Friedrich I. habe das Weihnachtsfest in Aachen gefeiert, dort einen Reichstag mit seinen weltlichen und geistlichen

Grossen abgehalten und die Erhebung der Gebeine Karls des Grossen in feierlicher Weise vollzogen. Das ist chronologisch unrichtig und gehört erst zum folgenden Jahre. Das Weihnachtsfest 1164 beging der Kaiser zu Strassburg ⁽¹⁾, verbrachte dagegen im Jahre darauf diese Zeit in Aachen und dort erfolgte dann am 29. Dezember 1165 ⁽²⁾ die Heiligsprechung Kaiser Karls. Diese Tatsache bringt der Autor deswegen ein Jahr zu früh, weil er in seiner Vorlage, dem *Auctuarium Aquic.*, falsch zu 1164 berichtet fand, dass sich Graf Philipp von Flandern in den Weihnachtstagen zum Hoftage nach Aachen begeben habe und dort mit Cambrai belehnt worden sei. Er übernimmt diese letzte Mitteilung in seine Chronik und verbindet damit die andere Notiz, die er wahrscheinlich seiner « Zusammenstellung ⁽³⁾ von Notizen » entnahm, die dort aber ohne Jahresdatum stand, und hält das Jahr 1164 für das richtige. Graf Philipp nahm 1165 ⁽⁴⁾ an der Feier in Aachen teil und erregte durch sein glänzendes Gefolge grosses Aufsehen. Eine Belehnung Philipps mit Cambrai durch den Kaiser kann hier nicht erfolgt sein, da er die Schirmvogtei über das Bistum vom Bischof zu Lehen hatte, die schon sein Vater Dietrich 1160 ⁽⁵⁾ erhielt. Es kann sich hier nur um eine Bestätigung ⁽⁶⁾ der Belehnung durch Friedrich I. handeln. Die

(1) STUMPF, *Regest.*, Nr. 4038; GIESEBRECHT, V, p. 457.

(2) STUMPF, *Reg.*, Nr. 4061; *Ann. Parchenses* (SS., XVI, p. 606); *Ann. Cameracens.* (l. c., p. 538); *Chron. Regia. Colon.* (Schulausgabe), p. 116; cfr. GIESEBRECHT, V, p. 480.

(3) Cfr. p. 78 dieser Arbeit.

(4) *Ann. Camerac.* (*ibid.*); STUMPF, Nr. 4055; GIESEBR., V, p. 479; JOHNEN, p. 371.

(5) *Ann. Camerac.*, p. 532; KRÖGER, *Niederlothringen im XII. Jahrhundert* (Schulprogramm 1894), p. 33.

(6) JOHNEN, p. 371.

folgende Nachricht über die Kämpfe zwischen Krone und Geistlichkeit in England ist zwar zeitlich richtig eingeordnet, zeigt aber die wirklichen Geschehnisse etwas zu schwarz gefärbt und zu Ungunsten des englischen Königs ausgelegt. Heinrich II. herrsche in England, so berichtet unsere Quelle, wie ein Tyrann und raube und entreisse der Kirche ihre Rechte. Als Thomas von Canterbury sich dem widersetzte und für die Freiheit der Kirche energisch eintrat, sei er von dem Könige aus dem Lande vertrieben worden (Thomas... pro libertate ecclesie decertans, ab ipso exiliatur) und habe bei König Ludwig von Frankreich ehrerbietige und liebevolle Aufnahme gefunden. Heinrich II. von England war eifrigst bemüht, die alten Rechte der Krone wieder zur Geltung zu bringen. Denn die Kirche hatte die für ihre Ansprüche äusserst günstige Zeit der Thronstreitigkeiten unter Heinrichs Vorgänger Stephan, der alles bewilligt hatte, was man von ihm verlangte, gut ausgenutzt und sich manches Privileg erworben. Infolge der Konstitutionen von Clarendon [Januar 1164] ⁽¹⁾, welche die Rechte des Staates gegenüber der Kirche wahrnahmen, lag Heinrich II. mit seiner Geistlichkeit und deren Führer und eifrigstem Vorkämpfer, Thomas von Canterbury, in Streit. Der Chronist sieht ja bekanntlich in Heinrich einen « rex iniquus » und beurteilt sein Handeln daher sehr abfällig, übertreibt und vergrössert manches. Es ist für ihn ganz selbstverständlich, dass Heinrich nicht irgendwie berechtigt zu seinem Vorgehen gegen die Kirche ist, sondern nur seiner Selbstsucht folgt und wie ein Tyrann handelt. Thomas Becket wurde nicht von ihm aus England vertrie-

⁽¹⁾ *Roger von Howd.*, I, p. 221 ff.; *Gervas. von Canterbury*, p. 176 ff.; *Rad. de Diceto*, I, p. 314; cfr. *NORGATE*, II, p. 25 ff.; II, p. 44, Note B.

ben, sondern ging freiwillig ⁽¹⁾, aus eigenem Entschluss nach dem Festlande und nahm dort seinen Aufenthalt [November 1164]. Die Mitteilung unseres Autors, Bischof Gottschalk von Arras habe wegen Krankheit sein Episkopat aufgegeben und der Abt Andreas von Citeaux sei sein Nachfolger geworden, gehört nicht zu diesem Jahre, denn nach Gams ⁽²⁾ legte der Bischof schon im Jahre 1161 sein Amt nieder, und Andreas folgte ihm in demselben Jahre als Bischof in Arras. Zuerstenmal bringt uns der Mönch aus Anchin zu 1164 einen längeren zusammenhängenden Bericht über die Ereignisse in Aegypten und Palästina, der zunächst ganz richtig zu diesem Jahre gehört. Statt Saladin muss man aber in dieser Nachricht meist Schirkuh (Feldherr Nureddins) setzen, Saladin war nur ein Emir Schirkuhs und Offizier in dessen Heer. Es stimmt, dass Schawer (Soldanus Babylonie) von einem Rivalen aus Kairo [im August 1163] vertrieben wurde und bei Nureddin in Syrien Hilfe suchte, der ein Heer unter Schirkuhs Führung [nicht, wie die Chronik angibt, unter der Saladins] nach Aegypten schickte. Schawer wird zum Wesir in Kairo gemacht, gerät aber mit Schirkuh in Streit und sendet zu Amalarich von Jerusalem und bittet unter grossen Versprechungen um seine Unterstützung. Dieser folgt dem Ruf, lässt Bohemund III. von Antiochien zum Schutze des Landes zurück, zieht sofort nach Aegypten und belagert in Bilbeis Schirkuh, der freien Abzug erhält und nach Syrien heimkehrt [November 1164] ⁽³⁾. Auch Amalarich

⁽¹⁾ *Gervas. v. Canterbury*, I, p. 189, 194; NORGATE, II, p. 41 u. 42; *Wilh. v. Neuburgh*, I, p. 142; REUTER, I, p. 449.

⁽²⁾ *Series Episcoporum*, p. 495.

⁽³⁾ RÖHRICHT, *Gesch. d. Königr. Jerus.*, p. 315 ff.; R. STERNFELD, *Abirrungen und Ablenkungen der Kreuzzüge. II. Z.*, 106, p. 303 ff.

marschiert wieder nach Jerusalem zurück. Inzwischen erleiden die Christen durch Nureddin eine völlige Niederlage. Die folgenden Nachrichten nun gehören chronologisch nicht in dieses Jahr. Die Verschwörung gegen Schawer wurde erst einige Jahre später angezettelt, und seine Ermordung durch die Emire Schirkuhs erfolgte unter Führung Saladins erst am 18. Januar 1169 ⁽¹⁾. Schirkuh wurde sein Nachfolger, auf ihn beziehen sich auch die Worte, die unser Autor von Saladin sagt. Nureddin, dessen Tod schon hier irrig gemeldet wird, starb erst zehn Jahre später, am 15. Mai 1174 ⁽²⁾. Wahrscheinlich beruht diese Angabe auf einer Verwechselung mit Schirkuh, dem Nachfolger Schawers in Aegypten, der sich nur ganz kurze Zeit seiner neuen Würde freuen durfte, da er schon am 23. März 1169 ⁽³⁾ starb. Ihm folgt Saladin im Wesirat.

1165

Die Angaben über Alexanders Rückkehr von Frankreich nach Rom ⁽⁴⁾, die Residenz des Paschalis in Viterbo ⁽⁵⁾ und die Zerstörung von Cisterna Neronis lassen sich als richtig nachweisen. Da der Kontinuator in Alexander den allein rechtmässigen Papst auf dem Stuhl Petri sieht, verwirft er

⁽¹⁾ RÖHRICHT, p. 342.

⁽²⁾ *Rob. Autissiod. Chronic.* (SS., XXVI, a. 1174, p. 240 u. 241); RÖHRICHT, p. 358 u. Anm. 3.

⁽³⁾ RÖHRICHT, p. 342; STERNFELD (*l. c.*, p. 305)

⁽⁴⁾ Brief Alexanders an Heinrich von Reims (WATTERICH, II, p. 555); Boso (*l. c.*, p. 400, 401); *Gervas v. Canterb.*, I, p. 197; *Rob. von Torigni*, p. 225; REUTER, II, p. 182, 189; HAUCK, IV, p. 270.

⁽⁵⁾ *Ann. Ceccan.* (SS., XIX, p. 285); *Ann. Pisani* (SS., XIX, p. 251); *Ann. Reichesperg.* (SS., XVII, p. 472); *I. L. R.*, 14486/87; REUTER, II, p. 190; GIESEBR., VI, p. 449.

natürlich wie den Viktor, der für ihn ein « pseudopapa » und « scismaticus » war, auch dessen Nachfolger Paschalis, sucht ihn anzuschwärzen und sein Handeln und Tun in ein schlechtes Licht zu stellen. Er benutzt hierzu einige Redewendungen aus Anselm, bei dem er zum Jahre 1120 eine Parallelstelle findet, wo auch ein « pseudopapa » geschildert wird. Man vergleiche :

Anselm. Cont. Sig., a. 1120.

« Burdinus pseudopapa Sutrii positus, dum peregrinos Romanam euntes vel redeuntes turbat et deprædatur. »

Cont. Aquic., a. 1165.

« Paschalis... potentia imperatoris fultus, peregrinos seu mercatores de terra Francorum per Italiam transeuntes turbat et depredatur. »

Er behauptet dann ferner, nur die Furcht vor solchem Schicksal habe viele gegen ihre Ueberzeugung (quod multi timentes, licet inviti...) zur Anerkennung des Paschalis geführt und sie veranlasst, ihn durch reiche Geschenke zu ehren.

Seine Nachricht zu 1165, Papst Alexander habe Argwohn gegen die Römer gefasst und sich nach Tusculum begeben, ist gänzlich verkehrt und zeigt deutlich, dass unser Mönch sehr schlecht über die Verhältnisse dieser Zeit in Italien unterrichtet ist. Er wird diese Mitteilung in seiner « Zusammenstellung von Notizen »⁽¹⁾ vorgefunden haben, reiht sie aber aus Unkenntnis falsch hier ein. Gerade Tusculum war ein alter Gegner der Römer und Alexanders und hielt daher in dieser Zeit treu zur kaiserlichen Partei. Alexander hatte jetzt gar keinen Grund, das ihm ergebene und in

(1) Cfr. p. 78 dieser Arbeit.

seinem Widerstand gegen den Kaiser verharrende Rom zu verlassen. Erst als Friedrich I. nach dem glänzenden Sieg Reinalds von Dassel über die Römer bei Tusculum [Ende Mai 1167 ⁽¹⁾] mit seinem Papst Paschalis in Rom einzog, flüchtete Alexander, der den Abfall Roms fürchtete und sich dort nicht mehr sicher fühlte, aus der Stadt und begab sich im Herbst 1167 ⁽²⁾ unter den Schutz des Normannenkönigs nach Benevent. In Tusculum residierte Alexander erst seit Mitte Oktober 1170 ⁽³⁾, nachdem diese Stadt, die bisherige Gegnerin Alexanders, freiwillig zu dessen Partei übergegangen war. Der zweite Kriegszug Philipps von Flandern und seiner Verbündeten gegen den Grafen Floris III. von Holland, den der Chronist zu 1165 mitteilt, gehört, wie Johnen ⁽⁴⁾ nachweist, erst in den Juni 1166. Der Bericht ist wörtlich aus dem *Auct. Aquic.* abgeschrieben, wo er ebenfalls unrichtig zu 1165 ⁽⁵⁾ steht. Diese Quelle wiederum hat ihn aus den *Annal. Blandinienses* ⁽⁶⁾ entnommen, wo er aber *richtig* zu 1166 erwähnt wird. Unser Chronist nennt den holländischen Grafen wieder,

⁽¹⁾ HAUCK, IV, p. 271.

⁽²⁾ *Romualdi Ann.* (SS., XIX, p. 436); *Ann. Casinens.* (SS., XIX, p. 312); *Ann. Cecc.* (SS., XIX, p. 285); Boso (*l. c.*, p. 407); *Acta Pontific. Rom. inedita* (PFLUGK-HARTTUNG), Bd. III, p. 215; *Urkunden*, Nr. 208-216; HAUCK, IV, p. 272; *Ann. Camerac.* (SS., XVI, p. 540).

⁽³⁾ Boso (*Vita Alex.*), *l. c.*, p. 414 u. 415 u. 416: „Alexander... in vigilia sancti Lucae... [= 17 Oktober 1170] civitatem [Tusculanum] intravit.“; cfr. *Annal. Casinens.* (SS., XIX, p. 312, 1170); *Urkunden Alexanders bei Pflugk-Harttung*, *l. c.*, p. 224, Nr. 220, 227-229; JAFFÉ, *Reg. Pontif.*, II, p. 240; cfr. REUTER, II, p. 279, III, p. 27.

⁽⁴⁾ JOHNEN, *l. c.*, p. 374, Anm. 3.

⁽⁵⁾ JOHNEN behauptet (p. 374, Anm. 3) versehentlich, sie stehe dort zum Jahre 1166.

⁽⁶⁾ SS., V, p. 29.

gemäss dem *Auct. Aquic.*, wie schon früher einmal (SS., VI, S. 397, zu 1158), statt Florentius Theodoricus. In den *Annal. Blandin.* ist sein Name garnicht genannt, also von dem Verfasser des *Auct. Aquic.* falsch ergänzt worden. Der Vater des Grafen Floris III. hiess Dietrich, der schon nach den *Annal. Egmundani* ⁽¹⁾ im Jahre 1157 starb. Die Stärke der Flotte, die die Verbündeten gegen Floris führten, ist übertrieben mit 7000 Schiffe angegeben. Diese Zahl ist wohl auch erst in dem *Auct. Aquic.* später hinzugefügt worden, denn in der Handschrift der *Annal. Bland.* ⁽²⁾ war sie ausradiert und ist in *M. G.* erst von dem Herausgeber aus dem *Auct. Aquic.* zurückergänzt worden. Sibylle von Flandern starb, wie der Mönch mit einer wörtlichen Benutzung des *Auct. Aquic.* angibt, in diesem Jahre in Jerusalem ⁽³⁾, jedoch hatte sie dort noch nicht ganz 10 Jahre gewelt, wie er behauptet, denn sie trat erst Mitte Mai 1157 ⁽⁴⁾ von Arras die Reise dorthin an.

1166

Die meisten hier notierten Begebenheiten sind in zeitlicher Hinsicht falsch angegeben und gehören erst zum nächsten Jahre. Die Notiz: « Kaiser Friedrich schickt ein Heer nach Italien, um die gegen ihn aufrührerischen Römer zu bekriegen », ist zwar an sich nicht falsch, denn der Kaiser brach im Oktober 1166 ⁽⁵⁾ mit seinen Truppen dort-

(1) SS., XVI, p. 461.

(2) SS., V, p. 29, Anm. C.

(3) Cfr. JOHNEN, p. 372, Anm. 4.

(4) *Ann. Bland.* (SS., V, p. 29); *Rob. v. Torigni*, a. 1157; *Ann. Camerac.* (l. c., p. 530); cfr. JOHNEN, p. 348.

(5) STUMPF, *Reg.*, 1076-1077; *Ann. Camerac.*, p. 538; *Ann. Mediolan.* (SS., XVIII, p. 376).

hin auf, jedoch hört sie sich so an, als sei der Kaiser gar nicht mitgezogen, und lässt auf wenig Vertrautheit mit den wirklichen Ereignissen schliessen. Friedrich nahm selbst in Begleitung seiner Gemahlin und seines Sohnes Heinrich an der Heeresfahrt teil und urkundet am 31. Oktober dieses Jahres in Trient. Die anderen Mitteilungen über die Kämpfe zwischen England und Frankreich, den Sieg des kaiserlichen Heeres unter Rainalds und Christians Führung über die Römer, über die verheerende Fieberpest vor Rom, die die treuesten Mitkämpfer des Kaisers daharraffte, sind hier unrichtig statt zu 1167 eingereiht. Der Krieg zwischen Ludwig VII. und Heinrich II. begann erst im Juni 1167, dauerte bis August ⁽¹⁾ und dann wurde erst ein Waffenstillstand bis Ostern 1168 verabredet. Die kaiserlichen Feldherrn Rainald von Dassel und Christian von Mainz besiegten die Römer bei Tusculum am 29. Mai 1167 ⁽²⁾. Die furchtbare Katastrophe vor Rom, die unter andern auch, wie der Chronist richtig meldet, dem kaiserlichen Kanzler Rainald und dem Bischof Alexander von Lüttich den Tod brachte, erfolgte erst im August 1167 ⁽³⁾. Unter den Opfern, die dieser Seuche erlagen, nennt er irrtümlich auch: « *Karolus dux, filius Conradi imperatoris* »,

⁽¹⁾ *Rob. v. Torigni*, a. 1167; *Gervas. von Canterb.*, I, p. 203; *Rad. de Diceto*, I, p. 330; cfr. PAULI, III, p. 63; JOHNEN, p. 391 ff.

⁽²⁾ Die Verluste der Römer sind mit « *quindecim milium* » in unserer Chronik übertrieben angegeben. *Ann. Floreff.* (SS., XVI, p. 625); *Ann. Camer. (l. c.)*, p. 539; *Ann. Magdeb.* (SS., XVI, p. 192); *Vinzenz von Prag* (SS., XVII, p. 683); *Ann. Laudenses* (SS., XVIII, p. 651); *Ann. Placent. Guelfi* (SS., XVIII, p. 413); GIESEBR., V, p. 538; HAUCK IV, p. 271.

⁽³⁾ GIESEBR., V, p. 550 und obige Anmerkung 2.

was als eine Verwechslung mit Herzog Friedrich ⁽¹⁾ von Schwaben, dem Sohne König Konrads, anzusehen ist, der am 19. August 1167 in Tusciën an der Pest starb. Dieses Versehen, dass er den Herzog von Rotenburg statt Friedrich Karl nennt, findet sich auch bei einigen andern Chronisten ⁽²⁾. Unser Autor berichtigt hier schon in einem Punkte seine Vorlage, das *Auctar. Aquic.*, in der unter den der Pest Erlegenen irrig auch Christian von Mainz aufgezählt war. (Supradicti episcopi [Rainald, Christian und Alexander von Lüttich]... pestilentia mortui sunt). Er schreibt sie zwar wörtlich aus, fügt aber ausdrücklich hinzu, dass Christian dort nicht starb (excepto Maguntiensi). Der Verfasser hatte dessen Tod, der erst am 25. August 1183 ⁽³⁾ erfolgte, sicherlich der Zeit nach miterlebt und konnte daher die Nachricht bei der Entlehnung korrigieren. Im übrigen tappt er hier noch im Dunkeln und zeigt sich wenig unterrichtet. Er erwähnt nicht einmal die Anwesenheit des Kaisers vor Rom und dessen fluchtähnlichen Rückzug. Hat dies Verschweigen etwa auch einen andern Grund? Nimmt er absichtlich hiervon keine Notiz? Er fasst erst später, in einer Zeit, als die Aussöhnung zwischen Papst und Kaiser längst wieder eingetreten war, die Nachrichten zu einer einheitlich geordneten Chronik zusammen. Nach Beilegung des Streites sieht er in Friedrich aber

⁽¹⁾ *Ann. Palidenses* (SS., XVI, p. 94); *Ann. Stadens.* (SS., XVI, p. 346); *Ann. Ratisp.* (SS., XVII, p. 588); *Chron. Magni Presbiteri* (SS., XVII, p. 489); *Chron. regia Colon.*, p. 118 ff.; *Chron. Ursperg.*, p. 48; *Anon. Laudens. Cont.* (SS., XVIII, p. 655); GIESEBR., V, p. 560.

⁽²⁾ *Ann. Egmundani* (SS., XVI, p. 466); *Ann. Placentini Guelphi* (SS., XVIII, p. 413); *Rob. v. Torigni*, p. 230-231; *Romualdi Ann.* (SS., XIX, p. 436).

⁽³⁾ GIESEBR., VI, p. 33.

wieder den gerechten Herrscher, den « rex justus », und dessen Fehler, Schwächen und unglückliche Erlebnisse unterlässt er seiner Tendenz gemäss gewöhnlich mitzutheilen und berichtet nur solche Charaktereigenschaften und Taten, die für sein Ideal eines Gotteskindes geeignet erscheinen. Vielleicht schildert er deshalb nicht dieses Unglück des Kaisers, um ihn nicht in den Augen seiner Leser herabzusetzen, da er auch sonst sehr gelinde mit seinen Ausdrücken gegen ihn verfährt, die ihn in dieser ersten Periode noch als den « rex iniquus » kennzeichnen. Die Gebeine Erzbischof Rainalds wurden natürlich auch erst im Herbst 1167 ⁽¹⁾ nach Köln gebracht, und in demselben Jahre wurde Philipp von Heinsberg ⁽²⁾ zu seinem Nachfolger gewählt. Den Tod des Abtes Goswin von Anchin gibt er richtig ⁽³⁾ zu 1166 mit so genauer Zeit an (7. Id. Octob. circa mediam noctem, die dominica, luna 11 indictione 14), dass er diese Nachricht ganz ohne Zweifel aus früheren Aufzeichnungen ausgeschrieben haben muss.

1167

Der Wiederaufbau Mailands wurde zwar, wie der Continuator mit Recht angibt, in diesem Jahre ⁽⁴⁾ (Ende April)

⁽¹⁾ *Ann. Stadenses* (SS., XVI, p. 346); *Ann. Egmundani* (SS., XVI, p. 466); HAUCK, IV, p. 910.

⁽²⁾ *Chron. reg. Col. (l. c., p. 119)*; *Ann. Floreff.* (SS., XVI, p. 625); *Monach. nov. monast. Hoënsis* (SS., XXIII, p. 849); HAUCK, IV, p. 918; A. PETERS, *Die Reichspolitik des Erzbischofs Philipp von Köln* (Marburg. Diss. 1889), p. 16 u. Anm. 1.

⁽³⁾ *Ann. Aquic.* (SS., XVI, p. 504 u. Anm. 10).

⁽⁴⁾ *Gesta Frederici I. Imp. in Lomb.* (HOLDER-EGGER), p. 61; *Ann. Placentini* (HOLDER-EGGER), p. 7; *Ann. Mediol. Brevium* (Schulausgabe), p. 73; *Rob. v. Torigni*, p. 231; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 205; *Ann. Camerac.* (SS., XVI, p. 540; GIESEBR., V, p. 574 u. VI, p. 474-475.,

begonnen, aber er übertreibt sehr, wenn er sagt, die Bewohner fast aller italienischen Städte, die es zwischen den Alpen und Rom gebe, seien, hochbegeistert und entflammt für die Aufrechterhaltung der Freiheit ihres Vaterlandes, zusammengekommen und hätten dem Kaiser zur Schmach das zerstörte Mailand wiederaufgebaut und hervorragend befestigt. Nur die Einwohner dreier Städte ⁽¹⁾, von Brescia, Bergamo und Cremona, führten die Mailänder in ihre Stadt zurück und halfen ihnen bei der Instandsetzung der Gräben und Wälle. Der Kriegszug König Ludwigs mit Graf Philipp von Flandern gegen Heinrich von England und die Verstimmung zwischen dem Grafen und seinem Lehnsherrn ⁽²⁾ gehören schon in das folgende Jahr 1168. Was er sonst noch zu diesem Jahr über den Tod des Bischofs Nikolaus von Cambrai ⁽³⁾ (1. Juli 1167), dessen Nachfolger Peter von Flandern und den Streit zwischen dem Grafen Dietrich und dem Abt Gottschalk von St. Bertin ⁽⁴⁾ bringt, wird durch andere Berichte bestätigt.

b) 1168-1176

1168

Die Angaben über den Tod Graf Dietrichs ⁽⁵⁾ in Grave-lingen und die Nachfolge seines Sohnes Philipp, der als Ge-

(1) P. 124. Anmerkung 4 u. *Anonym. Laudens. Cont.* (SS., XVIII, p. 646-647.

(2) *JOHNEN*, p. 394 ff.

(3) *Ann. Camer. (l. c., p. 539 ff., 544)*; *Gesta episc. Camerac.* (SS., VII, p. 508); *GAMS, l. c., p. 526*; *JOHNEN*, p. 377 ff.

(4) *Gesta abbat. S. Bertini Cont.* (SS., XIII, p. 666); *Joh. v. Ypern* (SS., XXV, p. 804); *JOHNEN*, p. 360 ff.

(5) Januar 1168: *Ann. Camer.*, p. 544; Grabinschrift, *Genealog. com. Flandriae Cont. Gisleen.* (SS., IX, p. 326; *Genealog. com. Flandriae Cont. Claromarisc.* (SS., IX, p. 327); *Hug. Cont. Clarimarisc.* (SS., XXIV, p. 101); *Rob. v. Torigni*, p. 234; *Ann. maj. Elnonens.*, V, p. 15; *JOHNEN*, p. 380.

mahl Elisabeths, der Tochter des 1152 verstorbenen Grafen Radulf I. von Vermandois ⁽¹⁾, nach dem Tode seines Schwagers Radulf II. dessen reiche Besitzungen geerbt hatte ⁽²⁾, entsprechen den Tatsachen, dagegen wurde wahrscheinlich das schon hier erwähnte Schutz- und Trutzbündnis zwischen Philipp von Flandern und Balduin V. von Hennegau erst im folgenden ⁽³⁾ Jahre, nach der im April 1169 vollzogenen Vermählung Balduins mit Philipps Schwester Margarete, abgeschlossen.

1169

In diesem Jahresbericht finden sich Falsches und Wahres gemischt, grobe Anachronismen und mehrere sachliche Uebertreibungen. Als richtig sind die Angaben des Verfassers über die Königskrönung Heinrichs, die am 15. August 1169 ⁽⁴⁾ in Aachen vollzogen wurde, und die Heirat Balduins mit Margarete von Flandern, die im April desselben Jahres erfolgte, anzusehen. Der Chronist erzählt: Abermals erwächst den Römern neues Unglück, denn die Tuskulaner bringen ihnen eine derartige Niederlage bei, dass sie fast an den Abgrund des Verderbens kommen (*pene usque ad internitionem... deleti sunt*). Dieses Ereignis gibt den Anlass zu einem heftigen Zwist zwischen Papst Alexander und den Römern. Jener zieht bedeutende Streitkräfte zusammen und bekämpft im Verein

(1) JOHNEN, p. 344, 364 ff.

(2) JOHNEN, p. 344, 364 ff.

(3) Gislebert (ARNDT), p. 94; KÖNIG, *Politik des Grafen Balduin V. von Hennegau*, u. s. w. *Bulletin de la Commission d'Histoire de Belgique* (1905), LXXIV, p. 207.

(4) TOECHE, *Jahrbücher*, p. 27 u. *Quellen*, Anm. 1.

mit den Tuskulanern die Römer und die Anhänger des Kaisers, der daraufhin seinen Kanzler Christian, « virum sapientem et magnanimum, cum valido exercitu » nach Italien schickt. Dieser nimmt den Kampf gegen die Rebellen mannhaft auf, zerstört die festen Plätze, nimmt ihre Städte ein und unterwirft seinem Gebieter einen grossen Teil des Landes. Chronologisch gehören diese Mitteilungen garnicht hierher, sondern in die Jahre 1170-1172. Wiederholt hatten die Römer den Versuch gemacht, das ihnen sehr verhasste Tuskulum in ihren Besitz zu bringen. Ihre Wut und ihr Ingrim gegen diese Stadt steigerte sich noch, als sie sich am 8. August 1170 dem Papst Alexander freiwillig unterwarf und unter dessen Schutz stellte, der sogar am 17. Oktober 1170 ⁽¹⁾ seine Residenz dorthin verlegte. Als der Papst ihr Verlangen, Tuskulum zu verlassen ⁽²⁾, nicht erfüllte, begannen die Römer eine erbitterte Fehde und trieben es so arg beim Plündern und Rauben, dass der Papst schliesslich für die Tuskulaner Partei ergriff. Seine Dienstmänner trieben zusammen mit den Einwohnern Tuskulums die Plünderer zurück, machten bis ganz in die Nähe Roms Streifzüge ⁽³⁾ und richteten auf den Feldern grossen Schaden an. Diese Kämpfe dauerten bis in den Herbst 1172 ⁽⁴⁾. Dass die Römer in diesem Streit fast vernichtet wurden, wie der Autor behauptet, ist natürlich ganz übertrieben. Christian von Mainz wurde

⁽¹⁾ *Romualdi Ann.* (SS., XIX, p. 438); *Ann. Casin.* (SS, XIX, p. 312); Boso, *l. c.*, p. 414-416.

⁽²⁾ Boso, p. 416.

⁽³⁾ Boso, *l. c.*, p. 417.

⁽⁴⁾ Boso, p. 417-418; cfr. GIESEBR., V, p. 740; PRUTZ, II, p. 181; REUTER, III, p. 27.

erst gegen Ende des Jahres 1171 ⁽¹⁾ von dem Kaiser über die Alpen geschickt. Auch verfügte er nicht über ein starkes Heer (*cum valido exercitu...*), sondern war nur von einer kleinen Streitmacht ⁽²⁾ begleitet, sodass seine bedeutenden Erfolge in Italien, wie sie der Autor angibt, sicherlich erheblich reduziert werden müssen. Alle diese Mitteilungen beweisen uns, dass die Kenntnis der Geschehnisse für diese Jahre noch sehr schlecht bei unserem Verfasser ist.

1170

Die Schilderung der Begebenheiten dieses Jahres zeigt keine wesentlichen Abweichungen von den bei anderen Autoren berichteten Tatsachen : Jung Heinrich von England wurde am 14. Juni 1170 ⁽³⁾ in Westminster durch den Erzbischof Roger von York zum König gekrönt. Thomas Becket ⁽⁴⁾ empfand dies als eine schwere Beleidigung, da er als Erzbischof von Canterbury ausschliesslich dafür zuständig war. Der Chronist weist schon hier auf den seiner Zeitrechnung nach im nächsten Jahre erfolgten Märtyrertod des Thomas ⁽⁵⁾ hin (*exceptis aliis causis, hec maxime causa beato Thome contulit passionem*). Die Aussöh-

⁽¹⁾ VARRENTRAPP, *l. c.*, p. 48 und *Regesten Christians*, Nr. 74-94, p. 130 ff.; *Ann. Januens.* (SS., XVIII, p. 90); *Chron. regia. Col.*, p. 121; Christian war noch am 29. September 1171 in Lüttich, am 12. Oktober in Aachen : *Regesten*, Nr. 93-94; cfr. GIESEBR., V, p. 733; REUTER, III, p. 207; JASTROW, *Hohenstaufen*, I, p. 547.

⁽²⁾ VARRENTRAPP, p. 48, Anm. 4; GIESEBR., V, p. 733; PRUTZ, II, p. 226.

⁽³⁾ HODGSON, *Jung Heinrich, König von England* (Dissert. Jena, 1906), p. 9.

⁽⁴⁾ HODGSON, p. 9-11; *Gervas. v. Canterb.*, a. 1170; *Wilh. v. Newb.*, p. 160; *Rob. v. Torigni*, p. 245; CARTELLIERI, I, p. 16; NOR-GATE, II, p. 71-72.

⁽⁵⁾ Cfr. den Bericht zu 1171.

nung ⁽¹⁾ König Heinrichs II. mit dem Erzbischof Thomas kam am 22. Juli 1170 bei Fréteval in Gegenwart Ludwigs VII. zustande. Thomas erhielt die Erlaubnis, in sein Erzbistum zurückzukehren. Seine Heimkehr erfolgte am 1. Dezember dieses Jahres ⁽²⁾. Der Tod Graf Balduins IV. von Hennegau trat nach Gislebert zwar an demselben Tage, dem 8. November, ein, wie unser Mönch berichtet, (*Co. Aquic.* : 6. Idus Novembris; GISEBERT : septima die a festo omnium sanctorum = 8. Nov.), aber erst ein Jahr später. Hier ist die Entscheidung schwer. Ich lasse es dahingestellt, ob die Nachricht Gisleberts, des Kanzlers und Vertrauten Balduins, oder die unseres Mönchs aus dem Kloster Anchin, dessen Abt Alexander, wie er berichtet, die Begräbnisfeier vornahm, mehr Gewissheit für sich hat. An demselben Tage habe ein heftiges Unwetter grosse Verheerungen in der Umgegend angerichtet. Bei dessen Schilderung finden sich wörtliche Anklänge an die Fortsetzung Sigeberts in Gembloux aus anderen Jahren. Man vergleiche :

Sig. Cont. Gembl. (SS., VI,
p. 388), a. 1144.

“ Hiems hoc anno nimietate
pluviae et vento vehementi
periculosa extitit et damnosa,
in tantum, ut silvas, templa,
turres et edificia, quae puta-
bantur firmissima, aut fundi-
tus subvertit, aut magna ex
parte destruxerit. ”

Cont. Aquic., a. 1170.

“ Ipso die ventus vehemens plu-
viae mixtus, periculosus et
dampnosus extitit, in tantum,
ut domos, turres et edificia

subverteret silvasque evele-
ret. ”

⁽¹⁾ JOHNEN, p. 400; NORGATE, II, p. 73; *Rad. de Diceto*, I, p. 339.

⁽²⁾ *Rad. de Diceto*, I, p. 339; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 223; *Rob. r. Torigni*, p. 248; NORGATE, II, 77 ff.

1171

Da Sigeberths Fortsetzer aus Anchin das Jahr zu Weihnachten beginnt, so ist hier die Ermordung des Erzbischofs Thomas von Canterbury ganz richtig ⁽¹⁾ mit dem genauen Datum in diesem Jahresbericht mitgeteilt [29. Dezember 1170]. Dass an seinem Grabe « inaudita miracula » geschahen und dass Papst Alexander die Mörder exkommunizierte, berichten auch andere Autoren. Da Heinrich II. in den Augen unseres Berichterstatters ein typischer Vertreter des Teufelsreiches, ein wahrer « rex iniquus » ist, so darf man sich nicht darüber wundern, wenn er behauptet, alle Welt habe ihn für den Anstifter und Urheber des an Thomas verübten Mordes gehalten, und allen sei er als ein von dem rechten Glauben Abtrünniger, als ein Mensch von ganz gemeiner Gesinnungsart verhasst gewesen (ab omnibus ut apostata vilissimus exosus habetur). Diese Redewendung stammt aus ANSELMs *Fortsetzung des Sigebert zum Jahre 1120* (SS., VI, p. 377): « ...ut vilissimus apostata capitur... » Falsch ist an dieser Stelle der Streifzug Christians von Mainz gegen Tuskulum, die damalige Residenz Alexanders III., notiert, denn den führte der Kanzler erst im Herbst 1172 ⁽²⁾ aus. Derselbe war noch am 12. Oktober 1171 in des Kaisers Umgebung in Aachen ⁽³⁾, eilte im Spätherbst über die Alpen und traf im Januar 1172 ⁽⁴⁾ in Genua

(1) *Rad. de Diceto*, I, p. 343-344; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 224-227; Quellen bei NORGATE, II, p. 79, Anm. 3.

(2) *Annales Pisani* (SS., XIX, p. 264); VARRENTAPP, *l. c.*, p. 56.

(3) VARRENTAPP, *Regesten*, Nr. 94.

(4) *Annales Pisani* (*l. c.*, p. 262, a. 1172); *Ann. Placentini* (SS., XVIII, p. 413); GIESEBR., V, p. 741, VI, p. 513; JASTROW, *Hohenstaufen*, I, p. 545 ff.

ein. Nach der Darstellung unseres Gewährsmannes hätten die Tuskulaner den Erzbischof durch Versprechungen der Ergebenheit und durch grosse Geldgeschenke zum Abzug von ihrer Stadt veranlassen können. Das scheint mir doch eine wenig glaubliche Begründung zu sein. Das Kernmotiv dafür, dass Christian an Tuskulum vorbeizog, ohne dem feindlichen Papst zu schaden, ist es sicher nicht, höchstens, wenn überhaupt etwas davon wahr ist, eine unwesentliche Nebenerscheinung. Es kann ja sein, dass der Erzbischof, der nur überall die kaiserliche Macht zeigen sollte, das Ende des langen Kampfes zwischen Kaiser und Kurie voraussah und es für wenig ratsam hielt, einen so bedenklichen Gefangenen in seine Hände zu bekommen; für annehmbarer halte ich die Darstellung, die Varrentrapp ⁽¹⁾ auf Grund der Annalen von Pisa gibt, dass nämlich Pisa ein Hilfskorps für den von Christian angegriffenen Grafen Ildebrandin rüstete und dass der Erzbischof es deshalb als vorteilhafter ansah, dem Kampfe auszuweichen, und Tuskulum nur so im Vorbeiziehen berührte.

1172

Um die Chronologie dieses Jahres ist es noch schlecht bestellt. Die lombardische Bundesfestung Alessandria wurde schon vier Jahre früher, im April 1168 ⁽²⁾ gegründet. Die Darstellung der Expedition Heinrichs II. nach Irland gehört zum Teil der Zeit nach schon zu 1171. Vieles ist

⁽¹⁾ VARRENTRAPP, *l. c.*, p. 56.

⁽²⁾ *Rob. v. Torigni*, p. 239; Boso, *l. c.*, p. 409; *Ann. Seligenstad.* (SS., XVII, p. 32); cfr GRÄF, *Die Gründung Alexandrias* (1887), Bln. Dissert.; VARRENTRAPP, p. 47; GIESEBR., V, p. 602; Quellen bei PRUTZ, II, p. 352-353.

übertrieben und entstellt, sodass man dadurch ein ganz falsches Bild der Wirklichkeit bekommt. Bei seiner Darstellung leitet den Chronisten ganz deutlich erkennbar seine Abneigung gegen Heinrich, der für ihn ein typischer « rex iniquus » im augustinischen Sinne ist. Er sucht ihm gerne etwas anzuhaben. Er wirft ihm Hochmut und unermessliche Eroberungslust vor; der König eigene sich etwas an, wozu er gar keine Berechtigung habe. Wenn unser Autor eben nicht in jeder Tat eines solchen Teufelsherrschers Selbstsucht und nichtswürdige Beweggründe sähe, so könnte er die Unterwerfung Irlands durch Heinrich gar nicht so abfällig beurteilen, denn dieser war wiederholt von Hadrian IV. und Alexander aufgefordert ⁽¹⁾ und bevollmächtigt worden, die Insel zum Zwecke kirchlicher und sittlicher Reformen in Besitz zu nehmen. Heinrich fuhr schon im Oktober 1171 ⁽²⁾ mit seiner Flotte nach Irland, eroberte, ohne wirklichen Widerstand zu finden, den grössten Teil der Insel und bot, als ihm fast alle irischen Grossen und die gesamte Geistlichkeit gehuldigt hatten, dem Papst die Angliederung dieses letzten Ueberrestes einer selbständigen Kirche an die römische an. Nichts von alledem kann man aus den Worten des Kontinuators herauslesen. Er stellt die Ereignisse so dar, als habe Heinrich gar keinen Erfolg gehabt und als sei die Expedition völlig gescheitert. Der König habe aus Furcht vor der Hungersnot und den Gefahren der Ueberfahrt zur See, ganz niedergeschlagen über seinen Misserfolg, den

⁽¹⁾ REUTER, III, p. 141.

⁽²⁾ *Rob. v. Torigni*, p. 252; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 234; *Rad. de Diceto*, I, p. 348; *Bened. Peterb.*, I, p. 25 ff.; NORGATE, II, p. 113, Anm. 1; GIESEBR., V, p. 671.

Rückweg angetreten. Seine Rückkehr (nach Ostern 1172) ⁽¹⁾ hatte in Wirklichkeit eine ganz andere Ursache. Die Legaten des Papstes, die Heinrichs Mitschuld an der Ermordung Thomas Beckets untersuchen sollten, warteten schon längere Zeit auf dem Festlande auf seine Rückkehr und verlangten in einem Schreiben seine schleunige Heimkehr und sein sofortiges Erscheinen ⁽²⁾ in der Normandie. Diese energische Forderung der Gesandten zwang ihn, ihrem Gebot Folge zu leisten. Die Gesandten waren auch schon im vorhergehenden Jahre ⁽³⁾ nach der Normandie gekommen. Der Autor übertreibt, wenn er berichtet, Heinrich sei nach Ableistung des Reinigungseides vor den päpstlichen Gesandten, deren Namen er richtig ⁽⁴⁾ angibt, « a vinculo anathematis » gelöst worden, das in den Briefen und andern Quellen überlieferte Historische. Ueber den König ist wegen der Ermordung Beckets überhaupt nicht ⁽⁵⁾ der Bann ausgesprochen worden. Dass sich die Mörder des Erzbischofs zum Papst begeben hätten, berichtet auch Wilhelm von Newburgh ⁽⁶⁾. Die Heiligsprechung des Thomas, die er irrig zu diesem Jahre meldet, erfolgte durch Alexander erst am 2. Februar 1173 ⁽⁷⁾ in der Kirche zu

⁽¹⁾ *Bened. Peterb.*, I, p. 30; *Rad. de Diceto*, I, p. 351; PAULI, III, p. 101; NORGATE, II, p. 118, Anm. 4.

⁽²⁾ *Rob. v. Torigny (Chron.)*, IV, p. 253; *Gervas v. Canterb.*, I, a. 1172.

⁽³⁾ *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 236; NORGATE, II, p. 80 u. Anm. 5.

⁽⁴⁾ Boso, *l. c.*, p. 419; *Rad. de Diceto*, I, p. 346; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 236; cfr. HODGSON, p. 17.

⁽⁵⁾ REUTER, III, p. 149.

⁽⁶⁾ *Hist. Rer. Angl.*, I, p. 164.

⁽⁷⁾ Boso, *l. c.*, II, p. 420; JAFFÉ, *Reg. Pont. Rom.*, II, p. 263; REUTER, III, p. 166 ff.; GIESEBR., V, p. 674.

Segni. Der Chronist verwendet hier wieder eine Redewendung aus einem anderen Jahre bei Sigebert :

Sig. Chron. (VI, p. 359),
a. 1052.

“Leo papa .. per auctoritatem apostolicam decrevit in numerum sanctorum confessorum in ecclesia sollempniter habendum ” (scil. Gerardum).

Cont. Aquic., a. 1172.

“Alexander papa... per auctoritatem apostolicam decrevit eum in numero sanctorum martyrum sollempniter habendum.”

1173

Uebereinstimmend mit anderen Quellen wird zu diesem Jahre die Empörung ⁽¹⁾ der Söhne Heinrichs II gegen ihren Vater, ihre Flucht zu Ludwig von Frankreich, der Einfall ⁽²⁾ des letzteren in die Normandie und der Tod des Grafen Matthäus von Boulogne ⁽³⁾ gemeldet. Eine Stelle unserer Quelle ist wieder wörtlich aus einem mehrere Jahrhunderte zurückliegenden Bericht Sigeberts entnommen :

Sig. Chron., a. 831.

“Ludowicus imperator adversantes sibi alios exauctoravit, alios exiliavit, alios bonis privavit, ac per hoc filios et optimates suos magis contra se exacerbavit.”

Cont. Aquic., a. 1173.

“Henricus rex Angliae adversantes sibi, alios exauctoravit, alios bonis privavit, ac per hoc amicos etiam suos magis contra se exacerbavit.”

⁽¹⁾ JOHNEN, p. 408.

⁽²⁾ *Ann. St. Aubin* (HALPHEN), p. 37; HODGSON, p. 29.

⁽³⁾ *Gesta Henrici II.*, p. 149; *Wilh. v. Newb.*, I, p. 173-174; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 245; *Ann. St. Serge*, p. 105; *Flandria Generosa* (SS., IX, p. 327; *Gislebert* (ARNDT), p. 105; *Rog. v. Howd.* II, p. 49; cfr. HODGSON, p. 27, Anm. 6; JOHNEN, p. 409-410.

Unrichtig wird hier die Wahl Roberts von Aire zum Bischof von Arras, die schon 1172 ⁽¹⁾ erfolgte, und die Heiligsprechung Bernhards ⁽²⁾ von Clairvaux, die der Papst auf Bitten der Zisterzienser am 18. Januar 1174 zu Anagni vornahm, notiert.

1174

Was der Verfasser zu diesem Jahre verzeichnet, lässt sich in den meisten Fällen als übereinstimmend mit anderen Quellen nachweisen : Peter, Erwählter von Cambrai, verzichtet ⁽³⁾ auf die Bischofswürde, wird in der Pfingstwoche 1174 von seinem Bruder Philipp von Flandern mit dem Schwerte umgürtet, heiratet 1175 ⁽⁴⁾ (*sequenti anno*) die Witwe des Grafen Wido von Nevers. Als sein Nachfolger wird durch Philipps Bemühung Robert von Aire gewählt ⁽⁵⁾, der durch Ministerialen Jakobs von Avesnes (im Oktober 1174 bei Condé) ⁽⁶⁾ ermordet wird. Es kommt in Cambrai zu einer strittigen Bischofswahl, die beiden Gewählten, die Archidiakone Alard und Roger von Wavrin, appellierten an den Kaiser, der Alard bestätigte ⁽⁷⁾. Graf Philipp zieht gegen Jakob von Avesnes, um an ihm, den

⁽¹⁾ JOHNEN, p. 412.

⁽²⁾ JAFFÉ, *Reg. Pont. Rom.*, II, p. 273, Nr. 12328-12331; REUTER, III, p. 184 u. Anm. 4.

⁽³⁾ *Gislebert* (ARNDT), p. 107; JOHNEN, p. 412.

⁽⁴⁾ *Gesta episc. Camerac. Cont.* (SS., VII, p. 508); *Gesta Heinrici II.*, I, p. 123; *Flandria Generosa* (SS., IX, p. 325-327; *Gisleb.*, p. 107.

⁽⁵⁾ *Gesta episc. Camerac. Cont.* (l. c., p. 509); *Gisleb.*, p. 107-108.

⁽⁶⁾ *Wilh. v. Andres* (SS., XXIV, p. 711; *Gisleb.*, p. 108; *Gesta episc. Camerac. Cont.* (l. c., p. 509); *Ann. Colon. Max.* (Schulausgabe), p. 126; *Rad. de Diceto*, I, p. 393; JOHNEN, p. 416-417; GAMS, p. 527.

⁽⁷⁾ *Gesta Cam. Cont.* (l. c., p. 509); *Gisleb.*, p. 108; JOHNEN, p. 434.

man für den Anstifter hielt, die Ermordung Roberts zu rächen ⁽¹⁾, aber durch Vermittlung des Erzbischofs von Reims kommt ein vorläufiger Friede zustande. Der Chronist gebraucht hier wieder eine wörtliche Entlehnung aus einer früheren Stelle bei Sigebert :

Sig. Chron , a. 1108.

“ Heinricus imperator contra Rotbertum Flandrensem vadit, et pacto pacis magis utrinque simulato quam composito, pene inefficax redit. ”

Cont. Aquic., a. 1174.

“ Philippus comes... contra Jacobum de Av. cum exercitu vadit, sed pacto pacis magis utrimque simulato quam composito, in Flandriam rediit. ”

Ungünstige Witterung, plötzlich eintretende gewaltige Regengüsse bereiten den kaiserlichen Truppen bei der Belagerung Alessandrias ⁽²⁾ [vom 27. Oktober 1174—13. April 1175] grosse Leiden und Beschwerlichkeiten. Gegen Heinrich II. von England wird der Krieg erneuert. Ludwig VII. macht mit Heinrichs Söhnen, Richard und Jung Heinrich, und Philipp von Flandern einen Einfall in die Normandie und belagert Rouen (seit Ende Juli 1174) ⁽³⁾. Flandrische Truppen setzen bei sehr widrigen Winden nach England über ⁽⁴⁾, müssen aber, da sie kräftigen Widerstand finden, wieder heimkehren. Heinrich II. glaubt den allzumäch-

⁽¹⁾ *Gisleb.*, p. 108; JOHNEN, p. 417.

⁽²⁾ *Chron. regia Colon.* (Schulausgabe), p. 126; GIESEBR., V, p. 750-756.

⁽³⁾ *Gesta Heinrici II.*, I, p. 74; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 249; *Rog. v. Howd.*, II, p. 64; *Rad. de Diceto*, I, p. 386; JOHNEN, p. 414; HODGSON, p. 45.

⁽⁴⁾ *Gesta Heinrici II.*, I, p. 68 u. 71; *Rog. v. Howd.*, II, p. 61; *Gervas.*, I, p. 248; *Rad. de Diceto*, I, p. 381, 385; *Wilh. v. Andres* (l. c., p. 711); JOHNEN, p. 413; HODGSON, p. 39-40.

tigen Feinden nicht widerstehen zu können und « verlangt nach göttlichem Beistand ». Er tut am Grabe des heiligen Thomas in Canterbury öffentlich Busse (12. Juli 1174) ⁽¹⁾. Der Verfasser entlehnt zur Ausschmückung seiner Erzählung nochmals einige typisch augustinische Schlagworte aus Sigebert zum Jahre 1021 :

Sig. Chron., a. 1021.

« Heinricus... Heribertum archiepiscopum olim a se iniuriose tractatum humili satisfactione placat.

Cont. Aquic., a. 1174.

« Henricus... beatum Thomam archiepiscopum olim a se iniuriose tractatum, humili et devota satisfactione... placavit. »

Des Königs bussfertige Demütigung wird von Gott belohnt, so meint unser Mönch. König Wilhelm von Schottland, der lange gegen Heinrich aufständisch war, wird bald danach gefangen genommen (13. Juli), und die anderen Empörer müssen sich in vierzehn Tagen unterwerfen ⁽²⁾. Der englische Herrscher kehrt nach der Normandie zurück (8. August 1174), eilt zum Entsatz Rouens heran (11. August), sodass Ludwig VII. mit seinen Verbündeten abziehen muss ⁽³⁾. Eine kurze Notiz lässt sich wieder als übereinstimmend mit *Sig. Chron.*, VI, p. 371, a. 1106 nachweisen. Man vergleiche : « Sic filius contra patrem veniens, rediit inglorius », und *Cont. Aquic.* 1174 : « Sic filii contra patrem venientes, reversi sunt inglorii. » Falsch ist die

⁽¹⁾ *Gerv. v. Canterb.*, I, p. 248-249; *Rog. v. Howd.*, II, p. 61-62; *Rad. de Diceto*, I, p. 383; HODGSON, p. 43.

⁽²⁾ *Gesta Henrici II.*, I, p. 82; HODGSON, p. 41-45; NORGATE, II, p. 159 ff.

⁽³⁾ JOHNEN, p. 415; *Gesta Henrici II.*, I, p. 74; HODGSON, p. 46.

Angabe, Peter, der Bruder Philipps von Flandern, sei 1175, « eodemque anno », in welchem seine Vermählung mit Mathilde von Nevers stattfand, gestorben, denn sein Tod erfolgte erst im August 1176 ⁽¹⁾. Da unser Autor nun später zu 1176 auch ganz richtig dessen Tod bei Issoudun mitteilt, so ist offenbar der letzte Satz : « eodemque anno diem clausit ultimum » ein Zusatz des späteren Ueberarbeiters, der aus mündlicher Ueberlieferung wusste, dass Peter bald nach seiner Verheiratung starb, aber noch nicht in seiner Vorlage bemerkt hatte, dass diese Tatsache von dem Annalisten, der die zugrunde liegenden Aufzeichnungen verfasste, im folgenden Jahr richtig verzeichnet war. Ungenau ist seine Notiz zur Reichsgeschichte, wenn er behauptet, Kaiser Friedrich und der Markgraf von Montferrat erscheinen « post pentecosten » in Italien und belagern Alessandria. Friedrich war noch am 2. September in Basel ⁽²⁾, brach dann über den Mont-Cenis nach der lombardischen Ebene auf ⁽³⁾, wo er am 28. September angelangte ⁽⁴⁾, und begann erst am 27. Oktober die Belagerung ⁽⁵⁾ von Alessandria.

⁽¹⁾ *Gesta Henrici II.*, I, p. 124; *Rog. v. Howd.*, II, p. 99-100; *Rob. v. Torigni*, p. 272 (1176); CARTELLIERI, *l. c.*, I, p. 110, 254; JOHNEN, p. 423; WACHTER, *Der Einfluss der nationalen und klerikalen Stellung Gisleberts von Mōns* (Dissert.), p. 57, Anm. 1; VANDERKINDERE, *Principautés belges*, I, Stammtafel III.

⁽²⁾ STUMPF, *Reg.*, Nr. 4171.

⁽³⁾ *Ann. Ratisponnens.* (SS., XVII, p. 589).

⁽⁴⁾ *Ann. v. Genua* (SS., XVIII, p. 96); Boso, p. 421; *Ann. Placentini* (Schulausgabe), p. 8; *Ann. Mediolan. maj.*, p. 62.

⁽⁵⁾ *Ann. Placentini* (*l. c.*, p. 9); *Ann. Mediol. maj.*, p. 62; Boso, p. 422-423; *Ann. Seligenstad.* (SS., XVII, p. 32); *Ann. Veronens.* (SS., XIX, p. 4).

1175

Die Aussöhnung König Heinrichs II. von England mit seinen Söhnen kam schon im Herbst des vorigen Jahres zustande; letztere unterwarfen sich in aller Feierlichkeit am 30. September 1174 ⁽¹⁾ zu Montlouis, östlich von Tours, ihrem Vater. Die übrigen Nachrichten stimmen, z. B. dass Philipp von Flandern am Charfreitag (11. April 1175) das Kreuz ⁽²⁾ nahm, dass Heinrich von Reims ⁽³⁾, Bruder Ludwigs VII., starb (13. November).

1176

Ueber die Kämpfe Kaiser Friedrichs mit den Italienern weiss er nichts weiter zu sagen, als dass dort oftmals mit wechselndem Erfolg gekämpft wird. Selbst um dies auszudrücken, benutzt er einen Satz aus Sigebert zum Jahre 1087 :

Sig. Chron., a. 1087.

„ Inter imperatorem et Saxones
vario eventu plus vice simplici
pugnatur. „

Cont. Aquic., a. 1176.

„ Inter imperatorem Fredericum
et Italienses vario eventu se-
penumero pugnatur. „

Vielleicht gebraucht er mit voller Absicht diese allgemeine, unbestimmte Redewendung und erwähnt nichts von der schweren Niederlage des Kaisers bei Legnano, die dieser am 29. Mai 1176 ⁽⁴⁾ durch die Lombarden erlitt, da

⁽¹⁾ *Rad. de Diceto*, I, p. 393-394; *Gesta Henrici II.*, I, p. 77; *Rog. v. Howd.*, II, p. 67; *Hodgson*, p. 47; *Giesebr.*, V, p. 725; *Johnen*, p. 415.

⁽²⁾ *Wilh. v. Andres* (*l. c.*, p. 711); *Rad. de Diceto*, I, p. 398; *Johnen*, p. 417.

⁽³⁾ *Gisleb.*, p. 110; *Gams*, p. 608.

⁽⁴⁾ *Giesebr.*, V, p. 787 ff.; *Varrentrapp*, p. 66 ff.; *Reuter*, III, p. 239, Nr. 5 u. 6; *Hauck*, IV, p. 288.

die Versöhnung zwischen Friedrich und dem Papst bald erfolgte. Dadurch wurde ersterer nach der Ueberzeugung unseres Chronisten wieder ein Kind des Gottesreiches, ein « rex justus », ein Friedensherrscher. Sein Ansehen und seinen Ruhm will er nicht in den Augen der Leser herabsetzen und verschweigt daher dessen Unglücksfälle. Er betont auch besonders die Bemühungen des Kanzlers Christian von Mainz ⁽¹⁾ um den Friedensschluss zwischen « regnum » und « imperium » (Christianus de pace inter imp. et papam reformanda valde extat sollicitus). Dass Graf Philipp seine Wallfahrt nach dem Heiligen Lande, die er wohl im Frühjahr 1176 beabsichtigt hatte, auf Veranlassung Heinrichs II. auf das kommende Jahr verschob, geben auch die *Gesta* ⁽²⁾ *Henrici Secundi* an. Gislebert ⁽³⁾ bestätigt die Mitteilung über den Kriegszug des Grafen von Hennegau gegen den aufrührerischen Jakob von Avesnes, seinen Vasallen, der um Ostern 1176 mit Unterstützung Philipps zur Unterwerfung gebracht wurde, aber der hennegauische Chronist ⁽⁴⁾ behauptet entgegen unserem Autor ausdrücklich, sein Gebieter habe sich nicht gegen Condé gewandt. Man muss doch wohl annehmen, dass der Hennegauer hierüber besser unterrichtet war. Ueber die neue Empörung Jacobs Ende des Sommers 1176 (*Gisleb.*, p. 112 : tempore autumpnali; *Cont. Aquic.* : post messem Augusti.) und dessen Niederwerfung, wobei dessen eine Burg ⁽⁵⁾ (Lesquiellès) zerstört, eine andere (Guise) von Phi-

(1) GIESEBR., V, p. 842.

(2) I, p. 115 ff.; cfr. EYTON, *Itinerary of King Henry II.*, p. 204, Ann. I, p. 210, Ann. 2; JOHNNEN, p. 420-423.

(3) *Gislebert* (ARNDT), p. 111 u. 112; JOHNNEN, p. 419-420.

(4) P. 111 : « non contra castrum (Condatum), sed contra majorem et meliorem partem terrae Jacobi... aggredi cepit. »

(5) *Gisleb.*, p. 112-113.

lipp nach längerer Belagerung eingenommen wurde, stimmen beide Autoren überein. Wilhelm von Champagne, seit 1168 Erzbischof von Sens, erhielt zwar, wie der Continuator angibt, im Jahre 1176 ⁽¹⁾ die gleiche Würde in Reims, aber irrig ist der Zusatz, Wilhelm sei « frater Elizabeth regine Francorum » gewesen. Er war der Bruder Adelas von Champagne, die Ludwig VII. 1160 zu seiner dritten Gemahlin gemacht hatte. Dieser Irrtum muss auf einer Verwechslung mit Isabella beruhen ⁽²⁾, die König Philipp II. August im Frühjahr 1180 heiratete. Man wird auch auf Grund dieser Notiz auf eine spätere Uebearbeitung der ganzen Darstellung schliessen dürfen. Falsch ist hier der Tod König Amalrichs I. von Jerusalem aufgezeichnet, denn dieser erfolgte schon am 11. Juli 1174 ⁽³⁾ zu Jerusalem.

II. Abschnitt (1177-1201).

a) 1177-1196

1177

Vom Beginn dieses zweiten Hauptabschnittes ab wird das Material der Quelle grösser, die Darstellung fliesst reicher und breiter. Grobe Fehler und Versehen schwinden relativ mehr und mehr. Freilich finden sich auch noch falsche Angaben und Uebertreibungen, wie sie ja auch sonst bei glaubwürdigen und zuverlässigen Autoren vor-

(1) *Gesta reg. Henrici II.*, I, p. 125; *Gervas.*, I, p. 260; *Gams*, I, c., p. 608.

(2) *Cartellieri*, I, p. 64 u. Stammtafeln 1 u. 2.

(3) *Röhrich*, *Gesch. d. Kgr. Jerus.*, p. 359, Anm. 3: Quellen; *Rob. v. Torigni*, p. 265; *Rob. Autissiod.* (SS., XXVI, p. 240.

kommen. Mit den Lombarden schloss der Kaiser keinen Frieden auf fünf Jahre (*pax usque in quinquennium*), sondern vom 1. August 1177 ab einen Waffenstillstand auf sechs Jahre ⁽¹⁾. Die Angabe, Philipp von Flandern habe « circa Pentecosten » (12. Juni) die Reise nach dem Heiligen Lande angetreten, ist gegenüber anderen ⁽²⁾ Quellen, die Ostern als Aufbruchstermin bezeichnen, in Anbetracht der vielen Urkunden, die Philipp in diesem Jahre noch ausstellte, als die richtigere anzusehen. Andere Quellenberichte stimmen im wesentlichen darin mit unserem Kontinuator überein, was er über Philipps Landung ⁽³⁾ im Heiligen Lande, seine Meinungsverschiedenheit mit den einheimischen Edlen, über den Aufbruch von Jerusalem nach Norden, die Belagerung von Harenc (seit November 1177) ⁽⁴⁾, Saladins Einfall in das Königreich Jerusalem, [allerdings kam er nicht von Damaskus, sondern von Aegypten, ⁽⁵⁾] den glänzenden Sieg der Christen am Freitag den 25. November 1177 ⁽⁶⁾, während Philipp und Bohemund III., Fürst von Antiochien, Harenc bestürmten, erzählt. Rich-

(1) *M. G. LL.*, II, p. 155-156; STUMPF, *Reg.*, Nr. 4201; BOSO, p. 442; *Gesta Henrici II.*, I, p. 188 u. 189 (Briefe Alexanders); GIESEBR., V, p. 846-847.

(2) *Gesta Henrici II.*, I, p. 159; *Reg. v. Howd.*, II, p. 132; cfr. *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 262; *Rad. de Diceto*, I, p. 420; letzterer bringt die Nachricht nach einer Mitteilung, die zum 11. Juni gehört, und lässt einen Brief Papst Alexanders vom 26. Juli (Anm. 2) und eine Notiz vom 18. August folgen. Er gibt also eine richtige chronologische Anordnung und spricht somit für unseren Autor.

(3) JOHNEN, p. 427 u. Anm. 2; RÖHRICHT, *Gesch. d. Kgr. Jerus.*, p. 370 ff.

(4) JOHNEN, p. 431 u. Anm. 2; RÖHRICHT, p. 374 u. Anm. 4.

(5) RÖHRICHT, p. 375.

(6) RÖHRICHT, p. 378 u. Anm. 5.

tig sind ferner seine Mittheilungen über die völlige Aussöhnung König Heinrichs II. mit Ludwig VII. [zu Nonancourt am 23. September 1177 ⁽¹⁾], über die Friedensverhandlungen durch Bevollmächtigte beider Parteien, der Kurie und des Kaisers, während letzterer in Ravenna, der Papst in Venedig weilte [seit dem 11. Mai 1177 ⁽²⁾], über den Tod ⁽³⁾ Wilhelm Langschwerts, ältesten Sohnes des Markgrafen Wilhelm III. von Montferrat — er starb im Juni 1177 in Ascalon, nachdem er zwei Monate krank gelegen hatte, sodass die Angabe des Verfassers, « a transmarinis militibus veneno extinguitur », kaum der Wirklichkeit entspricht —, über den heftigen Sturm ⁽⁴⁾ in der Nacht des Andreastages, über den Tod ⁽⁵⁾ Alards von Cambrai (6. Dezember 1177) und die Wahl seines Nachfolgers. Dass diese auf das folgende Jahr verschoben wurde, ist durchaus anzunehmen, da er es so ausdrücklich hervorhebt, wenn sie auch Gislebert ⁽⁶⁾ gleich zu 1177 meldet. Der Hennegauer meldet noch einige andere Tatsachen versehentlich zu diesem Jahr, die zu 1178 gehören. Die Darstellung der Vorgänge in Venedig, wo am 24. Juli 1177 ⁽⁷⁾ die Aussöhnung

⁽¹⁾ *Gesta Henrici II.*, I, p. 191-194; *Rad. de Diceto*, I, p. 422; *Gervas.*, I, p. 271 ff.; CARTELLIERI, I, p. 25 u. Anm. 3.

⁽²⁾ JAFFÉ, *Reg. Pont. Rom.*, II, p. 307; *Romualdi Ann.* (SS., XIX, p. 446); BOSO, *l. c.*, p. 439; GIESEBR., V, p. 823; PETERS, *Reichspolitik des Erzbischofs Philipp von Köln* (Dissert.), p. 39.

⁽³⁾ CARTELLIERI, II, Stammtafel 2; RÖHRICHT, *l. c.*, p. 369; GIESEBR., V, p. 872.

⁽⁴⁾ *Rob. v. Torigni*, p. 276.

⁽⁵⁾ *Gisleb.*, p. 113; *Necrologium S. Gangerici Cam.* (cfr. BETHMANN'S Anmerkung) (SS., VI, p. 417, Anm. 26): 8 Id. Dez.; *Gesta episcop. Cam. Cont.* (SS., VII, p. 509).

⁽⁶⁾ P. 113.

⁽⁷⁾ GIESEBR., V, p. 836 ff.

zwischen Kaiser und Papst feierlichst erfolgte, bringt wohl den wahren Kern des dort Geschehenen im ganzen richtig, aber in manchen Einzelheiten ist sie zuweit gegangen. Für unseren Chronisten, der völlig im Bannkreise der augustinischen Ideen steht, hat dies Ereignis ganz besondere Bedeutung : es ist ein grosser Triumph der Anhänger der « justitia » und der « pax », es ist die von ihm heiss ersehnte « conversio » des Kaisers, die Abkehr von der Teufelspartei, von eigenen, abschüssigen Wegen, der Uebertritt zu den Anhängern der « justitia », das Hinwenden in die Reihen der Gotteskinder. Da darf man sich nun nicht wundern, wenn der Autor in seiner übergrossen Freude über die Umkehr des verlorenen Sohnes, des irregeleiteten Herrschers die tatsächlichen Geschehnisse etwas übertreibt und die Farben zu stark aufträgt. Ihm kommt es vor allem darauf an, des Kaisers tiefe Reue und wahre Busse zu zeigen. Er beginnt seine Ausführungen mit einer typischen Entlehnung aus Sigebert zum Jahre 1111. Man vergleiche :

Sig. Chron., a. 1111.

« Heinricus... rex Romam vadit, propter sedandam discordiam, quae erat inter regnum et sacerdotium... et exagitata... magno scandalo erat toti mundo. »

Cont. Aquic., a. 1177.

« Facta est leticia magna in universali ecclesia, quia discordia, que inter regnum et sacerdotium per viginti annos fuerat, exagitata, et magno scandalo toti mundo erat. »

Dieser Kampf zwischen Kirche und Reich hatte nicht zwanzig, sondern nur achtzehn Jahre gedauert. Erst die päpstliche Doppelwahl am 7. September 1159 ⁽¹⁾ hatte das

(1) GIESEBR., V, p. 230 ff.; *Ann. Pegavens.* (SS., XVI, p. 259).

päpstliche Schisma eröffnet und damit den offenen Zwiespalt zwischen Alexander und Friedrich, der für den andern gewählten Papst eintrat. Der Kaiser erfüllt bei seiner Bekehrung die Forderungen der « justitia », nämlich die « oboedientia » (obedientem ecclesie et domno pape) und die « humilitas » (Ipse cum tanta humilitate... implevit...). Zwar küsste er dem Papste, wie auch andere Quellen ⁽¹⁾ berichten, als er sich diesem genähert hatte, der den hohen, für ihn aufgerichteten Thron vor S. Marco bestiegen hatte, die Füße, aber übertrieben ist die Angabe, der Kaiser habe sich vorher die Schuhe ausgezogen und jeglichen Schmuck seiner königlichen Würde abgelegt (discalceatum et regiis ornamentis nudatum). Andere Quellen ⁽²⁾ wissen nur, dass er sich vorher des Purpurmantels entledigte. Boso z. B. würde sicherlich, wenn es sich in Wirklichkeit so verhielte, wie unser Autor mitteilt, diesen Vorgang nicht unerwähnt gelassen haben. Die übrigen Mitteilungen unseres Gewährsmannes über diese wichtige Zusammenkunft decken sich im grossen ganzen mit anderen Quellen. Die genauen Angaben über die ungünstige Witterung und die minderwertige Weinernte müssen zweifellos auf gleichzeitige, zeitgenössische Aufzeichnungen zurückgehen.

1178

Dieser Jahresbericht ist in sich chronologisch geordnet, bringt eine ganze Reihe recht genauer Zeitangaben, die deren Verfasser unbedingt damals niedergeschrieben hat,

(1) Boso (*Vita Alex.*), l. c., p. 441; *Historia Ducum Veneticorum* (SS., XIV, p. 83); GIESEBR., V, p. 837.

(2) Boso, p. 441; *Romualdi Ann.* (SS., XIX, p. 452); *N. Archiv*, XVII, p. 621 ff.

als die Ereignisse passierten, z. B. : die Mondfinsternis ⁽¹⁾ am Sonntag den 5. März (3. nonas Marcii, die dominica, prima noctis hora sequentis secunde ferie); dass Bischof Roger von Laon am 5. März gegen die Bürgerschaft der Stadt, die mit Zustimmung König Ludwigs VII. nach kommunaler Selbständigkeit strebte ⁽²⁾, Truppen zusammenzog und die freiheitlichen Regungen am folgenden Tage (2. non Marcii in diebus scilicet quadragesime) mit Gewalt zu Boden schlug; dass eine lange Regenperiode mit dem « 5. non. Julii » begann und « usque in ipsis Kalendis Januarii » (1179) den Leuten Beschwerlichkeiten verursachte; dass eine Sonnenfinsternis ⁽³⁾ « Idibus Septembris, ante 6. horam » eintrat. Gegen die Richtigkeit seiner Mitteilungen lässt sich nichts einwenden, sie finden in anderen Quellen Bestätigung : Roger von Wavrin erhielt vom Kaiser die Investitur und wurde Nachfolger Alards in Cambrai ⁽⁴⁾. Philipp feierte nach Aufgabe der Belagerung von Harenc das Osterfest in Jerusalem ⁽⁵⁾, kehrte im Oktober heim ⁽⁶⁾ und wurde vom Volke mit grosser Freude aufgenommen, wobei ihm, wie der Chronist durchaus glaublich berichtet, die Bewohner von Brügge einen aussergewöhnlich grossen Fisch von ganz merkwürdigem

⁽¹⁾ Cfr. *Chron. Reg. Colon.*, p. 129.

⁽²⁾ Gislebert (p. 114 u. Anm. 3) berichtet ausführlicher hierüber, bringt die Mitteilungen aber fälschlich zu 1177; *Gesta episc. Cam. Cont.* (SS., VII, p. 509); CARTELLIERI, I, p. 50.

⁽³⁾ *Rad. de Diceto*, I, p. 427.

⁽⁴⁾ *Gisleb.*, p. 113-114; *Gesta* (SS., VII, p. 509, Kap. 23); JOHNEN, p. 435.

⁽⁵⁾ *Wilh. v. Newb.*, I, p. 242; *Rog. v. Howd.*, II, p. 132; *Rob. v. Torigni*, p. 279; JOHNEN, p. 432-433.

⁽⁶⁾ *Gisleb.*, p. 116; JOHNEN, p. 434 u. Anm. 1.

Aussehen als Geschenk darbrachten. Papst Alexander liess an die Christenheit eine Einladung zu einem Laterankonzil in der Fastenzeit ⁽¹⁾ 1179 ergehen.

1179

Für seine Nachrichten über das Laterankonzil (5.-19. März 1179) ⁽²⁾, dessen Beschlüsse er nicht in der Chronik ausführlich wiedergeben will, « quia (decreta) multa sunt et penes multos habentur », scheinen ihm die am Schlusse der Synode vom Papst veröffentlichten 27 Dekrete vorgelegen zu haben, die ihm sein Abt Symon von Anchin, dessen Teilnahme an dem Konzil er erwähnt, übermittelte. Seine Mitteilung stimmt zum Teil wörtlich mit dem zweiten Dekret überein, wie es Wilhelm von Newburgh z. B. bringt :

W. von Newburgh, III. Buch,
p. 207.

« ... ordina-
tiones ab Octaviano et Gui-
done haeresiarchis, necnon et
Johanne Strumensi, qui eos se-
cutus est, factas, et ab ordina-
tis ab eis, irritas esse cense-
mus. »

Cont. Aquic., a. 1179.

« Ibi dominus papa ordinationes
factas ab Octaviano et Gui-
done heresiarchis, et Johanne
Strumensi, qui eos fuerat se-
cutus,
irritas esse cen-
suit. »

Die Wallfahrt Ludwigs VII. zum Grabe des Thomas von

(¹) JAFFÉ, *Reg. Pont. Rom.*, p. 323, Nr. 13070, 13097-13099; *Rob. v. Torigni*, p. 280; *Romualdi Ann.* (SS., XIX, p. 459); GIESEBR., V, p. 870.

(²) *Reg. v. Howd.*, II, p. 171 ff.; *Wilh. v. Newb.*, III, p. 206 ff.; REUTER, III, p. 418 ff.; GIESEBR., V, p. 877 ff.

Canterbury (22. August 1179) ⁽¹⁾ und die Krönung Philipp II. Augusts am Allerheiligentag ⁽²⁾ sind richtig mitgeteilt, aber dessen Vater nahm nicht an der Krönungsfeier in Reims teil, wie man aus unserer Chronik herauslesen könnte, da er durch einen Schlaganfall gelähmt war. Der Autor erzählt die Wahl des neuen Gegenpapstes Lando von Seppa, Innozenz III. (29. September 1179) ⁽³⁾, behauptet aber irrig ⁽⁴⁾, er sei « de progenie illorum, quos Frangipanes Romani vocant », gewesen. Das wird sonst nirgends bestätigt, spricht auch gegen alles, was wir über die Parteilstellung der Frangipani wissen. Die Gefangennahme dieses « pseudopapa », die schon hier gemeldet wird, erfolgte erst im Januar des folgenden ⁽⁵⁾ Jahres. Der Bericht, welcher dieser Nachricht über Innozenz III. vorausgeht, zeigt mehrere Fehler und ist ein späterer, zusammenfassender Nachtrag über das Geschick des früheren Gegenpapstes Johann von Struma. Dieser unterwarf sich nicht erst jetzt, sondern erkannte schon am 29. August 1178 ⁽⁶⁾ zu Tuskulum Alexander als allein rechtmässiges Oberhaupt

⁽¹⁾ *Gesta Heinrichi II.*, I, p. 241; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 293; *Rob. v. Torigni*, p. 283; *Rad. de Diceto*, I, p. 432-433; CARTELLIERI, I, p. 34.

⁽²⁾ RIGORD, p. 12-13; *Rad. de Diceto*, I, p. 438; *Gesta*, I, p. 242 ff.; CARTELLIERI, I, p. 41 ff.

⁽³⁾ GIESEBR., V, p. 889.

⁽⁴⁾ GREGOROVIVS, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, IV, p. 563, Anm. 3; REUTER, III, p. 497; *Archiv für ältere deutsche Geschichte* (PERTZ, VII, p. 24; *Ann. Ceccanens.* (SS., XIX, p. 286; a. 1170, u. SS., XVIII, p. 86).

⁽⁵⁾ *Ann. Casinens.* (SS., XIX, p. 312, a. 1180); *Ann. Ceccan.* (SS., XIX, p. 287); GIESEBR., V, p. 890; REUTER, III, p. 498.

⁽⁶⁾ *Ann. Cecc.* (l. c., p. 286); *Ann. Casin.*, p. 312; *Romualdi Ann.* (l. c., p. 460); GIESEBR., V, p. 870.

der katholischen Kirche an. Auch wurde er nicht, wie der Chronist hier angibt, von Alexander zum Propst der Kirche von Benevent⁽¹⁾ ernannt, sondern es ist wahrscheinlicher, wie eine andere Quelle⁽²⁾ berichtet, dass er Rektor dieser Stadt wurde. Gegen die übrigen Nachrichten lässt sich quellenkritisch nichts einwenden.

1180

Die Mitteilungen zu diesem Jahre lassen deutlich die Hand eines späteren Uebersetzers an einigen Stellen erkennen. Neben Nachrichten, die auch durch andere Autoren als zeitlich und sachlich richtig verbürgt werden, wie die Hochzeit Philipp II. Augusts mit Isabella von Hennegau zu Bapaume (28. April 1180)⁽³⁾, die Anwesenheit der genannten Barone, die Krönung der Isabella durch den Erzbischof Guido von Sens am Himmelfahrtstage dieses Jahres in Saint-Denis⁽⁴⁾ (29. Mai 1180), der Tod Ludwigs VII. im September⁽⁵⁾ (19. Sept. 1180), neben Berichten, die durchaus ein Zeitgenosse geschrieben haben muss, wie die Erwähnung des reichen Erntesegens (*Hoc anno per hanc nostram Galliam profert humus frumentum...*), des Umbaues der Kirche in Anchin mit genauen

(1) Durch Ughelli als falsch nachgewiesen; cfr. REUTER, III, p. 253 u. Anm. 9.

(2) *Ann. Casin.* (SS., XIX, p. 312); cfr. GIESEBR., V, p. 870; GREGORIVS, IV, p. 563.

(3) *Gislebert* (ARNDT), p. 121; *Gesta Henrici II.*, I, p. 245; *Rad. de Diceto*, II, p. 5; *Gervas.*, I, p. 294; CARTELLIERI, I, p. 64-65; H. PI-RENNE, *Geschichte Belgiens*, I, 1899, p. 233.

(4) CARTELLIERI, I, p. 67.

(5) CARTELLIERI, I, p. 89.

Zeitangaben (« Septembri »; « venturo anno incepturi novam »; die letzte Messe am « 15. kal. Octobris »; « in sequentem annum differunt »), stehen Angaben, die auffällig damit kontrastieren und ganz den Charakter eines späteren Nachtrages zur Erklärung tragen. Der Chronist findet zu diesem Jahre die ganz richtige Notiz vor, dass Kaiser Friedrich I. mit seinen Truppen energisch gegen Heinrich den Löwen vorgeht und sich dessen Städte und Burgen unterwirft. Um diese Tatsache seinen Lesern begreiflich und verständlich zu machen, fügt er, als er in den neunziger Jahren das Ganze zusammenfasst und bearbeitet, auf eigene Erinnerungen und mündliche Tradition gestützt, einen erläuternden Rückblick über die Gründe der Bestrafung hinzu. Seiner augustinischen Geschichtsauffassung gemäss sieht er in Heinrich natürlich den stolzen Rebellen, der sich in verwerflicher Selbstsucht gegen seinen Herrn und Kaiser empört. Letzterer ist ja infolge seiner Aussöhnung mit dem Papst nach der Meinung unseres Verfassers wieder auf die Wege der « justitia » zurückgekehrt, also ein « rex justus ». Eine Empörung gegen diesen beruht daher auf der schwersten Grundsünde, der « superbia »; sie ist ein schweres moralisches Vergehen. Er erzählt, der Kaiser habe schon im Jahre 1179 für den diesjährigen Kriegszug gegen den Sachsenherzog ein Heer zusammengezogen (anno superiori undecumque contracto exercitu). Das wird von andern Berichterstatlern nirgends bestätigt. Die Reichsheerfahrt gegen den Geächteten wurde erst auf dem Gelnhauser Reichstag, am 13. April 1180, verkündet und sollte erst am 23. Juli dieses Jahres beginnen. Der Chronist knüpft dann an die Notiz: « Der Kaiser überzieht den Herzog von Sachsen mit Krieg » erläuternd an: « Hic enim filiam Henrici regis Anglorum habebat in

conjugio; qui imperatori rebellis, non solum *insolens* extitit sed et *superbus*. » Der erste Satz hat in diesem Zusammenhang gar keinen rechten Sinn, so könnte man sagen, da es doch hier ganz gleichgültig ist, wessen Tochter Heinrich geheiratet hat. Diese so harmlos erscheinende kurze Mitteilung lässt sich aber sehr wohl verstehen und deuten, wenn man berücksichtigt, dass unser Autor ganz in dem Gedankenkreise Augustins lebt und in dem Schwiegervater des Sachsenherzogs, in Heinrich II. von England, wie wir schon früher ⁽¹⁾ gesehen haben, einen Teufelsgenossen, einen « *rex injustus* » erblickt. Er will damit sagen, dass es nicht zu verwundern sei, wenn sein Schwiegersohn dieselbe hochfahrende Gesinnung hege und als ein aufrührerischer Vasall in vollendeter Selbstüberschätzung die Wege des Teufels wandelt. Durch die folgenden Worte waren die Zeitgenossen, die in diesem Vorstellungskreis lebten, über den Charakter und die Parteilichkeit des Herzogs noch schärfer und genauer orientiert. In dem Bericht heisst es weiter: « *Nam in expeditione Italica nimis laboriosa et dampnosa, ab ipso imperatore ter commonitus venire contempsit, set nec nuncium nec milites in auxilium sui domini direxit.* » Keine andere Quelle weiss von einer dreifachen Mahnung des Kaisers. Nur Gislebert, der zeitgenössische Staatsmann im Hennegau, meldet, dass Friedrich, als er gegen die aufrührerischen Italiener « *nimios guerrarum labores* » unter grossen Truppenverlusten bestehen musste, « *anxius nimis et coartatus* » seinen Vasallen Heinrich von Sachsen « *sepius adiit* » und sich ihm sogar zu Füssen warf, als jener ihm die Hilfe versagte. Der Herzog sei aber hart geblieben, habe seine Bitte nicht erfüllt, habe

(1) Kap. I, § 3 dieser Arbeit, p. 41 ff.

es sogar verschmäht, seinen Herrn, « ad suos pedes iacentem », aufzurichten. Möglicherweise lehnen sich beide Autoren, die ja in nicht allzuweiter Entfernung voneinander gleichzeitig lebten, an eine weit verbreitete schriftliche Darstellung des historischen Vorganges an. Wenn in dieser das, was Gislebert erwähnt, verzeichnet war, so lässt sich trotzdem sehr wohl erklären, dass der Chronist in Anchin es nicht mitteilt. Ihm lag vor allem daran, seinen Helden, den Kaiser, den « rex justus » in ein helles Licht zu stellen; somit dürfte er auf keinen Fall seine vergebliche Demütigung vor dem Vasallen berichten und ihn dadurch bei seinen Zeitgenossen blossstellen. Diese Stelle darf daher nicht als ausschlaggebender Beleg gegen die Zusammenkunft Heinrichs und Friedrichs I. bei Chiavenna angeführt werden, wie Güterbock ⁽¹⁾ es getan hat. Unser Kontinuator verwechselt entweder, wie schon Haller ⁽²⁾ vermutete, dem auch Hampe ⁽³⁾ beistimmt, die dreimalige Aufforderung (ter commonitus) Heinrichs durch den Kaiser zur Heerfolge mit dem Ausbleiben des Herzogs, trotz dreimaliger Ladung, vor des Kaisers Gericht, oder er hat diese Notiz einer Parallelstelle aus *Sig. Auctar. Affligemense* (SS., VI, 1160-1161) entnommen: der spätere Ueberarbeiter wusste wohl nicht mehr, wann der Herzog dem Kaiser die Hilfe nach Italien versagt hatte, denn seine Nachrichten zu 1176 sind hierüber ganz kümmerlich. Da fand er nun in der genannten Quelle eine Nachricht, die einen Aufruf des Kaisers an die Deutschen zur Hilfeleistung gegen Mailand

⁽¹⁾ *Der Prozess Heinrichs des Löwen* (1909), p. 5 ff.

⁽²⁾ *Der Sturz Heinrichs des Löwen* (Arch. f. Urk.-Forsch., III, 1911, p. 303 ff.).

⁽³⁾ *Hist. Zeitschr.*, CIX, p. 49 ff.

bringt, und dort ist auch von einer dreimaligen Aufforderung die Rede. Die Stelle lautet : « *a. 1160 : Fridericus imperator cum videret, propter paucitatem exercitus Mediolanenses contra se insolentius agere, misit per omnes fines regni sui, ut venirent ei in auxilium...* » Dort wird auch der Name des Herzogs erwähnt, « *Heinricum, ducem Saxonie* », wenn auch in anderem Zusammenhang. Immerhin halte ich es nicht für ganz ausgeschlossen, dass der Chronist, als er beim Durchlesen auf diesen Namen stiess, die Notiz verwertete. Dort heisst es dann weiter zu 1161 : *Convenerat exercitus magnus ex omnibus partibus regni, preterito anno ab imperatore TER vocatus.* » [Die mit dieser Quellennotiz übereinstimmenden und ihr entsprechenden Worte unseres Autors sind kursiv gedruckt.] Vielleicht lässt sich hierdurch sowohl das « *ter* », wie das falsche « *anno superiori undecumque contracto exercitu* » unseres Berichterstatters erklären und ableiten, indem dieser für den Hauptsatz eine Partizipialkonstruktion anwendet.

Die folgende Nachricht, die der Chronist aus Anchin in diesem Zusammenhang zu 1180 über die Kölner Bürger bringt, lässt sich gleichfalls als ein Nachtrag aus späteren Jahren erkennen. Sie lautet : « *Colonienses cives, qui et ipsi imperatori in Italiam proficiscenti adversi aliquantulum extiterant, audito infortunio ducis Saxonie imperatorem pertimescentes, civitatem suam vallo mire latitudinis et profunditatis muniunt, et aquas Reni fluminis in circuitu urbis nobilissime circumducunt.* » Diese Darstellung enthält viel Unwahres, wenn ihr auch ein wahrer Kern zugrunde liegt. Die Kölner hatten allerdings im Jahre 1180 trotz des Verbotes ihres Erzbischofs Philipp auf dem Markte ihrer Stadt Häuser errichtet und zur Stadtbefestigung einen neuen Graben anzulegen begonnen.

Der Kaiser wurde als Schiedsrichter angerufen und schlichtete den Streit in der Weise, dass die Bürgerschaft gegen eine Geldzahlung an den Erzbischof von diesem die Erlaubnis erhielt, die begonnenen Befestigungen zu Ende zu bringen ⁽¹⁾. Würde der Kaiser so entschieden haben, wenn die Anlagen gegen ihn gerichtet waren? Sicherlich nicht. Der Verfasser kennt aber die Vorgänge nicht genau, meint, als er eine Nachricht über die Befestigungsverstärkung Kölns durch dessen Bewohner vorfand, diese stehe im Zusammenhang mit der Niederwerfung Heinrichs des Löwen, und die Furcht vor dem Kaiser habe sie dazu veranlasst, und gibt als Grund dafür an, sie hätten ihn bei seinem Zuge nach Italien gehindert. Diese Ereignisse von 1180 verbindet er offenbar mit seinen eigenen unklaren Erinnerungen an die Opposition der Kölner im Bunde mit dem Erzbischof Philipp gegen den Kaiser im Jahre 1187/1188. Friedrich I. zog damals ⁽²⁾ durch kölnisches Gebiet, um seinem Verbündeten Philipp August von Frankreich Hilfe zu bringen, und wollte dazu eine Schiffbrücke über die Mosel schlagen lassen. Die Kölner aber hielten dies nur für einen Vorwand, glaubten, der Kaiser habe es auf die Belagerung Kölns abgesehen, und trafen in ihrer grossen Bestürzung umfassende Verteidigungsmassregeln. Der Chronist wirft nun irrig diese zeitlich getrennten Vorgänge zusammen und kombiniert sie mit dem Schicksal Heinrichs

(1) LACOMBLET, *Urkundenbuch zur Geschichte des Niederrheins*, I, p. 330-336; STUMPF, *Reg.*, Nr. 4306; *Chron. Regia Colon.*, p. 131, a. 1180; GIESEBR., V, p. 926.

(2) *Chron. Colon.*, p. 136, a. 1187; GIESEBR., VI, p. 162, 663; CARTELLIERI, I, p. 250; A. PETERS, *Die Reichspolitik des Erzbischofs Philipp von Köln* (Dissert.), p. 89.

des Löwen. Falsch ist zu 1180 auch die Gefangennahme Christians von Mainz, des kaiserlichen Kanzlers, durch Konrad von Montferrat verzeichnet, denn diese erfolgte schon Ende September 1179 ⁽¹⁾. Eine Redewendung dieser Notiz klingt an an eine Stelle aus dem *Sig. Auct. Affligemense* (SS., VI, a. 1155, p. 402), wo es heisst: « ... fratres..., qui sollicite *iniunctum negotium exsequuntur*. » Unser Bericht lautet: « Christianus... in Italia *negocium exequens sibi iniunctum*. »

1181

Der Verfasser zeigt sich hier gut unterrichtet. Seine Angaben sind gleichzeitig mit den Ereignissen entstanden, sonst wären wohl die ganz richtigen Nachrichten über die Rückkehr des Pfalzgrafen Heinrich von Troyes aus dem Heiligen Lande (10. März 1181) ⁽²⁾ und über dessen baldigen Tod (« infra 7 dies sue reversionis », 16. März) ⁽³⁾ in einem einzigen, fortlaufenden Satze zusammengezogen und würden nicht in unserer Quelle durch eine Notiz ganz anderer Art, nämlich die Erwähnung einer Missgeburt zu Marchiennes, geschieden sein. Die Details, die er von den Ereignissen bringt, z. B. die Bemerkung über den massgebenden Einfluss ⁽²⁾ des Pfalzgrafen Heinrich auf die Entschliessungen Philipp Augusts zu Gunsten Kaiser Fried-

⁽¹⁾ *Gesta Henrici II.*, I, p. 243; *Rob. v. Torigni*, p. 285, a. 1179; *Ann. Erphesf.* (SS., XVI, p. 24); *Ann. Colon.*, p. 132; VARRENTRAPPE, l. c., p. 95; GIESEBR., V, p. 889, VI, p. 558.

⁽²⁾ *Rob. v. Auvergne* (SS., XXVI, p. 244; CARTELLIERI, I, p. 97-98; SCHEFFER-BOICHORST, *Deutschland und Philipp II. August von Frankreich* (*Forsch. z. deutsch. Gesch.*, VIII, p. 472); GIESEBR., V, p. 934.

⁽³⁾ CARTELLIERI, I, p. 98, Ann. 2.

richs und die Beschimpfung der Leiche Papst Alexanders (dieser starb 30. August 1181 ⁽¹⁾ in der Nähe Roms) durch die Römer, erscheinen, wenn sie auch sonst nirgends verzeichnet sind, durchaus glaubhaft. Der Autor preist die « *ingenita et consüeta leonina constantia* » des Kaisers, der sich nicht durch die von dem englischen Könige ⁽²⁾ übersandten wertvollen Geschenke von der Bestrafung des Sachsenherzogs abbringen lässt, sondern « *ducem quondam sibi rebellem* » besiegt und « *ad deditionem coegit* ». Heinrich unterwarf sich auf dem Reichstage zu Erfurt im November 1181 ⁽³⁾. Der Chronist scheint sich für diese Darstellung an einen ähnlichen Vorgang angelehnt zu haben, den das *Sig. Auct. Affligem.* (SS., VI, p. 404) zum Jahre 1158 berichtet. Dort wird erzählt, Kaiser Friedrich habe ohne langes Zögern, « *sua usus constantia* », die Mailänder, die gegen ihn « *rebelles extiterant* », in ihrer Stadt belagert und sie « *ad deditionem compulit* ».

Für die Kämpfe zwischen Königtum und Fürstentum in Frankreich bietet unsere Quelle von den achtziger Jahren ab sehr wertvolle und zuverlässige Angaben, die vortrefflich zur Bestätigung, Einordnung oder Berichtigung der andern Hauptquellen, nämlich Gisleberts von Mons und der englischen Berichterstatter, dienen und herangezogen werden können. Die Darstellung der weitverzweigten Fürstenopposition unter Führung Philipps von Flandern

⁽¹⁾ *Rob. v. Auxerre*, l. c., p. 245; *Chron. Regia Colon.*, p. 132; GIESEBR., V, p. 892.

⁽²⁾ EYTON, *Itinerary*, l. c., p. 243, Anm. 2; *Gesta Henrici II.*, I, p. 287; GIESEBR., V, p. 945.

⁽³⁾ GIESEBR., V, p. 944, VI, p. 579.

gegen König Philipp August stimmt⁽¹⁾ mit der anderer Autoren überein. Nur bezeichnet der Mönch versehentlich unter den Urhebern des Zwistes (*Huius mali incentores* — ein Ausdruck, der vielleicht auf Sigebert [SS., VI, p. 352] zurückgeht, wo es zum Jahre 978 heisst: « ...quod omnes *huius mali incentores* ...morentur ») — die Brüder⁽²⁾ Robert Cléments (Gilg und Garmund) als « *filii Roberti Clementis* ».

1182

Wenn unser Autor erzählt, Kaiser Friedrich habe in den Weihnachtstagen 1181 (da er das Jahr mit dem 25. Dezember beginnen lässt, berichtet er diese Nachricht zu 1182) an Philipp August Gesandte mit einem Schreiben geschickt, in welchem er ihm den Rat gab, mit Graf Philipp von Flandern Frieden zu schliessen, andernfalls werde er dem Grafen als seinem Lehensmann bestimmt Hilfe und den schuldigen Beistand bringen, so kann diese Mitteilung durchaus zutreffen, wenn sie auch sonst nirgends bestätigt wird. Sie lässt sich in Einklang bringen mit den Worten Roberts von Auxerre⁽³⁾, der Kaiser habe (um seiner Drohung Nachdruck zu verleihen) ein allgemeines Aufgebot an das ganze Reich ergehen lassen, dass alle unverzüglich Vorkehrungen zu diesem Kriegszuge trafen. Seine An-

⁽¹⁾ *Gesta Henrici II.*, I, p. 284; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 297; *Gislebert* (ARNDT), p. 125, 126, 128; *Rob. v. Auxerre* (SS., XXVI, p. 246); *Andreas v. Marchiennes* (SS., XXVI, p. 210); cfr. CARTELLIERI, I, p. 111, 115; KÖNIG, *l. c.*, p. 227; GIESEBR., VI, p. 51; PIRENNE, *Geschichte Belgiens*, a. a. O., p. 235 ff.

⁽²⁾ *Rob. v. Auxerre* (SS., XXVI, p. 246; CARTELLIERI, I, p. 107, Anm. 6 u. 11. Beilage, p. 77 ff.

⁽³⁾ *L. c.*, p. 246; CARTELLIERI, I, p. 116.

gaben über die energische Wiedereröffnung der Feindseligkeiten nach Ablauf des Waffenstillstandes ⁽¹⁾ (13. Januar 1182), die Verheerungen des Landes, die Kriegsteilnehmer auf beiden Parteien, Erneuerung der Waffenruhe ⁽²⁾ beim Herannahen der Fastenzeit bis Ostern (28. März), über den endgültigen Friedensschluss durch Vermittelung Heinrichs II. von England in der Nähe von Senlis und Crépy (11. April 1182) ⁽³⁾ dürfen als den Tatsachen entsprechend gelten. Man spürt hinter den Worten den warmen Anteil, den der Geschichtsschreiber an den berichteten Geschehnissen nimmt. Er, der sonst so nüchtern und schlicht erzählt, vergleicht ganz Gallien einem Walde, der sich unter der Gewalt des Kriegssturmes beuge: nirgends gebe es diesseits der Alpen einen Ort, wo man den Donner und das Getöse des Kriegsunwetters nicht höre. Und als dann plötzlich, obgleich man nach Ablauf des Waffenstillstandes nach Ostern 1182 die Erneuerung des Krieges für gewiss hielt (*pax non sperabatur, sed bellum*), doch der Friede zustande kam, da ruft er aus, niemals sei zu seiner Zeit ein so grosser Kriegsbrand durch einen so kleinen Tropfen Friedenswasser gelöscht worden. Als er die ganz annehmbare Nachricht über eine Zusammenkunft Graf Philipps von Flandern mit dem jungen römischen König Heinrich zu Lüttich bringt — dieser hielt dort am dritten Fastensonntage ⁽⁴⁾ (28. Februar) einen Hoftag ab —, behauptet er, Philipp habe sich bitter darüber beklagt, dass er wider alles Recht von seinem Lehensherrn, dem Könige von

(1) *Gisleb.*, p. 128; CARTELLIERI, I, p. 116.

(2) *Gislebert* (ARNDT), p. 127-128; CARTELLIERI, I, p. 117.

(3) *Rad. de Diceto*, II, p. 11; *Gesta Henrici II.*, I, p. 285; *Rog. v. Howd.*, II, p. 267; *Gisleb.*, p. 135; CARTELLIERI, I, p. 125-126.

(4) GIESEBR., VI, p. 52, 597; CARTELLIERI, I, p. 117.

Frankreich, bedrängt werde. König Heinrich habe den Grafen darauf ermahnt, « ut domino suo *humiliter satisfaciat* », und ihm gleichzeitig unter Eid versprochen, er wolle ihn niemals mit seinem Beistand im Stiche lassen, wenn sich der französische Herrscher einem gutgemeinten Rate Heinrichs verschliesse. Scheffer-Boichorst⁽¹⁾ hält diese Angabe des Chronisten für falsch, da « eine demütigende Genugtuung, wie Heinrich sie vom Grafen verlangt haben soll, in zu grellem Widerspruch mit der kurz vorhergegangenen Drohung, mit der Anordnung der energischen Rüstungen durch den Kaiser Friedrich stehe » und « damit schlecht vereinbar » scheine. Die Stelle ist aber sofort zu verstehen und zu erklären, wenn man eine gründliche Kenntnis der dem Werke zugrunde liegenden Grundanschauungen besitzt und den Ausdruck « *humiliter satisfaciat* » als ein spezifisch augustinisches Schlagwort erkennt. Man kann eben die Quellen in ihrer Tiefe nur würdigen, wenn man eingehend darüber orientiert ist, welche Grundideen die Vorstellungswelt des Mittelalters erfüllten und beeinflussten. Die « *humilitas* » ist eins der charakteristischen Kennzeichen der « *cives Dei* ». Ein Gotteskind muss sich *humiliter* der göttlichen Weltordnung beugen, muss, wo und wie es kann, auf Erden die Sache der « *pax* » vertreten, darf in keiner Weise den beglückenden Gottesfrieden stören. Philipp muss also seinem Lehnsherrn den diesem zukommenden Gehorsam erweisen. Da der junge König Heinrich wie auch sein Vater in unserer Chronik zu der Kategorie der « *reges iusti* » gehört, so muss er

(1) *Deutschland und Philipp II. August von Frankreich* (Forsch. 3. deutsch. Gesch., VIII, p. 475, Anm. 2; cfr. auch dazu CARTELLIERI, I, p. 117, Anm. 4.

nach der Meinung des Schreibers natürlich jede Auflehnung und jede Fehde des flandrischen Grafen gegen seinen Herrn missbilligen und verurteilen. Denn will er ein wahrer Friedensfürst sein, so muss seine vornehmste Aufgabe darin bestehen, unruhige Elemente zum Frieden, zur rechten « pax » zu bringen und alles, was dagegen arbeitet, nach Möglichkeit zu beseitigen. Wenn Graf Philipp allerdings berechtigten Grund zur Klage und Beschwerde hätte, nämlich dann, wenn der französische König sich den Friedensmahnungen und Vorschlägen Heinrichs (wohl Abstellung der Beschwerdepunkte) nicht zugänglich zeige, dann werde er, Heinrich, ihn bestimmt mit Heeresmacht unterstützen (promittens ei sub sacramento, suum non defuturum auxilium, si rex Francorum suum renueret consilium). Denn in diesem Falle war ja der französische König der Friedensstörer, den zu bekämpfen die Pflicht des rechten « rex iustus » ist.

Richtig ist zu diesem Jahre der Todestag ⁽¹⁾ der Gräfin Elisabeth von Flandern angegeben, den Gislebert ⁽²⁾ irrig in das Jahr 1183 setzt. Ungenau ist hingegen die Behauptung des Autors, Heinrich II. von England sei nach der Ueberfahrt zum Festlande « post pascha » nach der Normandie gekommen. Andere Quellen ⁽³⁾ machen wahrscheinlich, dass der König schon am 4. März bei Barfleur in der Normandie landete. Ostern fiel 1182 auf den 28. März. Allerdings fand die erste Zusammenkunft zwischen Heinrich II., Jung Heinrich und den Grafen Philipp und Balduin von Hennegau, der vielleicht auch Philipp

⁽¹⁾ CARTELLIERI, I, p. 121 u. Beilage 12.

⁽²⁾ P. 135.

⁽³⁾ *Rad. de Diceto*, II, p. 10; *Gesta Henrici II.*, I, p. 285; CARTELLIERI, I, p. 120 u. Anm. 2.

August beiwohnte, erst am 4. April ⁽¹⁾ statt, um die Friedensbedingungen zu besprechen. Unser Berichterstatter wird wohl erst durch die Nachricht von dieser Beratung der Fürsten auf die Ankunft König Heinrichs II. aufmerksam geworden sein. Er meldet im Anschluss an die Nachricht, dass Kaiser Friedrich das Pfingstfest ⁽²⁾ (16. Mai 1182) in Mainz gefeiert habe, und dass dort ausser vielen andern Grossen auch Philipp von Flandern mit seinen Baronen zugegen gewesen sei, was auch an andern Orten bestätigt wird: « Ibi Henricus dux Saxonie trienni condempnatur exilio; qui de regno coactus exire ad Henricum regem Anglorum se cum sua uxore contulit. » Das Verbannungsurteil wurde gegen den Welfen nach den meisten Quellen ⁽³⁾ schon im November 1181 auf dem Reichstage zu Erfurt ausgesprochen. Nur der Antritt der Strafe erfolgte 1182. Er verliess das Reich zum festgesetzten Termin, dem 25. Juli 1182 ⁽⁴⁾, und begab sich an den Hof seines Schwiegervaters nach der Normandie, wie ja auch unser Berichterstatter angibt. Möglich ist es ja, wie Cartellieri ⁽⁵⁾, der sich dabei auf unsere Quelle stützt, annimmt, dass die Fürsten hier in Mainz die Verbannung des

⁽¹⁾ *Gesta*, I, p. 285; *Gisleb.*, p. 135; *Rad. v. Coggeshale*, a. 1182; *Brief Heinrichs II.* bei GEROLD VON BARRI (SS., XXVII, p. 402; CARTELLIERI, I, p. 124-125.

⁽²⁾ STUMPF, *Reg.*, Nr. 4338-4345; *Ann. Wormatienses* (SS., XVII, p. 74); CARTELLIERI, I, p. 131-132.

⁽³⁾ *Chron. Colon.*, p. 132; *Ann. Palidens.* (SS., XVI, p. 96); *Cronica S. Petri Erfordensis* (SS., XXXI, p. 374); *Arnold v. Lübeck*, II, Kap. 22, p. 42; GIESEBR., V, p. 945, VI, 579.

⁽⁴⁾ *Ann. Palidens.* (l. c., p. 96); *Chron. Sampetr.*, p. 39; *Ann. Col. Max.*, p. 132; *Gesta Henrici II.*, I, p. 288; *Rad. de Diceto*, II, p. 13; *Rob v. Torigni* (*Chronicles*, IV, p. 303); GIESEBR., V, p. 945.

⁽⁵⁾ *L. c.*, I, p. 132; cfr. auch p. 130, Anm. 1.

im vorigen Jahre verurteilten Sachsenherzogs endgültig auf drei Jahre festsetzten : « Graf Philipp mochte im Einverständnis mit Philipp August und Heinrich II. dazu beigetragen haben, dass die Stimmung sich für den Welfen wieder etwas besserte. » Ich halte es aber auch nicht für ausgeschlossen, dass der Satz : « Ibi Henricus bis exilio » später bei der Ueberarbeitung von dem Chronisten hinzugefügt wurde. Er fand vielleicht nur die Aufzeichnung vor, dass Heinrich von Sachsen genötigt worden sei, das Land zu verlassen, und sich zu seinem Schwiegervater begeben habe. Da er nicht mehr wusste, wo das Urteil gegen ihn gefällt war, glaubte er, dies sei auf dem Hoftag zu Mainz geschehen, der unmittelbar davor erwähnt war, und brachte beide Nachrichten in inneren Zusammenhang. Andere Autoren wissen nichts darüber zu melden, ob hier in Mainz das Schicksal des Welfen noch einmal Gegenstand der Besprechung war.

1183-1186

Die Nachrichten der Folgezeit sind gleichfalls von mir auf ihren historischen Wert hin untersucht und kontrolliert worden, soweit dies an der Hand anderer Quellen möglich war. Es scheint mir aber für die Beurteilung des ganzen Werkes nicht durchaus notwendig zu sein, *jede* einzelne aufgezeichnete Tatsache als richtig durch andere Berichte zu belegen. Ich will daher im folgenden nur die bedeutungsvolleren und wichtigeren Ereignisse, an deren chronologischer wie sachlicher Genauigkeit sich kaum etwas aussetzen lässt, berühren und in der Hauptsache nur auf Abweichungen und Versehen der Darstellung eingehen. Wenn sich auch an vielen Stellen deutlich zeigen lässt, dass diese

gleichzeitig oder wenigstens bald nach den Ereignissen aufnotiert sein müssen, so kann man aber auch hin und wieder eine spätere Ueberarbeitung, Ergänzung und verschiedene Nachträge nicht verkennen. Besonderes Interesse wendet er der Lokalgeschichte zu. Er zeigt sich z. T. sehr gut über die Kämpfe zwischen der französischen Krone und den Grossen des Reiches informiert, zeigt Verständnis für den Zusammenhang der Geschehnisse, bringt genaue Zeitangaben. Auch dort, wo er den von ihm notierten Tatsachen örtlich ferner stand und sich ganz auf die Mitteilungen weniger Leute verlassen musste, finden wir verhältnismässig wenig grobe Fehler. Somit kann unsere Quelle vielfach zur Berichtigung und Prüfung anderer Darstellungen herangezogen werden.

Zu 1183 wird in einer Nachricht über Vorgänge im byzantinischen Kaiserhause schon auf das folgende Jahr verwiesen (...sicut sequens demonstrabit annus) und erläuternd auf Ereignisse hingedeutet, die schon mehrere Jahre zurückliegen; z. B. erfolgte der Tod Kaiser Manuels ⁽¹⁾ bereits am 24. September 1180 und die Vermählung ⁽²⁾ seines Sohnes und Nachfolgers Alexius mit Agnes, der Tochter Ludwigs von Frankreich, gleichfalls im Jahre 1180. Richtig sind, auch in den Einzelheiten, die Umstände bei dem Tode ⁽³⁾ Jung Heinrichs von England (11. Juni 1183) aufgezeichnet.

Als einen späteren Nachtrag hat man wohl einen Teil der Bemerkungen über die Kämpfe zwischen dem Papst und den Römern, die er zu 1184 erwähnt, anzusehen. Zwar ist wahr, dass Papst Lucius III. im Jahre 1184 (22. Juli)

⁽¹⁾ *Cont. Zwetlens. Alt.* (SS., IX, p. 541; GIESEBR., V, p. 891; RÖHRICH, *Gesch. d. Kgr. Jerus.*, p. 492 ff.

⁽²⁾ CARTELLIERI, I, p. 22 u. Stammtafel I.

⁽³⁾ HODGSON, *Jung Heinrich* (Dissert.), p. 73-78.

nach Verona ⁽¹⁾ kam und dort bis zu seinem Tode weilte. Aber was der Chronist einleitend hierzu erzählt, dass der Papst, voll Entrüstung und von tiefem Schmerz darüber ergriffen, dass man seine Anhänger gefangen genommen, geblendet und ihn verhöhnt habe, über die Uebeltäter den Kirchenbann aussprach und selbst mit den Seinen Rom für immer verliess, gehört chronologisch nicht hierher. Die an den Parteigängern des Papstes verübten Frevel melden zu 1183, wenn auch mit verschiedenartiger Ausschmückung, zwei andere Quellen ⁽²⁾, aber wahrscheinlich erfolgten diese Schandtaten der Römer schon 1182, denn Papst Lucius verliess schon im März 1182 ⁽³⁾ Rom, das er nie wieder betrat. Er begab sich aber auch nicht gleich, wie man nach den Worten unseres Autors annehmen muss, nach Verona, sondern zunächst nach Velletri, im Juni 1183 nach Segni ⁽⁴⁾, im September dieses Jahres nach Anagni ⁽⁵⁾, von dort Ende März 1184 nach Veroli ⁽⁶⁾ und residierte erst seit dem 22. Juli 1184 in Verona. Da er behauptet, « ibi resedit usque ad diem mortis sue », weist er bereits auf spätere Ereignisse hin, denn Lucius starb dort erst am 25. November 1185 ⁽⁷⁾. Die teilweise detaillierten Ausführungen des Verfassers über die Beziehungen Frankreichs zu Flandern einerseits und Flanderns

(1) JAFFÉ, *R. P. R.*, II, p. 466-492.

(2) *Rob. v. Auxerre* (SS., XXVI, p. 246, a. 1183); *Ann. Stadens.* (SS., XVI, p. 350).

(3) JAFFÉ, Nr. 14613, p. 454 ff.

(4) JAFFÉ, p. 455.

(5) JAFFÉ, p. 457.

(6) JAFFÉ, p. 463.

(7) JAFFÉ, p. 492; HAUCK, IV, p. 304; WATTERICH, II, p. 662 u. Anm. 2.

zu Hennegau andererseits lassen sich gut mit den Berichten anderer Autoren in Einklang bringen, zum Teil bestätigend: die beabsichtigte Ehescheidung Philipp Augusts von Isabella von Hennegau, der Nichte Graf Philipps von Flandern, auf Betreiben von Philipps Neidern zu Senlis⁽¹⁾ (März 1184), die Spannung zwischen Flandern und Frankreich, Rüstung und Vorrücken der Heere zur gemeinsamen Grenze⁽²⁾, treffliche Bemerkungen über die verschiedene Stärke und Truppengattungen⁽³⁾, Waffenstillstand auf ein Jahr vom kommenden Johannisfest⁽⁴⁾ ab gerechnet, Verfeindung zwischen dem Grafen Balduin von Hennegau und Philipp durch einen geschickten Schachzug Philipp Augusts⁽⁵⁾, das Scharmützel zwischen den Truppen Balduins und Gottfrieds von Brabant⁽⁶⁾, Vermählung Philipps mit einer portugiesischen Prinzessin⁽⁷⁾ im August 1184, offener Anschluss Balduins an Frankreich durch ein Schutz- und Trutzbündnis⁽⁸⁾, Einfall Philipps und seiner Verbündeten

(1) *Gislebert* (ARNDT), p. 139-140; *Andreas v. Marchiennes* (SS., XXVI, p. 210); CARTELLIERI, I, p. 136-139, 138, Anm. 1.

(2) *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 309; CARTELLIERI, p. 145.

(3) *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 309; CARTELLIERI, p. 145.

(4) *Gesta Henrici II.*, p. 312; *Gisleb.*, p. 146 u. Anm. 5; CARTELLIERI, I, p. 146; GIESEBR., VI, p. 611.

(5) *Gisleb.*, p. 147; KÖNIG, *l. c.*, p. 253, 254 u. Anm. 1; CARTELLIERI, I, p. 146; JOHNEN, p. 448-449.

(6) *Gisleb.*, p. 148-150; KÖNIG, p. 256 ff.; CARTELLIERI, I, p. 151-153.

(7) *Gesta Henrici II.*, I, p. 310; *Rad. de Diceto*, II, p. 28-29; *Rob. v. Torigni*, a. 1184; *Gislebert* (ARNDT), p. 147; *Gerv. v. Canterb.*, I, p. 309; *Willh v. Andres* (SS., XXIV, p. 716); CARTELLIERI, I, p. 134, Anm. 2, 155; KÖNIG, p. 258.

(8) JOHNEN, p. 451; *Gislebert* (ARNDT), p. 152, 159; CARTELLIERI, I, p. 160.

in hennegauisches Gebiet ⁽¹⁾, Waffenruhe ⁽²⁾ bis zum Johannistag 1185, der Rachezug Graf Balduins im Jahre 1185 vor Ende des Waffenstillstandes gegen den verräterischen Jakob von Avesnes ⁽³⁾, den «incentor discordiae», baldiger Friede ⁽⁴⁾ zwischen Philipp und seinen Gegnern, seine Verluste an Land und Burgen, Zusammenkunft Philipps mit dem römischen König Heinrich ⁽⁵⁾ (August 1185), der Kriegszug Philipp Augusts und Philipps von Flandern im Jahre 1186 gegen den Herzog von Burgund ⁽⁶⁾, der «iniustissimus» war, da er reisende Kaufleute aus den Landen der beiden Fürsten schimpflich ausplündern liess. Irrig meldet er aber zu 1186 die Fehde Graf Balduins und seines Oheims, Heinrichs von Namur, gegen den Herzog Gottfried von Brabant, die schon in den Sommer 1185 ⁽⁷⁾ gehört. Was der Autor zum Jahre 1184 über die Thronwirren in Byzanz erzählt, ereignete sich schon früher und ist an dieser Stelle falsch eingereiht. Andronikos, der Vetter des verstorbenen Königs Manuel, nahm schon im Herbst 1182 die

⁽¹⁾ *Gislebert* (ARNDT), p. 153-160; *Gesta*, I, p. 322; *Rad. de Diceto*, II, p. 32; CARTELLIERI, I, p. 161, Anm. 2, 162, Anm. 1, ff.; JOHNEN, p. 451; KÖNIG, p. 270.

⁽²⁾ *Gisleb.*, p. 160-161; KÖNIG, p. 270 ff.; CARTELLIERI, I, p. 168 ff.

⁽³⁾ *Gisleb.*, p. 163; KÖNIG, p. 273; CARTELLIERI, p. 173.

⁽⁴⁾ *Gisleb.*, p. 164 ff.; CARTELLIERI, I, p. 177 u. Anm. 3.

⁽⁵⁾ *Gervas.*, I, p. 331; *Rob. v. Torigni*, a. 1185, p. 312; *Gisleb.*, p. 168; CARTELLIERI, I, p. 181 u. 182; JOHNEN, p. 453.

⁽⁶⁾ *Jahrbücher von Saint Bénigne zu Dijon* (SS., V, p. 46); *Ann. von Lobbes* (SS., IV, p. 25); RIGORD, § 32-36; CARTELLIERI, I, p. 197, Anm. 7, 200, Anm. 2 u. 5, 198 ff.

⁽⁷⁾ *Gisleb.*, p. 167 ff.; *Ann. von Lobbes* (SS., IV, p. 25); *Ann. Floreff.* (SS., XVI, p. 625); *Ann. Parchens.* (SS., XVI, p. 606); *Ann. Fossens.* (SS., IV, p. 31); *Gilg von Orval* (SS., XXV, p. 3, 42); GIESEBR., VI, p. 79-80, 613; KÖNIG, p. 276 ff.

Leitung der Regierung als Mitkaiser des Alexius in die Hand, den er schon im August 1183 ⁽¹⁾ mit seiner Mutter aus dem Wege räumen liess, und dessen Gemahlin Agnes, Tochter Ludwigs VII. von Frankreich, er dann heiratete. Zum Jahre 1184 erwähnt er nichts von dem schmählichen Verrat Jakobs von Avesnes, der schnöde die Treue und Eide brach, die er seinem Lehnsherrn, dem Grafen Balduin von Hennegau, geschworen hatte und offen zu dessen Gegnern überging, als sie in das Gebiet Balduins einfielen. Nur als ein unverbürgtes Gerücht stellt er seine Schuld an der Fehde zwischen Philipp und Balduin im Jahre 1185 hin (*incentor discordiae esse ferebatur*). Nichts erzählt er von den ewigen Hetzereien und Hintertreibungen dieses Ritters, der stets darauf sann, eine geplante Aussöhnung zu vereiteln. Da unser Chronist doch sonst so gut über diese Kämpfe orientiert ist, so glaube ich, er weiss sehr wohl von dessen Verrat und Treubruch, berichtet aber absichtlich nichts davon und verfährt so gelinde mit ihm, weil er ihn später in hellen Tönen als ein Kind des Gottesreiches preist, dem die ewige Seligkeit sicher sei, als Jakob während des dritten Kreuzzuges als vielgefeierter Kämpfer Christi im Kampfe gegen die Ungläubigen fällt (Vgl. oben S. 46 f.). Dadurch blieb sein Andenken bei der Nachwelt in hohen Ehren. Um nicht sein hehres Bild zu trüben und seinen Heldensinn zu schmälern, hielt der Chronist, als er in den neunziger Jahren das ganze Werk überarbeitete, es für zweckmässiger, davon zu schweigen, welche zweifelhafte Rolle jener in den flandrisch-hennegauischen Kämpfen ge-

(¹) GROTE, *Stammtafeln*, p. 440; WEBER, *Weltgeschichte*, VI, p. 462-463; *Rob. v. Auxerre* (SS., XXVI, p. 247, a. 1183); *Rob. v. Torigni*, a. 1182-1183; *Rad. de Diceto*, II, p. 12, a. 1182.

spielt hatte. Vielleicht hat er sogar manches Kompromittierende, was er damals aufgezeichnet hatte, jetzt fortgelassen. Seine Eigenart ist es ja, wie wir an mehreren Stellen gesehen haben, nach Möglichkeit nur Lichtvolles und Rühmliches von den Anhängern der « civitas Dei » zu vermerken. Ein paar Versehen sind dem Verfasser unterlaufen, als er einige Gründe für die Erneuerung der alteingewurzelten ⁽¹⁾ Feindschaft zwischen Papst Urban und Kaiser Friedrich (*inveteratum inter se odium*) anführt. Er motiviert sie einmal damit, dass der Patriarch von Aquileja und einige andere Bischöfe ohne Genehmigung des Papstes der Krönung König Heinrichs in Mailand (27. Januar 1186) ⁽²⁾ beigewohnt hätten und dafür von Urban mit der Suspension vom geistlichen Amt bestraft worden seien (*Quos omnes papa a divino suspendit officio*). Es ist zwar richtig, dass der Patriarch von Aquileja, der vornehmste geistliche Fürst des Reiches, bei der Feier zugegen war, denn er vollzog ⁽³⁾ selbst die Krönung Heinrichs, ob mit oder ohne Erlaubnis des Papstes, ist nirgends berichtet. Mochte dieser auch heftig grollen und sehr ungehalten darüber sein, so verdient doch die Bemerkung, Urban sei zu der Amtsentsetzung des Patriarchen wie der betreffenden Bischöfe geschritten, keinen Glauben, ist wenigstens sehr zweifelhaft. Sie wird von keiner Quelle bestätigt ⁽⁴⁾; auch

⁽¹⁾ Ueber Urbans persönliche Gründe cfr. GIESEBR., VI, p. 115, 635; SCHEFFER-BOICHORST, *Letzter Streit*, p. 79.

⁽²⁾ GIESEBR., VI, p. 122, 640; TOEHE, *Jahrb.*, p. 55.

⁽³⁾ *Rad. de Diceto*, II, p. 39 u. obige Anm. 2.

⁽⁴⁾ Cfr. auch die Zweifel an der Richtigkeit dieser Nachricht bei TOEHE, p. 57, Anm. 4; SCHEFFER-BOICHORST, *Letzter Streit*, p. 84; GIESEBR., VI, p. 124 u. 641.

nahmen die Verhandlungen zwischen Kurie und Kaiser zunächst nach der Krönung einen guten Fortgang ⁽¹⁾. Ich vermute, dass diese Nachricht auf einer Verwechslung mit andern Tatsachen beruht. Als nämlich der Kaiser im Frühsommer 1186 das rebellische und mit der Reichsacht belegte Cremona zum Gehorsam zwingen wollte, hatte der Papst ⁽²⁾ «alle Städte Italiens davon abgemahnt, dem Kaiser Heeresfolge und Hilfe gegen Cremona zu leisten, und es den Bischöfen sogar durch Briefe und Boten bei Verlust ihres Amtes und unter Androhung des Kirchenbannes untersagt». Trotz des päpstlichen Verbotes und der schweren Strafandrohung hatten Städte und Bischöfe dem Kaiser die verlangte Unterstützung gewährt, und Urban hatte es nicht unterlassen, über die Bischöfe, die sein Verbot nicht beachtet hatten, die angedrohten Strafen zu verhängen, wie aus seinem Schreiben ⁽³⁾ an den Kaiser hervorgeht. Höchstwahrscheinlich hat nun unser Mönch dieses Einschreiten des Papstes gegen die Bischöfe irrigerweise auf diejenigen Prälaten bezogen, die der Königskrönung Heinrichs beiwohnten, und somit zwei ganz ver-

⁽¹⁾ GIESEBR., VI, p. 124; SCHEFFER-BOICHORST, p. 84.

⁽²⁾ S. *Briefe der deutschen Bischöfe an Urban und die Cardinäle*. *M. G. Leg.*, Sectio IV, p. 445, § 3: «... episcopis [Italiae] quoque tam litteris quam nunciis sub pena officii et beneficii pariterque anathematis in terminatione inhibendo districtius, ne vel adiutorium ei facerent vel aliquo modo secum comparere praesumerent.» Ganz ähnlich, aber kürzer p. 447, § 3 (*An die Cardinäle*); cfr. GIESEBR., VI, p. 129.

⁽³⁾ *Epist. Urbani III.* (vom 18. Juni 1186). *Leg.*, Sectio IV, p. 443: Du [= Kaiser] kannst es mir nicht verargen, «si eos, qui commissas sibi aecclesias tam indebitae conditioni [Unterstützung des Kaisers gegen Cremona] subicere praesumpserunt, auctore Deo pastoralis officio compescemus»; cfr. GIESEBR., VI, p. 132 ff.; SCHEFFER-BOICHORST, *Letzter Streit*, p. 90.

schiedene Ereignisse zusammengeworfen. Es stimmt zwar die Mitteilung, der Kaiser sei 1186 von Italien nach Deutschland zurückgekehrt ⁽¹⁾ und habe seinen Sohn Heinrich dort zurückgelassen, aber nicht « in partibus Beneventanis », wie behauptet wird. Der König befand sich, als der Kaiser im Juni 1186 die Rückreise nach der Heimat antrat ⁽²⁾, vor Siena in Tuscanen ⁽³⁾, ging darauf auf des Kaisers Gebot nach dem Süden ⁽⁴⁾, belagerte während der Juni- und Julimonate die Stadt Orvieto und zog dann nach der Campagna und unterwarf die ganze Gegend.

1187

Zu diesem Jahre bringt unser Mönch einen längeren, zusammenhängenden Bericht über die Ereignisse im Heiligen Lande, die gänzliche Niederlage der Christen (in der Schlacht bei Hattin (3. u. 4. Juli 1187) ⁽⁵⁾ und die Eroberung ihres Gebietes durch Saladin. Ebenso wie die andern abendländischen Chronisten wendet auch er seine Aufmerksamkeit verständlicher Weise erst dann auf die Vorgänge in Palästina, als die Kunde eintraf, die jedem aufrichtigen Christen heiligen und teuren Stätten seien in die Hände der Ungläubigen gefallen. Die Reihenfolge der Ereignisse gibt er richtig an, aber ohne genaue Zeitangaben, auf die auch kaum etwas ankam. So berichtet er in diesem Abschnitt in einer erläuternden Einleitung, um den Zusammenhang zu erklären, Tatsachen, die schon

(1) STUMPF, *Reg.*, Nr. 4463-4466; GIESEBR., VI, p. 143, 651.

(2) STUMPF, *Reg.*, Nr. 4455-4461; GIESEBR., VI, p. 143.

(3) TOECHE, p. 59; GIESEBR., VI, p. 135.

(4) TOECHE, p. 60, 61; GIESEBR., VI, 136 ff., p. 648-649.

(5) RÖHRICHT, *Gesch. d. Kgr. Jerus.*, p. 431 ff.

früheren Jahren angehören. Er erzählt, nach dem Tode König Balduins (IV.) [er starb 1185] ⁽¹⁾ sei diesem sein jugendlicher Neffe Balduin (V.) auf dem Throne gefolgt, für den der Graf Raimund von Tripolis die Reichsverweserschaft ⁽²⁾ übernommen habe. Als der junge König gestorben sei (moritur!) [im J. 1186] ⁽³⁾, habe seine sehr verschlagene (satis astuta) Mutter (Sibylle), die sich vorher für den Fall des Ablebens ihres Sohnes von dem Patriarchen Heraklius und andern Grossen des Reiches, die gegen Raimund feindlich gesonnen waren, die Nachfolge gesichert habe, die Krone ihrem Gemahl Wido von Lusignan zugewendet. (Dieser wurde wahrscheinlich in der Zeit zwischen Ende Juli und Mitte September 1186 ⁽⁴⁾ gekrönt.) Der Graf von Tripolis sei darüber sehr erbittert ⁽⁵⁾ gewesen, habe, da er Wido für unrechtmässig hielt, ihm den Lehens-
eid verweigert und darauf mit dem Führer der Sarazenen, Saladin, Verhandlungen angeknüpft ⁽⁶⁾ (insuper et Salahadinum regem Babylonis... super eum invitavit) und ihn veranlasst, den mit den Christen geschlossenen Friedensvertrag zu brechen. Saladin habe hochofrenut, als er von der « discordia » unter den Christen vernähm, die Gelegen-

⁽¹⁾ *Rob. v. Auxerre* (l. c., p. 248^v; *Rob. v. Torigni*, a. 1185; RÖHRICHT, p. 415 ff.; CARTELLIERI, II, Stammtafel I.

⁽²⁾ CARTELLIERI, II, p. 18 u. Anm. 2 u. 3; GROH, *Der Zusammenbruch des Reiches Jerusalem* (Jenaische Dissert.), 1909, p. 70.

⁽³⁾ GROH, p. 71; CARTELLIERI, II, p. 29; *Rob. v. Auxerre* (l. c., a. 1186); RÖHRICHT, p. 416, Anm. 1; *Arnold v. Lübeck*, IV, p. 115 ff.

⁽⁴⁾ CARTELLIERI, II, p. 29, Anm. 2; RÖHRICHT, p. 418, Anm. 2.

⁽⁵⁾ CARTELLIERI, II, p. 18, Anm. 4; *Arnold v. Lübeck*, IV, p. 3; GROH, p. 70-71.

⁽⁶⁾ Im Herbst 1186: GROH, p. 71 u. 72; RÖHRICHT, p. 420, Anm. 3, 421; für das folgende ausserdem CARTELLIERI, II, 31 ff.

heit benutzt und sei mit einem ungeheuer grossen Heer gegen diese zu Felde gezogen. Die Behauptung des Autors, Raimund sei gleichsam zum Verräter an seinen Mitkämpfern geworden und der eigentliche Urheber des Einfalls der Gegner in christliches Gebiet gewesen, ist als unberechtigt abzuweisen. Die Augenzeugen wissen ohne Ausnahme nichts von einer verräterischen Handlungsweise des Grafen, dagegen wird von den andern, die den Ereignissen fernerstehen und nur durch Berichte und Hörensagen davon wissen können, alle Schuld auf Raimund vereinigt, da man zur Erklärung für das grosse Unglück im Heiligen Lande eines Verräters bedurfte. Mochte der Graf auch mit Saladin im Herbst des Jahres 1186 verhandelt haben, so tat er es nur zum Zweck der Selbsterhaltung, um sich dessen Unterstützung für den Notfall zu sichern, nämlich wenn man ihn gewaltsam zur Anerkennung Widos zwingen wollte. Die Behauptung, dass Raimund den Gegner zum Bruch des Friedens brachte, ist falsch. Den eigentlichen Anlass dazu gab Rainald von Châtillon-Kerak ⁽¹⁾, ein Gegner Raimunds, der mitten im Frieden und trotz bestehenden Waffenstillstandes eine Karawane auf dem Wege von Aegypten nach Damaskus überfiel, ausplünderte und die Gefangenen misshandelte. Er war « der Mann des Schicksals für das christliche Reich im Morgenlande ». Denn da er in seinem Trotz jede Genugtuung verweigerte, auch der schwache und machtlose Wido ihn nicht dazu zu zwingen vermochte, so musste sich der Sultan Saladin selbst mit den Waffen die Entschädigung holen. Dieser erliess daher an alle seine Glaubensgenossen Aufrufe zum heiligen Kriege. Es ist richtig, dass sich Rai-

(1) CARTELLIERI, II, p. 81 ff., 33, Anm. 1; GROH, p. 72 ff.

mund vor der Entscheidungsschlacht mit Wido aussöhnte und im Kriegsrat ⁽¹⁾ (am Abend des 2. Juli) dringend von einem Kampfe mit Saladin abriet, aber nicht mit seinen klugen Ratschlägen beim Könige durchdrang. Wenn jedoch der Berichterstatter hier fortfährt: « comes (Tripolitanus) autem *statim* cum suis inde recessit, et terram suam munivit et custodivit, » so könnte man daraus folgern, der Graf hätte jetzt schon vor der entscheidenden Stunde, ehe es überhaupt zum Kampfe gekommen sei, verräterisch und feige die Sache seiner Landsleute verlassen. Das ist aber durchaus nicht der Fall, sondern Raimund hielt jetzt treu zu seinen Glaubensgenossen, mochte er auch das Unglück voraussehen, das abzuwenden ihm nicht geglückt war. Er zog mit dem Christenheere in die Schlacht, kämpfte tapfer mit, wurde zusammen mit den andern nach heftigem Ringen am Abend des 3. Juli 1187 von dem weit überlegenen Gegner eingeschlossen, drang, als er am folgenden Tage vom Könige den Befehl erhielt, den Entscheidungskampf durch einen energischen Vorstoss aller seiner Ritter zu eröffnen, energisch vor und schlug sich erst, als die Sache der Christen unhaltbar geworden war, mit seiner Schar unter starken Verlusten durch die feindlichen Reihen durch ⁽²⁾. Da er das Unglück hatte, so bald nach der furchtbaren Niederlage zu sterben (Sept. 1187) ⁽³⁾, so sah unser Chronist dies sicherlich als eine gerechte Strafe und Sühne für seine Verrätereian, denn für ihn ist jener der « huius mali incentor ». In der Darstellung stimmt ferner nicht die Bemerkung, König Wido habe, als

⁽¹⁾ CARTELLIERI, II, p. 34; GROH, p. 10, 14, 15.

⁽²⁾ Cfr. die Darstellung bei GROH, p. 15-20, 20, Anm. 1; CARTELLIERI, II, p. 34 ff.

⁽³⁾ *Rad. de Diceto*, II, p. 56; GROH, p. 30, Anm. 4.

er diese Niederlage durch Saladin erlitt, noch nicht zwei Monate die Regierungsgewalt in dem Königreich Jerusalem innegehabt (*Guido vero rex nondum duos menses in regno transegerat*). Das Datum von Widos Krönung ⁽¹⁾ ist nach den uns bekannten Quellen nicht genau festzustellen; man kann daraus nur ersehen, dass sie in die Zeit zwischen Ende Juli und Mitte September 1186 fällt. Vielleicht ist der Fehler auf ein Versehen des Chronisten zurückzuführen, der sich entweder verhörte oder in der ihm zu Gebote stehenden schriftlichen Mitteilung verlas und « *duos* » statt « *duodecim* » schrieb, denn diese Angabe würde ja ungefähr richtig sein, da die Schlacht bei Hattin ⁽²⁾ am 3. und 4. Juli 1187 geschlagen wurde. Ebenso lässt sich mit anderen Quellen nicht in Einklang bringen, dass in diesem Kampfe « *Bethleemites episcopus ferebat crucem dominicam; in quo conflictu ipse sacerdos occiditur, crux dominica a paganis aufertur* ». Denn das heilige Kreuz trug zuerst Bischof Rufinus von Akka ⁽³⁾, der in der Schlacht fiel. Nach ihm ergriff es Bischof Bernhard von Lydda. Am zweiten Tage des heissen Ringens fiel es den Feinden in die Hände. Unser Autor meldet richtig den Tod Papst Urbans in Ferrara (19. oder 20. Oktober 1187) ⁽⁴⁾, jedoch treffen seine Worte, Urban sei dort sehr schwer erkrankt und gestorben, « *audito gravi nuncio de perditione transmarine christianitatis* », nur dann zu, wenn damit die Niederlage bei Hattin, die Gefangennahme Widos, der Verlust des heiligen Kreuzes, die folgenden Kapitulationen.

⁽¹⁾ CARTELLIERI, II, p. 29, Anm. 2.

⁽²⁾ RÖHRICHT, *Gesch. d. Kgr. Jerus.*, p. 432.

⁽³⁾ GROH, p. 21; RÖHRICHT, p. 428, 437.

⁽⁴⁾ JAFFÉ, *Reg. Pont.*, II, p. 528; CARTELLIERI, II, Beilage 1 A, p. 265 ff.

u. s. w., *nicht* aber der Fall von Jerusalem (2. Okt. 1187) gemeint sind, denn die Nachricht davon wurde in Ferrara erst *nach* dem Tode ⁽¹⁾ Urbans bekannt. Sein Nachfolger Gregor VIII. starb zwar während seiner Reise ⁽²⁾ von Ferrara nach Rom, aber falsch behauptet der Verfasser: « (in ipso itinere) *Januis* moritur et post *septuaginta* dies sacerdotii sui *ibi* in ecclesia beate Marie sepelitur. » Gregor starb nicht in Genua, sondern am 17. Dezember 1187 in Pisa ⁽³⁾, und wurde auch hier bestattet. Der Irrtum wird begreiflich, wenn man daran denkt, dass Gregor die angesehensten Männer Genuas ⁽⁴⁾ nach Pisa beschied, wo er seit dem 10. Dezember weilte, und gerade bemüht war, die alten Streitigkeiten zwischen diesen beiden mächtigen Seestädten zu schlichten, um ihre Flotten zur Befreiung des Heiligen Landes zu gewinnen. Auch sass Gregor nur 57, nicht 70 Tage auf dem Stuhl Petri (21. Oktober bis 17. Dezember 1187) ⁽⁵⁾. Ich vermute, derjenige Mönch, der die Originalhandschrift von 1159-1200 abschrieb, hat sich verlesen und es hat dort ganz richtig LVII statt LXX gestanden.

1188

Nach einer Bemerkung über die Kreuznahme ⁽⁶⁾ der Könige von Frankreich und England erzählt der Bericht-

⁽¹⁾ CARTELLIERI, II, p. 265 ff.; RÖHRICHT, *Gesch. d. Kgr. Jerus.*, p. 463 u. Anm. 2.

⁽²⁾ GIESEBR., VI, p. 173.

⁽³⁾ JAFFÉ, II, p. 535.

⁽⁴⁾ GIESEBR., VI, p. 178, 675; TOECHE, p. 90; SCHEFFER-BOICHORST, *Letzter Streit*, p. 157.

⁽⁵⁾ JAFFÉ, p. 528; GIESEBR., VI, p. 167; CARTELLIERI, II, p. 50.

⁽⁶⁾ *Gesta*, II, p. 29 ff.; *Rad. de Diceto*, II, p. 51; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 406; CARTELLIERI, I, p. 269 u. Anm. 2, 270; II, p. 53-54.

erstatter: « Richardus Aquitanie dux insurgit contra dominum suum regem Francorum. Quem rex totis viribus excipiens compulit ad deditionem. » Diese Worte können irreführen. Man erkennt hierin wieder die Eigenart des Chronisten, Tatsachen, die die Anjous betreffen, ungünstig darzustellen und tendenziös zu steigern, da diese Fürsten in seinem Werke als Anhänger der « civitas diaboli » charakterisiert werden. Richard wandte sich eigentlich gar nicht gegen Philipp August von Frankreich, sondern wollte an Raimund von Toulouse⁽¹⁾ Vergeltung üben, der poitevinische Kaufleute, die durch sein Gebiet kamen, misshandelt, eingekerkert, manche sogar scheusslich verstümmelt und getötet hatte. Er brach daher in die Grafschaft Toulouse ein und eroberte⁽²⁾ viele Burgen. Philipp August wollte dies nicht untätig mitansehen, forderte Richard auf, davon abzulassen und seine Handel dem Hofgericht zu unterbreiten, und fiel, da Richard sich dem nicht fügte, in englisches Gebiet ein⁽³⁾. Dass Heinrich II. mit einem grossen Heer in diesen Konflikt seines Sohnes mit Philipp August eingreift⁽⁴⁾, womit wieder der Kampf zwischen Kapet und Anjou, ein Kampf auf Leben und Tod beginnt, erwähnt er gar nicht. Uebertrieben ist seine Behauptung, der französische König habe Richard zur Unterwerfung gezwungen (compulit ad deditionem). Dazu wäre er mit seinen eigenen Kräften gar nicht in stande gewesen, solange die Anjous einmütig zu einander hielten. Richard ging vielmehr nach der Unterredung, die in der Nähe von Bonsmoulins und Soligni zwischen den Fürsten

(1) CARTELLIERI, I, p. 272 ff.

(2) IBID., p. 275.

(3) IBID., p. 276.

(4) IBID., p. 278 ff.

stattfand ⁽¹⁾, freiwillig auf Philipps Seite über und leistete ihm den Lehnseid für die gesamte angiovinische Herrschaft in Frankreich, als er mit seinem Vater wegen der Thronfolge in England zerfiel. Wenn es in der Darstellung weiter heisst: Richard und Philipp August «contra Henricum regem Anglorum exercitum ducunt, et eius castella diripiunt et incendunt», denn König Heinrich habe sich stets rebellisch gegen die französischen Herrscher gezeigt, so ist das chronologisch falsch einge-
reicht. Zu offenem Kampfe zwischen beiden Parteien kam es erst im folgenden Jahre. Erst nach Ablauf des im November 1188 ⁽²⁾ geschlossenen französisch-englischen Waffenstillstandes ⁽³⁾, der bis zum 13. Januar 1189 dauerte, brachen Philipp August und Herzog Richard mit vereinigten Streitkräften in englisches Gebiet ein und richteten grosse Verwüstungen an. Die Schilderung der Fehde zwischen Balduin von Hennegau und seinem Oheim, dem Grafen Heinrich von Namur, ist zwar sachlich gut und zeichnet sich durch die Angabe einzelner genauer Daten vorteilhaft gegenüber dem Bericht des Gislebert ⁽⁴⁾ aus, der wohl in seiner, natürlich weit ausführlicheren Darstellung den sachlichen Zusammenhang wahrt, dagegen keine bestimmtere und nähere zeitliche Einreihung der Vorgänge gibt. Jedoch bringt unser Mönch als erklärende Einleitung zu diesen Kämpfen eine Nachricht, die schon

(1) 18.-20. November 1188; CARTELLIERI, I, p. 291 ff.; *Gesta*, II, p. 60; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 435 ff.

(2) CARTELLIERI, I, p. 293.

(3) *IBID.*, p. 296; *Gesta*, II, p. 61, 69; *Rog. v. Howd.*, II, p. 362.

(4) Cfr. Bemerkung CARTELLIERIS, I, p. 285, Anm. 4.

zu dem vergangenen Jahre gehört, nämlich die Verlobung der Ermesinde, der einzigen Tochter Heinrichs von Namur, mit Heinrich von Troyes, die bereits um Ostern⁽¹⁾ (29. März) 1187 abgeschlossen und im Juli⁽²⁾ desselben Jahres nochmals beschworen wurde. Er berichtet zu 1188: Heinrich von Namur «*filiam suam unicam ... dat Henrico comiti Trecarum et cum ea post suum decessum omnem terre sue comitatum*», und motiviert dann die Fehde Balduins gegen seinen Oheim damit, dass Balduin «*indoluit, quia eundem comitatum valde affectabat, et pro eo adipiscendo tam imperatori Frederico quam ceteris de curia multas dederat pecunias*». Man merkt den allgemein gehaltenen Worten an, dass deren Verfasser die tiefergehenden Gründe des Hennegauers nicht kennt. Nichts weiss er davon, dass Pfalzgraf Heinrich von Troyes schon seit Ende 1185 mit Balduins Tochter Jolanthe verlobt⁽³⁾ war, dass Heinrich von Namur den hennegauischen Grafen zu seinem Erben in seinen ganzen Besitzungen erklärt hatte⁽⁴⁾, dass Heinrich von Namur aber schnöde sein Wort brach, indem er seine erst neunmonatige Tochter Ermesinde mit dem Pfalzgrafen von Troyes verlobte⁽⁵⁾ (Ostern 1187) und diesem heimlich sein ganzes Erbe versprach. Somit hatte Balduin ein gutes Recht, gegen seinen Oheim vorzugehen, wie der Chronist nachher richtig angibt.

(1) *Gislebert* (ARNDT), p. 175; CARTELLIERI, I, p. 248; KÖNIG, p. 289.

(2) *Gisleb.*, p. 177-178; CARTELLIERI, I, p. 265.

(3) Zu Sens; *Gisleb.*, p. 171 ff.; CARTELLIERI, I, p. 187 ff.; KÖNIG, p. 284. Von Jolanthes Existenz weiss unser Chronist anscheinend nichts, da er sie zu 1191 nicht unter den Kindern Balduins aufzählt.

(4) *Gislebert* (ARNDT), p. 67-68, 186-187; KÖNIG, p. 405 ff., 408, 307.

(5) CARTELLIERI, I, p. 248; *Gisleb.*, p. 192 ff.; KÖNIG, p. 309.

1189

Den Aufbruch Kaiser Friedrichs und des Kreuzfahrerheeres setzt der Autor «post dies pasce» an und behauptet schon hier, sie seien unter grossen Verlusten auf dem Landwege «ad fluvium Syrie nominatissimum Farfar» gekommen, was aber chronologisch falsch ist. Ostern fiel in diesem Jahre auf den 9. April. Der Kaiser brach mit den Truppen vier Wochen später, am 11. Mai 1189, von Regensburg ⁽¹⁾, dem gemeinsamen Treffpunkt, auf. Sie überschritten erst im Frühjahr des folgenden Jahres (22.-28. März) den Hellespont ⁽²⁾ und langten erst in der zweiten Woche des Junimonats 1190 ⁽³⁾ am Saleph (Farfar) an. Irrig wird zu diesem Jahre der Tod der Königin Isabella von Frankreich mitgeteilt, der erst Mitte März 1190 ⁽⁴⁾ nach den meisten Quellen erfolgte. Die Nachrichten über den Tod König Wilhelms von Sizilien ⁽⁵⁾, die Wahl Tankreds von Lecce ⁽⁶⁾, trotzdem die Grossen früher ausdrücklich das Erbrecht des römischen Königs Heinrich und seiner Gemahlin Constanze an die sizilische Krone anerkannt hatten, die Kämpfe ⁽⁷⁾ Philipp Augusts und seiner

⁽¹⁾ *Ann. Ratisp. cont.* (SS., XVII, p. 590); ANSBERT (*Font. rer. Austriacarum*), p. 15; RIEZLER, *Der Kreuzzug Kais. Fr. I.* (*Forsch. z. d. Gesch.*, X, p. 24); GIESEBR., VI, p. 216.

⁽²⁾ GIESEBR., VI, p. 256-257, 709.

⁽³⁾ *IBID.*, VI, p. 280.

⁽⁴⁾ *Rad. de Diceto*, II, p. 77; *Gesta*, II, p. 108; *Gervas.*, I, p. 485; RIGORD, § 68 u. Anm. 6; CARTELLIERI, II, p. 96, Anm. 1.

⁽⁵⁾ *Gesta Henrici II.*, II, p. 101 ff.; *Wilh. v. Newb.*, p. 285.

⁽⁶⁾ OTTENDORF, *Die Regierung der beiden letzten Normannenkönige u. s. w.* (Dissert.), p. 11-13; TOECHE, p. 128 ff. u. Beilage III.

⁽⁷⁾ CARTELLIERI, I, p. 301 ff., 314.

Verbündeten gegen Heinrich II. von England, der schliesslich dem Uebermass körperlicher und seelischer Leiden zu Chinon erlag (6. Juli 1189), sind richtig.

1190

Der unglückliche, verlustreiche Ausfall, den eine grosse Abteilung der Christen gegen den Willen ihrer Führer aus dem Lager vor Akkon unternahm, fand nicht, wie hier berichtet wird, am 31. Juli 1190 (pridie Kal. Augusti), sondern, wie mehrere andere Quellen glaubhaft machen, schon einige Tage früher, am St. Jakobstage ⁽¹⁾ (25. Juli 1190) statt. Falsch ist ebenso das Datum, das der Chronist für die Abfahrt Philipp Augusts von Genua angibt: « in die festivitatis sanc ti Laurentii » (10. August). Der Aufbruch des Königs erfolgte erst 14 Tage später, am Bartholomäustage ⁽²⁾, dem 24. August. Dieser Irrtum beruht entweder auf einer einfachen Namensverwechslung, oder es ist der Termin der Abfahrt König Richards von Marseille, den Radulf de Diceto ⁽³⁾ mit « vigilia S. Laurentii » angibt, damit zusammengeworfen. Graf Philipp von Flandern brach nach unserer Chronik « mediante Augusto » nach dem Heiligen Lande auf. Mag unser Berichterstatter auch sonst gerade über diesen Grafen gut unterrichtet sein, so erregt diese Zeitangabe doch Bedenken. Zwei andere Quellen, Gislebert ⁽⁴⁾ und die Kölner Königschronik ⁽⁵⁾, setzen

⁽¹⁾ *Rad. de Diceto*, II, p. 84; *Gesta*, II, p. 142; *De Expugnatione Terrae Sanctae per Saladinum*, Libell. (STEVENSON), p. 254: « Die S. Jacobi »; RÖHRICHT, p. 520, Anm. 6.

⁽²⁾ CARTELLIERI, II, p. 122, Anm. 1.

⁽³⁾ II, p. 84; CARTELLIERI, II, p. 123, Anm. 15.

⁽⁴⁾ (ÄRNDT), p. 221.

⁽⁵⁾ P. 148.

dessen Abreise in den Monat September. Ersterer gibt auch einige nähere Umstände an: dass er zu Gent die Pilgerzeichen ⁽¹⁾ empfing und im Beisein Balduins von Hennegau und dessen Familie das Land seiner Gemahlin Mathilde in Schutz und Obhut gab und sie deshalb reichlich mit Geld ausstattete; er ist somit gut über dies Ereignis informiert. Da ausserdem Philipp noch *Ende* August zu Aalst (27 km südöstl. Gent) urkundet, so muss man wohl mit Johnen ⁽²⁾ die Angaben unseres Berichterstatters für unrichtig halten.

Die Angaben des Autors über den Tod Kaiser Friedrichs (10. Juni 1190) ⁽³⁾ zeigen eine typische Entstellung der Wahrheit durch Ueberlieferung und Sage. Er sagt: «Fredericus piissimus imperator, cum in flumine Farfar prope Antiochiam lavandi et refrigerandi causa nataret, violentiam aque non sustinens, ter in eiusdem aque profundo demersus est, et cum magno militum labore inde est extractus. Qui triduo supervixit elinguis, et corpore dominico accepto, cum sacra unctione diem ultimum clausit.»

Nach der christlichkatholischen Anschauung unseres Mönchs durfte der Kaiser, der für ihn ein rechtgläubiger Christ, ein Anhänger der «civitas Dei» war, wie das «piissimus» klar zeigt und auch sonst aus der Chronik hervorgeht, nicht ohne Vorbereitung eines unseligen Todes sterben, nicht ohne Empfang der heiligen Sterbesakramente plötzlich durch Ertrinken dahingerafft werden, wie

⁽¹⁾ JOHNEN, p. 459.

⁽²⁾ JOHNEN, l. c., p. 459, Anm. 2; CARTELLIERI, II, p. 161 u. Anm. 1.

⁽³⁾ Cfr. die meisterhafte Kritik der verschiedenen Berichte von S. O. RIEZLER, *Der Kreuzzug Kaiser Friedrichs I.* (Forsch. z. d. Gesch., X, p. 126 u. Anm. 4, p. 128 ff.; GIESEBR., VI, p. 723 ff.

es in Wirklichkeit der Fall war. Daher erzählt er, der Kaiser sei noch atmend den Fluten entrissen worden, habe noch drei Tage, ohne die Sprache wieder gewonnen zu haben, gelebt, habe die Sakramente und die letzte Oelung erhalten und dann erst seine Seele ausgehaucht. Der Verfasser hat, wenn eine derartige Fabel im Umlauf war, wie man daraus schliessen darf, dass auch sein Zeitgenosse im benachbarten Hennegau, Gislebert ⁽¹⁾ von Mons, derselben Meinung ist, der sogar erzählt, der Kaiser sei erst « infra octo dies » nach dem Unglücksfall verschieden, mit Freuden eine derartige Fassung des Berichtes in sein Werk aufgenommen, da sie vortrefflich zu seiner Tendenz passte. Die Führung des durch des Kaisers Tod verwaisten Heeres, das nicht, wie es in dem Bericht heisst, in Syrien (qui in Syria remanserat), sondern in Armenien weilte, übernahm sein Sohn Friedrich ⁽²⁾, Herzog von Schwaben, nicht, wie der Chronist irrtümlich behauptet, « Conradus dux Suevorum, filius ipsius (Frederici) miles inclitus » Diese Verwechselung Herzog Friedrichs mit seinem jüngeren Bruder und Nachfolger ⁽³⁾ im Herzogtum Schwaben findet sich auch bei einigen andern Autoren ⁽⁴⁾. Zum Jahre 1191 nennt er dagegen richtig unter denen, die bei der Belagerung Akkons starben, den Schwaben-

(1) *Gisleb.* (ARNDT), p. 236.

(2) *Kölner Königschronik*, p. 151; GIESEBR., VI, p. 282, 724.

(3) Seit Pfingsten 1192: *Ann. Aquens.* (SS., XVI, p. 687); *Otto. St. Blas.* (SS., XX, p. 323; *Chounr. Schir. Ann.* (SS., XVII, p. 631); *Cont. Admunt.* (SS., IX, p. 586).

(4) *Gesta Henrici II.*, II, p. 142, 148; *Chron. Sampetr.*, p. 40; *Rad. v. Coggeshale*, p. 24, 29; cfr. SCHEFFER, *Forsch. z. d. Gesch.*, VIII, p. 477, Anm. 2.

herzog Friedrich (20. Januar 1191⁽¹⁾). Der Tod des Bischofs Eberhard von Tournay, der schon hier gemeldet wird, erfolgte nach Gams⁽²⁾ erst am 28. September 1191.

1191

Ueber die Vorgänge im Heiligen Lande, denen der Chronist ein reges Interesse zuwendet, zeigt er sich verhältnismässig gut unterrichtet. Er meldet die Ereignisse in der richtigen, chronologischen Aufeinanderfolge, bringt mehrere Einzelheiten, z. B. den am 1. Juni 1191 erfolgten Tod⁽³⁾ des von ihm hochverehrten Grafen Philipp von Flandern, die Kapitulationsbedingungen⁽⁴⁾ von Akkon, die Kämpfe Richards⁽⁵⁾ von England auf dem Vormarsch nach Askalon, den herrlichen Sieg der Christen über Saladin bei Arsuf⁽⁶⁾ mit genauem Datum, Sonnabend den 7. September, den heldenhaften Tod Jakobs von Avesnes⁽⁷⁾, die Rückkehr⁽⁸⁾ Philipp Augusts nach Frankreich. Wenn er nun mit einigen Angaben fehl geht, so

(¹) *Ann. Reichesp.* (SS., XVII, p. 516 ff.); *Ann. Stederb.* (SS., XVI, p. 329); *Lamb. Parv.* (SS., XVI, p. 650).

(²) *L. c.*, p. 251.

(³) *Gisleb.*, p. 226; *Gesta Ricardi*, II, p. 168; *Rog. v. Howd.*, III, p. 111; *Flandria Generosa Cont. Claremar.* (SS., IX, § 8); *Ann. Aquic.* (SS., XVI, p. 505); cfr. CARTELLIERI, II, p. 185; PIRENNE, *Geschichte Belgiens*, a. a. O., I, p. 239.

(⁴) CARTELLIERI, II, p. 218 u. Anm. 3.

(⁵) *Wilh. v. Newb.*, I, p. 359; *Gesta Ric.*, II, p. 190 ff.; RÖHRICHT, *Gesch. d. Kgr. Jerus.*, p. 572, 578 ff.

(⁶) CARTELLIERI, III, p. 22; RÖHRICHT, p. 586.

(⁷) *Wilh. v. Newb.*, I, p. 361; RÖHRICHT, p. 589 u. Anm. 2.

(⁸) RIGORD, § 81; *Gesta Ric.*, II, p. 230; CARTELLIERI, II, p. 257, Anm. 7.

darf man ihn nicht allzusehr dafür verantwortlich machen, sondern muss berücksichtigen, dass unser Autor sich für diese Ereignisse doch ganz auf die Zuverlässigkeit und Treue seiner Berichterstatter verlassen musste, deren Mitteilungen wohl manchmal differierten und ihn selbst unsicher machten, wie er sagt: « *diversi relatores, dubia et incerta nunciantes, nos fecerunt incertos.* » Unter den weltlichen und geistlichen Grossen, die vor Akkon der Krankheit erlagen oder im Kampfe fielen, nennt er hier noch einige, die schon im vorigen Jahre starben, z. B. den Erzbischof Balduin von Canterbury (starb am 19. November 1190) ⁽¹⁾ und den Grafen Stephan von Sancerre (starb vor dem 21. Oktober 1190) ⁽²⁾. Ungenau ist die Angabe, die Belagerung Akkons durch die christlichen Truppen hätte vier Jahre gedauert. Diese Festung, die Saladin am 9. Juli 1187 ⁽³⁾ durch Kapitulation der Besatzung gewonnen hatte, wurde von den Scharen König Widos von Jerusalem und den anderen Kreuzfahrern seit dem 28. August 1189 ⁽⁴⁾ belagert und musste sich am 12. Juli 1191 ⁽⁵⁾ ergeben. Sie hatte somit noch nicht zwei volle Jahre standgehalten. Der Chronist gibt das letzte Datum falsch mit dem 27. Juni (5. Kal. Julii) an. Vielleicht ist hier ein blosser Schreibfehler anzunehmen. Denn setzt man Id. statt Kal., so erhält man den 11. Juli und damit den der Kapitulation

⁽¹⁾ *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 488-490; *Gesta Ric.*, II, p. 142-147 RÖHRICHT, *Gesch. d. Kgr. Jerus.*, p. 540.

⁽²⁾ *Gesta Ric.*, II, p. 148 u. Anm. 9; RÖHRICHT, p. 522, Anm. 5.

⁽³⁾ Quellen bei CARTELLIERI, II, p. 172, Anm. 1.

⁽⁴⁾ CARTELLIERI, *ibid.*, Anm. 4.

⁽⁵⁾ *Gesta Ric.*, II, p. 178; *Rog. v. Howd.*, III, p. 120; *Rad. v. Coggesh.*, p. 32; *Rad. de Diceto*, II, p. 94; *Arnold v. Lübeck*, IV, p. 16; CARTELLIERI, II, p. 218, Anm. 1.

vorausgehenden Tag, an dem bereits die Bedingungen dafür festgesetzt und beraten wurden. ⁽¹⁾ Am folgenden Morgen wurden die Vereinbarungen feierlich beschworen und darnach die Festung den Belagerern ausgeliefert. Die Zahl der gefangenen Christen, die von den Sarazenen nach einer der Kapitulationsbedingungen freigegeben werden sollten, gibt unser Mönch falsch mit 2 600 an. Nach den meisten andern, zwar stark differierenden Quellen ⁽²⁾, betrug sie nur 1500-1600. Dieser Fehler unseres Autors findet vielleicht in der darauf folgenden Notiz seine Erklärung. König Richard von England habe, so heisst es dort übereinstimmend mit anderen Berichten ⁽³⁾, nach der Abfahrt Philipp Augusts von Akkon, « *predicta conditione infirmata* », 2600 Gefangene, die sich in seinem Besitz befanden, unter verschiedenen Martern niederhauen lassen und nur einige Vornehme geschont, da er durch diese das Heilige Kreuz und einige christliche Gefangene wiederzuerlangen hoffte. — Der Chronist nahm wohl an, dass die auf Richards Befehl getöteten Gefangenen an Zahl denen entsprächen, die die Sarazenen vertragsmässig hätten freigeben müssen, und gab daher für beide Parteien die gleiche Zahl an. Oder es liegt ein blosses Verlesen zu Grunde, indem er beim Abschreiben seiner Notizen das Auge versehentlich auf die zweite Zahlenangabe richtete und so irrtümlich beide Male 2600 schrieb. Die Nachrichten über die Ereignisse in Italien: die Kaiserkrönung ⁽⁴⁾ Heinrichs

⁽¹⁾ *Gesta*, II, p. 178; CARTELLIERI, II, p. 217 u. Anm. 3.

⁽²⁾ CARTELLIERI, II, p. 218, Anm. 3.

⁽³⁾ RÖHRICHT, *Gesch. d. Kgr. Jerus.*, p. 575 u. Anm. 3.

⁽⁴⁾ *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 490; *Gesta Ric.*, II, p. 162; *Gisleb.*, p. 225; *Rad. de Diceto*, II, p. 89; *Ann. Marbaccens.* (Schulausgabe), p. 62; CARO, *Beziehungen Heinrichs VI. zur römischen Kurie* (Dissert.), 1902, p. 12.

durch Papst Cölestin (15. April 1191), Zufriedenstellung der Cardinäle und des Papstes durch Restituierung des Kirchenstaates ⁽¹⁾, Auslieferung Tuskulums an die Römer, allerdings auf einem Umwege über den Papst ⁽²⁾, wovon unser Autor nichts weiss, Belagerung Neapels durch Heinrich ⁽³⁾, Tod Erzbischof Philipps von Köln ⁽⁴⁾, Gefangennahme der Kaiserin Konstanze durch die Salernitaner ⁽⁵⁾, Aufgabe der Belagerung und Rückzug ⁽⁶⁾ des Kaisers, werden durch andere Quellen bestätigt.

1192

Die Aufzeichnungen des Verfassers zu 1192 sind recht ausführlich und zeigen deutlich, dass sie bald nach den Ereignissen abgefasst sein müssen. Andererseits lässt sich aber auch eine spätere Ueberarbeitung erkennen. Seine Darstellungsweise, sonst einfach, schlicht, ruhig, wird hier in manchen Partien, wo er mitfühlt und mitempfindet, ganz lebhaft, wie man aus den Ausrufen, Alliterationen und der Anwendung von Bildern ersehen kann. Versehen und Fehler sind auch hier noch nicht ganz verschwunden. Irrtümlich meldet er gleich zu Anfang seines Jahresberichtes, Kaiser Heinrich VI. habe die Weihnachtsfesttage in Worms gefeiert und dort die Wahl des Archidiakonen Johannes

(1) HUIILLARD-BRÉHOLLES, *Rouleaux de Cluny*, Nr. VI.

(2) CARO, *l. c.*, p. 11 ff.; TOECHE, *Jahrb.*, H. VI, 185 ff.

(3) Von Ende Mai bis 24. August; CARO, p. 13; TOECHE, p. 199.

(4) 13. August; TOECHE, p. 200; ARNOLD PETERS, *Die Reichspolitik etc.*, p. 102.

(5) CARO, p. 14; TOECHE, p. 201 ff.

(6) OTTENDOTF, *Die Regierung der beiden letzten Normannenkönige etc.* (Dissert.), 1899, p. 30.

zum Bischof von Cambrai bestätigt. Heinrich verlebte Weihnachten 1191 nicht in Worms, wohin er erst am 13. Januar ⁽¹⁾ 1192 kam, sondern in Hagenau ⁽²⁾ und traf auch hier erst die Entscheidung über die Besetzung des Cambraier Bistums. Wenn der Autor erzählt, Philipp August habe die Weihnachtstage 1191 (eosdem dies [nativitatis dominice]) in Paris gefeiert, so ist das nicht ganz korrekt ausgedrückt. Der König war auf seiner Heimkehr vom Heiligen Lande am 25. Dezember erst bis Fontainebleau ⁽³⁾ gelangt, wo er die Weihnachtsfeier beging. Nach Paris kam er erst am 27. Dezember 1191 ⁽⁴⁾. Da der Chronist das Jahr mit dem 25. Dezember beginnen lässt, muss er diese Nachricht zu 1192 bringen. Uebereinstimmend mit Gislebert ⁽⁵⁾ berichtet der Mönch aus Anchin, dass sich Balduin, der neue Graf von Flandern, bald danach an den königlichen Hof begeben habe (um den Lehnseid für Französisch-Flandern zu leisten), aber vom König ungnädig aufgenommen wurde und heimlich bei Nacht entfloh, da er, wie Gislebert erzählt, von Freunden erfuhr, dass sich der König seiner Person durch Festnahme bemächtigen wollte. In unserer Darstellung heisst es nun weiter, Graf Balduin habe aus Sorge für sich und sein Land, um die königliche Gunst wieder zu erlangen, die Aehte Simon von Anchin und Daniel von Cambron an

⁽¹⁾ *Gisleb.*, p. 237. Dieser war selbst mit einer hennegausischen Gesandtschaft dort anwesend. *Köln. Königschronik*, p. 154; *Lamb. Parvus.* (SS., XVI, p. 650); *TOECHE*, p. 223 ff.; *KÖNIG*, I. c., p. 363.

⁽²⁾ *Gisleb.*, p. 236 ff.; *Köln. Königschronik*, p. 154; *KÖNIG*, p. 362.

⁽³⁾ *RIGORD*, § 83; *Gesta*, II, p. 335; *Rog. v. Howd.*, III, p. 179.

⁽⁴⁾ *Rad. de Diceto*, II, p. 104; *Wilh. v. Andres* (SS., XXIV, p. 720); *CARTELLIERI*, II, p. 257.

⁽⁵⁾ *Gisleb.*, p. 239-240; *KÖNIG*, p. 355 ff.; *CARTELLIERI*, III, p. 9-10.

den König abgesandt. Gislebert ⁽¹⁾, Balduins Kanzler, berichtet nichts von dieser Gesandtschaft, sondern stellt die Sache so dar, als habe Philipp August, nachdem sich sein Zorn gelegt und einer wohlwollenderen Gesinnung Platz gemacht habe (*mutato consilio suo priori malo contra comitem*), den Grafen aus eigener Initiative brieflich zu einer Unterredung zu sich entboten (*mandavit ei per litteras, ut securum haberet conductum accedendi ad se*). Sicherlich wird man der Angabe unseres Autors den Vorzug geben müssen und sie für die richtige halten, zumal sein Abt hierbei als Unterhändler beteiligt war und daher in seinem Kloster der richtige Sachverhalt bekannt geworden war, der Verfasser hier auch keine Ursache hat, eine von der Wirklichkeit abweichende Schilderung zu geben. Anders steht es mit Gislebert. Er will seinen Gebieter, der trotz des unfreundlichen Empfanges am königlichen Hofe, wodurch er sogar zur nächtlichen Flucht gezwungen wurde, wieder die Gnade und Verzeihung des Regenten suchte, nicht blosstellen, nicht sein Ansehen und seine Ehre gefährden und gibt daher eine für ihn durchaus günstige Darstellung der Tatsachen, wie sie aber der Wirklichkeit nicht entsprach. Er lässt auch an einigen andern Stellen seiner Chronik die Ereignisse etwas unklar, verschwommen ⁽²⁾, schattenhaft, wenn ihm die Handlungsweise seines Herrn nicht ganz ehrenhaft und korrekt zu sein scheint. Unser Chronist erwähnt dann die Zusammenkünfte Philipp Augusts mit Balduin zu Péronne (Mitte

(1) *Gisleb.*, p. 242.

(2) Cfr. HUYGENS, *Sur la valeur historique de la chronique de Gislebert de Mons* (*Revue de l'instruction publique en Belgique*, XXXII, p. 309 ff.); VANDERKINDERE, *La chronique de Gislebert de Mons*, Einleitung, p. xxxi; KÖNIG, p. 368, Anm. 1.

Februar 1192) und zu Arras (1. März), hält aber die hier getroffenen Abmachungen nicht scharf auseinander. Denn er lässt bereits zu Péronne die feierliche Belehnung Balduins mit Flandern stattfinden, die erst am 1. März zu Arras ⁽¹⁾ erfolgte. Ein falsches Datum, «in diebus paschalibus 3. Kal. Maii» (= 29. April), gibt er für die Ermordung Konrads von Monferrat an, von der er sonst mehrere Einzelheiten weiss. Erstens fiel Ostern schon drei Wochen früher, auf den 5. April, und zweitens geschah diese Mordtat nach den meisten Quellen ⁽²⁾ schon am 28. April. Versehentlich behauptet er, als er die Vermählung Pfalzgraf Heinrichs von Troyes mit der Witwe Konrads von Monferrat (Isabella, Anfang Mai 1192) ⁽³⁾ erwähnt, die Mutter der letzteren sei eine Tochter, Konrads Witwe also eine Enkelin König Amalrichs I. von Jerusalem gewesen (*filia Amalrici regis mater eius extitit*). Isabella war vielmehr selbst eine Tochter ⁽⁴⁾ König Amalrichs I. aus seiner Ehe mit Maria Komnena. Die Angabe, König Richard von England habe, als er im Jahre 1191 die Insel Cypern unterwarf ⁽⁵⁾ (vom 5. Mai bis 5. Juni 1191 weilte er dort), deren Herrscher Isaak Komnenos «cum uxore et liberis» gefangen genommen, ist ungenau, denn nach den anderen Quellen geriet Isaak nur mit seiner einzigen ⁽⁶⁾ Tochter in

⁽¹⁾ *Gisleb.*, p. 242-243; KÖNIG, p. 357-358; CARTELLIERI, III, p. 10-11.

⁽²⁾ *Rad. de Diceto*, II, p. 104; cfr. Quellen bei CARTELLIERI, III, p. 24, Anm. 2; RÖHRICHT, p. 614, Anm. 6.

⁽³⁾ CARTELLIERI, III, p. 24; RÖHRICHT, p. 539-617.

⁽⁴⁾ *Rad. de Diceto*, II, p. 104; CARTELLIERI, II, Stammtafel 2 u. p. 177.

⁽⁵⁾ *Gesta Ric.*, II, p. 162 ff.; *Rad. de Diceto*, II, p. 91-92; *Wilh. v. Newb.*, IV, Kap. XX; *Gervas.*, I, p. 489; CARTELLIERI, II, p. 187 ff., 194.

⁽⁶⁾ *Gesta*, II, p. 167-168; *Rad. de Diceto*, II, p. 92: «*filiam suam unicam*»; *Wilh. v. Newb.*, p. 351: «*cum unica ejus filia.*»

Gefangenschaft. Auch stimmt es nicht, dass letztere, die damals etwa 8 Jahre alt war ⁽¹⁾, von Richard zugleich mit der Insel Cypern ⁽²⁾ dem Wido von Lusignan übergeben wurde. Sie blieb mit ihrem Vater bis Ende des Kreuzzuges in Gefangenschaft ⁽³⁾. Im Herbst 1194 sollte sie mit Eleonore von Bretagne dem Herzog Leopold von Oesterreich durch Balduin von Béthune übergeben werden, doch dieser kehrte mit ihnen, als er auf der Reise vom Tode des Herzogs hörte (26. Dezember 1194), wieder nach England zurück ⁽⁴⁾. Ueber Richard bringt der Chronist eine Notiz, bei der wieder die Eigenart unseres Autors zu merken ist, die Handlungsweise von Leuten, die er zu der Teufelspartei rechnet, tendenziös zu entstellen, zu übertreiben und zu vergrößern. Er behauptet, aus schnöder Habsucht und Begehrlichkeit, die über das gewöhnliche Mass hinausgehe (*supra naturam humanam*), habe König Richard, der der ganzen Christenheit verhasst sei (*omni christianitati inuisus*), der stets die Harmonie störe und Aufruhr entfache (*rebellis*), gegen eine hohe Geldbelohnung (*a Salahadino magno precio auri suscepto*) die hochberühmte christliche Stadt Askalon zerstört. Man muss nach diesen Worten doch annehmen, dass der Verfasser bei seinen Lesern den Glauben erwecken will, Richard habe sich von den Ungläubigen bestechen lassen und schändlichen Verrat an der christlichen Sache geübt. Saladin hatte in den Verhandlungen über einen Waffenstillstand, der dann auch, wie

⁽¹⁾ CARTELLIERI, II, p. 193, Anm. 2.

⁽²⁾ CARTELLIERI, III, p. 38, Anm. 9; RÖHRICHT, p. 619 u. Anm. 2.

⁽³⁾ CARTELLIERI, II, p. 194, III, p. 54.

⁽⁴⁾ PAULI, *Geschichte von England*, III, p. 273.

unser Mönch richtig ⁽¹⁾ angibt, auf drei Jahre geschlossen wurde, als eine seiner Hauptforderungen die Schleifung von Askalon gestellt. Richard wollte sich, wie orientalische und abendländische Quellen berichten, durchaus nicht dazu verstehen ⁽²⁾, verlangte immer wieder die Erhaltung der Stadt, die er mit vielen Kosten neu befestigt hatte, gab aber, da er sich nach Frieden sehnte, Saladin dagegen seinerseits energisch auf seiner Bedingung bestand, schliesslich notgedrungen nach und willigte darin ein, dass Christen und Sarazenen gemeinsam die Festung schleifen sollten, wie es dann auch geschah ⁽³⁾. Zwei Quellen ⁽⁴⁾ berichten, dass Saladin dem Könige Schadenersatz für die Kosten der Erbauung Askalons versprochen habe. Dies hatte Richard auch zuerst in den Verhandlungen mit dem Sultan gefordert, jedoch später, wie arabische Berichtertatter melden, darauf verzichtet ⁽⁵⁾. Auf dieser eventuellen Möglichkeit, dass Richard von Saladin für seine Ausgaben entschädigt wurde, mag die Darstellung unseres Autors beruhen, der natürlich ein derartiges Gerücht tendenziös ausnutzt. Die gleiche Neigung des Chronisten, in bestimmten Fällen die Tatsachen zu entstellen und zu vergrößern, finden wir bei seinen Nachrichten über Tankred von Lecce, der ebenfalls zur Kategorie des « rex iniquus » gehört (Vgl. oben S. 38 f.). An mehreren Stellen nennt er ihn « tyrannus », wodurch er ihn ja ohne weiteres

⁽¹⁾ Am 2. September 1192; *Rad. de Diceto*, II, p. 105; *Rog. v. Howd.*, III, p. 184; *Cartellieri*, III, p. 25.

⁽²⁾ Cfr. Anm. 1 u. *Wilh. v. Newb.*, IV, Kap. XXIX; *Röhrich*, *l. c.*, p. 640, 646 ff., 650, Anm. 1.

⁽³⁾ *Röhrich*, p. 650 ff.

⁽⁴⁾ *Rog. v. Howd.*, III, p. 184; cfr. *Röhrich*, p. 650, Anm. 1.

⁽⁵⁾ *Röhrich*, p. 646-647.

für die Zeitgenossen charakterisiert. Er erzählt, Tankred habe dem Papst und seinen Kardinälen das Versprechen gegeben, alles dem heiligen Petrus zurückzugeben, was die Herrscher Apuliens diesem bisher entwendet hätten, «*si fidem, quam habebant cum Henrico imperatore, ad se transferrent*». Doch der Papst sei über solch Anerbieten in hellen Zorn geraten (*valde est indignatus*), habe zwei Kardinäle an ihn abgesandt und ihm unter Androhung des dauernden Kirchenbannes die Freigabe der von ihm gefangen gehaltenen Kaiserin Konstanze befohlen (...*mandans, ut imperatricem de custodia educens imperatori remitteret; si vero hoc facere nollet, anathemate perpetuo se feriendum cum parte provincie, que illi favebat, pro certo sciret.*) Der Papst hatte im Anfang des Jahres 1192⁽¹⁾ dem Kaiser durch den Abt von Casamari seine Vermittlung zwischen ihm und Tankred angeboten, war aber schroff von Heinrich zurückgewiesen worden, der die Entsendung eines Heeres nach Apulien angekündigt und Andeutungen gemacht hatte, dass er selbst bald dort erscheinen werde. Als dann Cölestin offen auf Tankreds Seite trat und diesen im Juni in dem Konkordat von Gravina feierlichst mit dem Königreich Sizilien belehnte, was den Kaiser natürlich stark erbittern und in heftigen Zorn versetzen musste, weil dadurch seine Ansprüche auf Sizilien ausgeschlossen wurden, da mochte der Papst wohl bei seinem Schützling darauf gedrungen haben, die Kaiserin Konstanze aus der Gefangenschaft zu entlassen, um deren Gemahl milder zu stimmen und durch ihre Ver-

(1) Cfr. für das Folgende: *Ann. Casin.* (SS., XIX, p. 314 ff.); *Rou-leaux de Cluny* (HUIILLARD-BRÉHOLLES), Nr. IX-XI; CARO, *l. c.*, p. 21 ff.; OTTENDORF, *l. c.*, p. 37-41.

mittlung eine Versöhnung zwischen Heinrich und Tankred herbeizuführen ⁽¹⁾. Aber dem Zusatz des Chronisten, der Papst habe Tankred gedroht, er werde ihn und sein Land bei Nichtbefolgung seines Befehls mit der härtesten Kirchenstrafe belegen, ist kein historischer Wert beizulegen, sondern diese Worte sind mit Toeche ⁽²⁾ für unglaubwürdig und übertrieben zu halten. Diese den Sachverhalt entstellende und von uns abzuweisende Nachricht, dass der Papst in so scharfer Weise gegen Tankred vorgegangen sein soll, lässt sich meines Erachtens durchaus auf die Beeinflussung unseres Berichterstatters durch die augustinischen Ideen zurückführen. Für ihn ist Tankred, wie ich an anderer Stelle ⁽³⁾ gezeigt habe, ein « tyrannus », ein Usurpator, ein Teufelsherrscher, der von dem « rex iustus », für den der Autor den deutschen Kaiser ansieht, durchaus bekämpft werden muss. Mit einem solchen Feind der « civitas Dei » kann also der Papst, der nach der Ueberzeugung des strenggläubigen Mönchs natürlich der Stellvertreter Gottes auf Erden und der gegebene Vorkämpfer des Gottesreiches ist, nicht gemeinsame Sache machen oder ihn gar unterstützen, sondern Heinrich und Cölestin, « regnum und sacerdotium », müssen einträchtig zusammenwirken, alle Bestrebungen der Teufelskinder niederwerfen und unschädlich machen und sie nötigenfalls mit den schwersten Kirchenstrafen zur Nachgiebigkeit und zum Gehorsam zwingen. Sollte der Chronist wirklich etwas von den Vereinbarungen zwischen Tankred und dem Papst gehört

⁽¹⁾ *Ann. Cas.* (SS., XIX, p. 316); H. Bloch, *Untersuchungen zur Geschichte Kaiser Heinrichs VI.* (Dissert.), 1890, p. 12 ff., 12, Anm. 3.

⁽²⁾ *Kaiser Heinrich VI.* (Jahrb., p. 317, Anm. 1).

⁽³⁾ « Einfluss Augustins ». Abschnitt I, § 3, p. 38 f. dieser Arbeit.

haben, so hat er sicherlich an deren Wahrheit gezweifelt und sie seiner Tendenz gemäss, von den Teufelskindern nur Schlechtes zu glauben, gar nicht erwähnt.

Gänzlich falsch ist seine Notiz zu diesem Jahre: « Tancredus Apulie tyrannus moritur », denn dessen Tod erfolgte erst am 20. Februar 1194 ⁽¹⁾ zu Palermo. Dieser Anachronismus inmitten der guten und ausführlichen, richtigen Mitteilungen, die uns der Autor, von kleinen Versehen und typischen Uebertreibungen abgesehen, zu 1192 bringt, ist sehr auffallend. Da er unmittelbar daran anschliessend die Krönung von Tankreds Sohn (Roger) zum König von Sizilien erwähnt, die hier ganz richtig steht, denn Tankred erhob Roger im Juli oder August 1192 ⁽²⁾ zum König und Mitregenten, so ist damit ein Fingerzeig zur Erklärung dafür gegeben, wie die irrige Meldung von Tankreds Tode hierher gelangt. Als der Chronist sein Werk im Jahre 1196-1197, wie wir annehmen, zu einem einheitlichen Ganzen zusammenstellte und die früheren Notizen einordnete und überarbeitete, fand er in seinen Aufzeichnungen zu 1192 die Nachricht von der Krönung des jungen Normannenprinzen Roger vor. Da aber in dieser « Uebearbeitungszeit » (1197) Tankred wirklich schon seit einigen Jahren verstorben war (Anfang 1194), der Uebearbeiter aber nirgends in seinen Notizen etwas von dessen Tode verzeichnet fand, so glaubte er ganz erklärlicherweise, die Krönung des jungen Prinzen Roger sei durch den Tod seines Vaters veranlasst, nahm an, er

⁽¹⁾ *Rad. v. Coggesh.*, p. 64; *Rad. de Diceto*, II, p. 113-114; *Ann. Marbacens*, p. 64; *Rycc. de S. Germ.* (SS., XIX, p. 328); *Ann. Casin.* (SS., XIX, p. 317); *Rog. v. Howd.*, III, p. 268; *Ann. Schirensen* (SS., XVII, p. 631); TOECHE, p. 322.

⁽²⁾ Cfr. TOECHES ausführliche Untersuchung, 3. Beilage, V, p. 544.

habe damals dies Ereignis zu notieren vergessen, und setzte daher die Meldung von Tankreds Tod vor die vorgefundene Notiz von Rogers Krönung und verband beide durch das jetzt erst hinzugefügte : (Papst Cölestin habe) « morte eius audita » (die Krönung Rogers vollzogen).

Unsere Quelle meldet richtig, dass nach dem im Jahre 1191 ⁽¹⁾ erfolgten Tode Bischof Rudolfs von Lüttich in diesem Bistum eine zwiespältige Wahl zwischen dem Archidiakon Albert, dem Bruder des Herzogs von Brabant, und dem Archidiakon Albert von Rethel stattgefunden habe (8. September 1191), dass die Mehrheit der Wähler für den ersteren stimmte ⁽²⁾, dass Kaiser Heinrich nach seiner Rückkehr von Sizilien beide Bewerber überging und den Bonner Propst (Lothar von Hochstaden) auf den Lütticher Bischofsstuhl erhob, dessen Anerkennung er bei Klerus und Volk durchsetzte (Worms, 13. Januar 1192) ⁽³⁾. Aber wenn der Berichterstatter nun fortfährt : « hec omnia... fecit imperator consilio Balduini comitis Hainoensis », was er allerdings einschränkend, ohne sich direkt dafür zu erklären, als die Meinung einiger Leute hinstellt (ut quidam existimant), so zeigt er sich hierin sehr schlecht über den wirklichen Tatbestand unterrichtet. Er begründet diese Notiz damit, dass Balduin der Kandidatur Alberts von Brabant feindlich gegenübergestanden hätte, da des letzteren Bruder, der Herzog von Brabant, wegen seines hochfahren-Wesens und des tiefeingewurzelten Hasses sein persön-

(1) 5. August. *Gisleb.*, p. 227; *Ann. Marb.*, p. 62; *Köln. Königschr.*, p. 153; *König, l. c.*, p. 344 ff.

(2) *Vita Alberti* (SS, XXV, p. 139, 142 ff.); *Gisleb.*, p. 238.

(3) *Gisleb.*, p. 233-239; *Vita Alberti* (l. c., p. 141-143); *Köln. Königschr.*, p. 154-155; *Lamb. Purvus* (SS, XVI, p. 650; cfr. TOECHE, p. 223-225; *König*, p. 363 ff.

licher Feind ⁽¹⁾ gewesen sei (nam propter ipsius ducis superbiam et inveteratum erga se odium infestum habebat ipsius fratrem). In Wirklichkeit liegt aber die Sache ganz anders. Graf Balduin hatte sich, wie sein getreuer Kanzler Gislebert, der den ganzen Verhandlungen selbst beiwohnte, glaubwürdig und eingehend berichtet, die erdenklichste Mühe gegeben, bei dem Kaiser die Bestätigung der Wahl seines Vettters, des Dompropstes Albert von Rethel, durchzusetzen. Der Hennegauer hatte seinen Vertrauten Gislebert nach Italien ⁽²⁾ gesandt, um Heinrich VI. für diesen seinen Kandidaten zu gewinnen, und auch recht günstigen Bescheid bekommen ⁽³⁾. Später ging ausser Gislebert auch Balduins ältester Sohn mit einigen vertrauten Rittern an des Kaisers Hof nach Worms (Januar 1192), um bei diesem zu Gunsten seines Verwandten zu wirken ⁽⁴⁾. Albert von Rethel hatte die meiste Aussicht, der Kaiser machte ihm und den Abgesandten Balduins wiederholt Zusagen. ⁽⁵⁾ Trotzdem gab Heinrich das Bistum dem ihm treu ergebenen Lothar von Hochstaden. Wenn Graf Balduin sich nun, trotz des Misserfolges und sicherlich sehr enttäuscht und verletzt durch die Entscheidung des Kaisers, mit der vollendeten Tatsache ruhig abfand und keine weiteren Schritte in dieser Angelegenheit unternahm, so möchte dies bei Fernerstehenden wie bei unserem Autor oder bei seinen Berichterstat tern den Anschein erwecken, als habe Balduin dem Kaiser zur Erhebung Lothars geraten, um die Bestätigung des Brabanter, des Bruders seines

⁽¹⁾ Cfr. KÖNIG, p. 345.

⁽²⁾ *Gisleb.*, p. 228; *Vita Alberti*, p. 141; KÖNIG, p. 359 ff.

⁽³⁾ *Gisleb.*, p. 230 ff., 234.

⁽⁴⁾ *Gisleb.*, p. 236; KÖNIG, p. 362.

⁽⁵⁾ *Gisleb.*, p. 238.

erbittersten Gegners, zu hintertreiben. Balduin hatte allen Grund, sich bei dem kaiserlichen Urteil zu beruhigen ⁽¹⁾; denn er musste sich die Gunst und Unterstützung seines mächtigen Freundes und Schutzherrn zu erhalten suchen, da er gegenüber dem Brabanter und König Philipp August wegen ihrer Ansprüche auf die Grafschaft Flandern in bedrängter Lage war. Im Anschluss an die Mitteilung einer Mondfinsternis, die am 21. November (11. Kal. Dezember) eingetreten sei, berichtet der Autor die Ermordung Alberts von Brabant zum folgenden Tage (subsequenti die), also zum 22. November. Dies Datum ist aber falsch, denn er wurde erst am 24. November ⁽²⁾ erdolcht. Der Chronist ist ganz erschüttert und ergriffen von dieser grausamen Mordtat; er weiss mehrere Einzelheiten davon zu melden. Da er von dem weit verbreiteten Gerüchte, das den Kaiser als Mitschuldigen bezeichnete, nichts meldet, glaube ich, dass er wohl davon gehört, aber die Nachricht von dessen Schuld unterdrückt hat, weil für ihn eben Heinrich ein « rex iustus » ist, dem unser Autor solche Taten nicht zutraut und im Zweifelfalle garnicht zuschreibt. Der Tod Herzog Hugos von Burgund im Heiligen Lande ist hier richtig verzeichnet (6. August 1192), aber wahrscheinlich starb er in Akkon ⁽³⁾, nicht wie unsere Quelle behauptet, in Askalon. Gegen die anderen zu diesem Jahre gemachten Angaben lässt sich m. E. quellenkritisch nichts Wesentliches einwenden.

(1) *Gisleb.*, p. 228 ff., 240; *Vita Alberti*, l. c., p. 143; KÖNIG, p. 365.

(2) *Vita Alberti*, p. 149 ff.; TOEICHE, V, Beilage; BLOCH, *Forschung.*, p. 22-24.

(3) *Ricard. Divisiensis (Chron.)*, III, p. 449; *Rog. v. Howd.*, III, p. 184; CARTELLIERI, III, p. 25, Anm. 3; RÖHRICHT, p. 644, Anm. 5.

1193

Als der Chronist auf das Schicksal König Richards von England zu sprechen kommt, bringt er hier als Einleitung zu seinem Bericht die Nachricht von seiner Rückkehr aus dem Heiligen Lande und seiner Gefangennahme durch Herzog Leopold von Oesterreich, die aber, chronologisch genau genommen, nicht hierher gehört. Er erzählt, Richard habe, als er « ante dies quadragesime (Aschermittwoch = 10. Februar 1193) de transmarinis partibus » zurückgekehrt sei, aus Argwohn Italien und Corsica nicht betreten, da man wegen der Ermordung des Markgrafen Konrad von Montferrat, die man ihm schuld gab, nach ihm fahndete. Von Herzog Leopold, dessen Land er betreten habe, um sich heimlich bis zu seinem sächsischen Schwager durchzuschlagen, sei er gefangengenommen und in Haft gesetzt worden. Richard verliess Akkon am 8./9. Oktober 1192 ⁽¹⁾ und geriet bereits am 21. Dezember desselben Jahres ⁽²⁾ in der Nähe von Wien in die Hände seines persönlichen Feindes Leopold von Oesterreich, der ihn am 23. März 1193 ⁽³⁾ dem Kaiser Heinrich VI. übergab. Die übrigen Nachrichten lassen sich in der Hauptsache als sachlich und chronologisch richtig durch andere Quellen bestätigen: Einfall König Philipp Augusts in die Normandie nach Ostern ⁽⁴⁾ im April, Einnahme der Festung Gisors

⁽¹⁾ *Rog. v. Howd.*, III, p. 185; *Rad. de Diceto*, II, p. 106; CARTELLIERI, III, p. 28; TOECHE, p. 257, Anm. 2.

⁽²⁾ *Ann. Salic. Cont. Cod. Monac.* (SS., XIII, p. 240); *Rad. v. Coggesh.*, p. 56; *Rad. de Diceto*, II, p. 106; CARTELLIERI, III, p. 29.

⁽³⁾ *Rad. de Diceto*, II, p. 106; *Magn. Reichesp.* (SS., XVII, a. 1193); CARTELLIERI, III, p. 40; TOECHE, p. 564.

⁽⁴⁾ RIGORD, § 89; *Rog. v. Howd.*, III, p. 205 ff. *Gisleb.*, p. 251; *Rad. v. Coggesh.*, p. 61-62; *Wilh. v. Newb.*, IV, p. 34 u. V, p. 18; CARTELLIERI, III, p. 45 ff.

(12. April) ⁽¹⁾, vergebliche Belagerung von Rouen ⁽²⁾ (1-30. Mai); Vermählung Philipp Augusts mit Ingeborg, der Tochter des (verstorbenen) (1182) Königs (Waldemar I.) von Dänemark, am 14. August ⁽³⁾, Ingeborgs Krönung am folgenden Tage, dem Himmelfahrtsfest Mariä, durch Wilhelm von Reims, ihre Ehescheidung ⁽⁴⁾ zu Compiègne nach 82 Tagen (5. Nov.); Fehde der Herzöge Heinrich von Brabant und Heinrich von Limburg ⁽⁵⁾ gegen die beiden Hochstadens, Amtsentsetzung Lothars durch den Papst ⁽⁶⁾, Zufriedenstellung der aufständischen niederrheinischen Fürsten durch den Kaiser ⁽⁷⁾, Wahl Simons von Limburg zum Bischof von Lüttich ⁽⁸⁾ (Oktober 1193); Tod Sultan Saladins ⁽⁹⁾ in Damaskus (3. März 1193).

1194

Unser Chronist ist über die Kämpfe in der Normandie gut unterrichtet. Das meiste kann man durch andere Berichte belegen: Philipp August habe vor Ablauf des Waffenstillstandes (der bis zum 5. Juni dauern sollte) «circa Ascensionem Domini» (19. Mai) die Burg Verneuil bela-

⁽¹⁾ RIGORD, § 89; *Rog. v. Howd.*, III, p. 205 ff.; *Gisleb.*, p. 251; *Rad. v. Coggesh.*, p. 61-62; *Wilh. v. Newb.*, IV, p. 34 u. V, p. 18; CARTELLIERI, III, p. 45 ff.

⁽²⁾ *Gervas.*, I, p. 515-516; CARTELLIERI, III, p. 46-47; TOECHE, p. 277.

⁽³⁾ CARTELLIERI, III, p. 63 ff. u. 63, Anm. 4, Stammtafel 3.

⁽⁴⁾ CARTELLIERI, III, p. 66-67, 66, Anm. 4; *Rog. v. Howd.*, III, p. 224, 307; *Wilh. v. Newb.*, IV, p. 26.

⁽⁵⁾ *Gisleb.*, p. 248; *Vita Alberti*, XXV, p. 167 ff.; KÖNIG, p. 374.

⁽⁶⁾ KÖNIG, p. 380.

⁽⁷⁾ CARO, *l. c.*, p. 24; *Vita Alberti*, *l. c.*, p. 168.

⁽⁸⁾ KÖNIG, p. 380.

⁽⁹⁾ RÖHRICHT, p. 657 u. Anm. 6.

gert; (da die Belagerung am 10. Mai ⁽¹⁾ begann, ist seine Behauptung nicht falsch, da sie ja nicht bedeutet, dass die Einschliessung der Burg am 19. Mai anfang); König Richard sei darauf von England nach dem Festlande gekommen und zum Entsatz Verneuils herangeeilt ⁽²⁾; seine Truppen hätten die Burg Evreux in ihren Besitz gebracht ⁽³⁾, deren sich im Jahre 1193 Philipp August bemächtigt habe ⁽⁴⁾; in heller Wut sei der französische König auf die Kunde hiervon mit seinen besten Rittern nach Evreux geeilt und habe die Stadt am 29. Mai ⁽⁵⁾ von Grund auf zerstört; die vor Verneuil zurückgebliebenen Truppen Philipp Augusts hätten gegen dessen Befehl die Belagerung aufgegeben ⁽⁶⁾. An dem Wiederausbruch dieser ganzen Feindseligkeiten hatten, wie er behauptet, die Engländer schuld: « Quidam ab Anglia venientes in Northmanniam, homines regis Francorum iniuriis lacescentes, pacem terre turbaverunt. » Diese Tatsache findet man sonst nirgends erwähnt, auch nicht bei Rigord (§ 96), der sie doch, falls sie auf Wahrheit beruhte, schwerlich verschwiegen hätte; nur die *Mazarine-Hs.* 507. gibt eine Andeutung davon. Trotzdem mag ja diese Angabe nicht ganz aus der Luft gegriffen sein und in ihrem Kern etwas Wahres enthalten. Beistimmen kann

(1) CARTELLIERI, III, p. 76 u. Anm. 4.

(2) RIGORD, § 96; *Rog. v. Howd.*, III, p. 251 ff.; *Wilh. v. Newb.*, V, p. 2; *Rad. de Diceto*, II, p. 118 ff.; *Ann. Saint-Aubin*, p. 26; CARTELLIERI, III, p. 85 ff.

(3) RIGORD, § 96; *Rog. v. Howd.*, III, p. 251 ff.; *Wilh. v. Newb.*, V, p. 2; *Rad. de Diceto*, II, p. 118 ff.; *Ann. Saint-Aubin*, p. 26; CARTELLIERI, III, p. 85 ff.

(4) RIGORD, § 94-96; *Wilh. v. Newb.*, IV, p. 40; CARTELLIERI, III, p. 74-75.

(5) CARTELLIERI, III, p. 87, Anm. 5-6, 88.

(6) RIGORD, § 96; *Rog. v. Howd.*, III, p. 252; CARTELLIERI, III, p. 88.

ich jedoch nicht der Behauptung Cartellieris⁽¹⁾, unser Chronist bestätige die Andeutung der *Mazarine-Hs.* 507 « in um so erwünschterer Weise, als er *unbefangener* sein könne ». Das ist durchaus nicht der Fall, sondern er zeigt sich, wie wir gesehen haben, in den meisten Fällen gerade gegen die Anjous und ihre Parteigänger voreingenommen, traut ihnen alles Schlechte und Verwerfliche zu, da sie für ihn Anhänger der « civitas Diaboli » sind. Allerdings liegt den von ihm berichteten Tatsachen, die etwas Nachteiliges über sie bringen, *gewöhnlich* ein Fünkchen Wahrheit, ein wirklicher Vorgang zu Grunde, den er aber entstellt, vergrößert, aufbauscht und zu Ungunsten der Teufelskinder auslegt. Die Nachrichten über Kaiser Heinrichs Kämpfe in Unteritalien und Sizilien zeigen einige Versehen: der Chronist behauptet, Heinrich VI. habe sich ausser Kalabrien und Sizilien « partem etiam quandam Affrice absque sanguinis effusione... » siegreich unterworfen. Das ist aber übertrieben. Nach Afrika hat er keine Truppen gesandt, die dies vielleicht hätten bewirken können. Vielleicht beruht diese irrige Angabe auf der von der Kölner Königschronik⁽²⁾ mitgeteilten Tatsache, dass der Almohadenkönig (Marroch rex Affricae) 25 mit Gold, Edelsteinen und anderen Geschenken beladene Tragtiere dem deutschen Kaiser als Tribut übersandte. Natürlich kam es auch zu blutigen Kämpfen⁽³⁾ bei diesem Zuge Kaiser Heinrichs, wenn er auch auf dem Festlande, ausser bei Salerno und einigen festen Plätzen, keinen ernstlichen Widerstand fand. Nur für einen Schreibfehler halte ich die Nachricht,

(1) III, p. 76, Anm. 3.

(2) Schulausgabe, p. 157.

(3) ANSBERT (*Fontes rer. Austriae*, Abt. I, V, p. 85 ff.); OTTENDORF, l. c., p. 53-54; TOECHER, p. 367, Anm. 5; *Otto v. S. Blasien*, a. 1194.

die Stadt Palermo (Panormitanam statt Salernitanam) sei nach Vertreibung ihrer Bewohner fast völlig zerstört worden, weil letztere einst die Kaiserin Konstanze gefangen gesetzt hätten. Denn er berichtet ja selbst richtig zu 1191, dass die Einwohner von Salerno diese Tat vollbrachten. Sie waren es, die jetzt ein furchtbares Strafgericht⁽¹⁾ erdulden mussten. Die Angaben über die Freilassung König Richards von England, sein Vorgehen gegen die Verräter⁽²⁾, die während seiner Abwesenheit gegen ihn gewirkt hatten, über den Waffenstillstand zwischen Richard und Philipp August zu Beginn der Fastenzeit bis zum 5. Juni 1194⁽³⁾, über die erfolglose Fehde Graf Balduins von Flandern und Hennegau gegen Brabant und einige rebellische Flandrer⁽⁴⁾, über den Tod der Gräfin Margarete von Flandern und Hennegau (15. Nov. 1194)⁽⁵⁾ sind richtig.

1195

Die meisten Aufzeichnungen zu diesem Jahre stimmen mit denen anderer Autoren überein: Heimkehr Kaiser Heinrichs von Italien⁽⁶⁾, der die Gattin und den Sohn Tankreds sowie die rebellischen Grossen und viele Schätze

(1) *Ann. Casin.* (SS., XIX, p. 317 ff.); *Rycc.* (SS., XIX, p. 328); *Ann. Ceccan.* (*Ibid.*, p. 292); *Rad. de Diceto*, II, p. 123; *Wilh. v. Newb.*, V, p. 7; OTTENDORF, p. 53 ff.; TOECHE, p. 335, Anm. 8.

(2) *Rog. v. Howd.*, III, p. 235 ff.; *Rad. v. Coggesh.*, p. 62 ff.; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 523; *Rad. de Diceto*, II, p. 114; *Wilh. v. Newb.*, IV, p. 42; CARTELLIERI, III, p. 83-84.

(3) CARTELLIERI, III, p. 75, Anm. 6.

(4) *Gisleb.*, p. 256 ff.; KÖNIG, *l. c.*, p. 284 ff.

(5) KÖNIG, p. 391.

(6) *Ann. Col. Max.*, p. 153; *Rob. Autiss.* (SS., XXVI, p. 256); *Ann. Marbac.*, p. 65 ff.; OTTENDORF, p. 62 ff.

mit sich zurückbrachte; Schlacht ⁽¹⁾ zwischen den Sarazenen und Spaniern (bei Alarcos) im Juli (19.) 1195; [der Erzbischof von St. Jakob, der in dieser Schlacht nach der Angabe des Chronisten gefallen sein soll, ist mit dem Meister von Santiago (Don Sanchó Fernandez) verwechselt, wie Schirrmacher ⁽²⁾ vermutet]; Bestätigung der Wahl Alberts von Kuch zum Bischof von Lüttich; seine Erkrankung auf der Rückreise; Wahl Ottos von Fauquemont auf das Gerücht hin, Albert von Kuch sei gestorben; Tod Simons von Limburg in Rom (1. August) ⁽³⁾; die Kreuznahme vieler deutscher weltlicher und geistlicher Grossen (im Spätherbst 1195) ⁽⁴⁾; endgültige Verständigung zwischen Richard und Philipp August (Waffenstillstand zwischen Issoudun und Charost am 5. Dezember 1195) ⁽⁵⁾; Tod Balduins von Hennegau am 17. Dezember 1195 ⁽⁶⁾,

⁽¹⁾ RIGORD, § 103; *Wilh. v. Newb.*, V, p. 13; *Col. Max.*, p. 158; *Rad. v. Coggesh.*, p. 67; *Rog. v. Howd.*, III, p. 302; SCHIRRMACHER, *Geschichte Spaniens*, IV, 1881, p. 255; CARTELLIERI, III, p. 111-112.

⁽²⁾ IV, p. 255, Anm. 4.

⁽³⁾ *Gisleb.*, p. 270-273; *Gilg v. Orval* (SS., XXV, p. 114 ff.); *Alberich v. Trois-Fontaines* (SS., XXIII, p. 871 ff.; *Reineri Ann.* (SS., XVI, p. 652); KÖNIG, *l. c.*, p. 396 ff.

⁽⁴⁾ TRAUB, *Der Kreuzzugsplan Kaiser Heinrichs VI.* (Dissert.), 1910, p. 18 ff.

⁽⁵⁾ CARTELLIERI, III, p. 118-119.

⁽⁶⁾ Gislebert, p. 291, widerspricht sich selbst, wenn er angibt, Balduin sei „mense Dezembri, 12. Kal. Januarii (= 21. Dez.) octava scilicet die ante festum nativitatis Domini“ (= 17 Dez.) gestorben. Vielleicht ist das erstere Datum (XII. Kal.) aus einem undeutlich geschriebenen XVI. Kal. Januarii (= 17 Dez.) entstanden. Da somit zwei wichtige Quellen für den 17. Dez. sprechen, wird dieser Tag der richtige sein, wie auch KÖNIG, *l. c.*, p. 400 u. Anm. 2, annimmt. CARTELLIERI, III, p. 149, setzt als Todestag merkwürdigerweise, trotz KÖNIG, p. 400, Anm. 2, den 18. Dezember an.

Die genealogischen Notizen über Flandern und Hennegau enthalten mehrere Versehen, z. B. war Richelde, die Gemählin Balduins (I.) von Hennegau und (VI.) von Flandern, keine Schwester, sondern eine Nichte⁽¹⁾ Papst Leos IX.; die Gemahlin Balduins (II) von Hennegau, Ida, war nicht die Tochter Kaiser Heinrichs IV., sondern Heinrichs von Brabant⁽²⁾; die Gattin Balduins (IV.) von Hennegau hiess nicht Ermesinde, sondern Alix, die eine Schwester Graf Heinrichs von Namur und eine Tochter Graf Gottfrieds von Namur war. Diese irrige Angabe beruht auf einer Verwechslung mit ihrer Mutter, Ermesinde⁽³⁾ von Lützelburg.

1196

Der Aufbruch Kaiser Heinrichs VI. nach Italien, der erst Ende Juni 1196⁽⁴⁾ erfolgte, wird ungenau mit «hyeme transacta proficiscitur» angegeben. Die Mitteilung, der Kaiser habe mit der Ausrüstung der Transportflotte und den anderen Vorbereitungen zu dem Kreuzzuge den Erzbischof von Mainz (Konrad) betraut, ist nicht richtig, sondern diese Aufgabe erhielt der kaiserliche Kanzler⁽⁵⁾ Konrad, damals erwählter Bischof von Hildesheim, der schon Ende 1195 zu diesem Zwecke über die Alpen ging. Erzbischof Konrad von Mainz⁽⁶⁾, der besonders für die heilige Sache begeistert war, verliess nach Weihnachten

(1) *Geneal. com. Flandr.* (SS., IX, p. 320).

(2) *Gisleb.*, p. 52.

(3) KÖNIG, l. c., Stammtafel p. 413; *Gisleb.*, p. 67; GROTE, *Stammtafeln*, p. 260 ff.

(4) *Ann. Marb.*, p. 68; STUMPF, *Reg.*, Nr. 5009-5014.

(5) *Arnold. Chron. Slav.*, p. 195; *Chron. Reinhardbr.* (SS., XXX, p. 555); TRAUB, p. 21, 53; *Ann. Aquens.* (SS., XXIV, p. 39); *Rob. Autissiod.* (SS., XXVI, p. 257).

(6) TRAUB, p. 56.

1196 mit vielen Kreuzfahrern die Heimat und war der Führer des ersten Transports, der Ende März 1197 von Apulien nach Akkon abging. Die Nachricht über die Vermählung Philipp Augusts mit der Tochter eines deutschen Grafen (mit Agnes, Tochter des Grafen Berthold IV, von Andechs, Herzogs von Meran, eines deutschen Reichsfürsten, im Juni 1196) ⁽¹⁾ und den Wiederausbruch der Feindseligkeiten zwischen Philipp August und Richard Löwenherz sowie die sechswöchentliche Belagerung der Burg Aumale ⁽²⁾ und deren Zerstörung durch den französischen König werden von anderen Autoren bestätigt. Zur Schilderung der grossen Hungersnot, die im Jahre 1196 Deutschland und Frankreich heimsuchte und von vielen Quellen ⁽³⁾ berichtet wird, gebraucht der Verfasser jetzt wieder einmal, nachdem eine ganze Reihe von Jahren hindurch nichts derartiges nachzuweisen war, eine wörtliche Entlehnung aus Sig. Cont. Gemblac. aus ganz anderen Jahren. Man vergleiche:

Sig. Cont. Gemb. (SS., VI, p. 388), a. 1144.

„Fames gravissima hoc anno multos afflixit; multos panis penuria pauperavit. In regno autem Anglorum

Cont. Aquic., a. 1196.

„Gravissima panis penuria hoc anno multos afflixit et multos pauperavit. Ab Apennino monte usque ad mare Oceanum, per totam Galliam et

⁽¹⁾ RIGORD, § 112; *Rog. v. Howd.*, III, p. 306; CARTELLIERI, III, p. 131 u. Anm. 5-6; über den Ausdruck „superinducit“ cfr. CARTELLIERI, III, p. 167, Anm. 5.

⁽²⁾ RIGORD, § 113; *Rog. v. Howd.*, IV, p. 4-5; *Wilh. v. Newb.*, V, p. 25; *Gervas. v. Canturb.*, I, p. 532; CARTELLIERI, III, p. 133 u. Anm. 6, 134 u. Anm. 1, 135.

⁽³⁾ *Rein. Leod.* (SS., XVI, p. 652); *Col. Max. Ann.*, p. 158-159; *Wilh. v. Newb.*, V, p. 26; *Fundat. mon. Arrovasiens. Cont. auct. Rob.* (SS., XV, p. 2, a. 1124); cfr. WINKELMANN, *Jahrbücher. König Philipp I.*, p. 44.

in tantum dicitur
prevaluisse, ut maximam utri-
usque sexus multitudinem
contigerit fame interisse. Nec
tantum modo pauperes et me-
diocres, sed et eorum multi,
qui putabantur sibi sufficien-
tes esse, duro famis gladio
perurgente coacti sunt alias
emigrare. »

A. 1146.

« Fames gravissima iamdiu con-
cepta in tantum longe lateque
prevaluit, ut excrescentem
pauperum multitudinem nul-
latenus sine magno gravamine
sustentare possent hi, qui re-
spectu Dei vel pietatis affectu
manum misericordiae porri-
gebant eis. »

Germaniam fames in tantum
prevaluit, ut maximam utri-
usque sexus multitudinem
contigerit interisse.

... unde accidit, ut multi,
qui putabantur sibi sufficien-
tes esse, duro famis gladio
perurgente coacti sunt alio
emigrare.

Sicque factum est...,

ut excrescentem
pauperum multitudinem
sine magno gravamine
sustentare possent hii, qui re-
spectu Dei
manum misericordiae eis por-
rgebant. »

IIb. — 1197-1201

197

In diesem Jahresbericht finden sich, wie ich an ande-
rer Stelle⁽¹⁾ dargelegt habe, einige unverkennbar gleich-
zeitige Notizen, die in einer solchen Form abgefasst sind,
wie sie ein Ueberarbeiter schwerlich hätte stehen lassen.
Daher ist hier der «terminus ad quem» für die Entstehung

(¹) Kap. II, p. 76.

der uns vorliegenden Chronik anzusetzen, die von hier ab bis 1201 gleichzeitig mit den Ereignissen fortgesetzt wurde.

Irrtümlich wird hier der Bischof von Beauvais, dessen Gefangennahme durch König Richard richtig verzeichnet ist (19. Mai 1197) ⁽¹⁾, Heinrich statt Philipp genannt. Vielleicht beruht dieser Fehler auf einer Verwechslung mit seinem Bruder, dem Bischof Heinrich ⁽²⁾ von Orleans. Die übrigen Nachrichten lassen sich in der Hauptsache durch andere Quellenstellen belegen: Die Fehde zwischen Philipp August und Graf Balduin von Flandern ⁽³⁾, der Waffenstillstand zwischen Richard Löwenherz und Philipp August auf ein Jahr ⁽⁴⁾; der Tod Kaiser Heinrichs (28. September) ⁽⁵⁾; Vormundschaft Philipps von Schwaben für Heinrichs unmündigen Sohn Friedrich ⁽⁶⁾; Tod Graf Heinrichs von der Champagne zu Akkon (10. September 1197) ⁽⁷⁾; Kämpfe zwischen den deutschen Kreuzfahrern ⁽⁸⁾ und den Sarazenen.

⁽¹⁾ *Rad. de Diceto*, II, p. 152; *Wilh. v. Newb.*, V, p. 31; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 544; *Rog. v. Howd.*, IV., p. 16; CARTELLIERI, III, p. 142 ff.

⁽²⁾ CARTELLIERI, III, p. 144.

⁽³⁾ *Rog. v. Howd.*, IV, p. 20-21; *Wilh. v. Newb.*, V, p. 32; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 544; *Rad. v. Coggesh.*, p. 77-79; *Ann. v. Marchiennes* (SS., XVI, p. 615); CARTELLIERI, p. 156, 158-161.

⁽⁴⁾ *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 541; *Wilh. v. Newb.*, V, p. 32; CARTELLIERI, III, p. 162 ff.

⁽⁵⁾ TOECHE, p. 471 u. Anm. 4.

⁽⁶⁾ JASTROW, *Hohenstaufen*, II, p. 84; WINKELMANN, *Philipp I.*, p. 36 ff., 54.

⁽⁷⁾ RÖHRICHT, p. 671 u. Anm. 3.

⁽⁸⁾ RÖHRICHT, p. 670 ff.; TRAUB, *l. c.*, p. 59; TOECHE, p. 461.

1198

Den Tod Papst Cölestins meldet der Verfasser zum 27. Dezember (6. Kal. Januar). Das Datum ist aber falsch, da Cölestin am 8. Januar ⁽¹⁾ starb. Offenbar beruht diese irrige Angabe auf einem Schreibfehler. Denn setzt man Id. statt Kal., so erhält man richtig den 8. Januar. Von dem deutschen Thronstreit und der Doppelwahl des Jahres 1198 hat unser Chronist irrige Vorstellungen, wenn er behauptet: « Suavi, Baivarii, Alemanni, Apulienses vel Sicilienses » hätten Philipp von Schwaben gewählt, « Saxones autem et Lotharingi » dem Sohne Heinrichs des Löwen, Otto von Poitou, ihre Stimme gegeben und diesen in Aachen « in regem sublimaverunt ». Philipp wurde am 6. März 1198 bei Arnstadt ⁽²⁾ in Thüringen zum König gewählt. Es ist natürlich ein Irrtum, wenn er behauptet, Sizilier und Apulier hätten zu seinen Wählern gehört. Vielleicht hat er die Vorstellung, dass, da Philipp der Vormund des jungen Staufers Friedrich war, der, wie der Chronist zu 1197 berichtet, von den Siziliern als ihr König anerkannt war, die Anhänger des jungen Friedrich auch für Philipp stimmen müssten. Auch über die Wähler Ottos drückt er sich ungenau und wenig exakt aus. Unter « Lotharingi » darf man nur die Fürsten Niederlothringens verstehen, z. B. Adolf von Köln, Johann von Trier. Oberlothringen und auch der Bischof von Lüttich hielten zu

(¹) JAFFÉ, II, p. 644; *Reg. v. Howd.*, IV, p. 41.

(²) BLOCH, *Die Kaiserwahlen der Stauferzeit* (*Histor. Vrtljahrsschr.*, 1909, XII, p. 510, 233, Anm. 4); CARTELLIERI, III, p. 175; BÖHMER-FICKER, *Reg. Imp.*, V, Nr. 15^{a-b}; *Arnolds Slawenchronik*, IV, Kap. II; WINKELMANN, *Jahrbücher d. d. Gesch. Philipp*, I, p. 51, 54 ff., 66 ff., 70 ff., 86, 500 ff.

dem Staufer. Ebenso standen von den «Saxones» die Ostsachsen auf Philipps Seite, z. B. Herzog Bernhard von Sachsen, Ludolf von Magdeburg, Eberhard von Merseburg. Für Otto traten u. a. ein: Thietmar von Minden, Bernhard von Paderborn, die Aebte von Werden und Korvei. Es ist richtig, dass Otto von Poitou mit seinen Anhängern nach Aachen eilte, die Stadt belagerte, die von Walram von Limburg für Philipp gehalten wurde⁽¹⁾, und sich nach deren Einnahme von dem Kölner Erzbischof krönen liess (12. Juli 1198)⁽²⁾. Falsch aber ist die Angabe, die Uebergabe Aachens an Otto sei nach sechswöchentlicher Belagerung erfolgt (*sexta obsidionis septimana*), denn die Belagerung dauerte nur vom 18. Juni⁽³⁾ bis 10. Juli⁽⁴⁾. Ebenso irrig ist die Mitteilung, Otto habe dort die Tochter Gottfrieds von Brabant geheiratet (*Duxit . Otto rex uxorem filiam Godefridi, comitis Lovaniensis ac ducis Lotharingie*). Otto verlobte sich nur am Tage der Krönung mit Maria, der Tochter des Herzogs von Brabant, der aber nicht Gottfried, sondern Heinrich I.⁽⁵⁾ hiess. (Heinrichs I. Vater hiess allerdings Gottfried VII.)⁽⁶⁾ Auch stimmt nicht⁽⁶⁾ die Notiz, die beiden Thronbewerber hätten bei dem Kampf um die Herrschaft den Rhein nicht zu überschreiten vermocht, Philipp weder von Osten nach Westen,

(1) *Kölner Königschronik*, p. 164; *Ann. Marb.*, p. 73; WINKELMANN, *l. c.*, p. 84 ff.

(2) BÖHMER-FICKER, Nr. 198^c, *Verbesserungen*, p. 2164.

(3) *Rad. de Diceto*, II, p. 163; WINKELMANN, p. 84 u. Anm. 1 u. 2.

(4) *Rein. Leod.* (SS., XVI, p. 654).

(5) BÖHMER-FICKER, Nr. 195^d u. *Verbesserungen*, p. 2164; G. SMETS, *Henri Ier, duc de Brabant*, Brüssel, 1908, p. 86; CARTELLIERI, III, p. 179, WINKELMANN, p. 84.

(6) *Ann. Col. Max.*, p. 165 ff.; WINKELMANN, p. 139 ff.

noch Otto von Westen nach Osten. Gut dagegen sind die Nachrichten des Chronisten über Vorgänge, die sich mehr in seiner unmittelbaren Nähe abspielen, über die Ereignisse in Flandern und die Kämpfe zwischen Richard von England und Philipp August: Balduins Einfall in das von Philipp August beanspruchte Gebiet Flanderns, Belagerung und Einnahme von Saint-Omer ⁽¹⁾ (4. Oktober 1198); Richards Angriff auf das französische Vexin, die empfindliche Schlappe Philipp Augusts an der Eptebrücke bei Gisors ⁽²⁾, Einfall des letzteren in normannisches Gebiet und Verwüstung desselben ⁽³⁾. Die Angabe des Chronisten, die Besatzung von Saint-Omer « *castrum comiti (Balduin von Flandern) redunt, eumque pacifice et honorifice post sex ebdomadas infra castrum recipiunt* », lässt sich allerdings nur dann mit anderen Quellenberichten in Einklang bringen, wenn die Uebergabe vom Einzuge zu unterscheiden ist, was ja möglich sein kann. Die Belagerung dauerte nach den anderen Autoren einige Wochen weniger ⁽⁴⁾, nämlich vom 6. September bis 4. Oktober 1198.

1199

Die Einzelheiten und näheren Umstände der Verwundung und des Todes von Richard Löwenherz sind richtig angegeben, doch beruht höchstwahrscheinlich die Nach-

⁽¹⁾ CARTELLIERI, III, p. 192 ff.; *Rad. de Diceto*, II, p. 163; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 573.

⁽²⁾ *Rog. v. Howd.*, IV, p. 56; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 574; *Rad. de Diceto*, II, p. 164; *Rad. v. Coggesh.*, p. 83 ff.; RIGORD, § 122; CARTELLIERI, III, p. 189, Anm. 5.

⁽³⁾ *Rog. v. Howd.*, IV, p. 60; CARTELLIERI, p. 191 ff.

⁽⁴⁾ CARTELLIERI, III, p. 192 u. 193 u. Anm. 1.

richt, der König sei « post dies 7 » nach seiner Verwundung gestorben, wieder auf einem Schreibfehler des Abschreibers⁽¹⁾. Richard wurde am 26. März⁽²⁾ 1199 bei der Belagerung von Châlus, einer dem Vizegrafen von Limoges gehörigen Burg, von einem Armbrustbolzen unter der linken Schulter getroffen und starb am 6. April, also nach elf Tagen. Rechnet man den 26. März mit, so erfolgte sein Tod nach 12 Tagen, und somit kann sich der Abschreiber leicht verlesen und VII statt XII geschrieben haben. Die übrigen Aufzeichnungen stimmen: Nach Weihnachten 1198 kommt der Kardinal Peter von Capua nach Frankreich, um energisch bei Philipp August auf die Wiederaufnahme Ingeborgs zu dringen⁽³⁾; die Besprechung zwischen dem Legaten und den beiden Königen an der Grenze ihrer Gebiete (zwischen Andely und Vernon) führt zu dem Abschluss eines fünfjährigen Waffenstillstandes⁽⁴⁾. Nach Richards Tode kämpfen beide Parteien weiter und schliessen einen Waffenstillstand, der zunächst erst bis zum Hilariusfest (13. Januar 1200), dann erst bis zum 24. Januar verlängert wurde⁽⁵⁾. Unser Chronist erwähnt schon hier, er sei bis zu dem letzten

(1) Cfr. p. 4 dieser Arbeit.

(2) *Rog. v. Howden*, IV, p. 82-84; *CARTELLIERI*, III, p. 207-208; *RIGORD*, § 126; *Gervas. v. Canterb.*, I, p. 593; *Rad. v. Coggesh.*, p. 95-96; *Rad. de Diceto*, II, p. 166; *NORGATE*, II, p. 386 u. Anm. 2.

(3) *POTTHAST, Innoz. Reg.*, p. 384 ff.; *RIGORD*, § 125; *CARTELLIERI*, III, p. 196.

(4) *Rog. v. Howd.*, IV, p. 79-80; *RIGORD*, § 125; *CARTELLIERI*, III, p. 196-197 u. Anm. 2.

(5) *LUCHAIRE, l. c.*, p. 124 ff.; *Rad. v. Coggesh.*, p. 99; *RIGORD*, § 129 *Rog. v. Howd.*, IV, p. 97; *NORGATE*, II, p. 395; *WINKELMANN, l. c.*, p. 160 u. Anm. 6.

Endtermin angenommen worden. Philipp, Graf von Namur, Bruder Balduins von Flandern, gerät in die Gefangenschaft Philipp Augusts⁽¹⁾. Seine Mutter eilt zum König und bemüht sich um den Frieden. Bei der Erwähnung des kurz vor Weihnachten 1199 zu Dijon von dem Kardinal Peter abgehaltenen Konzils⁽²⁾ gebraucht der Chronist wieder eine Redewendung aus einem ganz anderen Jahre bei Sigeberts Fortsetzer ANSELM (VI, p. 383, a. 1134): «tamen omnis constitutio eorum nec calamo nec carta indiget.» *Cont. Aquic.* a. 1199: «Omnis ab eis ibi facta constitutio non indiget penna vel pergameno.»

1200

Zu diesem Jahre bringt der Chronist nur einige Nachrichten, die Frankreich und Flandern betreffen. Sie finden meist durch andere Quellen Bestätigung: die Zusammenkunft zwischen Philipp August und Balduin, die durch Vermittlung der Gräfin Maria von Flandern zum Friedensschluss zwischen beiden Parteien führte, zu Peronne (2. Januar⁽³⁾ 1200). Es ist zwar richtig, dass jetzt endlich der Kardinal Peter das Interdikt über Philipp August und sein Land aussprach — weil er durchaus nicht die dänische Gemahlin Ingeborg anerkennen wollte —, aber den Ort, wo der Prälat dies erlassen haben soll: «transcendit Apeninum montem; ibi dedit sententiam...», gibt er falsch

⁽¹⁾ RIGORD, § 128; *Rog. v. Howd.*, IV, p. 94.

⁽²⁾ RIGORD, § 131; *Rad. de Diceto*, II, p. 167.

⁽³⁾ *Ann. Marchienn.* (SS., XVI, p. 615); DELISLE, *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, Paris, 1856, p. 137, Anm. 2; WINKELMANN, *l. c.*, p. 160, 161 u. Anm. 1; SCHEFFER-BOICHORST, *Forsch. z. d. Gesch.*, VIII, p. 508; LUCHAIRE, *l. c.*, p. 120.

an. Kardinal Peter veröffentlichte das Interdikt, sobald er den Boden Frankreichs verlassen hatte, zu Vienne ⁽¹⁾ an der Rhone, am 14. Januar 1200. Dass einige französische Bischöfe mit allem Eifer den Spruch des Legaten beachteten, z. B. die von Paris und Senlis, und dies von Innozenz lobend anerkannt wurde, wird durch Briefe ⁽²⁾ des Papstes bestätigt. Philipp August fügte sich später, wie der Autor richtig angibt, dem Willen des Kirchenoberhauptes, nahm Ingeborg wieder auf, sagte sich los von der « dazugenommenen » (superinductam), der Agnes von Meran, wie sie auch von Innozenz ⁽³⁾ verächtlich genannt wird, und wird durch den neuen Kardinallegaten Oktavian von Ostia von dem Interdikt befreit ⁽⁴⁾ (7. September 1200). Die Landschaft Vexin mit ihren vielen festen Plätzen und Burgen, die lange Zeit den Zankapfel zwischen den Königen von Frankreich und den englischen Herrschern gebildet hatte, wie der Verfasser bemerkt, musste jetzt der schwache Nachfolger Richards im Frieden (Mai 1200 zu Le Goulet zwischen Vernon und Andely) ⁽⁵⁾ endgültig an Philipp August abtreten und seine Zustimmung dazu geben, dass der französische Thronfolger Ludwig sich mit Blanche, der Tochter Alfons VIII. von Kastilien, der Nichte König Johanns, gleichzeitig verlobte ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ *Ann. S. Benigni Divion.* (SS., V, p. 47); *Rog. v. Howd.*, IV, p. 112; RIGORD, § 131 u. Anm. 3; *Rad. de Diceto* II, p. 168; KATE NORGATE, II, p. 396; LUCHAIRE, p. 146; *Rad. v. Coggesh.*, p. 112 ff.

⁽²⁾ POTTHAST, *Reg. Pont. Rom.*, I, Nr. 991-993; LUCHAIRE, p. 146.

⁽³⁾ CARTELLIERI, III, p. 167 u. Anm. 5.

⁽⁴⁾ *Rog. v. Howd.*, IV, p. 137-138; RIGORD, § 133; LUCHAIRE, p. 147.

⁽⁵⁾ RIGORD, § 132; *Rog. v. Howd.*, IV, p. 114, 148 ff.; *Rad. de Diceto*, II, p. 168; *Rad. v. Coggesh.*, p. 100-101; *Cont. Wilh. v. Newb. (Chronicles)*, III, p. 505 u. 506; WINKELMANN, *l. c.*, p. 161 u. Anm. 3.

⁽⁶⁾ *Gervas. v. Canterb.*, II, p. 92; KATE NORGATE, II, p. 396 ff.; LUCHAIRE, p. 125-126.

1201

Mit diesem Jahre hören die Aufzeichnungen unseres Berichterstatters auf. Er erzählt noch eingehend die Vorgänge auf der Versammlung zu Soissons⁽¹⁾, wo in Gegenwart des Königs, der Königin, vieler weltlicher und geistlicher Grossen unter dem Vorsitz der päpstlichen Legaten Oktavian von Ostia und Johann von St.-Pol eine definitive Entscheidung über Philipps Ehe mit Ingeborg getroffen werden sollte. Dies wurde aber nicht erreicht, da Philipp August mit der dänischen Gemahlin die Stadt verliess, ohne das Urteil abzuwarten. Bis in den Mai 1201 werden die Ereignisse noch erzählt, dann bricht der Autor plötzlich ab. Was den Anlass dazu gab, kann man nicht aus der Chronik ersehen; vielleicht hat ihn der Tod von seiner Arbeit abgerufen.

Die folgenden Nachrichten hat ein anderer Schreiber viel später in einem Zuge hintereinander aufgezeichnet, wie Bethmann (SS, VI, p. 436, Anm. b) erklärt: « uno tractu, nec habitu nec atramento unquam mutato. » Sie sind von weit geringerem Werte und Umfang, betreffen zumeist innere Angelegenheiten des Klosters Anchin, Aebtewechsel und deren Bautätigkeit. Ausserdem wird die Einnahme von Konstantinopel, die Krönung Graf Balduins von Flandern zum Kaiser des lateinischen Reiches (16. Mai 1204) und die Schlacht bei Bouvines (irrig zu 1213 statt 1214 (27. Juli) berichtet. Die Notizen haben mit 1237 ein Ende. Sie stammen zum grossen Teil aus den Annalen von Anchin. Diese Partie kommt für die Beurteilung unserer Chronik und deren Verfasser nicht in Betracht und braucht daher hier nicht untersucht zu werden.

⁽¹⁾ RIGORD, § 133; *Rog. v. Howd.*, IV, p. 146-148.

BEILAGE.

Die unechten Briefe Papst Hadrians IV. und Kaiser Friedrichs I. von 1157 in der Chronik von Anchin.

In der *Cont. Sigeb. Aquicinct.* werden uns zum Jahre 1157 zwei Schreiben überliefert, die eine Korrespondenz Kaiser Friedrichs I. mit Papst Hadrian IV. darstellen. Wagner ⁽¹⁾ wie Scheffer-Boichorst ⁽²⁾ haben diesen angeblichen Briefwechsel eingehend untersucht und sind zu dem Ergebnis gekommen, dass derselbe nicht als echt, sondern als eine wahrscheinlich in dem belgischen Kloster Anchin entstandene Stilübung anzusehen ist. Da wir nun in früheren Abschnitten dieser Arbeit gesehen haben, dass sich der Autor des Werkes für die nächste Zeit nach 1149 vielfach auf schriftliche, vorgefundene Aufzeichnungen bei der Zusammenstellung seiner Chronik stützt, so liegt die Frage nahe: Hat dieser Uebersetzer, dessen Tätigkeit wir in allen Teilen des Geschichtswerkes nachspüren konnten, auch diese beiden Briefe vorgefunden, oder sind sie von ihm selbst verfasst?

Wir fanden oben, dass der Chronist aus Anchin namentlich über die ersten Jahrzehnte nach 1149 meist sehr schlecht unterrichtet und orientiert ist. Er lässt seiner Phantasie und Kombinationsgabe oft die Zügel schiessen, sodass seine Mitteilungen an manchen Stellen erheblich von dem historisch Geschehenen abweichen. Besonders

(1) P. WAGNER, *Eberhard II., Bischof von Bamberg*. Exkurs, VI.

(2) *Gesammelte Schriften*, I, p. 228 ff. (*Historische Studien*, veröffentlicht von EBERING, H. 42, Berlin, 1903); cfr. zur Darstellung SIMONSFELD, *Jahrb. d. Deutsch. Reiches unter Friedrich I.*

merkt man seine Unkenntnis der Verhältnisse an seiner Darstellung von den ersten Streitigkeiten zwischen Kaiser Friedrich und der Kurie, indem er irrig meint, die Entstehung des ganzen Zwistes habe ihren eigentlichen Grund in der Ehescheidung des Kaisers von Adela von Vohburg, die gegen den Willen und die Zustimmung des Papstes erfolgt sei.

Wir wollen im folgenden die Beschwerdepunkte des Papstes Hadrian, die dieser in seinem Briefe vorbringt, durchgehen und fragen, ob man deren Kenntnis dem von uns für die ganze Chronik angenommenen Uebersetzer zutrauen darf und ob sie mit seiner oben angegebenen verträglich ist.

Hadrian beklagt sich, dass Friedrich der Kirche und dem hlg. Petrus nicht die schuldige Ehrerbietung erweise, und begründet diese Klage zunächst mit dem Vorwurf: « *In litteris enim ad nos missis nomen tuum nostro preponis: in quo insolentie, ne dicam arrogantie, notam incurris!* »

Diesem Beschwerdepunkte liegt in der Tat ein geschichtlicher Vorgang zugrunde. Der Kaiser hatte sich eines solchen Verstosses gegen den bisher üblichen Gebrauch des schriftlichen Verkehrs zwischen ihm und der Kurie schuldig gemacht. Er hatte nämlich nach dem Tode des Erzbischofs Anselm von Ravenna (12. August 1158) zu dessen Nachfolger den Sohn seines Günstlings, Guido von Blandrate, wählen lassen und bei dem Papste um Entlassung des Erwählten, der sich als Subdiakon in den Diensten der römischen Kirche befand, und um dessen Bestätigung ersucht (*Rah. Gest. Fred. Imp.*, IV, p. 205, 206.) Als Hadrian ein zweimaliges Gesuch des Kaisers, seinen Wunsch zu erfüllen, abschlägig beschied (*Rah.*, IV, p. 206-207), gab Friedrich aus Zorn und Unwillen darüber seinem

Notar den Befehl, « ut in scribendis cartis nomen suum preferens, Romani episcopi subsecundet et dictionibus singularis numeri ipsum alloquatur » (*Rah*, IV, p. 207), dass er sich also von jetzt ab in allen Schreiben an den Papst genau desselben Stiles bedienen solle, den die päpstliche Kanzlei dem Kaiser gegenüber anzuwenden pflegte. Dieses Gebot war, wie aus einem Brief des Presbyterkardinals Heinrich an den Bischof Eberhard II. von Bamberg hervorgeht, zur Ausführung gekommen: « ... ex litteris illis quas celsitudini suae (= Kaiser, post reditum meum domino meo (= Papst) placuit destinare, quae videlicet nec stilum nec antiquam consuetudinem imperialium litterarum obtinebant ». (*Rah.*, IV, p. 208 ff.). In der Erwiderung Eberhards auf dieses Schreiben heisst es ebendort: « Annales quandoque revolvuntur, apices imperiales recitantur forte in ea forma, quae illi aetati et tam bonitati quam simplicitati temporum illorum competeat, hominibus autem in directum loquentibus neque numerum numero commutantibus neque personas personis preposterantibus. Nunc vero mutata sunt omnia. »

Allerdings zeigt sich der Verfasser unseres Anchinschen Briefes nur zur Hälfte unterrichtet, indem er den Papst sich nur darüber beklagen lässt, dass der Kaiser in den Briefen an die Kurie seinen Namen dem des Papstes voranstellt, nicht aber darüber, dass jener ihn, den Papst, auch im Singular anredet. Ebenso heisst es in dem Briefe Friedrichs von Hadrian stets « Ihr » statt « Du ».

Als zweiten Beschwerdepunkt führt der Papst an: « Quid dicam de fidelitate beato Petro et nobis a te promissa et iurata, quomodo eam observes, qui ab his, qui Dii sunt et filii Excelsi omnes, episcopis scilicet, hominagium requiris, fidelitatem exigis, manus eorum consecratas manibus tuis innectis? »

Auch diese Klage Hadrians ist in ihrem Kern begründet, wenn sie auch zu verallgemeinert und übertrieben ist. Friedrich hatte dem Papste keinen Treueid, wohl aber, wie seine Vorgänger, einen Sicherheitseid (*plenariam securitatem*: Boso [WATTERICH, II, p. 328]) geleistet ⁽¹⁾. Der Streit wegen der Regalien der Bischöfe und die Frage wegen der Eide war erst nach dem Reichstag von Roncaglia (Novemb. 1158), besonders im Anfang des folgenden Jahres, aktuell geworden. Allerdings handelte es sich nicht um alle Bischöfe, wie man nach dem Brief annehmen muss, deutsche wie italienische, sondern nur um die letzteren. Und bei diesen kann wiederum nur die Mannschaft der Bischöfe gemeint sein. Denn der Kaiser beanspruchte garnicht beide Dinge, «*fidelitatem*» und «*hominium*», sondern hatte erklärt, dass, wenn die italienischen Bischöfe die Regalien, an denen die Mannschaft hafte, nicht haben wollten, diese ganz von selbst wegfallen: «*Episcoporum Italiae ego quidam non affecto hominum, si tamen et eos de nostris regalibus nichil delectat habere.*» (*Rah.*, IV, p. 221). Auch gestand der Papst (im April 1159) dem Kaiser ausdrücklich zu, dass «*episcopos Italiae solum sacramentum fidelitatis sine hominio facere debere domino imperatori*» (*Rah.*, IV, p. 220), nur hielt er energisch daran fest, dass die italienischen Bischöfe keine Mannschaft zu leisten hätten. Es zeigt sich also eine ungenaue Kenntnis des Stilisten, wenn er nicht nur die Forderung des «*hominium*», sondern auch des Treueides von den italienischen Bischöfen dem Kaiser als ein Verbrechen gegen den hlg. Petrus anrechnet, aber doch immerhin eine nähere Kenntnis der Verhältnisse.

⁽¹⁾ SCHEFFER-BOICHORST, *Ges. Schrift.*, I, p. 236 u. Beilage: *Der Sicherheitseid der Könige*, p. 241.

Als einen *dritten* Grund zur Klage gegen den Kaiser bringt der Papst vor : « Manifeste factus nobis contrarius, cardinalibus a latere nostro directis non solum ecclesias, sed etiam civitates regni tui claudis? »

Das ist eine Verallgemeinerung und Vergrößerung der Vorgänge nach der berühmten Episode auf dem Reichstage von Besançon (Oktob. 1157). Dort hatte die doppelsinnige Stelle in dem päpstlichen Schreiben von der « Uebertragung » der Kaiserkrone durch den Papst und der eventuellen Gewährung noch grösserer « Benefizien » an den Kaiser sowie das selbstbewusste Auftreten der beiden Legaten Roland und Bernhard und das anmassende Wort eines dieser Kardinäle : « Nun, von wem hat denn der Kaiser das Reich, wenn nicht vom Papst? », einen Sturm nationaler Entrüstung der anwesenden deutschen Fürsten hervorgerufen, so dass der Kaiser die päpstlichen Gesandten kaum vor tätlicher Misshandlung schützen konnte. Sie erhielten dann von Friedrich die strikte, ausdrückliche Weisung, sofort am nächsten Morgen auf direktem Wege, ohne Deutschland nur zu berühren, nach Rom zurückzukehren : « Fredericus ... legatos ... primo mane via sua proficisci precepit, addens in mandatis, ne hac vel illac in territoriis episcoporum seu abbatum vagarentur, sed recta via, nec ad dextram nec ad sinistram declinantes, reverterentur ad Urbem. » (*Rah.*, III, p. 141-142.) Aehnlich sagt der Kaiser selbst in seinem Rundschreiben, worin er gleichsam zu seiner Rechtfertigung das ganze Reich von dem Vorgefallenen in Kenntnis setzen wollte : « eadem qua venerant via ad Urbem eos redire fecimus. » (*Rah.* III, p. 143.)

Wir können also in allen Vorwürfen des Papstes einen wahren, historischen Kern der Ereignisse erkennen, mögen

sie auch zuweilen gesteigert und zu sehr verallgemeinert sein. Immerhin ist bei dem Verfasser des Briefes neben einer stilistischen Gewandtheit und Geschicklichkeit eine gewisse Sachkenntnis anzuerkennen. Beides können wir unserem Autor nicht zusprechen. Er gibt, wie wir gesehen, einen ganz falschen Grund für die Differenzen des Kaisers und Hadrians an und hat überhaupt für diese Zeit meist ganz irrige Vorstellungen von den Ereignissen, tappt im Dunkeln und sucht sich die Vorgänge, die die ersten Phasen des langjährigen Streites zwischen « regnum » und « sacerdotium » betreffen, an der Hand von analogen Fällen früherer Jahrhunderte für seinen zu bearbeitenden Zeitabschnitt zurecht zu legen. Er kannte also unmöglich solche ins Detail gehende Kenntnisse über die Beschwerdepunkte des Papstes Hadrian gegen Kaiser Friedrich besessen haben, kommt mithin nicht als Verfasser der Korrespondenz in Betracht. Vielmehr ist anzunehmen: als unser Autor in den neunziger Jahren die ganzen, teils vorgefundenen, teils von ihm selbst verfassten Aufzeichnungen zu einer einheitlichen Chronik zusammenstellte, fand er diesen Briefwechsel vor und reihte ihn dort ein, wo er nach seiner Ansicht am besten Platz fand, zu 1157, obwohl ohne Zweifel die Briefe nur der Situation des Jahres 1159 entsprechen, jedenfalls ohne ihren apokryphischen Charakter zu erkennen, aber auch ohne sich die darin aufgeführten Momente zunutze zu machen.

*B. Augustinischer Gehalt dieser beiden zu 1157
eingeschalteten Briefe.*

Die zum Jahre 1157 mitgeteilten Schreiben Kaiser Friedrichs und Papst Hadrians, die als geschickt angelegte Stil-

proben anzusehen sind und von dem Uebersetzer der Chronik (von 1149-1200) selbst vorgefunden wurden, wie im ersten Teil dieser Beilage glaubhaft gemacht wurde, haben für uns nur insofern einen gewissen Wert, als sie die damals herrschende Stimmung widerspiegeln und uns zeigen, welche Erbitterung und Leidenschaft dieser Kampf zwischen « regnum » und « sacerdotium » bei den Zeitgenossen hervorrief. Da diese Schriftstücke deutlich an bestimmten Schlagworten und spezifischen Ausdrücken erkennen lassen, wie lebendig die Anschauungen Augustins in jener Zeit waren und den Schreiber beeinflussten, will ich im folgenden die charakteristischen Grundbegriffe hervorheben.

1. Brief Hadrians.

Die « Lex divina » droht denen, die sich auflehnen und überheben, schwere Strafen an. « Veritatis autem voce docemur, quia omnis qui se exaltat, humiliabatur, et qui se humiliat, exaltabitur. » ⁽¹⁾ Du erweist dem « beato Petro et sancte Romane ecclesie » anscheinend nicht die gebührende « reverentiam », da du in deinem Schreiben an uns deinen Namen dem unserigen vorsetzt: « in quo insolentie, ne dicam arrogantie, notam incurris? » Trotz des uns geleisteten Eides forderst du « ab his, qui Dii sunt et filii Excelsi omnes, episcopis... ». Mannschaft und Treueid « et manifeste factus nobis contrarius » verbietest du unseren Kardinälen, die Kirchen und Städte deines Reiches zu betreten. « Resipisce igitur, resipisce, tibi consulimus... dum inconcessa captas, ne concessa perdas... »

⁽¹⁾ Ev. Matth., 23, 12; Luc., 14, 11, 18, 14.

2. Antwort des Kaisers.

Lex iustitiae unicuique quod suum est restituit .. Constantini *pietatis* concessione *pax* reddita est *ecclesie*, *libertas* restituta... Ab his autem, qui Dii sunt... exemplum dedit [Christus] vobis ita dicens: « Discite a me, quia mitis sum et humilis corde. » ⁽¹⁾ Euren Kardinälen haben wir den Eintritt in unser Land untersagt, damit sie es nicht finanziell ausbeuten, denn wir sehen in ihnen « non predicatorum set predatores; non *pacis* administratores, set pecunie raptores; non orbis corroboratores, set pecunie ultra modum insatiabiles corrosores ». Wir werden ihnen unseren Schutz angedeihen lassen, wenn wir sie so sehen, « quales requirit ecclesia, *portantes pacem*, illuminantes patriam, assistentes cause humilium in *aequitate* ... » « *Humilitatis*..., que custos est virtutum, et mansuetudinis vestre non minimam notam incurritis... Non enim possumus non respondere auditis, cum *superbie detestabilem bestiam* usque ad sedem beati Petri iam reptasse videamus. *Paci ecclesiasticae* bene providentes, semper valeatis ».

(¹) Matth., 11, 29.

EINE ORIGINALURKUNDE DES KLOSTERS ST.-JAKOB ZU LÜTTICH.

[c. 1100.]

Von Dr. Luise von WINTERFELD.

Klein-Büllesheim, Archiv des Frhn Friedr. v, Solemacher-Antweiler.
(Or.-Pgm. (27,5 × 35 cm.) mit aufgedrücktem beschädigten Siegel
aus hellbraunem Wachs, dessen Innenkreis einen Durchmesser
von 35 mm. hat. Umschr. : STEPHAN...)

Wiederholt hat man bedauert, dass trotz der hohen Blüte der Lütticher Stifter und Klöster im 11. und 12. Jh. sich nur sehr wenig Originalurkunden aus dieser Zeit erhalten haben. Auch die nachstehende Urkunde war bisher nur aus einer Abschrift des 17. Jh. bekannt und danach von Gachet⁽¹⁾ in einem kurzen, unzutreffenden Regest veröffentlicht worden.

Aus dem paläographischen Befunde ergeben sich keine Bedenken gegen die Echtheit, vielmehr lässt alles auf ein hohes Alter des wohlerhaltenen, undatierten Stückes schliessen. Der sorgfältigen, feierlichen Schrift fehlen fast gänzlich die Eigentümlichkeiten, die nach Schubert ⁽²⁾

(1) *Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire de Belgique*, IX, 1845, p. 24.

(2) H. SCHUBERT, *Eine Lütticher Schriftprovinz*. Marburg, 1908, p. 8.

für die Lütticher Schriftprovinz typisch sind, wie z. B. das verschnörkelte *g* oder die Auflösung der Schäfte in Schlängellinien. Die Schrift zeigt im Gegenteil einen strengen, gradlinigen Charakter und vermeidet alle Verzierungen. Allein in den Abkürzungen für *us* und *que*, sowie in der Ligatur *et* finden sich Ansätze, die auf im 12. Jh. zu Lüttich herrschende Vorliebe für Häkchen und Schnörkel hindeuten. Bei dem Mangel an Vergleichsmaterial muss die Frage, ob Aussteller- oder Empfängerhand vorliegt, offen bleiben. Für Empfängerausstellung, die bis in die Mitte des 12. Jh. überwiegt, scheint die Corroborationsformel zu sprechen « *feci tandem Arnulfo suum donum... legitime roboratum* ». Der Neffe Steppos musste ein Interesse daran haben, einen Beweistitel für das ihm erblich verliehene Gut zu besitzen. Dazu kommt ein zweites, stilistisches Moment: die pathetische Arenga erinnert sehr an den Eingang einer Urkunde von 1136, die Steppo, damals Propst von St. Lambert, ausstellte ⁽²⁾. Wenn aber Steppo, wie man vermuten möchte, der Verfasser der Urkunde ist, so dürfte sie das älteste originale Schriftstück sein, das sich aus der Kanzlei von St. Lambert erhalten hat.

Die Entstehung der Urkunde fällt in die Jahre c. 1095-1116. In dieser Zeit sind Steppo, Kanonikus von St. Lambert, der 1116 die Würde eines Archidiacons bekleidete, Reiner, Vogt von St. Lambert, und Arnold, Graf von Loos und Vogt von St. Jakob, nachweisbar ⁽³⁾. Wie aber ist der

⁽¹⁾ H. SCHUBERT, a. a. O., p. 55.

⁽²⁾ *Cartulaire de l'église Saint-Lambert*, Brüssel, 1893, p. 62.

⁽³⁾ A. a. O., p. 42, 47, 52-53, 55 u. WOLTERS, *Codex dipl. Lossensis*, Gent, 1849, p. 33 ff.

Titel «Stephanus provisor ecclesie» den Gachet ohne weiteres mit Stephan, Abt von St. Jakob, wiedergibt, zu erklären? Im allgemeinen bezeichnet er eine unter dem Abt stehende Persönlichkeit, der die Verwaltung einer Gruppe klösterlicher Liegenschaften übertragen wurde⁽¹⁾. Dagegen spricht hier aber die Eigenmächtigkeit des Ausstellers. Er führt ein eignes Siegel und handelt im Namen des Kapitels kraft eigner Autorität, ohne den Abt zu erwähnen. Anderseits untersteht der Beliehene nicht dem «provisor», sondern unmittelbar dem Abt. Aus seiner Hand empfängt er das Gut, und ihm allein ist er bei Nichtzahlung des Zinses oder anderen Unzuträglichkeiten verantwortlich. So ist es wahrscheinlicher, dass Stephan V. gemeint ist, der 1095-1111 dem Kloster als Abt vorstand, und damit würde die Urkunde noch in oder kurz vor das Jahr 1095, das Todesjahr des Abts Otbert fallen. Stephan wäre zwar noch nicht Abt, aber als designierter Nachfolger mit der Gesamtverwaltung des Klosters betraut. Für diese Annahme spricht auch, dass in einer wenig früheren Schenkungsurkunde⁽²⁾, die Kaiser Heinrich V. 1125 bestätigte, der hinter dem Bischof Otbert von Lüttich zu erwartende Name des Abtes von St. Jakob fehlt. Aus den in dieser Urkunde zahlreichen auftretenden Namen von Zeugen mögen Kenner der belgischen Geschichte genauere Anhaltspunkte für die Datierung finden.

Eben diese Urkunde und eine andere gleichen Datums sind zum Verständnis der unsrigen heranzuziehen, da sie mit ihr in engem, bisher nicht beachtetem Zusammen-

(1) O. SCHREIBER, *Kurie u. Klöster im 12. Jh.* Stuttgart, 1910, II, p. 156.

(2) Siehe die folgende Anmerkung.

hange stehen. Am 31. März 1125 bestätigte Kaiser Heinrich auf Grund schriftlicher Beweise mehrere Landauftragungen an das Kloster St. Jakob. Die erste ⁽¹⁾ dieser beiden Urkunden enthält die Schenkungen von Columbire und Bilesten, die Steppos Bruder, der Ritter Thiebald von Foron (vir ingenuus) auf dem Sterbebette anordnete, und die seine Frau Guda und sein Neffe Arnulf am Tage seines Begräbnisses vollzogen, während sie das Allod Struona an der Mosel erst hernach in einem besonderen Akt tradierten. In der zweiten Urkunde ⁽²⁾ trägt die kinderlose Witwe Guda (mulier nobilis et vidua honorabilis) ihre elterlichen Erbgüter, die Allode Eyra (Meira) und Witham, derselben Kirche zur Feier ihres eignen, ihrer Eltern und ihres Schwiegervaters Jahrgedächtnisses auf ⁽³⁾. Ohne Zweifel ist diese Guda die Witwe Thiebalds von Foron, für dessen Seelenheil bereits so ausgiebig gesorgt war, dass sie, ohne den kirchlichen Anstand zu verletzen, ihren Mann übergehen konnte. Ihren Tod berichten die Annalen von St. Jakob ⁽⁴⁾ zum Jahre 1125; er fällt also kurz vor die Ankunft des Kaisers und wird der Anlass für die feierlichen Betätigungen gewesen sein.

Es liegen also aus einer Familie 3 oder besser 4 Schenkungen verstreut liegender Landgüter vor. Sie betreffen die Allode 1. Columbire in Bilesten, 2. Struona a. d. Mosel, 3. Eyra (Meira) und Witham, 4. einen Teil des Allodes

⁽¹⁾ Bereits dreimal gedruckt: *Compte rendu...* IX, 1843, p. 105; ERNST, *Hist. du Limbourg*. Lüttich, 1847, VI, p. 126; WOLTERS, *Cod. dipl. Loss*. Gent, 1849, p. 57.

⁽²⁾ ERNST, a. a. O., VI, p. 124.

⁽³⁾ „domini sui Arnulfi“. — Auch in den Kölner Schreinsbüchern werden die Schwiegereltern zuweilen so bezeichnet.

⁽⁴⁾ *M. G. S. S.*, t. XVI, p. 640. Obiit Guda.

Masnil. Es ist nicht ohne Interesse zu vergleichen, unter welch verschiedenen Bedingungen diese Auftragungen geschehen.

In Nr. 1 behält sich Arnulf, der Neffe Thiebalds, die Vogtei zurück, doch ohne daraus irgendwelche Dienstleistungen oder gerichtliche Befugnisse zu beanspruchen; er ist lediglich Schirmvogt, der im Interesse der Seelstiftung die beiden Güter gegen äussere Angriffe verteidigt. In Nr. 2 verzichten die Donatoren — wahrscheinlich wegen der grösseren Entfernung — auf das Recht den Vogt zu bestellen und geben dessen Wahl der Kirche anheim. Anders bei der dritten Schenkung. Guda, die die Anniversarfeiern durch eigens hierfür erworbene Jahreszinse gesichert hatte, setzt ihren Bruder Arnulf, also ihren nächsten Erben, zum Vogt der beiden Allode ein. Auch dessen Rechte sind, obwohl sie sich nicht bloss auf äusseren Schutz erstrecken, beschränkt. Nur auf Erfordern des Abtes darf er seine Amtsgewalt ausüben, niemals darf er oder einer seiner Erben einen Untervogt ernennen; doch werden ihm — ganz gleich, ob er die drei echten Dinge besucht oder nicht, stets gewisse Gerichtsgefälle gezahlt. Interessanter noch als diese Bestimmungen, die in anderen Urkunden dieser Zeit, in der die Kämpfe gegen gewalttätige Vogte alltätlich waren, ihre Parallele finden ⁽¹⁾, ist die letzte Urkunde, die den Zusammenhang zwischen Precarie und freie Erbleihe auf das Klarste darlegt ⁽²⁾.

(1) Cfr. die Urkunden : Acta Imperii, Nr. 81 ; ERNST, VI, p. 115 (1103) u. SCHUBERT, a. a. O., p. 94; SCHEIBLER, a. a. O., p. 263.

(2) Für das Folgende cfr. S. RIETSCHEL : " Die Entstehung der freien Erbleihe. " *Zeitschr. der Savigny-Stift. für Rechtsgesch.* German. Abt., p. 22, 1901, p. 213 ff.

Durch Auflassung, Uebergabe und Vestitur wird ein Teil des Allodes der Kirche zu vollem Eigentum geschenkt und dann «hereditaria lege» dem Ministerial Arnulfus (serviens suus) und seiner direkten Deszendenz verliehen. Dieser Arnulf, dem am Ausgang der Urkunde «seine» Schenkung feierlich bestätigt wird, kann nur Steppos Neffe sein, der durch seinen Verzicht auf das Eigentum am Allod, die eigentliche Schenkung, die ja von Steppo ausging, ermöglichte. Auch die anderen Auftragungen zeigen, dass dem nächsten Erben gewisse Rechte gewahrt wurden. So gibt die Urkunde zugleich einen frühen Beleg für den Eintritt ursprünglich freier Leute in die kirchliche Ministerialität.

Doch kehren wir noch einmal zur Form der Leihe zurück. An die Precarie erinnern die Beschränkung der Erbllichkeit auf die leibliche Nachkommenschaft und der event. Rückfall des Gutes bei Erbenmangel; die genauen Bestimmungen für die Verwendung der Leihezinsen (die Seelzinse sind); das Fehlen einer Klausel über den Heimfall bei Zinsversäumnis; das Näherrecht der Kirche, das bei jeder Handänderung durch Erbgang oder Veräußerung zu offensichtlicher Anerkennung kommt. Die letzte Bestimmung findet sich zuweilen auch in der freien Erbleihe, deren wesentliche Züge: die uneingeschränkte Nutzung des nur mit einem Zins belasteten Gutes, ohne dass der Beliehene dem Hofgericht unterstellt wird oder in seinem Stande sinkt, in diesem durch Precarie begründeten Leihverhältnis bereits enthalten sind.

[c. 1095-1116.]

Stephan, «provisor» der Kirche von St. Jakob, bestätigt die Schenkung eines Teiles des Allodes Masnil durch Steppo,

Kanoniker von St. Lambert, Bruder des Ritters Thiebald [von Foron], der dem Kloster die Güter Columbire, Bilesten und Struona schenkte, und gibt an Arnulf das Gut zu Erb-recht gegen einen Jahreszins von 10 Schilling.

[1095-1116]

✕✕ In nomine sanctę et individue trinitatis. ✕✕ Equum est et omnino necessarium elemosinas deo et sanctis eius ad stipendium | eorum, qui eis pure ac devote famulantur, collatas adversus omnem controversiam omnibus modis premunire, ut qui debent orationi | vacare et contemplationi vivere semper valeant cum tranquillitate. Quamobrem ego Stephanus dei favente gratia huius provisor ecclesię | notum facio omnibus tam futuris quam presentibus, quod frater noster domnus Steppo canonicus sancti Lamberti qui apud nos fratrem suum Tiebaldum militem fecit sepeliri, pro cuius anima habemus tria predia, scilicet Columbire, Bilesten et Struona, suam quoque volens specialiter elemosinam sancto Jacobo conferre, partem allodii quod dicitur Masnil, cum omnibus eius appenditiis, videlicet agris, pratis, curtibus et camba illi donavit. Cuius quidem predicti allodii, cum Arnulfus filius fratris sui Arnulfi post obitum suum legitimus heres esse deberet, placuit illi magis ut digna ab eodem domno Steppone pecunia accepta illud repudiaret, ac sancto Jacobo donari concederet. Ad quod legitime astipulandum domnus Steppo Reinerum advocatum suum conducens, fecit, ut advoca-

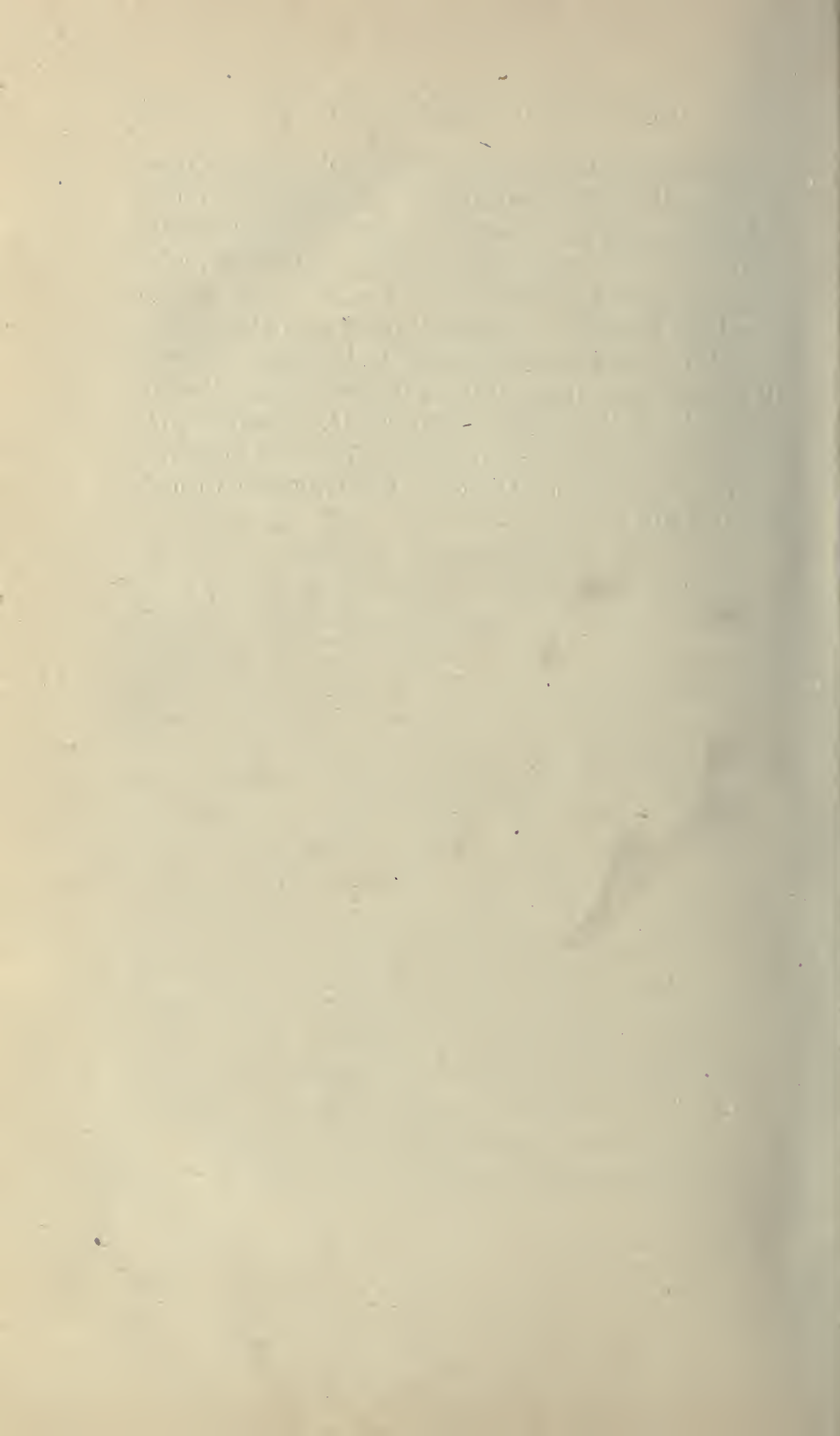
(¹) de Foron. Cfr. die Urkunde vom 31. März 1125; ERNST, *Hist. du Limbourg*, t. VI, p. 126.

tionem manu sua emitteret et in manu Arnulfi comitis advocati nostri traditione et vestitura propria subnixam eandem poneret. Testes huius rei : Teodericus frater comitis de Los, Guilelmus de Dolehen et alii multi.

Deinde ubi ecclesia hoc allodium predictis modis per domnum Stepponem obtinuit proprium, decrevit ipse, ut Arnulfus serviens suus et heres eius, si legitimum heredem ex se progenitum haberet, hereditaria lege illud tenerent et exinde constitutum sibi census annuatim persolverent. At si ille herede careret aut heredis eius successio deficeret, totus ipsius allodii redditus ad utilitatem et prebendam fratrum integre perveniret. Tum etiam, ut ipsi nullum aliquando generale placitum tanquam mansionarii vel hais-toldi consedeant, sed pro ratione neglecti census et aliqua offensa, que respiciat ad hoc bonum, lege parium suorum in caminata abbatis respondeant. Quisquis vero illorum requireret istam hereditatem, in die quando de manu abbatis accipiet, donum hamam vini pro honore et premio se no-verit esse fratribus daturum. Quod si eam qualibet causa urgente aliquando fuerit necesse vendere vel in vadimonium ponere, nullatenus eis licere, ut in illam aut cognatum vel amicum seu quenquam hominem inducant, sed ecclesie, cui magis proxima est, ipsam offerant et iustum tam vadinonii quam venditionis precium ab illa accipiant. Quantitas autem constituti census infra est subscripta et quibus terminis sit deferenda : in annuntiatione dominica honore et amore dei genitricis Marie, ut eidem largitori propitia sit apud omnipotentem filium suum, quinque solidos ad refectionem fratrum, totidem quoque dabunt ad celebrandum illius anniversarium, tum libram cerę et duo luminaria ecclesie et ad opus pauperum pensam farine. Quibus ita rite compositis feci tandem Arnulfo suum do-

num in capitulo fratrum cum auctoritate dei et nostra istis apicibus litterarum et sigilli nostri impressione legitime roboratum. Quod si aliquando quispiam presumpserit aliquatenus infringere, pereat de terra illius memoria, nisi resipuerit digna penitentia.

Auf der Rückseite : de Masnil (nicht vom Urkundenschreiber, doch nur wenig jünger). Es folgt : quod contulit dominus Steppo canonicus sancti Lamberti (Schrift aus dem Ende des 13. oder dem Anfang des 14. Jahrhunderts). Von derselben Hand stammt wahrscheinlich der Vermerk xvi. Darunter steht m. Aus dem 18. Jahrhundert ist die Notiz : N 29.



ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

BULLETIN

DE LA

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE

TOME LXXXIII

II^e BULLETIN



BRUXELLES

Librairie KIESSLING et C^{ie}

P. IMBREGHTS, SUCCESSEUR

42-44, RUE COUDENBERG, 42-44

—
1914

TABLE DES MATIÈRES

Séance du 4 mai 1914.

	Pages.
CORRESPONDANCE	I
BUDGET	II
CATALOGUES D'ACTES	II
COMMUNICATIONS : NAPOLEON DE PAUW, <i>Claus van Lit, maître de l'artillerie de Gand au XIV^e siècle</i>	233
LÉO VERRIEST, <i>Petit manuel d'un bailli du XV^e siècle</i>	240
VICTOR BRANTS, <i>Avis sur les affaires des Pays-Bas adressé à l'archiduc Albert par Philippe de Croy, comte de Solre</i> . . .	254

AVIS. — Tous les imprimés destinés à la Commission doivent lui être envoyés à l'adresse suivante : M. le Secrétaire de la Commission royale d'histoire, Palais des Académies, Bruxelles.

BULLETIN

DE LA

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE

TOME QUATRE-VINGT-TROISIÈME

II^e BULLETIN

Séance du 4 mai 1914.

Sont présents : MM. ALFRED CAUCHIE, faisant fonctions de président; HENRI PIRENNE, secrétaire; DOM URSMER BERLIÈRE, baron CAMILLE DE BORMAN, PAUL FREDERICQ, membres effectifs; EUGÈNE HUBERT, ÉDOUARD PONCELET, CHARLES TERLINDEN et JOSEPH CUVELIER, membres suppléants.

MM. NAPOLÉON DE PAUW, président, et SYLVAIN BALAU se sont excusés de ne pouvoir assister à la séance.

CORRESPONDANCE.

Par dépêche du 17 février, M. le Ministre des Sciences et des Arts accuse la réception du rapport annuel. Ce rapport se termine par la phrase suivante que la Commission a notée avec la plus vive satisfaction : « La question de la conservation des archives modernes, sur laquelle vous voulez bien encore attirer mon attention, fera l'objet d'un examen approfondi ».

Par dépêche du 31 mars, le même Ministre fait savoir à la Commission que, se ralliant aux conclusions du rapport qui lui a été présenté par elle (Voy. *Bulletin* t. LXXXII, p. xxxii), il a décidé d'accorder à la Société historique d'Utrecht un subside de 5,000 francs, à répartir par quart sur quatre exercices, pour l'aider à publier la Correspondance de Marguerite d'Autriche de 1565 à 1567, aux conditions formulées dans le rapport mentionné.

BUDGET.

La Commission arrête successivement les différents articles de son budget pour l'exercice 1915, sauf approbation de M. le Ministre des Sciences et des Arts.

CATALOGUES D'ACTES.

La Commission s'occupe des mesures à prendre pour la publication de la première partie du Catalogue des actes des comtes de Flandre.

COMMUNICATIONS.

N. DE PAUW. *Claus van Lit, maître de l'artillerie de Gand au XIV^e siècle.*

LÉO VERRIEST. *Petit manuel d'un bailli du XV^e siècle.*

VICTOR BRANTS. *Avis sur les affaires des Pays-Bas adressé à l'archiduc Albert par Philippe de Croy, comte de Solre.*

VICOMTE DE JONGHE D'ARDOYE. *Chartes de Louis de Nevers.*

ABBÉ A. PASTURE. *Les archives de la visite ad limina des deux anciennes provinces ecclésiastiques des Pays-Bas, Malines et Courtrai.*

CLAUS VAN LIT,

MAÎTRE DE L'ARTILLERIE DE GAND AU XIV^e SIÈCLE

par NAPOLÉON DE PAUW,

M. Otto Cartellieri, professeur à Heidelberg, a publié dans sa belle histoire des ducs de Bourgogne, des pièces très curieuses, conservées dans les Archives du Département du Nord, concernant cet ingénieur militaire dont l'existence nous était connue par les comptes et les registres échevinaux de la ville de Gand ⁽¹⁾, et M. Fris, professeur d'histoire à Gand, les a résumées pour le public flamand ⁽²⁾. En attendant que l'ouvrage important de M. Cartellieri soit plus avancé et soumis à une critique sérieuse, je crois pouvoir offrir à la Commission royale d'histoire, un aperçu du *curriculum vitæ* d'un Gantois d'adoption, dont, par un singulier hasard, l'un des descendants probables a occupé dans la même ville des fonctions analogues ⁽³⁾.

Claus van Lit, fils d'André, de Gertruidenberg, jouissait d'une grande réputation dans son art. La Ville de Gand l'envoya chercher par un messenger, en 1380, au milieu de

(1) *Philips der Kühne*, Herzog von Burgondie (Leipzig, 1910), pp. 51-52 et 129-138.

(2) *De Vlaamsche Gids* (Gand, 1911), pp. 70 à 80.

(3) A. DE RIDDER, *La Noblesse belge* (Bruxelles, 1911), t. II, p. 398 ; famille VAN LIDTH DE JEUDE, originaire des mêmes lieux.

la guerre des sept ans contre le comte de Flandre ⁽¹⁾, et il fut nommé maître de l'artillerie (*engienmeester*) aux appointements de vingt sous de gros par jour ⁽²⁾. Quatre de ses valets reçoivent six gros chacun dans leurs expéditions à Grammont, et ailleurs ⁽³⁾. En 1381, il prit part avec ses engins à celles d'Alost, du 28 au 30 août (20 s. gros); de Ninove, 13 à 20 septembre (100 gr.); et du 24 septembre au 2 octobre (10 s. gr.); ses valets vont à Deynze le 24 octobre (4 s. gr.), et à Hulst, du 19 au 27 novembre (4 s. gr.) ⁽⁴⁾. Il conserva ses fonctions sous le gouvernement de Philippe van Artevelde, mort le 27 novembre 1382 à Roosebeke et sous celui de François Ackerman.

On n'en entend plus parler de 1382 à 1384; mais, le 7 février 1385, il passe à Gand un acte des plus important, dont voici les principales dispositions ⁽⁵⁾ :

De concert avec le teinturier Jean de Vriese, son confrère dans la gilde de Saint-Georges, qui donne une somme d'argent pour acheter une rente de 10 escalins de gros pour la soupe aux pauvres de l'hôpital, il fonde une messe perpétuelle dans la chapelle tous les lundis; soit

⁽¹⁾ *Aelbrecht de Duutsche*, ghesent te Ghertrudenberghe om *Meester Claus*, 10 s. gro. Een en bode die *Meester Claus* zende, 12 d. gro. J. VUYLSTEKE, *Rek.*, p. 189.

⁽²⁾ *Ibidem*, p. 246 : *Wedden* 23 août à 20 nov., 5 *fl* 18 s. 4 d. gro, plus arrérages en 1381, 3 s. 5 d. gro (p. 267); 25 *fl* 2 s. 3 d. gro, payés après.

⁽³⁾ *Ibidem*, pp. 211, 246.

⁽⁴⁾ *Ibidem*, pp. 267, 285, 286, 288, 289, 292, 294.

⁽⁵⁾ *Jaarregister* des Échevins de la *Keure*, 1384-1385, fol. 28, signalé en 1815 par DIERICX (*Ville*, II, 459, où il imprime erronément *Claus ser Sanders*), et publié *in-extenso*, en 1904, par VICTOR FRIS, dans le *Bulletin de la Société d'histoire* (48^e année), pp. 418 à 421 (exactement).

ensemble une rente de 20 escalins de gros, achetée à Gui Bloc, fils de Jean, et à sa femme Alexandre, par lui et Jean van der Eecke, fils de sire Robert. Les confrères, garantis par Jacques de Luede, roi de la gilde, François Ackerman, chef-doyen, Jean de Wielmakere, sous-doyen, S^r Arnaud van den Damme, clerc, S^r Robert van Eecke, S^r Jean Almeryc, S^r Jacques van der Eeken, Simon Buninghe, Gillyen van der Cleygate, Maître Nicaise van der Haghe, Henri Oebrechts et Pierre Meynverd, proviseurs, et Jean van der Eecken, bailli, à payer par moitié à la saint-Jean et à la Noël, à peine de 3 sous parisis par jour de retard, et, après quinze jours, de purger l'hypothèque donnée sur tous leurs biens, notamment un mois après la paix, sur une terre de 15 bonniers à Oosterzeele, derrière l'église du côté de Wiendeke, et, en cas de retrait lignager sur un capital de 6 livres de gros, sous caution solidaire de Jean de Teys, Jean de Bruwere, Guillaume van den Abeele et Jean Vranx, dit de Cusere. La garantie de la gilde est levée par le paiement des deux donateurs, le 7 juin 1387.

Le 15 décembre 1385 avait été conclue la paix de Tournai, à laquelle il s'était soumis, avec Ackerman, tandis que Pierre van den Bossche passait en Angleterre.

De 1385 à 1387 il reçoit, à diverses reprises, des messagers avec des missives des fugitifs et bannis d'Angleterre, notamment les nommés Revelkin van Lit, Henri Baillu (natif de Heusden), Guillaume van Araengen, Liévin de Wolf (marchand de pommes, à Gand), Adam (frère augustin, déguisé en laïc), attaché, au rewaert Jean Boursier et Bombelare qui les trahit tous; missives adressées, entre autres, par Hanekin, valet de Pierre van den Bossche, de la flotte du comte d'Arundel, en vue de l'Écluse, le 7 avril 1387, à François Ackerman, rewaert de Flandre, et

à d'autres conspirateurs. Il héberge ces messagers dans son hôtel, envoie leurs lettres à leurs destinataires par Sandrine, sa servante, et adresse notamment Roelekin à Ackerman, qui était occupé à boire dans un cabaret, pour lui demander, de la part de Pierre Vincke, s'il voulait qu'il s'entremît pour lui faire payer la pension qu'il recevait du roi d'Angleterre, et renouveler les alliances de celui-ci avec la Flandre.

Le 27 décembre 1387, Claus van Lit, qui revenait de Bois-le-Duc, où il était allé servir sa souveraine naturelle, Madame de Brabant, contre le duc de Gueldre, est arrêté par le bailli de l'Écluse par ordre spécial du duc de Bourgogne. Au moment de son arrestation, il s'écrie que c'est le frère-mineur qui l'a trahi, et qu'il lui pardonnait. Il est mis en prison au château de Rupelmonde, sous la garde du châtelain Guiot de Loncrepé.

Et le 1^{er} janvier 1388, les échevins et conseillers de Gand écrivent au châtelain, ou à son lieutenant, une lettre dans laquelle ils réclament le prisonnier comme étant leur bourgeois.

Ne recevant pas de réponse, ils envoient une nouvelle lettre, le 3 février, exigeant la délivrance du prisonnier et défendant de faire tort à sa personne et ses biens. Le châtelain se rend à Termonde avec les dites lettres.

Les échevins, restant sans réponse, lui envoient un messager à Termonde, disant qu'ils vont se plaindre au gouverneur de la Flandre, Guillaume de Namur, neveu du duc de Bourgogne. Le châtelain lui montre les deux lettres, en présence du seigneur de Gruuthuuse, de Messire Philippe de Masmises et du doyen de Saint-Donat, et leur demande conseil. Ils lui disent de répondre qu'il avait quitté Rupelmonde depuis plus de trois semaines, ne savait de quel prisonnier il s'agissait, et allait y retourner pour aviser.

Le lendemain, 6 février, il y retourne en effet avec Philippe de Masmimes, et le valet Bombelare, et interroge le prisonnier, d'abord doucement, ensuite avec menace de la torture. Claus van Lit nie tout, sauf le fait de la pension d'Ackerman et la nouvelle qu'il avait apprise de l'arrestation de Henri Baillu à L'Écluse avec des lettres venant d'Angleterre. Quant au fait de la réception de Bombelare et ses compagnons dans son hôtel, il dit qu'il y avait confusion avec deux autres Maîtres Claus, demeurant à Gand, l'un ancien secrétaire et conseiller de Messire Jean Boursier, l'autre, un fèvre (forgeron), canonnier comme lui. Quant à son exclamation lors de son arrestation, il prétendit que c'étaient ceux qui l'avaient arrêté, qui avaient dit : « Si nous avions maintenant le prêtre, nous aurions fait », et que lui, croyant que c'était pour le confesser et le faire mourir, avait dit : « Dieu leur pardonne ce qu'ils m'ont fait ! » Lors de la conclusion de la paix par Messire Jean de Heyle, il avait dit au frère-mineur, qui lui demandait, en partant avec les Anglais, si le roi avait encore des amis à Gand, que non, et qu'il était décidé à maintenir la paix. Et, en effet, il était parti pour Bois-le-Duc de 1386 à 1388.

Le châtelain s'apprêtait le 7 février à torturer Claus van Lit le lendemain matin, lorsqu'arriva pendant la nuit une lettre du gouverneur l'informant que les Gantois étaient venus se plaindre, et qu'il eût à ne pas le mettre à la torture. Aussitôt après, arrivèrent le seigneur de la Chapelle, souverain bailli de Flandre, et le bailli de Gand, apportant des lettres du gouverneur, lui prescrivant de leur remettre le prisonnier, pour le faire juger à Gand, l'excitation y étant si grande que les bourgeois, amis du duc, auraient été en danger, si on ne respectait les droits et privilèges de la ville. Le châtelain nia le fait et les circonstances de l'ar-

restation, et écrivit au duc de Bourgogne, pour lui demander l'autorisation. Il fut livré, peu de temps après, aux Gantois, et condamné par les échevins à un bannissement de 50 ans, sur ses aveux, et Sandrine à un de 10 ans.

Enfin, le 8 mars, le duc exprima son mécontentement, par une lettre à son chancelier Jean Canart, de la peine légère encourue, alors que, par la paix de 1385, elle aurait dû être de la mise hors la loi, c'est-à-dire la mort sans procès ⁽¹⁾.

(1) Fin des pièces de Lille. — Le détail est donné par les comptes du bailli de Gand (mai 1388), aux Archives générales du Royaume, n° 1761, (les mots entre parenthèses sont en surcharge).

Ce sont les despens fait au jour c'on appelle hiechtjour, dont le bailli fait mention desus en le recepte.

Premiers, le merquedi, quant on commanda à venir à droit avant la ville ceux qui demeurent dedens le franchise de le ville, où alèrent le singneur, eschevins, l'ammen et le clerc, ensi qu'il est acostumé d'anciennet, selonc les franchises de le ville, montent les frais au diner, 7 *fl.*

Item, le jeudi ensivant, quant on commanda à venir à droit ceulx qui demeurent ors de le franchise de le ville avecque eschevins, amman, clerc et aultres acostumés au diner, 5 *fl.*

Item, le samedi après, au *hiechtjour*, quant les eschevins et tous les officiers à ce appartenant dinèrent, 18 *fl.*

Item, chevaucha le bailli par commandement (et lettres) de Monsigneur le gouverneur (de *Flandres*, Messire G. de Namur, par affirmation dudit bailli) par deux fois à Rupelmonde (pour prendre illec) *Maistre Nycolay le Lijt* (prisonnier, et y celui livrer aux eschevins de Gand), et fu ors chuinc journée, à 6 chevaxes, montent les frais, 36 *fl.* 10 s. Somme, 61 *fl.* 10 s.

Ce sont les banniz qui ont esté banni dedens ledit terme par le Loy de Gand.

Premiers, Maes Bouters, banni 10 ans, de *onnutile*, pour le grant

mal et outrage qu'il a fait et à emmené la femme d'un preud'homme, nommé Gillez le Vaec, et ont enporter son avoir.

Item, Mēgrite la charetière, femme du devant dit Gillez le Vaec, banni 10 ans, de *onmutile*, pour ce qu'elle s'en est alé avecque *Maes Bouters*, et a enporté l'avoir de sen mari.

Item, *Meester Nycolay de le Lijt*, banni chuinquante, pour le grant traïson qu'il voloit faire depuis le pais fait entre nostre très redoubté singneur et prince et sa Ville de Gand, et maintenu messages venant d'*Engleterre*, et en aijant envoyé messages avant la ville de *Gand* pour faire discord en la ville de Gand contraire de nostre très redoubté singneur et la dicte ville de Gand et le commun Pays de Flandres, dont grant meschief pooit estre venu, lequel il a congnu.

Sandrine, l'amie *Meester Nycolay de le Lijst*, banni 10 ans, pour ce qu'elle fist les messages en la ville de Gand, dont grand discord pooit estre venu contraire de nostre très redoubté singneur et le commun Pays de Flandres.

Au dos : Compte Olivier de le Stainbrughe, escuyer, bailli de Gand, rendu à Lisle, en May l'an Mil et IIII^{xx} et VIII.

PETIT MANUEL D'UN BAILLI DU XV^e SIÈCLE

par LÉO VERRIEST.

Il existe aux Archives de l'État à Mons, dans le fonds du prieuré de Saint-Antoine-en-Barbefosse, un intéressant recueil factice (ancien) de documents, dont le plus ancien est de 1243 et le plus récent de 1535, et parmi lesquels se trouvent notamment des chartes diverses concernant Havré, Biévène, Ghlin, Goegnies-Chaussée, Gottignies et Villers-Saint-Ghislain, un tarif du winage du Pont-à-la-Haine près Epinlieu, un registre de justice du marquisat d'Havrè, un certificat scellé de pèlerinage aux Trois Rois de Cologne (1432) et l'*Introduction* dont le texte est ci-dessous.

Cette *Introduction* me paraît mériter d'être publiée, non seulement parce que de pareils textes sont rares, mais aussi à raison de son ancienneté : elle a, en effet, été écrite dans la première moitié du xv^e siècle, sous Philippe le Bon, ce que fait croire l'expression « Monseigneur le duc » qu'on lit dans le premier paragraphe.

Notre « Manuel » — car c'est bien cela — n'est pas un formulaire d'actes écrits, mais d'actes parlés : il rapporte, en effet, en leur style parfois savoureux, les paroles que le *bailli* devait prononcer pour accomplir les principales « œuvres » féodales auxquelles il présidait, les réponses que ses assesseurs, les *hommes de fief*, avaient à lui faire, et les dialogues qui s'engageaient, éventuellement, entre le représentant du seigneur ou l'un des hommes de fief et les parties intéressées.

Le bailli était essentiellement un officier *féodal*, le président de la *cour féodale seigneuriale*, et c'est comme tel surtout qu'on le voit agir dans notre document. Il recevait notamment les reliefs de fiefs et procédait à toute dessaisine-saisine des tenures de cette espèce. De même, il était compétent en matière de constitutions de douaire sur fiefs, et pour tous actes généralement quelconques dont ces biens étaient l'objet ou le support.

En sa qualité de représentant supérieur du pouvoir seigneurial, le bailli avait autorité, ou, du moins, prééminence sur le maire, les échevins, le receveur seigneurial, les sergents, etc., que, parfois, il nommait lui-même. C'est pourquoi l'*Introduction* comporte aussi la teneur du discours que le bailli adressait au *mayer* et aux *échevins* pour prendre d'eux le serment accoutumé.

Notre texte nous est parvenu sous forme d'une copie contemporaine, assez maladroite d'ailleurs : à plusieurs endroits, il est manifeste que le scribe a mal lu ou n'a pas compris son modèle. J'ai rectifié (ce qui est indiqué par des parenthèses) chaque fois que je l'ai pu.

LÉO VERRIEST.

Introduction pour ung bailly, touchant pour recepvoir tous convens de fiefz et ossi de relief et autres advertissemens chy endroit mis par l'advis de celui qui l'a fait, à correction.

Et premiers pour recepvoir ung *relief* de fief tenu de son seigneur, eskeut par sucession.

Quant aucun, par sucession, voelt relever fief, il doit dire : « Sire baillieux, par trespas de ung tel m'est eskeu

comme droit hoir ung fief tenu de Monseigneur, etc., gisant en tel lieu, pourquoy je vous requiers que ens ou relief et possession d'icellui fief et en le foyalté et hommaige de mondit seigneur me voeilliés recevoir». Cesté requeste enssi fait, le bailli doit à ce relevant faire joindre ses mains et les prenre entre les siennes et le baisier, et puis dire : « Jou, comme bailly à mondit seigneur tel, etc , vous rechoy ou relief, foyalté et hommaige de lui ad cause dou fief devant dit et vous enjoinch, par le foy et sermens que vous devés à Dieu, que pour ung fief droitturer vous ne vous trayés en autre court que en cest de Monseigneur, s'elle ne vous en est en deffaulte, et en oultre que dedans 40 jours vous ayés faict devoir de rapporter par lettrez séellées de vostre séel ou des seaux de 2 hommes de fief, le grandeur et valleur de vostre fief, en quelz membres et parties il gist et s'estent et s'il est lige ou amples »; et ensi ycelui relevant doit ses choses jurer et promettre es mains dudit bailly et ad ce appeller hommez au seigneur de cui le fief est tenus, s'avoir le puet, ou autrez hommes à Monseigneur le ducq. Et pour ung tel relief doit ycelui relevant payer 60 s. blanz, avoecq le vin dou bailly et des hommes courtoisement.

* * *

Pour *fief relever* à ung nouveau seigneur.

Celui qui voelt relever doit dire : « Sire bailliuy, je tiench et possesse comme mon droit hiretaige ung fief tenu de tel terre, dont à présent Monseigneur de etc., [est] nouvellement seigneur. Et pour tant à vous comme ses bailliu d'icelui fief fay relief comme à nouvel seigneur »; et dont icelui relevant et ossi le dit bailly (font)

tout otel que chy dessus est contenu et ne doit pour ung tel relief le relevant riens payer, ne voelt.

* * *

Pour *relever fief* ad cause de bail.

Doit dire le relevant : « Il est voirs que par le trespas d'un tel mon frère, ou cousin, est eskeut ung sien fil qui est menre d'ans, desoubz eage, ung tel fief tenu de Monseigneur, et pour tant, comme bail et mambour et comme plus proisme doudit tel, d'icelui fief [fay relief] pour le tenir jusques ad ce qu'il sera eagiés » ; et le bailly doit faire otel devoir que [chy dessus est contenu], assavoir sans quelque sollaire prendre, mais l'enfant venu à eage le devera relever et payer les droits de cambrelaige et vin de bailly.

* * *

Comment ung *deshiretance d'un fief vendut* et ossi le *ahiretance* passer se doivent pardevant ung bailly.

Premiers, doivent les vendeur et accatteur congnoistre leur markiet pardevant le bailliu et IIII des hommes de fief dou signeur de cui le fief est tenus, dou mains, et puis par le vendeur requérir au bailly que, pour les convens d'icelui markiet passer, il voelle recepvoir le werp, le rapport et le deshiretance d'icelui fief et le reporter en le main de l'accatteur ; à [c]este requeste et congnaissance (et) le décla-rat(ion) dou fief faitte, ledit bailly doit l'un de ces IIII hommes scemonre et conjurer, disans : « Tel, je vous scemonch, par le foy et serment que vous devés à Dieu et à Monseigneur, que vous me dittes se sui bien et souffisanment mis et estaublis comme balliux pour et ou nom de

Monseigneur à cause de se terre, etc., pour recepvoir, faire et passer bien et à loy toutes manières de werpes, rapport, deshirement, ahirement, doaire et assennemens des fief tenus de lui mondit seigneur à cause de sa dite terre et seignourie de etc , se vous et vos per(s) les hommes de fief chy présent poés et devés jugier à me semonce et conjurement et otan[t] faire pour my en ce cas que pour mondit seigneur, se présens y estoit, sauf son hiretaige et droittures en toutes choses »; lequel homme de fief ensy con(jure)t se ledit bailly il tient pour bien estaublit, doit dire : « Sire bailly, je dich par loy et par jugement que owil (et) se (mi pers) m'ensieul(ven)t ». Et le bailly (as) autrez hommes de fief et cascun d'eux doit demander : « Ensieuwés vo »? Et yceux respondre : « oywil ».

Item, secondement doit le bailly semondre ledit ho(mme) par lui con(jure)t, disans : « Tel, je vous scemons par le foy et serment, etc., que me dittes comment ledit tel se puet et doit de son devant dit fief deshirement et pour en ahirer ledit tel accatteur pour lui et ses hoirs ».

[L'homme de fief doit respondre ensy] :

« Sire bailly, je dich par droit, par loy et par jugement se my pers m'ensieuwent, que ledit tel doit tout son fief dessus esclarchit en le fourme et manière qu'il se contient et qu'il le tient de nostre très honnouré seigneur repòrter en vostre main comme en main de bailly et si s'en doit deshirement et à ycelui renonchier bien et souffissanment, sans y riens [retenir], une foys, autrez et tierche, pour lui et ses hoirs à tousjours, et pour le reporter en le main doudit tel accatteur et lui de ce ahirer pour en ghoir et posséder à tousjours hiretaiblement. »

Le bailly :

Ce jugement ensi fait doi(t) le bailly as autrez hommes

de fief demander : « Ensieuwés vous ; et vous ; et vous ; » etc. Et eulx répondre que oyl.

Item et après ce doit le dit vendeur mettre main à ung baston que le bailli t(ient) et doit dire le dit bailly: « Vous, tel, pour acomplir les couvens de vostre vendaige, l'iretaige dou fief devant dit, en le manière que il se contient et estent, en quels meubles et parties que ce soit, vous le rapportés en me main comme en main de bailly et vous en deshiretez bien et à loy et y renonchié(s) bien et souffissamment pour vous et vos hoirs à tousjours, une fois, seconde et tierche, en le présens et ou tiesmoing des hommes de fief chy présent, à tel fin que le reporter en le main doudit tel accatteur chy présent et lui ent ahireter pour lui et ses hoirs, si que dit est, à tousjours ». Et adont ledit vendeur doit respondre que owil.

Le bailly

Doit adont de rekief scemonre le dit homme de fief, disans : « Tel, je vous scemons et con(jur)e par le foy et serment, que me dittes se ledit tel est bien et à loy deshiredés de tout son fief devant dit et se je l'ay bien en me main de bailly, pour le reporter en le main doudit accatteur et lui en ahireter pour lui et ses hoirs, si que dit est ».

L'omme de fief doit reuspondre ensy :

« Sire bailly, je dich par loy et par jugement, se my pers m'ensieulvent, que owil ». Le bailli, s'ensieulvent, etc.

Le bailly

Encores scemonre doit le dit homme que dessus, à savoir comment il puet et doit le devant dit fief reporter en le main doudit accatteur.

L'omme de fief

Respondre doit : « Je dich par jugement etc. que le

devant dit fief en le fourme et maniere que l'avé en vostre main sour... ⁽¹⁾ deshirement devant dicte, vous devés reporter en le main doudit tel acateur et lui de ce ahireter et adiestir bien et à loy, pour ad ce goyr et posséder lui et ses hoir à tousjours perpétuellement.

Le bailly,

Ce jugement ensi fait, [doit] demander as autrez hommes s'il ensieulvent, liquel doivent dire que oyl, et puis par le bailly mettre son baston en le main de l'accateur en disant : « tel de(s)irette de se ⁽²⁾ fief en maniere qu'il se contient et estent, en quels parties que ce soit, je comme bailli sy que dit est le raporte en vostre main et en le présence [et] ou tesmoing des dis hommes de fief vous e(n) ahirette (une) fie, seconde, et tierche, pour vous et vos hoirs à tousjours hiretablemen(t) et ensi vous le recepvés ». Et « owil, sire bailli », doit dire l'ahiretet.

Et puis scemonre en oultre ledit homme de fief par le maniere deseuredicte et assavoir se doudit fief ledit accateur est bien et à loy ahiretés pour lui et ses dis hoir, sy que dit est à tousjours.

L'ome (conjuret)

jugier doit par le maniere devant dicte, disans que « owil, se mes pers m'ensieulvent », et avoecc ce dire audit bailly que ledit accateur il doit à cause doudit fief recevoir en le foyalté et hommaige de mondit seigneur.

Le bailly,

après ce jugement fait et que d'icelui les autrez hommes ont fait sieulte, doit l'ahiretet faire joindre ses mains et le baisier, et icelui ad cause du dit fief recevoir en foyalté

⁽¹⁾ Blanc dans le texte.

⁽²⁾ Entre les mots *se* et *fief*, le scribe a écrit *bon*; cela n'a pas de sens.

et homaige doudit seigneur comme de fief ample, s'il est tel, ou de fief liege, s'il est tel. Et puis lui enjoindre et faire jurer que pour icelui fief droitturer il ne se traira en aultre court que en cest doudit seigneur, s'elle ne ly en estoit en deffaulte, et toutes fois que par son dit seigneur ou son bailli il sera appiellés et scemons que comme foyaldals il fera boin jugement et loyal avoecq ses pers et qu'il cellera leur secret, et ossi que dedens XL jours il ait fait devoir de raporter à son dit seigneur ou audit bailly, par lettres scéllées de son séeel [ou] des seaux de deux hommes de fief, combien sondit fief vault chascun an, le grandeur, en quelz membres et parties il gist et s'il est lieges ou amples, et toute ce mettre en l'entente des hommes devant dis.

* * *

Pour passer ung *doaire* de fief de II (cappons) donnés par ung seigneur et pardevant le bailli d'icelui seigneur.

S'il avient que aucuns voeille passer les convens d'un doaire pardevant I bailly, s'il est de II cappons, u cas que yceux cappons lui soient donnet par le seigneur auquel ledit bailly seroit officier, le (1) devera de ce avoir lettrez sour le séeel doudit seigneur et ycelle monstrier audit bailly et as hommes de fief et chou faire requérir audit bailli que d'iceux dis II cappons il voeille pour ledit doaire acomplir les convens recevoir et passer. Et adont, se ledit bailly et hommes sont apaisiés que le don doudit fief soit souffissanment [. . .], ledit bailly doit scemonre l'un des hommes de fief en le manière chy dessus contenue, pour savoir s'il est souffissanment estaublis, etc. — Item, le juge-

(1) Blanc dans le texte.

ment sour ce fait, doit encore scemonre ledit homme pour savoir comment pour ledit doaire passer ledit tel se puet et doit deshireter doudit fief, lequel homme de fief doit sur ce jugier, et puis le bailly demander as autrez : « enssieuwés », etc. Item, ce jugement fait, le deshirement faire (s) doit, en disant par ledit bailly : « Vous, tel, l'iretaige dou fief de ces II cappons, vous raportas en me main comme en main de bailly et vons e(n) deshirements et y renonchiés une fois, seconde et tierche, pour le rapporter en le main de ledicte telle et de (s)es mambours qu'elle prendre pour ly tenir et de ce goyr et posséder le cours de se vie comme en nom de doaire et avoir franquisse de doagier seloneq la coustume du pays de Haynnau »; et le deshirement doit dire « owil »; et puis le bailli doi(t) scemonre ledit homme de fief assavoir se ledicte deshirement e(s)t souffissamment faitte et passé; lequel homme doit sour ce jugier, disant que « owil, se my (p)er m'ensieulvent », et le bailly as autre(s) homme(s) demander s'il ensieulvent. Item, (c)e jugement fait, ledit bailly doit dire à le mariée qu'elle prende et eslise 2 mambours pour elle, laquelle cose elle doit faire là endroit, et iceulx eslieu(s) scemonre doit ledit bailly comme dessus l'un des hommes assavoir comment il puelt et doit ledit fief reporter es mains de le dicte telle et de sesdis manbourcq; lequel homme de fief doit sur(c)e jugier, disant : « sire bailli, je dich par jugement que le fief de II cappons devant dit vous devés reporter es mains de ledicte telle et de sesdis mambours et elle et sesdis mambours de ce ahireter, pour le tenir, goyr et posséder comme en nom de doaire, tout le cours de se vie, se my per(s) m'ensieulvent ». Le bailly as autrez hommes doit demander : « Ensiuwés »; et eulx respondre que owil. Ce jugement fait, ledit bailli doit d'icelui fief ledicte mariée et ses II mam-

bours tout III ensamble ahireter par le manière dicte et puis scemonre assavoir se ledicte ahiretance est fait deuxement. Sourquoy ledit homme de fief doit dire par jugement que owil, se my per(s) m'ensieulvent, et que ledit tel et sesdis mambours vous devés recevoir à hommage; et après le sieulte des autrez hommez ledit bailli doit à ledicte mar(i)ée et sesdis mambours faire joindre leur mains et les baisie(r) en le maisselle, disant : « de boin fief je vous rechoy en le foyalté et hommaige de mondit seigneur, comme de fief ample ».

* * *

Pour ung *doaire* passer de *fief hiretable*.

Se uns homs qui se marie tenant fief d'aucun seigneur, voelt d'icelui fief faire doaire à se femme, il convient pour les convenz passer pardevant le bailli dou seigneur, faire otel devoir de deshiretance et de ahiretance que chi dessus est déclaré que faire convient pour II cappons, sauf qu'il ne convient point le deshireter, monstrier lettrez, etc.

* * *

Pour un *doaire* de II cappons lesquels le doaire accatteroit à I homme tenant fief d'un seigneur.

Se uns homs voelt doer se femme de II cappons qu'il ait accatté sour ung fief, il convient que celui accat appereche souffissanment yestre passés pardevant le seigneur ou sen bailly de cui fief sero(i)t tenus; mais le plus souvent adv(i)ent que ycelui acat et les convent s'en font au propre jour et heure doudit doaire et ensuivant ce ledit doaire se passe, et bien le puet faire et tout mettre en ung . . . (1).

(1) En blanc dans le texte.

Et pour tant, quant ce eskiet, il loist et appertient que les convens doudit vendaige et acat, deshoretance et ahoretance doudit fief de II cappons soient fais et passés otellement que de ung autre vendaige de fief; et puis, chou fait, que ledit doaire passer apertient à faire otelz devo(ir)s que chy dessus est déclaret, etc.

* * *

Comment les convens d'un rapport de fief, pour le sceurté d'une pencion ou d'une debte, faire se doivent.

Le enwagant doit remonstrer au bailly et à ses hommes en quel manière qu'il est tenus et obligiez enviers celui à cui il voelt faire le sceurté, en déclarant la somme, quant elle eskiet, à quels vies et de quelle datte le lettre de ledite pencion sont et de cui seaulx elle(s) sont séellées; et (pour) faire le deshoretance doit dire : « Sire bailli, en nom de coumencement de fin et de plus grant sceurté de ledicte pencion mieux payer de terme en terme, et d'an en an, en le fourme et manière que tenus et obligiés y sui, je voeil faire rapport en vostre main comme en main de bailly de l'iretaige de tel fief, qui se comprent en telx parties, et d'icelui, si avant que le tieng en foy et hommaige de mondit seigneur, m'en voeil deshoreter, et pour icelui demorer en vostre main comme en main de bailly, à tel fin et condition que tant et si longement que je payeray et acompliray bien et entièrement le rente et pencion devant dite, je puis et doy d'icelui fief et des pourfis ghoyr paisiublement, mais se de le dicte pencion payer as termes devant dis, je estoie doresenavant en deffaulte, fuist de tout paiement ou de partie, ce voeil et acorde que le porteur des lettrez de ceste

présente (1) se puist, tantost ceste deffaulte advenue ou de là en avant à se vollenté, traire par plainte et par loy à l'iretaige doudit fief, et ycelui vendre ou faire vendre deuvement et à recours ou point que trouvet seroit, pour es deniers venans de ce vendaige prendre et avoir franquement, au deseure de tout coulx et fraix fais à celly cause, tant doudit bailly et hommez allez à leur kief-lieu en le court à Mons comme autrement rabatus, le principal racat de le dicte rente et pention avoecq les arriéraiges et advenant de temps que deues en seroient; et sour tel fourme que (s)e sourcrois avoit es deniers dudit vendaige, au deseure de ce que dit est accompli, ce soit à my ou à mes hoirs; et se faulte y avoit que ce soit à cachier sour my et sour mes autrez biens, hoirs et remannans, partout, par vertu des principales lettrez de ledicte pention, lesquelles quant ad ce et ossi pour my et mes dis biens contraindre par quint donnant, pour les paiemens et convens de ledicte pention, doivent et deveront ades demorer en leur plaine force, valleur et vertu, sans pour ce présent raport yestre en riens novées, corompues ou admenri(es); et sour ces devises et condition(s) et pour ycelle(s) acomplir, sire bailly, vous requierch que recepvoir voeilliés le werp, le raport et le deshiretance que faire voeille de mondit fief. »

(Ces) remonstrance, devises et requeste ensi fait, ledit bailly doit semondre l'un des hommes assavoir s'il est souffissanment estaubly, etc. Item, le jugement sur ce fait par les dis hommes en le manière acoustumée, le deshiretance doudit fief se doit faire ensi qu'il appert assés parci-devant en doaire, et doit l'iretaige demorer en main de bailly pour acomplir ces devises devant dictiez, se le cas s'i

(1) Blanc dans le texte.

offre; et puis le bailly doit scemonre assavoir se ledicte deshiretance est bien faite et s'il a souffissanment l'iretaige dou fief en se main, pour y traire et vendre à deffaulte de ledicte pention, se besoing estoit. Et sour ce par l'omme con(jur)et doit yestre dit et jugiet que « owil as [us et as] coustumes dou pays de Haynnau »; et par les autres hommes doit yestre sieulte faite, après ce que ledit bailly se sera tenus comptens dou services en ce cas appartenant à son seigneur.

* * *

Autre introduction comment 1 bailli doit sermenter et estaublr officiers.

Pour 1 *mayeur*.

« Tel, jou comme bailly à Monsigneur, etc., vous com-mich et estaublis à yestre mayeur et sergent de tel ville et vous donne tel pooir que à mayeur et sergent puet et doit seloncq le loy et coustume dou pays de Haynnau apertenir. Et pour tant en le présens de eskievins, qui che sont, chy jurés et (promettés) de bien et deuvement faire et excerser lesdis offices de mair(i)e et de serganterie, en gardant les drois de Monsigneur, ossi des sugès et de tous autres qui à vous se trairont à celly cause. » Et doit ledit bailli mieux ⁽¹⁾ baillier lettrez sour sen séel d'iceux estaublissement qui soient fais souffissanment.

Pour ung *eskevin* sermenter.

« Vous tel, jou comme bailly vous commech et estaublis à yestre eskevin de tel justice appertenant à mondit

(1) Mot évidemment mal transcrit.

seigneur, et pour tant chy jurés et promettés par le foy et serment que devés à Dieu que l'office doudit eskevinaiges excerser(é)s bien et léalment, garder(é)s les drois de le seigneur, des orphenes, des vesves de le ville et dou bien commun, f(erés) bon jugement et loyal, avoecq vos compaignons, toutes fois que requis en serés, et leur secret cellerés, d(r)oit, loy et raison à chascun admenistrés, et tout ce acomplir(é)s sans quelque faveur porter à personne quelconques pour chose que en puist advenir à vous ne à partie. S'y vous ait Dieux et tous les sains de paradis ». Les esquevins doit dire « owil ».

AVIS SUR LES AFFAIRES DES PAYS-BAS
ADRESSÉS A L'ARCHIDUC ALBERT PAR
PHILIPPE DE CROY, COMTE DE SOLRE,

par V. BRANTS.

Il y a quelque temps nous publiâmes dans le *Bulletin de la commission royale d'histoire* un avis d'un magistrat gantois, Marc de Hertoghe, sur les remèdes à la situation de la Flandre, adressé à l'archiduc Albert (1). Nous émettions l'hypothèse que cet intéressant document était peut-être une réponse à la consultation faite par ce prince à son avènement et que Zypaeus nous signale. Plusieurs pièces disions-nous, semblent déjà répondre à cette pensée, et nous ajoutions : les archives, peut-être, nous en livreront d'autres ! Au cours d'une exploration dans un fonds de nos archives du royaume, qualifié du nom très justement imprécis de « cartulaires et manuscrits », notre prévision vient de se réaliser, et nous avons rencontré la copie d'une série d'avis, dont les principaux datent de l'avènement de l'archiduc; ils émanent de Philippe de Croy, premier comte de Solre; et en le joignant aux pièces que nous possédons déjà, et qui émanent de personnes appartenant à des catégories sociales diverses, nous commençons à avoir un bouquet *d'avis* qui présente un intérêt réel pour l'histoire de l'esprit public.

(1) *Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique*, 1912.

Philippe de Croy est un grand seigneur de la noblesse nationale qui a servi pendant une longue, fidèle et laborieuse carrière, nos princes et le roi d'Espagne, tant aux Pays-Bas qu'à Madrid et dans des missions étrangères. Nous avons esquissé son *cursus* en publiant naguère ⁽¹⁾ les instructions qu'il reçut des archiducs quand la confiance de ceux-ci et en même temps celle qu'il inspirait aux Pays-Bas, le firent désigner pour aller à Madrid porter les doléances de nos provinces. C'est donc l'avis d'un homme du parti seigneurial, mais loyal serviteur du souverain. Ses tendances nationalistes n'en sont pas moins très manifestes dans ses avis mêmes; cependant d'autre part sa défiance contre les États-Généraux relève d'une autre inspiration et elle contribue encore une fois à marquer les diverses tendances de l'esprit public. Nous ne pouvons nous y étendre ici, nous avons exposé ailleurs le sentiment public au sujet des États-Généraux et les théories qui régnaient en Belgique à ce sujet. Que le peuple y tint, c'est un fait incontestable bien que beaucoup d'objections fussent formulées de diverses parts contre eux. Les pages du comte de Solre viennent ajouter quelques traits à ce tableau ⁽²⁾. La controverse entre le pouvoir fort et le gouvernement tempéré reparait partout.

Remarquons d'ailleurs la distinction, bien connue des théoriciens du droit politique dans la terminologie de

(1) Une mission à Madrid de Philippe de Croy, comte de Solre en 1604. *Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique*, 1908.

(2) Nous avons tracé ce tableau dans diverses publications, notamment *La Belgique au XVII^e siècle. Albert et Isabelle*, Louvain, Peeters, 1910. — « Les théories politiques et les États Généraux aux Pays-Bas », *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*, 1898. — *L'Université de Louvain à travers cinq siècles*, Louvain, 1906.

l'ancien régime, entre pouvoir absolu et tyrannie. La tyrannie est la corruption de la monarchie, exploitant le pouvoir pour le caprice personnel du chef, au lieu de le faire servir à son vrai but : le bien commun. En ce sens, le comte de Solre nous dira qu'on n'a jamais subi la tyrannie aux Pays-Bas, mais il ne veut pas non plus de la monarchie absolue, il la veut tempérée, tempérée surtout par les *conseils* et il insiste sur l'organisation qu'il en préconise, désirant non l'avis d'un seul ministre, tout puissant favori du maître, mais de plusieurs sagement choisis. D'autres préfèrent les États représentatifs; lui ne les prend que comme remède extrême, comme l'ellébore, et on sait la réputation de ce médicament, mais il allègue une fois de plus que c'est le moyen de donner confiance au public, preuve nouvelle de l'attachement de la nation à sa représentation coutumière.

D'ailleurs, on remarquera que pour souligner ses avis, le comte de Solre emploie des arguments historiques assez inattendus et que ses jugements sur les ducs de Bourgogne, Charles-Quint, et sur les Provinces-Unies sont de nature à surprendre.

Quant au style, il a des côtés curieux que le lecteur appréciera, des expressions savoureuses qui relèvent d'un trait piquant l'avis politique, des souvenirs soi-disant historiques qu'on ne s'attendait guère à trouver sous la plume d'un grand seigneur, mais qui prouvent la contagion générale alors dans tous les mondes, des réminiscences classiques, plus au moins authentiques ou légendaires.

Nous allons donner *in extenso* les parties principales, analyser les autres, des avis du comte Philippe de Solre. La pièce est une copie renfermée dans un registre arti-

ficiel ⁽¹⁾ catalogué sous titre de *Fonds Routard*, du nom d'un fonctionnaire, secrétaire du Conseil privé, sans plus ample information sur son origine. Nous n'avons d'ailleurs aucun motif, de critique interne ou externe, pour mettre en doute l'authenticité du texte. Il ne porte pas de signature, mais l'auteur se révèle par divers passages comme étant le comte de Solre, conseiller d'État. De même, il ne porte pas de date, mais les premiers avis disent clairement qu'ils furent donnés à l'avènement du prince.

Voici d'abord les textes complets, ils concernent les thèmes d'ordre politique :

Des deux voyes. Amour et force.

Il n'y at que deux moyens pour maintenir un estat et sont comme les deux pôles Arctique et Antarctique sur lesquels la machine de ce grand monde roule. C'est la force et l'amour. Car à ces deux voyes abboutissent toutes les actions des conducteurs d'Estat. Si nous vivions entre les canibales Hircaniens ou Antropophages, sans doute la terreur et la crainte pourrait seule domter leur courage felon : Ces peuples sanguinaires remplis de cruauté abuseroient de la douceur d'un prince débonnaire. Et je ne seay si par amour on en viendroit à bout. Mais puisque le droit de Nature et le Ciel font régner V. A. sur un peuple des plus humains de l'Europe, ouy de la chrestienté, je croy que le meilleur et plus asseuré sera d'y apporter un amour tout humain. Ces provinces ne sont pas un pays de conquête subjugué par la violence des armes et assujecty

(1) Il porte le n° 542 du Fonds des « Cartulaires et Manuscrits ». Les avis de Solre vont de f° 498 à 540.

soubz les loix de cest ancien Draco qui pour escrire les siennes avoit employé au lieu d'ancre le sang. V. A. A. ont veu avec quelle alegresse le pays les a receüs et recognus pour princes souverains, et les feux de joye à peine sont ilz encor esteints contre l'ordinaire de tous les peuples. Ces provinces n'ont eu esgard ny à la démembrement faicte d'avéc la riche puissance d'Espagne ny aux innumérables biens et faveurs qu'on se pouvoit promettre du Gouvernement d'un si grand et si redoubté prince qu'est le Roy, soubz l'autorité duquel ilz ont été regis tant d'années avec tant de débonnairété. Ils ont mis arrière ces considérations pour se jecter a yeux clos aux pieds de V. A. et se rengier à leur obéissance, qu'ilz ont jugé leur estre d'autant plus supportable, que plus ilz ont cognu en V. A. A. un naturel humain, ayant faict paroistre ceste créance en la Réception de V. A. A. par tous les bons debvoirs d'un peuple, je ne dis pas lassé et ruyné par la longueur de la guerre Estrangère et civile, mais d'un peuple qui oublyant l'aspre douleur de ses profondes playes, les mains eslevées au Ciel rendoit grâces à Dieu de veoir en V. A. A. leurs princes souverains auxquels sans fin et sans fainte ils vouyoient leur très humble service ne respirant que la fidélité. Je ne puis donc que je n'estime la douceur estre un vrai moyen plus propre que tout aultre pour maistriser ce peuple, qui comme les mouches à miel se rengiera tousjours volontiers à un prince qui soit sans esguillon. Que si V. A. A. daignent entrer en considération de l'heureux gouvernement des prédécesseurs de leur très auguste maison, ilz tireront un jugement solide de l'expérience qu'ils ont faicte pour leur prospérité. Ces grands ducs de Bourgogne et ce très Invincible Empereur Charles d'heureuse mémoire, ont-ilz jamais rudoyé leurs fidèles subjectz. Ilz se

sont renduz admirables à tout le monde et les plus grands Roys ont esté très aises venir à leur escolle pour recognoistre le prototype et le modèle d'un bon gouvernement, comme ilz ont esté la terreur et la ruyne de tous leurs ennemys. Ainsi, aussi, scait on bien qu'ilz ont esté les délices et la consolation de leurs vassaulx et singulièrement de ceux de ce pays.

Le bonheur de leur Estat florissant ne peut estre imputé aux grands et amples Royaumes qu'ilz possédoyent. Tous les ducs de Bourgogne ont ou si peu de terre qu'estant au centre de leur pays on en pouvait sortir en moins de vingt-quatre heures sans beaucoup se haster. La seule affection dont ils chérissoient tendrement leurs vassaulx et la loyalle obéyssance que leurs subjectz leur rendoyent, invités à ce par la douce contrainte de leur humanité, ont esté le nœud gordien dont la bonne fortune s'est trouvée liée à leurs affaires, et faut advoüez que par la voye d'Amour ilz ont eu vent et marée à souhait. Je me suis esbahy quelque fois de veoir qu'ilz se soyent voulus comme brider eulx mesmes par une infinité de privilèges accordez aux subjectz non pour obtenir ayde ou argent d'eux, non pour estre recognus ou respectez mais seulement pour estre bien aimez. Ils n'ont eu garde de les charger outre mesure et si l'urgente nécessité de leurs affaires les a pressez, le discours de l'Histoire faict foy que ils ont tousjours soulagé ces pays qui par ce moyen, se sont de plus en plus acereus et enrichis. Ilz se sont aussy souvenus de ceste tant véritable maxime d'Estat, que pour bien gouverner il faut recognoistre le naturel de ceux a qui il doibt comandez. Sur cela ilz ont traicté avecq leurs subjectz d'une façon ronde, libre et courtoise correspondant à l'humeur du pays.

Ils se sont montréz véritables aux effectz de leurs belles promesses et n'ont voulu comme ce Roy Antigonus petit fils de Demetrius estre appelez Dabo, nom qui luy fut donné par les peuples a qui ilz disoyent tousjours : je donneraij, je feraij, j'ordonneraij, j'observeraij et puis n'en faisoient rien. Aussi de vray le prince doit moins esparagner son sang que la vérité promise, la parolle véritable d'un prince estant la base tres assurée d'un estat bien fondé. Ilz l'ont sceu et pratiqué tres bien, ainsy ont-ils esté respectez, servys, obéys, honorez comme je me promets que V. A. A. seront suyvans leurs traces et brisées, se rendant autant héritiers de cette paternelle affection envers leur pauvre peuple comme Ilz sont légitimes successeurs et héritiers de leur possession.

La conduite d'un Estat si heureux est assez suffisant témoignage du pouvoir de l'Amour envers leurs sujetz, mais si V. A. A. vueillent sonder plus profondément les playes du dolent et languyssant estat ou nous sommes réduicts, la force dont on a voulu gouverner se trouvera estre l'origine de toutes nos misères, la source de nos calamités, le comble de nos plus grands malheurs. Dès que l'on a rudoyé ces pays, l'on les a tous ruynés. Le déclin de notre prospérité commença avecq un commandement absolu. Abolissant les anciennes coutumes, l'on a comme aboly le bonheur du pays. Ces simples motz : Je le veux, ainsi nous plaist, ont esté les sangsues du plus beau, du plus cher de nos biens. L'affection des vassaulx s'est beaucoup refroidie, les affaires sont allées à la décadence par l'altération de la forme de notre gouvernement. Je ne veulx pas dire que la Tyrannie aye jamais eu quelque place entre nous, Dieu mercy, mais sans se flatter, dès que l'on a changé le pied au maniemient des affaires et que l'on a recherché d'estre

plus craint qu'aymé, tout est allé à vau l'eau. Ces beaux pays estoyent tombez es mains du plus grand Roy du Monde. Jamais monarque n'a régné plus puissamment que luy en terres, vassaux, argent et mesmes en crédit, sa prudence singulière, son invincible courage, sa très rare vertu, son innumérable trésor des Indes, les hasardeux services de tant de valeureux soldatz qui l'ont servy, n'ont peu arrester le furieux orage qui menacoit ce sien petit pays. Tout at esté inutile, ses ministres ayant jugé qu'il falloit affoiblir ses subjectz pour fortifier le prince, ayant trouvé plus expédient la rigueur que l'Amour. L'on a pris un train contraire à l'ancien de ces bons ducs et semble qu'on se soit estudié à faire tout à contrepoil. Cela a quasi remis ce pauvre pays en l'antique chaos. Tout a esté brouillé et bouleversé, et ce corps assez délicat at esté si désespérément malade, que les plus advisez n'en attendoyent que la ruyne et la mort. Les acces de la fiebvre ont esté dangereux et les symptomes de son mal l'ont quelquefois jetté en grande resverie. Il se porte un peu mieulx à ceste heure, à Dieu grace, mais la recheute seroit pire que tout. C'est à V. A. A. à y regarder soigneusement à vivifier cest essor, chassant l'humeur acre de la hayne que les peuples engendre voyant qu'on les veut mâtiner et jouer d'eux comme d'une pelote. C'est à V. A. A. S^{me}, dis-je, a prendre la voye d'amour tant pour restablir cest Estat en son ancienne splendeur, comme pour empescher qu'il ne s'affaisse et qu'il ne creve soubz le pesant fardeau qu'il ne peut plus porter.

C'est une honte qu'il faille avoir recours à noz ennemys pour aprendre [comme] deux provinces seules, deux Isles habitées par une poignée d'hommes de la lie du peuple ont bravé ce haut et puissant Roy d'Espagne, mais bien le Roy d'orient et d'occident. Elles l'on réduit en nécessité et ont

commencé d'establisr parmy eulx une des plus estranges Républiques du Monde et ce par la douce police et par l'amyable ordre qui se souloit observer du passé. V. A. A. pourront tirer l'antidote du mesme scorpion que les picque et les poin, et si elles vueillent, leurs ennemys ou plustots leurs rebelles fourniront à donner exemple de ce qui se doit observer pour le bien de l'Estat. En attendant que V. A. A. les subjugue et les dompte, il n'y a point danger de faire prouffict d'eulx. Ilz seront un livre à V. A. A. qui leur remonstrera sans rougir le sentier d'un sain gouvernement.

Je ne scay à qui attribuer le changement du gouvernement deçà, je suis très bien informé de la sainte et sincère intention du feu Roy d'heureuse mémoire. Le Bon et Sage prince a voulu de tout temps le restablisement de ce pays. Mais comme l'on cèle ordinairement aux princes le piteux et déplorable estat de leurs affaires, pour la peur que l'on at de déchoir de leur grâce et faveur, je me doute qu'on luy a palié la simple vérité. Ainsi à l'instigation de quelques estrangers peu ou mal infortunez [informez?] de la condition de ces peuples et par la presumptueuse ambition de quelques testes de par deçà trop désireuses de tirer à soy l'entière conduite des affaires, tout est allé à vau de route; le feu Roy a veu avant sa mort cet estat presque acablé pour n'estre regy et gouverné selon les lois et humeurs du pays. A cette occasion il a voulu donner la souveraineté de ces provinces à V. A. A. a ce que par eux mesmes qui verroyent de près et oyroyent à pur et à plain le vray estat des affaires, tout soit bientost restably, ayant assez reconnu le bon et débonnaire de V. A. A. que par leur douceur et bon ordre feroient plus en un jour qu'il ne s'est faict par les armes, par le sang et par le feu en un long laps de temps.

Je présume donc supplier très humblement V. A. A. qu'elles vueillent choisir la voye de douceur qui captiveroit volontairement les cœurs de tous les vassaulx pour contribuer en leurs vies, leurs travaux et leurs biens au Royal Service de V. A. A. Laissons à part la force et la rigueur. Et s'il semble bon à V. A. A. de s'humilier tant de vouloir un peu rabattre la gravité que justement leur grandeur puit tenir en tous lieux, je crois que ce seroit un bruvage charmeux qui feroit oublier les maux passez et promettroit à ces désolées provinces toute félicité.

Il serait aussi nécessaire de restablir la justice politique et militaire en la forme ancienne au plus près que faire se pourra; les lois, les mœurs les coustumes des anciens ducs de Bourgogne ne sont sy changées de viellesse qu'elles ne puissent estre l'ornement du pays. V. A. A. pourroyent à cest effect commander qu'on recherche les Instructions données pour le faict de la Justice, de la guerre, des finances, des aydes des provinces pour reformer le tout; je dis reformer pour ce que les nouvelles formes ne sont pas les meilleures mais bien les anciennes par lesquelles cest estat a régné florissant. Bannissez à cest effect, je vous en supplie, ceste maudite autorité absolue qui comme une chèvre affamée depuis son entrée en nostre jardin a brouté verd et sec. C'est elle qui a produict toutes nos confusions, qui a faict manquer de parole ja tant de fois à V. A., qui l'at rendu exténué des forces, desnudé de crédit, qui a refrody de beaucoup l'affection des vassaulx et qui est capable (ce que Dieu ne vueille) de faire perdre un jour le respect pour nous accabler soulz noz ruynes, sans aucune ressousse. Je me persuade desjà que quelqu'un dira que c'est mon ordinaire de faire des plaintes généralles pour y bailler les remèder en bloc. Si je ne m'arrestois en cest

endroit, ilz auroient, à dire vray, raison, mais puisque je voy que V. A. aggree, je déduyray quelques pointz particulièrement.

Du conseil de quelques-uns (f° 501).

Le Prince sans conseil, quelque bel Esprit et Excellent qu'il y ait joint à l'Expérience, est un corps sans yeux, une rivière sans digue et un navire qui flotte sans timon. Je ne dis ni ne croys que le prince doive estre un 0 en chiffre qui se laisse commander à baguette par quelques-uns qui le voudroient maistriser sans respect, mais que tout se passe par sa seule teste sans se donner le loisir d'entendre advis d'aultruy, c'est faire la faulte seul et causer à plusieurs une extrême ruyne. Antonius Pius hayoit comme il disoit les princes qui ne prennoient conseil que de leur seul bonnet. Il jugeoit, ce me semble selon la vérité, car s'il y a du plaisir en l'odeur sôuesfve d'une fleur toutte seule, un bouquet composé d'une variété de fleurs bien odorantes sera encore plus doux et l'harmonye de plusieurs voix sera plus mélodieuse que celle d'un seul quoy qu'il chante très bien. Ainsi quoyque l'advis d'un seul puisse bien rencontrer, si est ce que plusieurs bien sensez pourront faillir plus malaisément. Je supplie donc tres humblement V. A. A. S^{me} vouloir se servir de quelques personnes signalées à cet effect. Je ne puis ignorer que vous n'avez votre conseil d'Estat. L'honneur et la faveur que j'ay d'y avoir place m'en faict parler. Mais d'autant que peut estre que V. A. recognoissant la disposition des diverses personnes qui sont en ce conseil, Elle désire que les choses se traictent un peu plus privément et qu'aussy maintefois emmy l'advis de plusieurs, on ne sait ce que l'on doit

résoudre, mesmes en ce temps que les affaires de ce pays sont merveilleusement embarrassées. De plus, délibérer de tout en ce conseil d'Estat traîneroit la Résolution d'affaires en une dangereuse et ennuyeuse longueur, il semble que le plus court et le plus assuré seroit que V. A., par son bon et clair jugement fit choix de trois ou quatre personnes et que ceux-ci missent sur le tapis l'état présent des affaires pour en consulter V. A. avec la candeur et secret sincérité et franchise requise à tels gens. Et lors qu'ils auroyent délibéré de tout, V. A. pourroit si Elle vouloit communiquer le tout ou quelque partie en son conseil d'Estat.

Ces trois ou quatre cependant advertiroyent sainement V. A. de l'Estat des gens de guerre de pied et de cheval, qui sont en service tant en son arme que dans ses garnisons, pour recognoistre ceulx qui sont superflus ne servant que de nombre, mais pour ce que l'argent est le nerf de la guerre et que le payement aux soldats est comme le sang où résident les esprits de leur mouvement, V. A. saura par eulx quels sont les deniers d'Espagne, quels ceulx de ses provinces pour dresser selon cela leur entretenement, rétablissant la discipline militaire, qui semble estre bannye de tout en nostre camp, car aultrement l'on pourra faire quelque belle levée de bouclier, mais ce sera sans effect et sans prouffiet ; là où se mesurant soy mesme l'on n'embrassera que ce que l'on pourra estreindre seurement. Le Bon Roy Archidamus voyant son jeune fils qui seul se jectoit corps perdu dans l'armée athénienne et ennemye, lui dit que s'il voulait vivre, il falloit accroistre les forces ou amoindrir sa trop hardie audace. L'on nous pourroit dire de mesme, si nous ne nous comptons pas bien les moyens que nous avons en main pour selon cela faire

quelque entreprise qui assure cet Estat esbranlé : ainsi en mesme temps V. A. entendra par eulx, si ceste année elle doit faire la guerre offensive ou deffensive, et quel ordre l'on doibt tenir tout faisant battre aux champs et allant, en campagne, comme logeant la gendarmerie. Car si les logis se sont choisis meurement, y avisant l'esté pour les logis d'hyver, oultre la foule du peuple et la ruyne totale des pauvres vilageois et bourgeois, tout ira en désordre, là où les logeant avec discrétion, l'on adviseroit de soulager le peuple, et les tenir en lieu ou au besoing on les pourra aisément rassembler contre ses ennemys.

De l'assemblée des Etats-Généraux (f° 505).

A la Verité on ne doibt avoir recours à l'Antymoinés ou Hellébore ou à tels extrêmes et violents remèdes que lorsque le malade ne donne plus d'espoir, encores faut-il bien en praeparer les doses et les poiser mesurant tout aux forces du patient.

L'extrémité ou le mal nous réduit faict que nous hazar-dons quelquefois quelque chose et il le faut nécessairement pour ne languir tousjours et pour ne mourir aultant de foyes comme il y a de moments en notre pauvre vie.

Je confesse que j'ay tousjours creu que les assemblées générales estoyent en un Estat un extrême remède, car le peuple y enfle son courage et voit souvent au gouvernement publicq ce qu'il seroit besoing qu'il ignorât du tout. C'est un corps à plusieurs testes plus variables en ses affections qu'une girouette n'est en ses mouvements, quand on le veut saigner ou bien sonder ses playes, il faut qu'il destourne sa veue, ou qu'avecq la main on luy bouche les yeux, affin qu'il n'aye horreur. Il s'alarme et se farouche

en un tourner de main et es Estatz généraux l'on voit que d'ordinaire le peuple pense estre plus que son chef, la multitude des testes bien souvent bisarres s'eschauffant l'une l'autre. Tel est ailleurs plus doux qu'un agnelet qui se rend la furieux comme un tigre ou lyon, plusieurs en particulier seroient plus muetz qu'un poisson qui en l'assemblée cryent à plaine teste.

Ce misérable pays n'a que trop éprouvé le danger de telles assemblées, et pour ce que je parle d'en faire une avecq beaucoup de considération. Je voy que V. A. A. S^{me} sont encores nouvellement venus à la souveraine possession de ce pays ruyné, leur autorité ne peut y estre si tost bien establee, la seule espérance d'un restablissement faisant qu'on patiente et que les plaintes faites en secret.

Le pays at souffert et souffre du jour à la journée des fautes indicibles, le trésor des communaultés est désormais espuisé et l'affection d'ayder à V. AA. est beaucoup amoindrie. La façon de gouverner avec la gravité convenable à l'Espagne leur brouille la cervelle et la populace ne se persuadera que difficilement que V. A. ayme ce pays jusqu'à tant qu'il le voye un peu plus conforme à son humeur. Ce peu d'affection leur faict trouver les choses plus amères et trouvant l'occasion, je crains à vray dire que l'apostume ne crève et que par leurs plaintes ils ne causent confusion es Estatz généraux.

Ceux qui conseillent à V. A. d'user en tout et partout de l'autorité absolue diront que ceste assemblée retranchera tout court sa puissance et grandeur; que le prince se faict tort de se laisser bailler des conditions par ceux qui se doibvent estimer trop heureux de recevoir ses commandements; que le prince en ces Estatz est envoyé à l'escolle; que le peuple hait l'autorité du prince, ne cherchant qu'à

vivre en son repos ; enfin ilz diront que ces Estatz généraux ouvriront la porte à une infinité de grandes doléances.

Je suis d'accord avec eux en cecy et pleu à Dieu qu'on se peut excuser de telles assemblées. Nous sommes réduitz à tels termes qu'il en faut par force venir là. Car on voit clairement que V. A. ne peut fournir à la nécessité de ses importants affaires avec le seul argent d'Espagne, quand même les assignations viendroyent tout à propos. L'aide que donne S. M. ne suffit pas au payment de l'armée, artillerie et vivres. Et si faut-il contenter les Alborotoz ⁽¹⁾ qui sont à ceste heure en pied, V. A. a trop recognu les infinis désordres qui s'arrivent pour n'avoir pris une résolution bien solide sur la paye et entretenement de noz gens et a veu et voit que pour n'avoir pourveu à temps à leur logement en hiver, V. A. est à toute heure en hasard de voir un Alborot général de son armée et une ruyne universelle de son peuple pour les extorsions, pilleries, concussions, et mangeries des soldats desbordez et mal payez. Au bout V. A. à beau leur promettre souvent qu'elle ne leur envoyera plus de garnisons, car elle à esté contraincte si souvent de rompre ses promesses que doresnavant ilz n'en feront plus cas, se disant clairement parmy les provinces que quand V. A. désire quelque ayde d'eux, il leur promet merveille mais qu'après on ne souvient d'eux que pour les travailler.

Je presumeray encore avertir V. A. qu'à cause de ces choses elle a fort refroidy l'affection de ses pauvres vassaulx ; que si cest Estat se tient debout c'est partie pour le respect et la fidélité, mais si V. A. n'y pourvoit l'on fera

(1) Mot espagnol : *mutinès*.

banqueroutte et à l'un et à l'autre sans que puis après la ruïne puisse se réparer.

Les provinces aussy à mon advis n'auront garde de donner ou contribuer tout comme du passé, leur pauvreté conjointe au désespoir en estant cause qu'ilz jugent légitime, que si on les veut taxer à discrétion ou si on prend le pied des contributions, V. A. peut croire que le plat pays sera bien tost à sec sans qu'il y aye moyen de vivre ny pour le pays ny pour les soldatz. Tout s'en ira en désordre et alors chacun s'eslancera à sa perte poussé du désespoir. Or, j'espère que V. A. ne les voudra précipiter, car ce serait contrevenir à ce que si saintement il a juré et promis fort solennellement en prenant possession de chascune province; c'est pourquoy si je ne m'abuse à bon escient, V. A. ne se peut exempter de convocquer une assemblée des Estatz généraulx pour entendre fort particulièrement l'estat de ses pays et pour voir quel secours et quelle ayde ses subjectz prétendent luy donner pour selon cela dresser son estat et s'en désabuser une fois pour toutes voire aussy en advertir le Roy et son conseil.

A cest effect V. A. pourroit luy mesme leur faire une remonstrance que seroit puis après amplifiée par celuy que V. A. ordonneront car certes la vive voix du prince pénètre dans les cœurs des subjets.

Et ce que l'on peut parler avecq grand fondement seroit à propos de faire auparavant deux choses.

L'une procurer sans bruit d'avoir une fort particulière spécification des moyens dont chasque province use pour tirer argent au peuple par octroy de V. A. et combien cela porte par an et quelles sont les charges annuelles pour lesquelles il faut fournir argent.

L'autre savoir aussy au vray tous les moyens dont usent

les Rebelles pour tirer argent de ceulx qui sont soubz leur gouvernement.

Par ce moyen, V. A. leur dira et remonstrera avecq plus d'énergie en quoy et de quoy, ilz la peuvent ayder et se surcharger, et les advertir de ce que font les rebelles et par quels moyens ilz se maintiennent en leur rebellion, pour leur faire touscher que le remède gist en leur volonté de laquelle V. A. ne veut ny peut douter, au contraire, elle s'assure qu'ilz ne feront pas moins pour leur prince et pour la conservation d'eulx-mesmes que font les rebelles pour leur défense et establissement.

V. A. pourra en outre leur faire recognoistre qu'il ne tient à elle qu'avecq très justes conditions l'on ne pratique la paix avec l'Hollande et ne sera que bon que les provinces scachent que V. A. ne retarde ce bonheur au pays, car cela les engagerat à foncer pour la guerre et mesmes à la faire plus courageusement.

Et d'autant qu'il se peut presupposer qu'ilz douteront quant et quant que la surcharge extraordinaire ne soit mise en subside ordinaire pour durer toujours et que V. A. la vueille affecter a soy continuellement, la protestation que V. A. pourroit faire, au contraire, osteroit aussy tost ce dommageable et bien fascheux soubçon.

Que si V. A. veut bien les contenter, elle leur pourra donner toute assurance de la bonne emploite de leurs deniers mesmes leur promettant de les employer au payement de la nation vallone et promettant de payer es mains des collonels et soldatz tout ce que par livrance de V. A. leur sera ordonné.

Quant aux plaintes dont ilz se rendront ennuyeux à V. A., j'espère qu'elle leur serrera la bouche, si elle les gaigne de la main, les prevenant et courant au-devant de leurs objec-

tions leur disant clairement le regret qu'elle porte des desportements au plus tost desbordements de la soldatesque si mal disciplinée et des foules que l'on en a reçue. Que les Alborotz généraux si souvent arrivez lui donnent de la peine et que se voir forcé à rompre sa promesse lui brouille fort l'esprit, que la confiance et assurance de leur fidélité luy a faict assembler ces Estats pour y mettre remède par leur conseil et par leur assistance, leur conjurant chacun d'y faire leur devoir.

Le Duc de Parme ayant perdu la volonté du peuple peu avant sa mort, le recouvra par le seul mandement d'assembler les Estats généraux.

Les Roys de France derniers rassemblèrent la France soubz son obéissance en faisant recognoistre aux Estats généraux la volonté qu'ilz avoyent de restablir tout par leur bon conseil. Et la Royne d'Angleterre s'est souvent remise en gnade ⁽¹⁾ et en autorité par ce mesme moyen. Exemples que j'alègue seuls pour nous estre représentés par la mesme saison où nous sommes et lesquels pour estre de nostre temps, nous ne pouvons démentir.

Je finiray donc ce discours avecq la licence de V. A. S^{me} la suppliant très humblement assembler les Estats généraux, seul et unicq remède à noz misères et le seul moyen de mettre V. A. S. en paix et en autorité et le peuple en repos.

*
* * *

Après ces « discours » d'ordre politique, il y a des avis sur des questions spéciales que nous ne croyons pas devoir reproduire *in extenso*. Donnons-en seulement les éléments

⁽¹⁾ Gnade = genade, mot flamand signifiant grâce. (Bij Godsgenade = Par la grâce de Dieu).

essentiels. Le premier qui se présente ensuite porte en titre : les *Alborotes*, mot espagnol, que nous ne retrouvons guère emprunté de la sorte dans les autres pièces de langue française. Ce sont les *mutinés* et on sait les ravages que la soldatesque mercenaire, ramassée de diverse part, exerçait dans le pays, se dédommageant en pilleries de l'absence des soldes promises. Le comte de Solre est partisan vis-à-vis d'eux d'une justice sévère; le maintien de l'ordre est à ses yeux une nécessité absolue. Sans doute, il y a eu des fautes commises, on a trop mal payé et surtout « c'est que l'on paye seulement ceux qui se mutinent ». Il y faut remédier et veiller aux soldes, mais il faut aussi rétablir l'ordre et « couper broche a tant maudite coutume ». Le châtimement des mutins s'impose. « Cela est cruel de perdre le soldat qui demande le sien, mais n'est-il pas plus cruel de voir perdre le prince, l'Estat et le pays? Les ennemys se rient de notre patience et se moquent de notre affectée debonnaireté... » Mais il prévoit plutôt qu'on usera de moyens de conciliation. « Mais si comme je vois que tout y est disposé, V. A. veut les appaiser par la voye douce », il indique le moyen de négocier avec les différentes garnisons révoltées, et plus loin donne un avis spécial pour le fort de Crévecœur (f° 521).

Un avis spécial est donné aussi sur l'*Entreprise d'Ostende*. Il estime qu'il faut prendre une offensive pour que le peuple ne se décourage pas « S'il aperçoit que l'on n'ose attaquer l'ennemy et alors il y a danger qu'il n'entre en quelque mespris de V. A. ». Bref, « Tout bien considéré l'Entreprise d'Ostende semble fort à propos », et il indique en quelques traits la stratégie du siège que devait conduire, avec un si long effort, Ambroise Spinola. C'est ensuite un long exposé consacré au *Redressement de la gendarmerie*

valone (f° 525). Sa thèse à laquelle il attache manifestement une grande importance, est la préférence à donner aux troupes nationales sur les mercenaires étrangers. Son début est solennel et digne de la pompe de ce temps. « Entre les loix de ce Divin Platon, il y en a une qui deffend d'aller prendre de l'eau chez son voysin jusques a ce qu'on aye fouillé dans son fonds et que l'on aye creusé jusques à l'argelle mesmes... Je croy que qui n'employe ses propres vassaulx quand ils sont duitz a un bon exercice est en danger d'être très mal servy en employant l'étranger... l'A n'a pas faultte de moyen, Dieu mercy, de faire de mesmes, ses vassaulx ne cédant a Nation du monde en valeur et courage. Oultre l'opinion de Caesar, etc... » Mais il faut organiser convenablement ce service national et payer régulièrement ses troupes. D'ailleurs, cette solde ainsi reste dans le pays même « ainsi seront payés et serviront ensemble », tandis que l'étranger « que as esté toujours employé a fait couler l'or et l'argent au lieu où il a désigné sa dernière demeure ».

Sans doute, on a méconnu naguère, dit-il, la valeur de ses recommandations, et quand, sous le gouvernement précédent, il avait réclamé de l'argent pour la solde, on lui versa de la monnaie de mauvais aloi. On fit même courir de méchants bruits sur son compte « jusques a l'équivoque sur mon nom »; on l'appelait *Zorra* au lieu de dire *Solre*. *Zorra* signifie renard en espagnol; or en Espagne on exprime son nom sous la forme habituelle de « *conde de Sora* », le calembourg était donc facile. Mais il ajoute : « Je ne m'en soucie pas beaucoup, car j'espère que mes actions feront cognoistre que j'ai toujours placé ma mire au service du prince ».

Il demande, pour faciliter son projet et éviter les diffi-

cultés, que le service financier soit distinct pour les troupes wallonnes et celles de l'Espagne. Il espère que les *aides* des provinces suffiront à la reconstitution et à l'entretien des régiments nationaux, les envois d'Espagne servant à la *pagadorie* du Roi; on écouterait ainsi la plainte de celui-ci disant que « les deniers que l'on envoie d'Espagne s'emploient à autre usage et que ce sont eux qui en recoyvent le moins ».

Il insiste aussi sur la prévoyance de l'intendance, le service des logements et quartiers d'hiver, les commandements précis et ponctuellement exécutés, le bon ordre en un mot « Dès que le pays verra V. A. en ceste résolution, il m'espargnera rien, ains foncera plus qu'il n'a jamais fait. »

Il nous entrainerait trop loin d'examiner la portée de ces propositions qu'on rapprocherait de l'organisation compliquée créée pour les services militaires des Pays-Bas (1).

*
* * *

La série des avis du comte de Solre se termine par une pièce intitulée *De la Junta*. C'est la refonte du sujet traité dans le second avis *Sur le conseil de quelques-uns*; il est plus récent, le texte le prouve, et nous ne pourrions le dater, mais on voit qu'il invoque les faits du règne lui-même. Ici, nous reprenons la publication intégrale.

De la Junta (f° 537).

Le prince qui est l'image de Dieu doit tant qu'il peut imiter la connaissance qu'il a de toutes choses, ne se

(1) H. LONCHAY. « La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas. *Mémoires de l'académie royale de Belgique*, in-8°, t. LIV, p. 33, ch. II., *L'organisation militaire des Pays-Bas*.

contentant pas de l'universel, mais espluchant le plus particulier. C'est es choses particulières que l'on tache d'abuser le prince, car la face du général ne se peut si aisément desguiser ny masquer. Le bien d'un Estat florissant consiste en l'œil du prince, puis que l'on dit que c'est l'œil du maistre qui engraisse le cheval.

Je supplie donc en toute humilité V. A. qu'elle vueille prendre le soing de ce pauvre pays, regardant les affaires non seulement en bloc mais en détail et par le menu aultant qu'il se pourra, et ne vouloir perdre temps en cecy, car il importe que V. A. se résolve bientost et avecq fondement si elle doit se mectre cet esté sur la déffensive ou sur l'offensive et aviser au moyen de venir à bout de ses très louables intentions.

Ce n'est pas tout de rouler du jour à la journée et donner ordre aux affaires seulement lorsque l'on y contrainet. Emmy les ténèbres et les confusions d'un Estat l'on ne peut bonnement discerner ce qui est bon ou mauvais. Il en faut développer son esprit peu à peu usant de prévoyance et sondant sans se flatter les fonds des affaires avecq diligence et sollicitude pour y remédier avant le mal si on peut.

A la vérité, ce deroit le debvoir du conseil d'Estat de faire tout cecy. Toutesfois comme ledict conseil est un corps composé de diverses humeurs et que plusieurs ne sont pas capables de regarder de près la masse des affaires, joint que le prince est bien aisé de traiter maintes choses privément, et de plus qu'il n'y a rien tant convenable à ceux qui traitent de remédier aux affaires que le secret duquel quelques-uns entre plusieurs ne peuvent être douez, bref veu qu'il survient des affaires tous les jours qu'il n'est expédient de mettre sur le Bureau général, je croy que ce

serait chose aultant utile comme nécessaire que V. A. fit choix de trois ou quatre personnes au plus, les chargeant de regarder à tout pour lui représenter à pur et à plain par escript le mal et le remede, les ruynes et la réparation et qu'ils visitassent soigneusement toutes choses pour en conseiller V. A. avecq grand fondement.

V. A. at des personnes fort capables en sa court, gens qui ont théorique et pratique, si croy-je qu'il est de tout impossible qu'une seule teste puisse donner tousjours compte de tout et pour si habile que soit celuy à qui V. A. pourroit faire cest honneur d'ouyr son conseil seul, je crains qu'il n'en arrive beaucoup de désordres, lesquels on n'apprehende point et qu'on descouvriroit débattant les matières. Estant aussy à noter que les affaires estant presque infinis, un seul ne peut estre bastant a les démesler qu'avecq une extrême longueur souvent fort dommageable.

L'expérience peut sans rougir nous dire toutes choses et je ne scay qui la peut démentir; elle peut toucher au doigt en un instant ce que plusieurs discours ne peuvent faire entendre et qui la prend pour maistresse faict son prouffict du dommage d'aultruy et du sien mesme en fait apprentissage.

C'est à V. A. maintenant à juger comme et en quelle façon elle a este mieu servie jusques à présent. Je me souviens bien luy avoir naivement représenté dès sa venue en ce pays, qué la façon de traiter, résoudre et démesler tout seul ou par un aultre seul toutes affaires, avait mis en indicible confusion le duc de Parme. Les désordres d'un Estat le sapent et le minent peu à peu. C'est un malheur quand on se résould attendre que la mine joue. Je scay que V. A. par son autorité tiendra tout en bride et que par sa prudence elle empeschera l'orage qui menace

tout ce pauvre pays. Je la supplie néanmoins considérer ce qu'elle a avancé par la façon du passé pour changer ou retenir comme elle en jugera ; quoi qu'elle en soit, qu'Elle ne laisse glisser les choses en longueur | .

Le feu Roy trouva bon il y a quelques années d'instituer en ce pays quelques rebuscadors, des contadors et de ceux qui avaient manié l'argent de S. M. l'on en a fait un tribunal qui ne couste pas peu. L'admirauté de six ou sept bateaux a introduit un nouveau conseil et l'on a jugé qu'il estait nécessaire que ce soit avecq des fraiz très grandz. V. A. jugera s'il luy plait, si ne seroit plus à propos de faire assemblée des trois ou quatre qui à petit bruit et sans fraiz servissent à luy faire entendre fidèlement et véritablement l'estat de ses affaires.

Ilz advertiroyent sainement V. A. de l'estat des gens de guerre, etc....

De toutes ces choses et plusieurs autres pourront traiter ces personnes choisies desquelles V. A. recevra les pointz pour décider de tout partie par ce conseil d'Estat et partie par sa seule prudence.

Je ne m'enhardiray d'escire à V. A. les qualitez requises aux susdictz personnages ; elle a le jugement clair et la cognoissance des humeurs de la cour si entière. Et avec ce Dieu luy a donné tant d'expérience qu'il luy sera très aisé de faire un très bon choix.

Je supplieray neantmoins V. A. agréer si je luy dis qu'elle doit se garder de ceux qui se laissent régir plus tost par la passion que par la raison, comme aussy de ceux qui, plains peut être de zèle, monstrent trop de desir d'embrasser tout tous seuls. En quoy je proteste ne vouloir préjudicier à personne vivante, car j'honore trop tous ceux que V. A. a daigné jusques à ceste heure employer et près

et loing de soy. Je le dis seulement pour ne céler la vérité a V. A. bien que souvent elle engendre la haine ce que je ne crains de V. A. recognoissant trop sa naturelle bonté et l'honneur qu'elle me faict d'attribuer tout cest escrit a la fidèle parfaite volonté que j'ay au bien de son service et au repos de ses pauvres sujetz.

*
* * *

Quels sont ces vivants dont il ne veut pas médire, mais qui dans sa pensée absorbent trop la direction des affaires? Est-ce le président du conseil privé Jean Richardot par les mains duquel passent les grandes affaires de l'Etat ⁽¹⁾; n'est-ce pas plutôt Spinola qui depuis son arrivée aux Pays-Bas y joue un rôle prépondérant tant par sa situation, ses services financiers et stratégiques que par la confiance simultanée du prince et du roi? Etranger et puissant, Spinola pouvait plus que personne être exposé à un reproche de ce genre de la part d'un grand seigneur national, malgré les mérites incontestables de l'amiral et le dévouement du seigneur. Serait-ce à lui que s'adresserait l'allusion à l'*amiral de quelques vaisseaux*? Ce serait une épigramme bien injuste et qui, en justifiant notre hypothèse prouverait une fois de plus le fait bien connu de la jalousie qu'excitait aux Pays-Bas la situation de Spinola ⁽²⁾.

Quoi qu'il en soit, le comte de Solre ne perdit point la

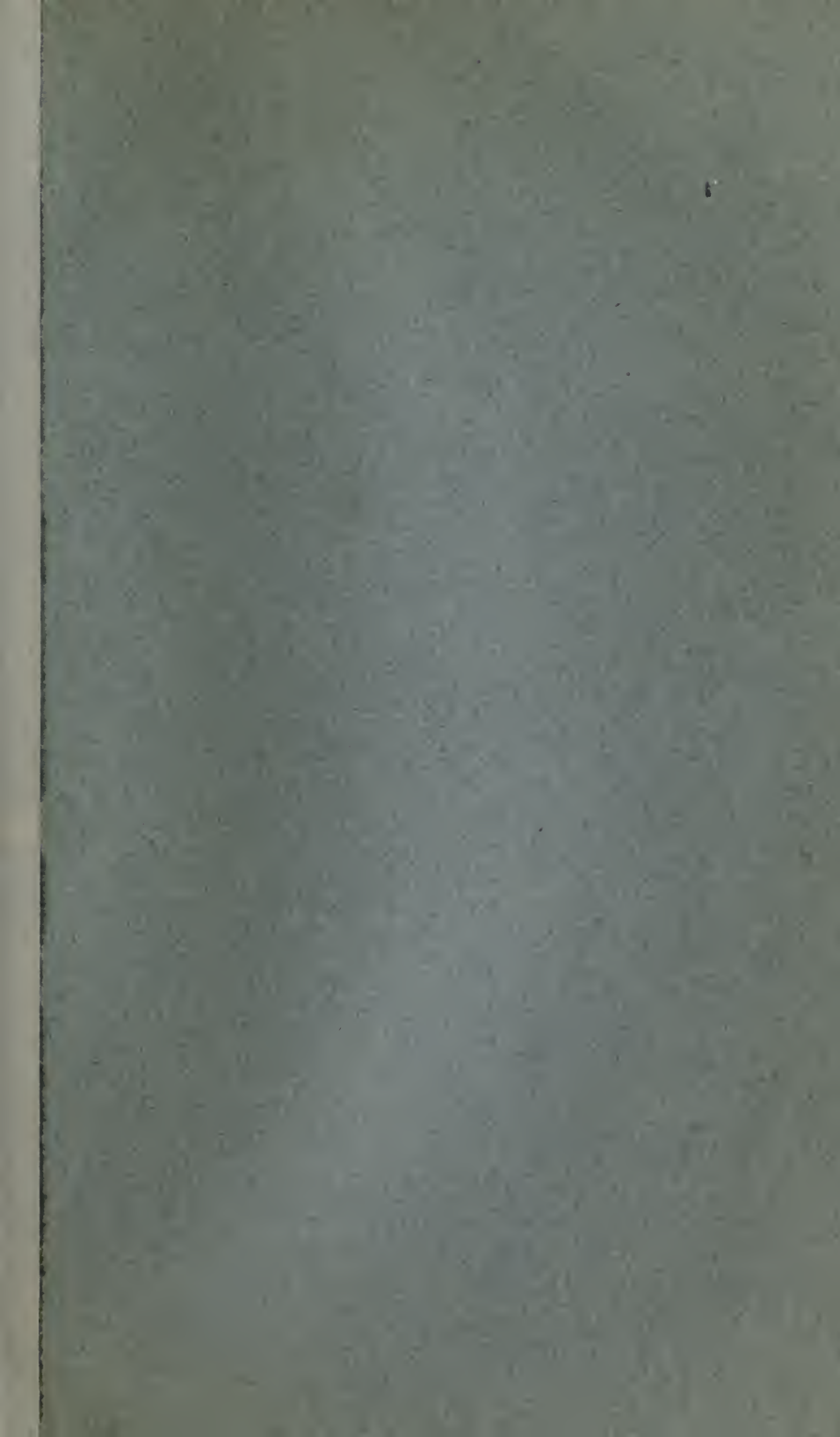
⁽¹⁾ Cfr. notre biographie de Jean Richardot chef du président du Conseil privé dans la *Biographie Nationale* et dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 1901 : « Un ministre belge au XVII^e siècle ».

⁽²⁾ Ant. RODRIGUEZ VILLA, *Ambrosio Spinola*. Ensayo biografico, Madrid, Fontanet, 1905, *passim*.

confiance des archiducs ; lui-même ne leur marchanda pas son concours dévoué et désintéressé. Nous avons déjà rappelé sa mission à Madrid en 1604 et à ce propos nous avons cité les éloges des princes en le présentant à leur royal frère d'Espagne. Il remplit une série de missions souvent difficiles et onéreuses, hors des Pays-Bas ; il n'en fut point indemnisé et même souffrit de difficultés pécuniaires pénibles dont lui-même se plaignit ⁽³⁾ et dont plus tard son fils invoquera les titres. Ses avis ne furent que très partiellement suivis certes ; ils le furent en partie cependant ; mais ce n'est pas le moment de faire cet inventaire d'ailleurs stérile.

Le but des recherches qui exhument de telles pièces est surtout d'éclairer la mentalité de l'époque, de se rendre compte de l'esprit public et à ce titre l'avis du comte de Solre nous a paru digne de la publicité.

(1) La Comtesse DE VILLERMONT, *L'enfante Isabelle*, Paris et Tamines, 1912, t. 1, p. 450, dans une longue note donne les preuves de cette pénurie. En 1643, Jean, second comte de Solre fait valoir que « son père a employé toute sa vie au service du Roy en ambassades et autres emplois, qu'il a consumé et chargé la plupart de ses biens. . . , qu'il n'a eu aucune *merced*. . . ». Archiv. du roy., Bruxelles, Secrétaire d'Etat et de guerre. N° 635.



PUBLICATIONS DE LA COMMISSION ⁽¹⁾

SÉRIE IN-QUARTO : 131 volumes (1836-1913).

SÉRIE IN-OCTAVO : 39 volumes (1854-1913).

SÉRIE GRAND IN-OCTAVO : 2 volumes (1904-1906).

BULLETIN (*Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire, ou Recueil de ses Bulletins*) : 1^{re} série, 16 vol., 1834-1850 ; 2^e série, 12 vol., 1850-1859 ; 3^e série, 14 vol., 1860-1872 ; 4^e série, 17 vol., 1873-1890 ; 5^e série, 11 vol., 1894-1901 ; t. LXXI-LXXXII, 1902-1913.

SOUS PRESSE :

S. BORMANS et J. HALKIN, *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*, t. XI (2^e partie).

W. DE VREESE et H. VANDER LINDEN, *Le Spiegel Historiae de Lodewijk van Velthem*, t. II.

G. ESPINAS et H. PIRENNE, *Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'industrie drapière en Flandre*, t. III.

A. CAUCHIE et A. VAN HOVE, *Documents sur la principauté de Liège, spécialement au début du XVI^e siècle*, t. II.

A. VAN HOVE, *Actes de l'Université de Louvain*, t. II.

N. DE PAUW, *Cartulaire généalogique des Van Artevelde*.

J. LAENEN, *Rapport sur les archives de Vienne*.

E. PONCELET, *Inventaire analytique des chartes de Sainte-Croix à Liège*, t. II.

L. LAHAYE, *Inventaire analytique des chartes de Saint-Jean Évangéliste à Liège*.

E. PONCELET, *Cartulaire du chapitre de Saint-Lambert de Liège*, t. V.

J. GROB, *Les dénombremens du duché de Luxembourg au XV^e et au XVI^e siècle*.

C. DE BORMAN, *Œuvres de Jacques de Hemricourt*, t. II.

J. HALKIN et C.-G. ROLAND, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*, t. II.

S. BALAU, *Chroniques liégeoises*, t. II.

J. WILS, *Table onomastique de la correspondance de Granvelle*.

H. LONCHAY, *Correspondance de la cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au XVII^e siècle*.

G. KURTH, *La chronique de Hocsem*.

EUG. HUBERT, *Correspondance des Ministres de France accrédités à Bruxelles de 1780 à 1790*.

(1) Voir la liste détaillée sur la couverture des publications in-4°.

DH
401
A3
t.83

Académie royale des sci
des lettres et des beau
de Belgique. Commissio
royale d'histoire
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

